

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/lhistoiredelamri02robe>

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME SECONDE.

1. The first part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions of the Board of Directors of the Corporation.

2. The second part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions of the Board of Directors of the Corporation.

3. The third part of the document is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions of the Board of Directors of the Corporation.

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, *Principal de
l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de
Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME SECONDE.



A PARIS;

Chez PANCKOUCKE, Libraire, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



11107

11

11107

Part 11107
11107
11107

11107

11107

11107

11107

11107

11107

11107

143

11107

11107

11107



L'HISTOIRE

D E

L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIÈME.

GRIJALVA étant retourné à Cuba , trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter ; & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même-tems du crédit que lui donnoit sa place , pour engager les Colons les plus considérables à embrasser le service militaire (1). Comme la nation Espagnole,

1518.
Préparatifs
de Velasquès
pour une ex-
pédition dans
la nouvelle
Espagne.

(1) Voyez la NOTE I.

à cette époque , étoit passionnée pour les entreprises de courage , on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlans de se signaler ; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance ; & le caractère du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef , rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasques eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas dépourvu de talens pour gouverner , il n'avoit ni le courage , ni la vigueur , ni l'activité d'esprit nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Arrêté par cet obstacle , il forma le projet chimérique , non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député , mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépide & d'un grand talent , parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer ; mais en même-tems , par la jalousie naturelle aux petits esprits , il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement , un homme qui réunît ces qualités , il reconnut bientôt qu'il étoit impossible de les trouver dans un même caractère. Tous ceux qui se distinguoient par le courage & les talens , avoient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs ; & ceux qui paroissent plus doux & plus dociles , manquoient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentoient ses inquiétudes & ses craintes. Il délibéroit encore , & n'osoit fixer son choix , lorsqu'Amador de Lares , trésorier du roi à Cuba , & André Duero son secré-

taire , les deux personnes en qui il avoit le plus de confiance , furent encouragés par son irrésolution même , à lui proposer un sujet auquel on n'avoit pas encore pensé ; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adresse & de suite , que malheureusement pour Velasquès , & fort heureusement pour leur patrie , ils parvinrent à le déterminer (1).

1518.

Il choisit
Cortès pour
la commander.

L'homme qu'ils lui proposèrent étoit Fernand Cortès. Il étoit né , en 1485 , à Medellin , petite ville de l'Estramadure , d'une famille noble , mais peu riche. Il avoit été destiné d'abord à l'étude des loix , carrière qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune , & il fut envoyé à Salamanque , où il prit quelque teinture de savoir. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique , qui ne convenoit pas à son génie ardent & inquiet , & se retira à Medellin , où il s'adonna tout entier à la chasse & aux exercices militaires. Il se montra si impétueux , si dissipé , si emporté , que pour satisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre , son pere consentit à l'envoyer hors de sa patrie , en qualité de volontaire , dans quelqu'une des armées Espagnoles. Cette nation avoit alors deux théâtres sur lesquels les jeunes gens , qui cherchoient à se distinguer , pouvoient déployer leur valeur : l'un étoit l'Italie , où commandoit Gonsalve de Cordoue ; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choisit le premier , mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contretems lui fit tourner ses vues du côté de l'Amérique , où il étoit d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando , gouverneur d'Hispaniola , & son parent (2). A son arrivée à

(1) B. Diaz , chap. 19. Gomera , *Cron. cap.* Herrera , *decad.* 2 , *Lib.* III , cap. 11.

(2) Voyez la NOTE II.

1518.

Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y étoit attendu, & le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives; mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement, que malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes grâces & une ample concession de terres & d'Indiens; sorte de récompense qu'on accordoit ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (1).

Quoique Cortès n'eût pas jusques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit montrées en différentes occasions difficiles, donnoient les plus grandes espérances, & tournoient vers lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de la jeunesse, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés, & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractère, contenue par la discipline & adoucie par le commerce de ses égaux, n'étoit plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ses plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, & ce qui est le caractère des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'esprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire & attirent le respect, une figure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, & une constitution robuste capable de soutenir les plus grandes fatigues.

(1) Gomera, *Cron.* cap. 1, 2, 3.

Aussi-tôt que les deux confidens de Velasquès lui eurent proposé Cortès , le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit en vain depuis si long-tems, un homme doué du talent de commander & qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différends avec Cortès & les grâces récentes qu'il venoit de lui accorder , lui avoient gagné sa bienveillance ; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre , acheveroit de le lui attacher pour toujours.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect & de reconnoissance pour le gouverneur. Il arbora sur le champ son drapeau à la porte de sa maison , se montra dans un appareil militaire , & prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa sur le champ toute son activité & son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre , & à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds & tout l'argent qu'il put recueillir , en hypothéquant ses terres & ses Indiens , furent employés à acheter des munitions de guerre & des provisions , ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas s'équiper d'une manière convenable à leur rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite , les concurrens auxquels il avoit été préféré , parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représentèrent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes , & cherchant à s'assurer leur respect & leur dévouement par l'os-

Il en devient bientôt jaloux.

(1). Voyez la NOTE III.

1518.

tentation d'une libéralité intéressée. Ils rappellerent à Velasquès ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une si grande confiance, lui prédirent que Cortès se serviroit de son nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit essuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance & du refroidissement ; & d'après les conseils de ses amis, Lares & Duero, il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevaient de se confirmer & d'éclater avec violence. Connoissant tout le danger d'un retardement, il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude, qu'il mit à la voile de Sant-Iago de Cuba le 18 novembre. Velasquès l'accompagnant au rivage, prit congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant (1).

Il veut lui
ôter sa com-
mission.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers, & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Iago, que la jalousie qui s'étoit emparée de l'ame de Velasquès, s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux ni à ses ordres, il sentoît que son pouvoir avoit cessé, & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès

(1) Gomera, *Cron.* cap. 7. B. Díaz, chap. 20.

ramenoient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes ; ils appellerent même la superstition à leur secours ; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils furent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amèrement de la confiance imprudente qu'il avoit mise en un homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte, & dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission : mais celui-ci avoit déjà si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes, & se trouva si assuré de leur zèle, qu'en employant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité, sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havanne pour lever encore des soldats & achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminèrent à le suivre, & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnemens qui manquoient. Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velasquès convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement, pour tenter encore de dépouiller Cortès de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une foiblesse puérile ou d'une trahison manifeste, pour avoir permis à Cortès de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya un homme de confiance à la Havanne, chargé de remettre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif

Et le faire
arrêter.

1518.

d'arrêter sur le champ Cortès , de l'envoyer prisonnier à Sant-lago sous une bonne escorte , & de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même-tems aux principaux officiers , pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de son messager , un moine de saint François avoit fait passer la nouvelle de ce qui se tramoit , à Barthélemi d'Olmedo , religieux de son ordre , aumônier de la flotte de Cortès.

Cortès dé-
concerte les
desseins de
Velasquès &
continue ses
préparatifs.

Cortès averti du danger , eut le tems de prendre ses précautions. La première fut d'éloigner de la Havane , sous quelque prétexte, Diego de Ordaz , officier d'un mérite distingué , mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre suspect. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine , & sçut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ , Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les officiers , ainsi que les soldats , avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardoient toute leur fortune , ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier non-seulement l'honneur de leur général , mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils supplièrent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits , & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquès. Cortès céda aisément à des instances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il desiroit lui-même

même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des soldats qui lui avoient donné des preuves si éclatantes de leur attachement, & leur promit de les conduire incessamment à cette riche contrée qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs pensées & de leurs desirs.

Tous les préparatifs étoient faits pour son départ ; mais quoique les Espagnols de Cuba eussent rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition ; quoique chaque établissement y eût fourni des hommes & des provisions ; quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, & que chaque aventurier eût employé tous ses fonds & tout son crédit , on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foiblesse de l'armement, bien peu proportionné en effet à un aussi grand objet que la conquête d'un vaste empire. La flotte consistoit en onze vaisseaux , dont le plus grand , honoré du titre d'amiral , n'étoit que de cent tonneaux ; trois de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux , & sept petites barques sans ponts. Elle portoit six cens dix-sept hommes, dont cinq cens huit soldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les soldats étoient partagés en onze compagnies, selon le nombre des vaisseaux , chacune commandée par un capitaine qui avoit en même-tems le commandement du vaisseau & celui des troupes quand elles seroient à terre (1). Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe étoit encore récent , & qu'on n'en donnoit dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée , il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize soldats armés de mousquets , trente-deux d'arquebuses , & le reste d'épées & de piques ; au lieu des armes défensives ordinaires , qui eussent

Etat de ses
forces.

(1) Voyez la NOTE IV.

1518.

été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avoit reconnues être suffisantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que seize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (1).

1519.
20 février.
Son départ
de Cuba.

C'est avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthousiasme religieux se trouvoit mêlé avec l'esprit de découverte & de conquête, & par une combinaison plus étrange avec l'avidité même dans toutes les entreprises des Espagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe, *suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons*. Les compagnons de Cortès, aussi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux passions, qu'ils se mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec une confiance qui naît de la certitude du succès & de l'assurance d'être protégé par le ciel.

Il touche à
Cozumel.

Cortès déterminé à visiter tous les endroits où Grijalva avoit été, porta directement à l'isle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Aguilar, Espagnol qui avoit été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement un dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabasco, dans l'espérance d'y être

(1) B. Diaz, chap. 19.

aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été, & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entièrement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquaient avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirèrent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcertèrent leur courage & les forcèrent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, & donnerent à Cortès des provisions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes esclaves (1).

Cortès continua sa course à l'ouest sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux sembloient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance, & lui adressèrent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévint toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que causeroient nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes & des gestes; mais il ne

(1) Voyez la NOTE V.

(2) B. Diaz, *chap.* 31 - 36. Gomera, *Cron. cap.* 18 - 23. Herrera, *decad.* 1; *Lib. IV, cap.* 11, &c.

1519.

demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'auroit pu faire. Une des femmes esclaves qu'il avoit eues du cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortès & de ses nouveaux hôtes, aperçut son embarras & la confusion d'Aguilar ; & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilar entendoit, ce que disoient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de Dona Marina, & qui fait une grande figure dans l'histoire du nouveau monde, où les plus grands événemens sont presque toujours l'effet de très-petites causes, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre & avoir éprouvé diverses aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabasco, & avoit vécu assez long-tems parmi eux pour apprendre leur langue sans oublier la sienne. Quoique cette maniere de converser par l'entremise de deux interprètes fût très-fatigante & très-ennuyeuse, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer ; & dans les transports de sa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante des secours de la providence en sa faveur (1).

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avoit reçues à son bord, étoient députées de Pilpatoë & de Teutilé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordait, & qui étoit soumise à un grand monarque appelé Montezuma ; l'autre commandant de ses troupes : ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en visitant leur côte, &

(1) B. Diaz, *chap.* 37, 38, 39. Gomera, *Cron. cap.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V, cap.* 4.

pour lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin pour continuer sa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur message, frappèrent Cortès. Il les assura dans les termes les plus respectueux, qu'il abordait chez eux avec des sentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propositions d'une grande importance au bien du prince & de son royaume, & qu'il les exposeroit en personne au gouverneur & au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux & son artillerie, & ayant choisi un terrain convenable, il commença à y élever des baraquas & à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les destructeurs de leur pays, les aiderent dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empressement dont ils ont eu depuis tant de raison de se repentir.

Le jour suivant, Pilpatoë & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite; & Cortès les regardant comme les ministres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits caciques avec lesquels ils traitoient. Il leur apprit qu'il venoit en qualité d'ambassadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Castille & le plus puissant monarque de l'est, & qu'il étoit chargé de propositions d'une telle importance, qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en sa présence sans perdre de tems. Les officiers Mexicains ne purent cacher la peine que leur faisoit une demande qu'ils prévoyaient devoir être fort mal reçue de leur souverain, dont l'esprit étoit déjà rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premières nouvelles qu'il avoit apprises de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire.

Sa première entrevue avec les Mexicains.

1519.

Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortès de son projet, ils s'efforcèrent de gagner sa bienveillance, en le pressant d'accepter des présens qu'ils vouloient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur considérable & d'un travail curieux. La vue de ces présens produisit un effet bien différent de celui que se propoisoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Espagnols loin de la satisfaire, & leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisoit ces richesses, que Cortès se donnant à peine le tems d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres à la suite des chefs des Mexicains, avoient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats Espagnols & tout ce qu'ils trouvoient de plus singulier. Cortès qui s'en aperçut & qui apprit que ces desseins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus imposante des objets étonnans qui se présentoient pour la première fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connoître la bravoure de ses soldats & la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvemens dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions

pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du champ, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le silence & l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paroissent redoutables; mais au bruit du canon, plusieurs s'enfuirent, d'autres tombèrent de frayeur, & tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener & à les rassurer. Leurs peintres employèrent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caractères qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

On dépêcha sur le champ des couriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyoit en même-tems au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passoit dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe même ne connoissoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, sur les principales routes, des couriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, & se relevant les uns les autres à de médiocres distances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisoit sa résidence, fût distante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ulloa, les présens de Cortès furent portés à l'empereur & sa réponse rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avoient jusques-là traité avec les Espa-

1519.

Négociations
avec Montézuma.

1519.

Les présens.

gnols, furent chargés de la réponse du monarque, mais comme ils savoient combien les projets & les desirs du général étoient opposés aux résolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès sans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présens qu'envoyoit Montézuma, & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque, & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton si belles & d'un tissu si fin, qu'elles égaloient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau, pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira sur-tout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or massif représentant le soleil, l'autre d'argent, emblème de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or; & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complète de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés & tels qu'on les trouvoit dans les mines & les rivières. Cortès reçut ces présens avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui

(1) Voyez la NOTE VI.

envoyoit.

envoyoit. Mais quand les Mexicains , croyant désormais leur négociation plus facile , lui firent savoir que quoique l'empereur eût envoyé ces présens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès représentoit , il ne consentoit point à ce que des troupes étrangères approchassent davantage de sa capitale , ou même demeurassent plus long-tems dans ses domaines , le général Espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant , qu'il ne se relâcheroit point de sa première demande , & qu'il ne pourroit sans honte retourner auprès de son souverain , s'il n'avoit été admis en la présence du prince qu'il étoit venu visiter de sa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui osoit s'opposer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irrésistible , effrayés en même-tems du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis , demandèrent & obtinrent de Cortès la promesse qu'il resteroit dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyoient à Montézuma , pour recevoir de nouveaux ordres (1).

La fermeté avec laquelle Cortès persistoit dans sa résolution , devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte issue , puisqu'elle ne laissoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entière , ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puissant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande société policée en si peu de tems. Quoiqu'il ne subsistât que depuis cent trente ans , sa domina-

(1) B. Diaz , *chap.* 39. Gomera , *Cron. cap.* 27. Herrera , *decad.* 2 , *Lib.* V , *cap.* 5 , 6.

1519.

tion s'étendoit du nord à la mer du sud, sur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'est à l'ouest, & de plus de deux cens lieues du sud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédoient à aucun des pays de la zone torride. La nation étoit guerrière & entreprenante, l'autorité du monarque illimitée, & ses revenus considérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étoient encore campés sur une côte stérile & mal-saine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline & de leurs armes, ils n'auroient pu résister à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat si inégal, ou ils auroient abandonné leur entreprise.

Caractere du
monarque.

La puissance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & son caractère même sembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le sceptre du Mexique, il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyoient avec crainte, & ses ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une sévérité terrible; mais ils avoient une si grande opinion de son habileté, qu'ils étoient forcés à le respecter, & les victoires nombreuses qu'il avoit remportées sur ses ennemis, avoient répandu au loin la terreur de ses armes, & avoient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais quoiqu'il eût peut-être assez de talens pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où étoit cet empire, & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une conjoncture si extraordinaire, & ne le mettoient pas en état de se décider avec la justesse & la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte, il avoit laissé voir tous les symptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pouvoir & le souvenir de ses premiers exploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échappèrent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouble de Montézuma, aussi bien que le découragement de ses sujets, n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens Espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçoit & leur feroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'est, pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte étoit l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui auroit frappé l'esprit de ses habitans de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que caufoit la première vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en soit, comme cette nation étoit plus superstitieuse qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instrumens destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonstances, on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ses sujets (1).

1519.
Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

(1) Cortès, *Relatione seconda* ap. Ramus, III, 234, 235. Herrera, *decad.* 2, Lib. III, cap. 11. Lib. VII, cap. 6. Gomera, *Cron.* cap. 66, 92, 144.

1519.
Il continue
à négocier.

Cependant lorsque le messager arrivé du camp Espagnol, apporta la nouvelle que Cortès persistant dans sa première demande, refusoit d'obéir à l'ordre qui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma, malgré ses terreurs, montra un moment de résolution; & dans un transport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses Dieux ces insolens étrangers. Mais ses incertitudes & ses craintes revinrent bientôt, & au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appella encore ses ministres pour consulter & prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir, ne prennent jamais que des mesures lentes & foibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur le champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi; on se contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Incertitudes
& craintes
des Espa-
gnols.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entr'eux s'en formoient des idées si exagérées, qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés par plusieurs observations que ce pays avoit une forme régulière de gouvernement, prétendoient que c'étoit une folie véritable que d'attaquer un si grand état avec une poignée d'hommes, manquant de provisions, affoiblis déjà par les maladies particulières au climat, qui en avoient fait

périr plusieurs, & sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudissoit secrètement à ceux qui tenoient pour les résolutions hardies ; il encourageoit des espérances romanesques qui lui étoient communes avec eux , & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés.

1519.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquès s'étoient déclarés & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations ; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui méritèrent aisément leur estime, & il ne lui fut pas plus difficile d'acquiescer leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entr'eux un commerce continuel. Cortès sut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manières affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (2) ; enfin en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublièrent presque que l'armement avoit été fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Plan de
Cortès.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma, & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les

Son adresse
à l'exécuter.

(1) B. Diaz, chap. 40.

(2) Voyez la NOTE VII.

1519.

états. Mais lorsque le général renouvela la demande d'une audience de l'empereur , le Mexicain le quitta brusquement & sortit de son camp avec des regards & des gestes qui exprimoient toute sa surprise & tout son ressentiment. Le lendemain au matin , il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre , & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce parut cesser , & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement , quoiqu'on eût dû le prévoir , causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquès non-seulement à murmurer & à cabaler contre le général , mais à charger l'un d'eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes , & de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego de Ordaz , un de ses principaux officiers , chargé de cette commission par les mécontents , s'en acquitta avec toute la liberté & la grossièreté d'un soldat , en lui assurant qu'il exprimait le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion ; & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractère de ses soldats , & qu'il prévoyoit la manière dont ils recevraient une proposition qui renversoit en un instant toutes les belles espérances qu'ils avoient jusques-là nourries , il porta la dissimulation jusqu'à paroître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz , & il donna des ordres pour que l'armée se tint prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue , les aventuriers frustrés de leurs espérances se plaignirent & menacèrent. Les émissaires de Cortès se joignant à eux , en-

flammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à se mutiner ; tous demandoient avec empressement à voir le général. Cortès ne se fit pas presser long-tems. A sa vue , ils exprimèrent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux , disoient-ils , pour des Castillans , de s'effrayer au premier aspect du danger , & infame de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux , ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment , & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la religion , & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès , ils étoient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement & recueillir les trésors qui faisoient depuis si long-tems l'objet de leurs desirs ; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteusement toute sa gloire & ses espérances à un rival envieux , ils se choisiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre.

Cortès enchanté de leur ardeur , ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens que lui-même avoit inspirés & dont , à la chaleur de leurs expressions , il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'étoit-là le desir général des troupes ; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur ; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur

1519.

du pays ; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes ; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol ; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle , & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès , on répondit par des applaudissemens & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un consentement universel , car ceux qui la condamnoient secretement , furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations , tant pour cacher leur opposition au général , que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Cortès établit une forme de gouvernement civil.

Sans laisser à ses gens le tems de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre , Cortès s'occupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie , il assembla les principaux de son armée ; & d'après leur suffrage , il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leur gouvernement dans les nouveaux établissemens qu'ils forment , la colonie fut établie sur le modele de l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité , & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places , que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entierement dévoués , & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi , sans y faire mention d'aucune dépendance de

(1) B. Diaz , *chap.* 40 , 41 , 42. Herrera , *decad.* 2 , *Lib.* V , *cap.* 6 , 7.

Velasqués.

Velasquès. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, l'avidité & l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortès le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appella la riche ville de la vraie croix : *Villa rica de la Vera-Cruz*.

1519.

La première assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permission de s'y présenter, & s'approchant avec une contenance respectueuse, propre à relever la dignité du tribunal, & à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art, & dit les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtus de l'autorité suprême sur la colonie, il les considéroit comme exerçant toute celle du souverain & comme représentant sa personne ; qu'il se croiroit désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéressant le bien public, avec la même fidélité & le même zèle que s'il s'adressoit à son maître même ; que la sûreté d'une colonie qui s'établissoit dans un grand empire, dont le monarque montroit déjà des dispositions ennemies, dépendoit des armes & par conséquent de la subordination & de la bonne discipline parmi les troupes ; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velasquès avoit depuis long-tems révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir, & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque ; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir

Cortès rési-
gne sa com-
mission.

1519.

du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire ; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains , de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir , afin qu'ayant le droit de la conférer toute entière à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée , au nom du roi , un général qui pût désormais la commander ; que quant à lui, son dévouement à sa patrie étoit tel qu'il se réduiroit , s'il étoit nécessaire , à n'être qu'un simple officier, qu'il serviroit avec le même zèle en cette qualité qu'en celle de général , & prouveroit à ses compagnons de guerre que , quoiqu'accoutumé à commander , il savoit aussi obéir. Son discours fini , il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquès , & après avoir baissé son bâton de commandement , le remit entre les mains du président , & se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ces mesures avec ses partisans les plus fideles , & préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il desiroit. On accepta sa démission ; & comme la prospérité continue qui avoit jusques-là couronné son expédition , étoit une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommerent tous , d'une voix unanime, premier magistrat de la colonie & général de l'armée , en ordonnant que sa commission lui seroit expédiée au nom du roi , avec les pouvoirs les plus étendus , & qu'il les exerceroit jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil , on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de prendre ; les soldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudissemens. On proclama le nom de Cortès , & tous lui jurèrent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de respect pour le conseil & de reconnoissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit, & se trouva revêtu de l'autorité suprême, tant au civil qu'au militaire, sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, & commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne: il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquès prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus long-tems spectateurs oisifs de ce qui se passoit. Ils se récrièrent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée qu'ils traitoient de désobéissance. Cortès sentant la nécessité de prévenir de bonne heure, par un acte de vigueur, les effets de ces discours séditieux, fit arrêter Ordaz, Escudero & Velasquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya sur la flotte les fers aux pieds. Leurs partisans effrayés & confondus, restèrent tranquilles; & Cortès, qui avoit plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connoissoit le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'affiduité & d'adresse, qu'il se fit entr'eux une sincère reconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avoient essuyé, ne purent les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion, ainsi que dans

(1) B. Diaz, chap. 42, 43. Gomera, *Cron. cap.* 30, 31. Herrera, *decad.* 2; *Lib. V, cap.* 7.

1519.

Les Zempoallans recherchent son amitié.

d'autres également critiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (1).

Cortès ayant fortifié ainsi l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit quitter désormais son camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approchèrent de son camp & furent secrètement admis en sa présence. Ils étoient envoyés avec des propositions d'alliance & d'amitié, par le cacique de Zempoalla, ville considérable & peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïssoit si fortement Montezuma, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'espérance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumière & d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposoit d'attaquer étoit défuni, & que le souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une seule province, & qu'il se trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontents, las de la soumission ou désirant un changement, & prêts à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à se tracer un plan que le tems & une connoissance plus exacte de l'état du pays, devoient le mettre bientôt en état de suivre & d'exé-

(1) B. Diaz, chap. 44.

cuter ; il reçut très-bien les Zempoallans , & leur promit d'aller incessamment visiter leur cacique (1).

1519.

Il marche à
Zempoalla.

Pour remplir sa promesse , il n'étoit pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà proposé de suivre en s'avancant dans le pays. Quelques officiers employés à visiter la côte , ayant reconnu un village nommé Quiabiflan , à environ quarante milles au nord , qui à raison de la fertilité du sol environnant & de la bonté de son havre , sembloit être un poste plus commode que celui que les Espagnols avoient jusqu'alors occupé , Cortès étoit déterminé à y transporter son camp. Zempoalla se trouvoit sur son chemin. Le cacique le reçut aussi bien que Cortès pouvoit l'espérer. Il lui fit des présens & des caresses qui montroient un extrême desir de gagner sa bienveillance , le traita comme un libérateur , & lui montra un respect porté presque jusqu'à l'adoration. Cortès apprit de lui plusieurs particularités du caractère de Montézuma , & les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma , lui disoit en pleurant le cacique , étoit un tyran hautain , cruel & soupçonneux , qui traitoit ses sujets avec une arrogance extrême , ruinoit les provinces par des exactions ; enlevait les enfans aux peres & aux meres , les garçons pour les immoler à ses dieux , les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris. Cortès , dans sa réponse au cacique , lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols , en visitant des pays si éloignés de leur patrie , étoit de redresser les torts & de délivrer les hommes de l'oppression ; & lui ayant fait espérer ses secours quand il en seroit tems , il continua sa marche vers Quiabiflan.

(1) B. Diaz , chap. 41. Gómera , Cron. cap. 28.

1519.

Le lieu que ses officiers lui avoient indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi, qu'il y traça sur le champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie, qu'à l'exécution du dessein que le général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & soldats, mirent la main à l'œuvre ; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla & de Quiabiflan les aidèrent, & ce petit poste par lequel commencèrent des établissemens nombreux & puissans, fut bientôt en état de défense (1).

Cortès fait
un traité avec
différens caciques.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les caciques de Zempoalla & de Quiabiflan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentoit à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvoit résister ; que comptant sur la protection de ces étrangers, ils osèrent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présentèrent pour lever le tribut ordinaire, & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que

(1) B. Diaz, *chap.* 45, 46, 48. Gomera, *Cron. cap.* 32, 33, 37. Herrera, *Decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 8, 9.

ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de fortir de ses domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du monarque, les maltraiterent ; & comme leur superstition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains , ils se dispofoient à les facrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha , en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux caciques s'étant jettés dans une rébellion ouverte, & ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Espagnols , conclurent bientôt une alliance avec eux en se reconnoissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonagues , nation courageuse qui habitoit les montagnes voisines ; & tous s'étant soumis volontairement à la couronne de Castille , offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Espagne ; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entreprises militaires , chaque moment avoit été consacré à des opérations qui , moins brillantes peut-être , étoient d'une grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée & à conduire ses négociations avec les Indiens , il jettoit les fondemens de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan , il ne pouvoit se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit contester , la sienne étoit elle-même chancelante & précaire. Velasquès ne pouvoit manquer de se plaindre au roi

Ses mesures
pour obtenir
du roi la con-
firmation de
son autorité.

(1) B. Diaz , *chap. 47. Gomera, Cron. cap. 35 , 36. Herrera , decad. 2 , Lib. V^e cap. 9 , 10 , 13.*

1519.

des insultes qu'il avoit reçues de Cortès, & pouvoit présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'étoit joué de ses ordres, de maniere à lui attirer une prompte destitution & une punition sévère. Avant de se mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie, d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services; une description pompeuse du pays qu'ils avoient découvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation & de ses arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, & des moyens qu'ils se proposoient d'employer pour en achever la conquête; enfin un long exposé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaison avec Velasquès pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire: ils finissoient par supplier humblement le roi de ratifier, par son autorité, tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il savoit fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisoit de la nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusquelà rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols se formoient de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort, &

& fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo , principaux magistrats de la colonie , furent nommés pour aller porter le présent , avec défenses expresse de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2).

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire , un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots , partisans cachés de Vélasques , ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un grand empire , avoient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin & de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit , & de le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration , quoique formée par de simples matelots , fut conduite avec un profond secret ; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution , ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune , qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion , la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes , le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis longtemps. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui , jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité , pouvoit se réveiller tout-à-coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats , las du service , desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba , & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoît que si ses forces , déjà trop peu confi-

1519.

Conspira-
tion contre
Cortès.

(1) Voyez la NOTE VIII. (2) B. Diaz , *chap. 54. Gomera , Cron. c. 40.*
Tome II.

1519.

rables, diminuoient encore par la défection d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davantage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux, & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre & mis en pieces, après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. C'est ainsi que par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cens hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1).

(1) Relat. de Cortès. Ramus III, 225. B. Díaz, chap. 57, 58. Herrera, *decad.* 2, Lib. V, cap. 145.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette dernière, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une faillie de ce zèle religieux, qui, en plusieurs occasions, poussa Cortès à des actions inconsiderées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractère. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, & de leur faire connoître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande, & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut apaisé sans effusion de sang, & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

Cortès commença sa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatigant, fut laissé en garnison à Villarica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le Cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens appelés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux, & destinés à tous les travaux fer-

(1) B. Diaz, *chap. 41, 42.* Herrera, *decad. 2, Lib. V, cap. 3, 4.*

1519.

viles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avoient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit à Cortès un corps considérable de ses Indiens ; mais le général se contenta d'en prendre quatre cens des plus distingués parmi eux, afin qu'ils pussent lui servir d'otages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint les frontieres du pays de Tlascala. Les habitans de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains, & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civilisés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancés dans les arts que les autres nations grossieres de l'Amérique dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture ; ils habitoient de grandes villes, & avoient une sorte de commerce ; & si nous en croyons les relations imparfaites des premiers historiens Espagnols, on découvroit dans leurs institutions & leurs loix, quelques traces d'une justice distributive & d'une jurisprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civilisation incomplète l'agriculture seule ne suffisoit pas à leur subsistance, & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chasse, ils conservoient en partie les mœurs & le caractère des peuples chasseurs. Ils étoient féroces & passionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & presque sans communication avec les états voisins. Ils abhorroient tellement la servitude, que non-seulement ils avoient constamment repoussé toute domination étrangere & maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute

tyrannie domestique ; ne reconnoissant aucun maître , ils vivoient sous l'autorité douce & limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus.

Cortès , quoiqu'instruit du caractère guerrier de cette nation , se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma , la haine que les Tlascalans eux-mêmes portoient aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans , pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer , quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'accompagnoient , furent envoyés aux Tlascalans pour demander , au nom de Cortès & de leur cacique , le passage sur les terres des Tlascalans. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête , les Tlascalans saisirent les ambassadeurs ; & sans égard pour leur caractère , se disposèrent à les sacrifier à leurs dieux. En même-tems ils assemblèrent leurs troupes pour s'opposer à l'invasion de ces inconnus , s'ils tentoient à se faire un passage par force. Plusieurs motifs pousoient les habitans à cette résolution. Un peuple féroce , renfermé dans son pays & presque sans communication au dehors , est disposé à considérer tout étranger comme ennemi , & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une visite à Montézuma dans sa capitale , leur faisoit croire , malgré toutes les protestations de l'étranger , qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque , objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla , remplissoit les Tlascalans d'horreur ; & comme ils n'étoient pas moins superstitieux que les autres nations de la nouvelle Espagne , ils avoient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs dieux , & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes

1519.

impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre , parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers , & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline.

Cortès , après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés , s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquèrent avec une grande intrépidité , & dans la première action , blessèrent quelques Espagnols , & leur tuèrent deux chevaux , perte fort considérable , parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes ; on s'arrêta à propos ; on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Espagnols essuyèrent des attaques presque continuelles , renouvelées sous diverses formes & par des corps nombreux , avec une bravoure & une persévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemple dans le nouveau monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe , en entrant dans les détails les plus minutieux , & en mêlant aux faits étonnans & réels , beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un

(1) Voyez la NOTE IX.

combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment à présenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même-tems le caractère des habitans de la nouvelle Espagne & de celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec des armées nombreuses qui sembloient devoir écraser les Espagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connoissoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avoient au milieu de l'action, d'emporter les blessés & les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme & fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoroient, étoit universel parmi les peuples de la nouvelle Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les désunissoit & diminuoit la force de l'impression qu'ils auroient pu produire en se tenant plus serrés.

Non-seulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur sans effet. Après trois batailles & un grand nombre d'escarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Espagnol de

1519.

Circonstances remarquables dans la manière de faire la guerre chez les Tlascalans.

(1) B. Diaz, chap. 65.

tué : leurs fleches & leurs lances , armées de pierres pointues ou d'os de poissons , leurs piques faites d'un bois aiguisé & durci au feu , leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds , mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Espagnols , ni leurs corselets piqués appelés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançoient courageusement à la charge , combattoient souvent en corps. Beaucoup d'Espagnols furent blessés , mais tous légèrement ; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis , mais à l'inégalité des armes dont ils se servoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient les Espagnols , ils se conduisoient envers eux avec une sorte de générosité. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils savoient que ces étrangers manquoient de vivres , & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains , que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance , ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs , en leur faisant dire qu'ils se nourrissoient bien , parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim ; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées , & qu'ils craignoient que les Espagnols , devenus trop maigres , ne fussent plus bons à manger (1).

Cependant lorsque dans les combats multipliés qu'ils livrent aux Espagnols , ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aisé d'exécuter ces menaces , & que malgré toute leur valeur , dont ils avoient une très-haute opinion , il n'y avoit pas un Espa-

(1) Herrera , *decad.* 2 , *Lib.* VI , *cap.* 6 , Gomera , *Cron.* *cap.* 47.

agnol de tué ou de pris, ils commencèrent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils pressèrent de leur expliquer des événemens si extraordinaires, & de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérans. Les prêtres, après des sacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du soleil, & produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est; que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinoit, qu'ils se flétrissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoiblissoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1).

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées, & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposèrent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagèmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnèrent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher, & sortant de leur camp, dispersèrent les Indiens avec un grand

(1) B. Diaz, *chap.* 66.

1519.

carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avoient trompés, & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés, & commencèrent à desirer sérieusement la paix.

Ils étoient pourtant incertains sur la manière dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractère, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisans. La conduite des Espagnols, en différentes circonstances, pouvoit donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté, ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits avec quelque présent des bagatelles d'Europe, & renouvelé leurs propositions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la manière cruelle de faire la guerre, établie parmi les Américains, qui sacrifioient ou dévoroient sans pitié tous les prisonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée assez favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortès ayant soupçonné des Tlascalans qui apportoit des provisions à son camp, d'être des espions, en avoit saisi cinquante, & leur avoit fait couper les mains (1). L'impression qu'avoit faite sur les Indiens le spectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur caufoient les armes à feu & les chevaux, leur faisoient regarder les Espagnols comme des êtres féroces (2). Leur incertitude se montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortès. « Si vous êtes, » dirent-ils, des divinités d'une nature cruelle & sauvage, nous

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 228. Gomera, *Cron. cap.* 48.

(2) Voyez la NOTE X.

» vous offrons cinq esclaves, afin que vous buviez leur sang
 » & que vous mangiez leur chair. Si vous êtes des divinités
 » plus douces, acceptez ces présens de parfums & de plumes.
 » Si vous êtes des hommes, voilà des viandes, du pain & des
 » fruits pour vous nourrir » (1). La paix que les deux partis
 desiroient également, fut bientôt conclue. Les Tlascalans se
 reconnurent vassaux de la couronne de Castille, & s'engage-
 rent à secourir Cortès dans toutes ses expéditions. Il prit la
 république sous sa protection, & promit de défendre leurs
 personnes & leurs biens. Ce traité fut conclu très-à propos
 pour les Espagnols. Les fatigues du service, pour un petit
 corps de troupes environné d'une multitude nombreuse d'en-
 nemis, étoient excessives. La moitié des soldats étoient debout
 chaque nuit, & même ceux qui prenoient quelque repos dor-
 moient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au
 premier signal. Plusieurs étoient blessés, & beaucoup d'autres,
 parmi lesquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués
 de la maladie particulière au climat, qui en avoit fait périr un
 grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les
 provisions qu'ils recevoient des Tlascalans, ils manquoient
 souvent de vivres & se trouvoient dans un besoin si grand des
 choses les plus nécessaires pour un service si dangereux, qu'ils
 étoient réduits à panser leurs plaies avec un onguent fait de la
 graisse des Indiens (2). Excédés de tant de fatigues & de souf-
 frances, les Espagnols commençoient à murmurer; & lorf-
 qu'ils réfléchissoient sur la multitude & le courage de leurs en-
 nemis, ils étoient prêts de tomber dans le désespoir. Il falloit

1519.

(1) B. Diaz, *chap. 70*. Gomera, *Cron. cap. 47*, Herrera, *decad. 2*, *Lib. VI*,
cap. 7.

(2) B. Diaz, *chap. 62*, 65. Gomera, *Cron. cap. 51*.

1519.

toute l'autorité & toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement , & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (1). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république , où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme , bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées , dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir , & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2).

Cortès s'occupe à gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala , pour donner à ses troupes quelque repos. Pendant ce tems-là il s'occupait de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans , il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique , du caractère du souverain & de tous les détails qui pouvoient régler sa conduite , & le déterminer à agir en ami ou ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains étoit aussi forte qu'on le lui avoit dit , & qu'il en pouvoit tirer de puissans secours , il employa toute son adresse à gagner leur confiance , & il y réussit facilement ; car les Tlascalans , avec la légèreté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés , étoient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Espagnols excitoit leur étonnement & leur admiration (3) ; & persuadés que ces étrangers avoient une origine céleste , ils s'empresserent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes , mais

(1) Cortès, *relat.* Ramus III , 229. B. Diaz , *chap.* 69.

(2) Cortès , *relat.* Ramus III , 230. B. Diaz , *chap.* 72.

(3) Voyez la N O T E XL.

même d'aller au-devant de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peine pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle faillie du zèle inconsidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Espagnols de ce siècle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne; & moins ils étoient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance & le dérèglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions, & d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignoit; mais ils soutinrent que les *Teulés* de Tlascalala étoient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortès; & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des dieux qu'avoient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux argumens. Les Tlascalans fatigués & mécontents, le conjurèrent de ne plus leur parler sur ce sujet. Cortès surpris & indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion. Il alloit détruire leurs autels & renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de

1519.

Il est sur le point de la perdre par un zèle inconsidéré.

1519.

l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosité de son zèle. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux & guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuste; que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les infidèles convertis par violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits & les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embrasser la vérité (1). Parmi les scènes d'horreur que présente l'histoire de ce siècle, & dans lesquelles on voit le fanatisme absurde secondant si souvent l'oppression & la cruauté, des sentimens si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizième siècle, dans un tems où les droits de la conscience étoient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on est étonné de trouver un moine Espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse & des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Il s'avance
vers Cholula.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortès se détermina à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuroient que sa perte étoit inévitable, s'il se mettoit au pouvoir d'un

(1) B. Diaz, chap. 77, pag. 54, chap. 83, pag. 61.

prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidèle à ses paroles. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une espèce d'armée régulière. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, & avoit fait dire à Cortès qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avoit été la capitale d'un état indépendant, & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pèlerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colère sur ces impies qui venoient les braver jusques dans leur sanctuaire le plus respecté; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

Cortès, avant de se mettre en marche, avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect & de cordialité, avoit observé diverses circonstances qui excitoient ses soupçons. Les Tlascalans étoient campés à quelque

1519.

13 octobre;

Conspira-
tion des Cho-
lulans, cruel-
lement pu-
nie.

(1) Torquemada, *Monar. ind.* I, 281, 282, II, 291. Gomera, *Cron.* cap. 61, Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, cap. 2.

1519.

distance de la ville, parce que les Cholulans avoient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouverent le moyen d'y entrer déguisés, & instruisirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparoient à quelque expédition militaire. En même-tems l'interprète Marina apprit d'une femme Indienne de distinction dont elle avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues; qu'on creusoit des fossés & des trous légèrement recouverts, pour y faire tomber les chevaux; qu'on faisoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Espagnols s'approchoit; & que leur destruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours de ces témoignages, fit arrêter secrettement trois des principaux prêtres, & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, & d'exercer une vengeance si terrible, qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, & tombèrent sur la multitude qui demeurée sans chef & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains, & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que
les

les Espagnols les pressoient de front , les Tlascalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de sang & de morts ; on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs , qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scene de carnage dura deux jours , pendant lesquels les malheureux habitans de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols & la vengeance implacable des Indiens , alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa , après le massacre de six mille Cholulans , sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats , leur reprochant amèrement la trahison qu'ils avoient préparée , & leur déclarant que comme sa justice étoit satisfaite , il pardonnoit l'offense à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliront l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur les Indiens & la persuasion que ces étrangers étoient plus puissans & plus éclairés qu'eux , que pour obéir aux ordres de Cortès la ville se remplit en peu de jours d'habitans , qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes , dont les mains étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens (1).

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico, qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Par-tout où les Espagnols passoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puissans qui venoient soulager les peuples de l'oppression, & comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité. Les caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les sujets qu'ils avoient

(1) Cortès , *relat.* Ramus III , 231. B. Diaz , *chap.* 83. Gomera , *Cron. cap.* 64. Herrera , *decad.* 2 , *Lib.* VII , *cap.* 1 , 2. Voyez la NOTE XII.

1519.

de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'aperçut pour la première fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance; mais lorsqu'il vit que le souverain étoit haï de ses sujets jusques dans le cœur de ses états, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenoient le courage du général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par degrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mesure qu'ils avançaient, leurs doutes se dissipoient, mais leur étonnement ne faisoit que croître. Ils furent alors persuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé, & se flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusques-là ne s'étoit opposé à leur marche; quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on

(1) Voyez la NOTE XIII.

avoit dessein de les surprendre. Des messagers arrivoient successivement de la part de Montézuma , leur permettant un jour d'avancer , & le jour suivant les pressant de se retirer , selon que ses espérances ou ses craintes prévalaient alternativement. Son trouble étoit si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisoit craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevrait ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité , Cortès , sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma & sans paroître soupçonner ses intentions , continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac , marchant avec la plus grande circonspection & faisant observer la plus exacte discipline dans son armée.

Lorsqu'il fut près de la ville , environ un millier d'Indiens qui lui paroissoient d'un rang distingué , parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles , vinrent à sa rencontre , & défilèrent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la manière de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui-même , & bientôt après ses coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens , habillés uniformément , marchant deux à deux en un profond silence , nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée , plus richement vêtue , au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une espèce de fauteuil ou de litier resplendissante d'or & ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portoient sur leurs épaules , tandis que d'autres soutenoient sur sa tête un pavillon d'un travail

1519.

Sa première entrevue avec les Espagnols.

1519.

curieux. Devant lui marchaient trois officiers, tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce signal les Indiens baissoient la tête & cachoient leur visage, comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval & s'avança vers lui avec empressement & d'un air respectueux. En même-tems Montézuma descendit de sa litiere, & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la manière Européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main & la baissant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que ses sujets fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeler *Teules*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de remarquable dans cette première entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues, & soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232-235. B. Diaz, *chap.* 83-88. Gomera, *Cronica* chap. 64, 65. *Decad.* 2, *Lib.* VII, *cap.* 3, 4, 5.

palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez vastes pour loger les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande division de ses troupes seroit toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles; en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-seulement au général, mais aux soldats, des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné, & avoient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems à venir, ses descendans revien-
droient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur constitution & leurs loix; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans de ces premiers conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avoit reçus, non comme des étran-

1519.

Opinion de
Montézuma
sur les Espa-
gnols.

1519.

gers , mais comme des parens formés du même sang , & qu'il les prioit de se regarder comme maîtres de ses états ; que ses sujets & lui - même feroient toujours prêts à exécuter leurs volontés , & même à prévenir leurs desirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne : il parla des vues qu'avoit eues ce prince en l'envoyant , s'efforçant autant qu'il le pouvoit , de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin Cortès & ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville , que les Espagnols ne purent voir sans admiration , & qu'ils trouverent supérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique , tant par le nombre de ses habitans que par la beauté de ses édifices , & par des particularités qui la rendoient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico , appelé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan* , est situé dans une grande plaine environnée de montagnes assez hautes pour que son climat soit doux & sain , quoique sous la zone torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit ; l'eau d'un de ces lacs est douce , celle des autres est saumache. C'étoit sur les bords d'un de ceux-ci & sur quelques isles voisines , qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chaussées de pierre & de terre , d'environ trente pieds de large. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la saison des pluies , ces chaussées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'ouest étoit d'un mille & demi , celle de Texeuco au nord-ouest de trois milles , celle Cuoyacan au sud de six milles.

Du côté de l'est il n'y avoit point de chaussée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chaussée il y avoit des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre qui servoient de ponts. La construction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient singulieres. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque & aux personnes de distinction, pouvoient être appelés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avoit trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient malpropres, ressemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité sur les bords des canaux qui passaient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins soixante mille habitans: l'industrie humaine privée du fer & du secours de tout animal domestique, n'a jamais élevé un plus grand monument (2).

La nouveauté de ces objets pouvoit amuser & étonner les Espagnols; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues & favorables leur avoient permis de pénétrer jusques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient

Situation
dangereuse
des Espa-
gnols.

(1) Torribio, MS.

(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 239. D. *relat. della gran. cita de Mexico, da un gentilhuomo del Cortès*, Ramus *ibid.* 304, E. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, cap. 34, &c.

1519.

établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque; les Tlascalans les avoient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singulière les livreroit à la merci de Montézuma, en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur seroit impossible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que si l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'étoit par le conseil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup & sans risque tous les Espagnols (1). Le général voyoit alors clairement que les craintes de ses alliés n'étoient pas sans fondement; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées mêmes, sa retraite deviendrait impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvoient-elles être regardées comme sincères? Quand elles l'auroient été, qui pouvoit leur répondre qu'elles se soutiendroient? Leur salut dépendoit de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raison de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colère pouvoit décider irrévocablement leur perte (2).

Inquiétude
& perplexité
de Cortès.

Ces réflexions qui se présentoient au dernier des soldats n'échappoient pas au général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Espagnols de Villa-rica (3) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant sur la frontière, avoit

(1) B. Diaz, *chap.* 85, 86.

(2) B. Diaz, *chap.* 94.

(3) Cortès, *relat.* Ramus III, 235, C.

assemblé une armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avoient engagés à secouer le joug, & qu'Escalante avoit marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat où les Espagnols étoient demeurés victorieux, Escalante avoit été blessé à mort, & qu'il y avoit eu sept Espagnols tués & un autre enveloppé par les ennemis & pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico; qu'il s'aperçut de la faute où l'avoient jetté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une manière très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'étoit s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle Espagne s'étoient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son empire. Cortès étoit en même-tems persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non interrompue de victoires, & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa con-

(2) B. Diaz, chap. 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, cap. 1.

1519.

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

Comment il exécute ce projet...

duite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris ; & il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque & leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Il proposa sur le champ son projet à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînerent leurs compagnons, de manière qu'on convint d'en tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval ; Lugo, Velasquès de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés & paroissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisoient du quartier des Espagnols à la cour, & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes prêts à sortir au premier

signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque, & les Mexicains se retirèrent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le général s'adressa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amèrement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité; & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices, & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entièrement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persistoient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de sa confiance & de son attachement, en quittant son palais & en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il seroit servi avec tous les égards dus à un si grand monarque. A cette étrange proposition, Montézuma demeura muet & presque sans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étoient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnières, & que quand même il auroit la foiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforça tour à tour de l'adoucir & de l'intimider.

1519.

La dispute devint vive ; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit , lorsque Velasquès de Leon , jeune homme brave & impétueux , s'écria : pourquoi perdre le tems en vaines paroles ? Qu'il se laisse conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots & le geste terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Espagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçoit étoit grand ; la nécessité de prendre un parti étoit pressante ; il sentit la force de ces circonstances , & s'abandonnant à sa destinée il céda à la volonté des Espagnols.

Montézuma
est conduit au
quartier des
Espagnols.

Ses officiers furent appelés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés , aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence & baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine fut-on dans la ville que les étrangers emmenaient l'empereur , que le peuple s'abandonnant à tous les transports de la douleur & de la rage , menaça d'exterminer sur le champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaité sur le visage , & leur faire signe de la main en leur leur déclarant que c'étoit de son propre choix qu'il alloit résider pour quelque tems au milieu de ses amis , le tumulte s'apaisa ; la multitude , accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain , se dispersa tranquillement (1) :

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit , au milieu de sa capitale , en plein jour , saisi par une poignée d'étrangers , & emmené prisonnier , sans résistance & sans combat. L'histoire ne

(1) B. Diaz , chap. 95. Gomera , *Cron.* cap. 83. Cortès , *relat.* Ramus III , pag. 235 , 236. Herrera , *decad.* 2 , *Lib. VIII* , cap. 2 , 3.

1519.

présente rien qu'on puisse comparer à cet événement ; soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution ; & si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étoient pas constatées par les témoignages les plus authentiques elles paroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols , avec toutes les marques de respect qu'avoit promises Cortès. Ses domestiques virent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne , & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement ; mais l'heure de l'humiliation & de la douleur n'est j'amaï bien loin d'un prince captif. Qualpopoca , son fils & cinq des principaux qui servoient sous lui , furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès , afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol , & quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain & en combattant les ennemis de la patrie , ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au sup-

Il est reçu avec des apparences de respect.

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

(1) Voyez la NOTE XLV.

1519.

plice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire ; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangère pour avoir rempli son devoir envers son souverain , & le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'instrument du crime & n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice , il entra dans l'appartement de Montézuma, suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers , & s'approchant du monarque avec un air sévère, il lui dit, que les criminels qui alloient subir leur supplice l'avoient accusé d'être le premier auteur de leur attentat , qu'il étoit nécessaire qu'il expiât sa faute , & sans attendre de réplique il ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur le champ. Le monarque nourri dans l'idée que sa personne étoit inviolable & sacrée , & considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes & en gémissemens. Ses courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, les baignèrent de larmes , & soutenant ses fers, s'efforçoient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur désespoir ne se calmèrent que lorsque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance satisfaite , or-

donna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foiblesse indigne d'un homme, se livra sur le champ à une joie indécente, & passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnoissance & de la tendresse envers ses libérateurs.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens Espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortès dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale & un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit son estime, est une atrocité sans exemple : mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

Raisons de
la conduite
de Cortès.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortès, enivré de ses succès & présumant tout de l'ascendant qu'il avoit pris sur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la chose d'un certain côté, ses procédés, quoique contraires à la justice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains les Espagnols avoient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le respect qui en étoit la suite. Cortès vouloit persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroissoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient osé le commettre & d'obliger leur souve-

1520.

Augmen-
tation du pou-
voir de Cor-
tès.

rain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ses sujets (1).

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter leurs mains sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma demeura abattu & soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur manière accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement continuoît d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au-delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols qui suffisoient pour en imposer à la multitude & s'assurer du roi prisonnier (2).

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique, qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte; & ils exercèrent, sous le nom de l'em-

(1) Voyez la NOTE XV.

(2) Cortès, *relat.* pag. 236. E. Diaz, *chap.* 97, 98, 99.

pereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins, ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le système de cacher une usurpation en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne ; ce système, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, & a été mis en usage avec succès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il choisit quelques Espagnols propres à cette commission, & les chargea de visiter différentes parties de l'empire, accompagnés de Mexicains qu'avoit nommés l'empereur pour leur servir en même-tems de guides & de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinerent le sol & les productions, observerent avec plus de soin les districts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcèrent de préparer les esprits au joug de l'Espagne, tandis que Cortès, au nom & par l'autorité de Montézuma, ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens ou l'esprit d'indépendance lui faisoient craindre quelque résistance à ses volontés, & mettoit à leur place des hommes plus ineptes ou plus disposés à la soumission.

Usage qu'il
en fait.

Une autre précaution lui étoit encore nécessaire pour son entière sûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour assurer sa

1520.

retraite dans le cas où les Mexicains , soit par impatience du joug, soit simplement par légèreté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts ou les chaussées. Son adresse ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation , il excita sa curiosité & lui fit désirer de voir ces palais mouvans qui sans le secours des rames marchent & se dirigent sur les eaux. Pour cet effet , Cortès lui persuada d'envoyer chercher une partie des agrès de la flotte déposés à la Vera-cruz , & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Espagnols eurent bientôt construit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amusement , & pour Cortès une ressource assurée s'il étoit obligé de se retirer.

Enhardi par tant de preuves de la soumission servile du monarque à toutes ses volontés , Cortès osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se reconnoître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice , le plus humiliant qu'on pût exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'empire furent appelés. Montézuma dans une harangue leur rappella les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux & qui devoit prendre possession du pouvoir suprême ; il leur déclara qu'il croyoit que les Espagnols étoient ce peuple , qu'il reconnoissoit les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique , qu'il vouloit mettre sa couronne à ses pieds & être désormais son tributaire. En prononçant son discours , le malheureux prince laissa voir combien il étoit douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçoit de

faire. Les soupirs & les larmes lui couperent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit & de son courage, il conservoit encore assez du sentiment de sa dignité pour éprouver les angoisses qui déchirent le cœur d'un souverain forcé de se dépouiller du pouvoir suprême. Aux premiers mots qui firent connoître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos en déclarant que les intentions de son maître n'étoient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution & les loix de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiroient les Espagnols & de l'exemple de soumission que donnoit l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé (1). Cet acte de foi & hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solemnités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (2).

Trésors
amassés par
les Espa-
gnols.

Montézuma, sur la demande de Cortès, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain, & ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblèrent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, sans parler des bijoux & ornemens de diverses especes qu'on conserva comme ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cens mille

(1) Voyez la NOTE XVI.

(2) Cortès, *relat.* 238. B. Diaz, *chap.* 101. Gomera, *Gron. cap.* 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 4.

1520.

pesos (1). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fit le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquième comme le droit du roi d'Espagne ; un autre cinquième fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasques, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-Cruz, officiers & soldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions, la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous de leurs espérances que quelques soldats la refuserent avec dédain ; d'autres murmurèrent si hautement qu'il fallut pour les appaiser, que Cortès joignit l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étoient pas tout à fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizième siècle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrètement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur ; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux

(1) Environ 2,500,000 livres, le peso valant à peu près 4 liv. & quelques sous de notre monnaie.

idées qu'on se faisoit communément des richesses du Mexique, d'après les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant pas sur leur prix ils n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de distinction par les princes & les personnes du plus haut rang. La destruction que souffroient l'or & l'argent par l'usage, étant peu considérable, la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entierement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ramassé dans le lit des rivières, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en séparer les grains d'or; & même cette opération si simple étoit exécutée très-maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (2). Par l'effet de ces différentes causes, la masse d'or existante alors au Mexique ne devoit pas être fort grande. La quantité d'argent étoit encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, & que les Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés né-

(1) Cortès, *relat.* pag. 236. F. B. Diaz, *chap.* 102, 103. Gomera, *Cron. cap.* 90.

(2) B. Diaz, *chap.* 103.

1520.

cessaires pour l'extraire de sa mine & le purifier (1). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus (1).

Montézuma
montre une
résistance in-
vincible au
sujet de la re-
ligion.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fût inflexible sur un point. En vain le général le pressa avec tout le zèle importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne, il rejetta la proposition avec horreur. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un système complet & régulier; & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aisément un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une solennité, & pratiqué avec une régularité qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que dans un transport de zèle il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur & il se détermin

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* IX, *cap.* 4. (2) Voyez la *NOTE XVII.*

à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche & y avoir placé une image de la vierge Marie (1).

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencèrent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols & se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les Prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeller Cortès & lui dit que les vues que les Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique, députés par leur souverain, étant entièrement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le desir des peuples qu'ils quittassent sur le champ le pays, qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître céder au desir du Monarque, que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Me-

Projet des
Mexicains
pour exter-
miner les Es-
pagnols.

1520.

(1) Voyez la NOTE XVIII.

1520.

Inquiétudes
& danger de
Cortès.

xicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols & Cortès se flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne chargés de ses dépêches & de ses présens. Il attendoit tous les jours leur retour & par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeuroid incertain & précaire; & après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvoit être de se voir donner les noms de rébelle & de traître & d'en subir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'eussent été ses progrès, il ne pouvoit pas espérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui restoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établissemens Espagnols des isles, sans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait jusques-là.

Arrivée d'un
nouvel arme-
ment Espa-
gnol au Me-
xique.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle situation, inquiet sur le passé, incertain sur l'avenir, & que ses craintes s'augmentoient encore par la dernière déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaisseaux paroissoient sur la côte. Cortès se flatta sur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Espagne & que ses souhaits étoient enfin accomplis. Il fit part de ces heureuses nouvelles à ses compagnons qui les reçurent avec transport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courrier de Sandoval qui avoit succédé à Escalante dans son commandement à la Vera-cruz, vint instruire Cortès que l'armement avoit été fait par Velasquès gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les secours qu'il attendoit, il étoit destiné contre lui-même.

Les

Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'instant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifièrent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changèrent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présens que Cortès avoit reçus & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux, la honte d'avoir été si grossièrement trompé; l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi & en qui il avoit placé sa confiance; la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité; tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi & pour enlever à la

1520.
Envoyé par
Velasquès.

(1) B. Diaz, *chap.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 14. Gomera, *Cron.* *cap.* 96.

1520.

Sous le com-
mandement
de Narvaès.

fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avoit fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richesses de la nouvelle Espagne, on avoit conçu à la cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte & en avoit été fait gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs & des privilèges plus étendus que ceux qu'on avoit accordés à aucun aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès, non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il se détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de son souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvoit attendre des passions violentes dont il étoit animé, & en peu de tems il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mousquetaires, cent vingt arbalétriers & douze pièces de canon. Velasquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers & d'achever ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 11. (2) Voyez la NOTE XIX.

Après un voyage heureux Narvaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le joignirent. Non-seulement ils lui firent connoître la situation de Cortès ; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoissance de la langue Mexicaine, il trouva en eux des interpretes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déserteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables qu'à lui dire l'exakte vérité. Ils lui représentèrent la situation de Cortès si désespérée & le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroit dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions ; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-cruz de se rendre, Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence que Sandoval, homme de courage & très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se saisit de lui & de ceux qui l'accompagnoient, & les envoya prisonniers & enchaînés à Mexico.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis, & condamnant la sévérité de Sandoval, les remit sur le champ en liberté. Cet acte de clémence placé à propos & accompagné de caresses & de présens, lui gagna leur confiance, & il en obtint des instructions sur les forces & les projets de Narvaès, d'après lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la sienne ni en courage ni en discipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agissant au nom & par l'autorité du monarque &

1520.
Conduite de
Narvaès.
Avril.

1520.

commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès plus occupé de seconder le ressentiment de Velasquès que jaloux de maintenir la gloire du nom Espagnol & l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les Indiens, l'avoit représenté lui & ses compagnons comme des proscrits, coupables de révolte envers leur propre souverain & d'injustice envers les Mexicains, en envahissant leur pays : Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables; il fut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit désapprouvée du roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers, commencèrent à se révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrète avec le nouveau commandant, & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

Cortès délibère sur la conduite qu'il doit tenir.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paroïssoit inévitable; car

(1) Voyez la NOTE XX.

tandis que les Espagnols le presseroient du dehors, les habitans, que malgré toute son autorité & tous ses soins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, feroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il perdoit tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, feroit un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé & comparé ces différens projets avec la plus grande attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès: il s'arma de la résolution & de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance, & il se détermina à faire un dernier & courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages, plutôt que de sacrifier ses conquêtes & les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ses différens avec Narvaès par le sort des armes, il pensa qu'il feroit non-seulement indécent mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractère rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secrètes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans lesquelles il mettoit sa

Il négocie
secrètement
avec les sol-
dats de Nar-
vaès.

1520.

plus grande confiance. Narvaès rejetta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet ecclésiastique & ceux qui l'accompagnoient; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverses lettres de leur chef & de ses officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de présens, comme d'anneaux, de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richesse de Cortès, & leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à son service. Quelques-uns espérant dès-lors une part dans ces trésors, se déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler & peut-être de renverser entierement la puissance des Espagnols dans un pays où elle étoit encore si imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis & déclara par un acte public Cortès & ses compagnons rebelles & ennemis de leur pays. Il est probable que Cortès, connoissant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir.

Il marche
contre lui.
Mai.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avoit

amassés, & ce qui est plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers nouvellement arrivés étoient ses amis, sujets du même souverain, & qu'après une courte entrevue ils partiroient tous ensemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant pénétrer les desseins des Espagnols ni concilier ce qu'on lui disoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laisser voir aucune marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de rester tranquille au milieu des Espagnols & d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroissant se confier à cette promesse, mais comptant bien plus sur les ordres qu'il laissoit à Alvarado de garder son prisonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garnison de la Vera-cruz, ne formoient pas ensemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit sa principale confiance dans la célérité de ses mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie ; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi, & il s'étoit precautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un grand homme de guerre. Il avoit observé que les Indiens de la province de Chinantla se servoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ses soldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre la cavalerie, & les accoutuma à se tenir ferrés pour en faire l'usage le plus avantageux.

Avec son petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant sa marche il réitéra ses propositions d'accommodement ; mais Narvaès exigeant que Cor-

1520.

Nombre de
ses troupes.

Il continue
de négocier
& de s'avan-
cer.

1520.

tès & ses compagnons le reconnurent sur le champ comme gouverneur de la nouvelle Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velasquès, & Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne feroit pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des occasions de gagner quelques officiers de Narvaès par des présens, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les éblouir tous par les richesses dont les soldats faisoient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractère violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux officiers, & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardiesse comme une insulte qu'il falloit châtier sur le champ, & marcha pour lui offrir la bataille.

Cortès atta-
que Narvaès
pendant la
nuit.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre, sans se donner l'avantage de la situation. Il laissa entre lui & Narvaès la rivière de Canoas & vit de-là l'approche de l'ennemi sans inquiétude & ses vaines bravades avec mépris. On étoit au commencement de la saison des pluies, qui tomboient déjà avec toute la violence qu'elles ont sous la zone torride. Les soldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du service militaire, murmurèrent si hautement de ce qu'on les y exposoit, à leur avis
sans

sans nécessité, que leur général cédant à leur impatience & méprisant d'ailleurs ses ennemis, consentit à se retirer à Zempoalla. Les mêmes circonstances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entreprise par laquelle il espéroit de terminer la guerre d'un seul coup. Il observa que ses soldats endurcis aux fatigues, quoiqu'exposés sans tentes & sans aucun abri aux torrens de pluie qui ne cessoient de tomber, loin d'être découragés, conservoient toute leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès se livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre moleste, ils se croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems si peu propre à toute action. D'après ces observations, il se détermina à profiter de l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise & la terreur compenseroient avantageusement pour lui l'infériorité du nombre. Ses soldats convaincus qu'il ne leur restoit de ressource que dans quelque effort extraordinaire de courage, approuverent sa résolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un discours qu'il leur fit avant de se mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi son quartier. Cristoval d'Olid, qui commandoit la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour & de soutenir Sandoval. Cortès conduisoit la troisieme division qui étoit la moins considérable, formant un corps de réserve destiné à se porter aux endroits où l'on auroit besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la riviere de Canoas, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle étoit grossie par les pluies & les

1520.

soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour ni sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut faisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa & arriva à la ville assez à tems pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce général lui firent perdre des momens si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillans le convinquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la présomption, s'arme en hâte, & par ses paroles & son exemple anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devans conduit & presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs, & présentant avec ses longues piques un front impénétrable renverse tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes, & il combattoit pour s'en rendre maître lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la tour étoit couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre & mis aux fers.

Il remporte
la victoire.

Des cris de victoire se firent entendre aussi-tôt. Ceux qui

avoient accompagné Narvaès dans sa sortie, soutenoient le combat foiblement ou commençoient à se rendre. La terreur & la confusion gagnèrent ceux qui se défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité étoit si grande qu'ils ne pouvoient distinguer les amis des ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contr'eux. De quel côté qu'ils jettassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroissoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mèches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance les soldats forcèrent leurs chefs à capituler, & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient soumis à leur vainqueur.

Une victoire si complète étoit d'autant plus heureuse qu'elle n'avoit presque point coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deux hommes de tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette dernière offre, secondée de quelques présens & de beaucoup de promesses, flatta tellement les espérances romanesques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au service, qu'elle fut acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zelés partisans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à sa perte qui paroissoit inévitable.

1520.

Suites de
cette vic-
toire.

1520.

ble, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangèrent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces événemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des compagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi (1).

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les événemens qui suivirent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion si long-tems attendue de rendre à leur monarque sa liberté &

(1) Cortès, *relat.* 242. B. Diaz, *chap.* 110 - 125. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* IX, *sup.* 18, &c. Gomera, *Cron.* *cap.* 97, &c.

de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée , que tandis que les forces de leurs oppresseurs étoient ainsi divisées & leurs armes tournées contre eux-mêmes , il seroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenoient des conseils & formoient des plans. Les Espagnols restés à Mexico , connoissant leur propre foiblesse , étoient remplis de soupçons & de craintes. Alvarado , quoique bon officier , n'avoit ni la capacité ni la dignité qui avoient donné à Cortès un si grand ascendant sur l'esprit des Mexiciens & qui les avoient empêchés de se former une idée juste de leur force & de sa foiblesse. Ce commandant ne connoissoit d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelque adresse pour déconcerter les projets ou adoucir l'esprit des Mexicains , il attendit l'occasion d'une de leurs fêtes solennelles , & tandis que selon l'usage les citoyens les plus distingués de l'empire étoient assemblés pour danser dans la cour du grand temple , il s'empara de toutes les avenues qui y conduisoient , & tenté par la richesse des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs dieux , & par la facilité de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration qu'il craignoit , il les avoit attaqués défarmés & sans aucune défiance , & en avoit massacré un grand nombre ; de sorte qu'il ne s'étoit sauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voisins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains , non-seulement dans la capitale , mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance , & bravant le danger qui menaçoit leur souverain tant qu'il seroit entre les mains des Espagnols & celui auquel ils s'exposoit eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inspiroit depuis si long-tems une si grande terreur , ils

 1520.

Cortès re-
vient à Me-
xico.

avoient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortès recevoit la nouvelle.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur le champ de Zempoalla avec toutes ses forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlascala, il fut joint par deux mille soldats Indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Espagnols n'étoit pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitans des villes par lesquelles il passoit les avoient abandonnées ; aucune personne de marque ne se présentoit pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'il avoit reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées, & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui regnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains malgré la haine dont ils étoient animés étoient si ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale : & au lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado & arrêter Cortès dans sa marche, ils le laisserent rentrer dans la ville sans aucun obstacle & prendre paisiblement possession de son ancien poste.

24 Juin.

Conduite
peu sage de
Cortès.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés d'un danger pressant ; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire signalée. Ce succès enfla tellement

le cœur des uns & des autres , que Cortès même s'en laissant éblouir & oubliant en cette occasion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires , non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma , mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissoient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'Espagnol entendirent le langage insultant de Cortès & excitèrent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado , & que son projet , en venant dans leur pays , n'avoit pas été , comme il l'avoit toujours dit , de faire une alliance avec leur souverain , mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée , ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais , & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche , vers la grande place du marché , ils le forcèrent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès & persuadés dès-lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles , ils allèrent le jour suivant avec toute leur pompe guerrière attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât un grand nombre à chaque décharge , & que pour des hommes nus chaque coup porté par les Espagnols fût mortel , l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillans se précipitoient pour occuper la place des morts & périssant à leur tour ils étoient remplacés par d'autres

1520.

Nouvelles
hostilités des
Mexicains.

1520.

aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous les efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Fâcheuse situation des Espagnols.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au joug & qui l'avoit supporté si long-tems sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs. Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légèrement qu'ils suivoient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef⁽¹⁾. Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelque accommodement.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la manière de combattre les Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la

(1) B. Diaz, chap. 126.

défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes Européennes ; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Espagnols se trouvoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avoit duré une journée entière ; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols las de meurtres & pressés sans relâche par de nouveaux assaillans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, & dans cette dernière le général lui-même fut blessé à la main.

1520.

Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jetté son mépris pour les Mexicains ; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poste qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restoit une ressource : Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince à la merci des Espagnols & réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte & de l'esclavage de sa nation (1), parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux & avec toute la pompe

Montézuma
est tué.

(1) Voyez la NOTE XXI.

qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solennelles: A la vue de leur souverain, qu'ils honoroient & respectoient presque comme une divinité, les Mexicains laissèrent tomber les armes de leurs mains & gardèrent un profond silence, tous en inclinant leur tête & plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçoit de calmer leur fureur & de les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre & fut suivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur empereur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le tems de les élever, le malheureux monarque fut blessé de fleches & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que par un de ces changemens subits, assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passerent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte: ils s'enfuirent tous, épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre & persuadés que la vengeance du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune; mais ce prince voyant alors dans quel abîme d'humiliation il étoit tombé & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'avoir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie honteuse depuis qu'il étoit devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets.

Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejetant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

 1520.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placèrent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger, à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste, & Jean d'Escobar avec un nombreux détachement de soldats choisis fut chargé de cette attaque ; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès qui vit bien que le salut de son armée dépendoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main, & se jeta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournerent à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour & repoussèrent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faite. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui dans une posture suppliante, comme

 Nouveaux
combats.

1520.

s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le faïssant au corps, ils le tirèrent vers les crénaux par lesquels ils se précipiterent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité de Cortès le délivrèrent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour ils y mirent le feu & continuerent les préparatifs pour leur retraite.

Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus nécessaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols commençoient à changer de plan, & au lieu de continuer leurs attaques barricadoient les rues & rompoient les chaussées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, régler leurs mouvemens & opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, ou s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connoissances superficielles & par son savoir en astrologie, leur promettoit un succès assuré s'ils choisissent ce tems pour leur retraite. On se mit donc en marche vers minuit en trois divisions. Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velasquès de Leon l'arrière-garde & Cortès le centre où étoient placés les prisonniers, parmi lesquels étoient un fils & deux filles de Montezuma, & quelques Mexicains de distinction. On y avoit placé

aussi l'artillerie , le bagage , & on avoit un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisoit à Tacuba , parce qu'il y avoit par-là moins de distance de la ville au continent , & qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala & de la mer , les Mexicains l'avoient moins endommagée que les autres. Les Espagnols la suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle étoit rompue , se flattant que l'ennemi ne s'étoit pas aperçu de leur retraite.

Mais les Mexicains sans se montrer avoient non-seulement suivi tous les mouvemens des Espagnols , mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à établir leur pont & à faire passer leurs chevaux & leur artillerie , ils furent tout-à-coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instrumens guerriers & par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitoient sur eux avec furie dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avoient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident , les Espagnols s'avancèrent avec précipitation vers la seconde brèche faite à la chaussée ; mais quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire , resserrés sur une chaussée étroite , leur discipline & leur adresse leur étoient d'un foible secours , tandis que l'obscurité de la nuit leur faisoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la supériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la poursuite de leurs oppresseurs , & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher pouffoient leurs compatriotes sur l'en-

 1520.

Ils sont at-
taqués par les
Mexicains.

1520.

nemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédoient sans cesse à ceux qui tomboient. Les Espagnols las du carnage & ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondoit sur eux commencerent à céder. En un moment le désordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & soldats, amis & ennemis se trouverent mêlés ensemble & tous combattant; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortès avec environ cent hommes de son infanterie & quelques cavaliers vint à bout de franchir les deux dernières brèches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en arriere & les encouragea par sa présence & son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui pris vivans étoient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour tout ce qui étoit échappé se trouva réuni à Tacuba; mais lorsque l'aube vint à montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restoit couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avoient souffert & le souvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleur (1), pénétrèrent son ame de si vives douleurs qu'en faisant ses dispositions & en donnant

(1) *Noche-triste* est le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Espagne.

quelques ordres nécessaires, les larmesomboient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que les occupations qu'exigeoient les devoirs de sa place, ne fermoient point son ame aux sentimens de l'humanité.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction (1) & entr'autres à Velasquès de Leon qui ayant abandonné le parti de son parent, le gouverneur de Cuba, pour suivre la fortune de ses compagnons, étoit regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avoit fait que pour son mérite supérieur. Toute l'artillerie fut perdue ainsi que les munitions & le bagage. Presque tous les chevaux & plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauvèrent qu'une très-petite portion de leurs trésors amassés par tant de travaux. Ces richesses même, le but presque unique de leur expédition, avoient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étoient tellement chargés d'or, qu'il leur avoit été impossible de combattre, & que retardés dans leur fuite ils avoient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient si nécessaires comme interpretes, eussent échappé à tant de dangers (2).

Leurs pertes.

Le premier soin de Cortès fut de chercher un asyle pour ses troupes excédées de fatigues, car il ne pouvoit plus tenir où il étoit : les Mexicains le pressoient de tous les côtés & les habitans de la province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea sa marche vers un terrain élevé, & y ayant

Retraite des
Espagnols
difficile.

(1) Voyez la NOTE XXII.

(2) Cortès, *relat.* pag. 248. B. Diaz, *chap.* 128. Gomera, *Cron.* cap. 109. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, *cap.* 11, 12.

1520.

aperçu heureusement un temple il s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre milles à l'est de Mexico (1); de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marchèrent six jours presque sans s'arrêter & dans de cruelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec des traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front, en flanc & à leur arrière-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues & de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages, de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame & diminuoit leurs forces, tandis que leur situation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. il prévoyoit avec une

(1) Villa Segnor, *Teatro Americano*, Lib. II, cap. 11.

étonnante sagacité & sa vigilance faisoit face à tout. Il étoit le premier à s'exposer au danger & supportoit les fatigues avec sérénité. Les difficultés sembloient développer en lui de nouveaux talens, & ses soldats qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuoient de le suivre avec une confiance qui ne faisoit qu'augmenter.

Le sixième jour de leur marche ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlascala. Dès la pointe du jour ils se mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arrière-garde. Parmi les insultes dont ceux-ci accompagnoient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétoient souvent, *allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition de vos crimes.* Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui étoit sur le chemin. De-là ils découvrirent une vaste plaine couverte d'une armée immense qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de troupes fatiguoit les Espagnols dans leur retraite, avoient assemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, & suivant directement la route de Mexico à Tlascala s'étoient postés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrain leur permettoit de découvrir toute entière, les Espagnols furent saisis d'étonnement & même les plus courageux commencerent à perdre tout espoir. Mais Cortès, sans donner à leurs craintes le tems de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle étoit cependant la supériorité de la discipline & des armes

 1520.

 Bataille d'O-
tumba.

1520.

des Espagnols que l'impulsion de leur petite troupe renversoit tout devant elle, & que par-tout où elle se portoit, elle perçoit & dissipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersoient, d'autres leur succédoient sans relâche, & les Espagnols quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étoient prêts à succomber sous la fatigue que leur caufoit tant d'efforts répétés sans prévoir la fin de leurs travaux & sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortès vit s'avancer le grand étendard de l'empire qu'on portoit devant le général Mexicain, & se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation dépendoit de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étoient encore capables de service; il se met à leur tête & renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardoient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance blessa le général Mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué & que l'étendard vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jeta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournèrent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager

en partie Cortès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans (1).

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentoient d'être sortis d'un pays où ils se voyoient environnés d'ennemis, ils n'étoient pas sans inquiétude sur la manière dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez lesquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de tems auparavant. Heureusement pour eux la haine des Tlascalans pour le nom Mexicain étoit si invétéré, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, & l'ascendant que Cortès avoit acquis sur les chefs de la république si absolu, que loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyoient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse & une cordialité qui dissipèrent promptement toutes les craintes.

Les Espagnols avoient le plus pressant besoin de prendre du repos & de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop long-tems négligées, mais pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues & de souffrances. Cortès apprit alors que ses troupes n'étoient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la capitale avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui retournoit de Tlascala à la Vera-cruz avec la portion du butin tombée en partage à la garnison, avoit été surpris & massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient

1520.

8. Juillet.
Accueil que
reçoivent les
Espagnols
chez les Tlas-
calans.

Nouvelles
délibérations
de Cortès.

(1) Cortès, *relat.* pag. 219. B. Diaz, *chap.* 128. Gomera, *Cron. cap.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 12, 13.

1520.

déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit sur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée, & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces insuffisantes; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demuroit fermement attaché à son premier & grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif suffisant pour abandonner les conquêtes qu'il avoit déjà faites & pour renoncer à reprendre ses opérations avec des espérances d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des districts voisins n'avoient laissé appercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demuroient fideles. Il pouvoit espérer de puissans secours de ce peuple ennemi implacable des Mexicains & dont l'esprit guerrier pouvoit être mis aisément en activité. Il avoit encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre de l'empire & s'étoit rendu maître de la capitale; enfin avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoissance du pays, il ne désespéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux.

Mesures qu'il prend.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant

d'égards & répandit entr'eux si libéralement le riche butin d'Orumba qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ses magasins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

1520.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'espérance d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt essayé l'espece de service qu'on exigeoit d'eux qu'ils se repentirent amèrement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés frémissaient à la pensée de s'y exposer une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès ils

Esprit de mutinerie parmi les troupes.

(1) Cortès, *relat.* pag. 253. E. Gomera, *Cron.* pag. 117.

1520.

commencerent à murmurer & à cabaler secrètement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un empire puissant avec les foibles moyens qui lui restoit & demandèrent hautement de retourner sur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les hommes, employa inutilement les raisons, les prières & les présens pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats animés de l'esprit de leurs chefs seconderent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées, & tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de déférer leur départ de quelque-tems, en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettroient.

Moyens
qu'il emploie
pour les cal-
mer.

Août.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter & se nourrir dans l'oïveté, il se détermina à mettre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de punir sur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Espagnol, ainsi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit composé en grande partie des soldats de Narvaès, leurs compagnons se déterminèrent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il se mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlascalans, & en quelques semaines, après différens combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduisit entièrement. Il employa de même plusieurs mois pendant lesquels il attendoit des isles un secours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la construction de ses brigantins & à faire différentes incursions dans les provinces environnantes, toujours avec un succès égal. Par ces moyens ses gens se familiarisèrent de nouveau avec la victoire

& reprirent le sentiment de leur ancienne supériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlascalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Espagnols & les chefs de la république charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines , & étonnés des preuves journalières qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés , ils se prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permit de prendre , ne lui auroient pas suffi sans un renfort de troupes Espagnoles. Il sentoît si bien la nécessité absolue de ce secours que c'étoit-là le principal objet de toutes ses pensées & de tous ses desirs , & cependant ses espérances sur le retour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les isles pour y faire une recrue étoient encore incertaines & éloignées ; mais une suite d'événemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité & tous ses talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba qui avoit regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions , un renfort d'hommes & de munitions de guerre , l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-cruz , se saisit des vaisseaux & persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems après , trois vaisseaux plus forts entrèrent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée par François de Garay , gouverneur de la Jamaïque qui , possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Es-

(1) B. Díaz, chap. 131.

1520.

28 Octobre.

pagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier ; & après une longue & cruelle suite de malheurs la famine les avoit forcés à se hasarder d'entrer à la Vera-cruz & à se mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses & les grandes promesses qui avoient séduit d'autres aventuriers avant eux, & comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Espagne, il quitterent aussi le service du chef qui les avoit engagés & se donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit des secours inattendus. Un vaisseau freté par quelques négocians toucha à la nouvelle Espagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui étoit pour lui sans prix, & l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala (2).

Par tous ces événemens l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre-vingt hommes & de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fit mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe ; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions

(1) Cortès, *relat. pag.* 253. F. B. Diaz, *chap.* 133.

(2) *Ibid. cap.* 136.

opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient, l'un son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ, il se trouva encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingt étoient armés de mousquets ou d'arquebuses, & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pièces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le vingt-huit décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (2).

Etat de ses forces.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma les principaux Mexicains à qui appartenait le droit d'élire un empereur avoient élevé au trône son frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talens en dirigeant en personne les

Préparatifs des Mexicains pour leur défense.

(1) Cortès, *relat.* pag. 255. E. (2) *Relat.* 256. A. B. Diaz, *chap.* 137.

1520.

vives attaques qui avoient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées & des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; & pour les encourager à une vigoureuse résistance il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposées (1).

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidait si imprudemment à imposer au reste de la nation. Ces raisons étoient frappantes & elles furent présentées avec tant de force, que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avoient faites sur les chefs des Tlascalans (2).

Mais tandis que Quetlavaca préparait sa défense avec une

(1) Cortès, *relat.* pag. 253 E, 254 A. B. Diaz, *chap.* 140.

(2) B. Diaz, *chap.* 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 14-19.

prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie qui venoit de se montrer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains élevèrent au trône Guatimozin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'empire se trouvoit (1).

Cortès à son entrée sur les terres de l'ennemi trouva par-tout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmonterent facilement ces obstacles & s'emparèrent de Tezeuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (2). C'est-là qu'il établit son principal quartier, tant parce qu'il étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins que pour faire de-là ses approches vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importoit à sa sûreté de disposer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui désignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique & ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité (3).

La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats & des Indiens ignorans que Cortès étoit obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étoient

1520.

1521.

Cortès s'avance vers Mexico.

Lenteur & circonspection de Cortès.

(1) B. Diaz, chap. 130.

(2) Villa Senor, *Teatro Americano*, Lib. I, cap. 156.(3) Cortès, *relat.* pag. 256, &c. B. Diaz, chap. 137. Gomera, *Cron.* cap. 121. Herrera, *decad.* 3, cap. 1.

1521.

heureusement trouvés dans son armée, ne se faisoient qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'il attendoit d'Hispaniola. Toutes ces circonstances l'empêchoient de porter ses armes vers la capitale aussi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer sans de nouvelles forces une ville si peuplée, si bien préparée à se défendre & si avantageusement située, c'eût été exposer ses troupes à une destruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts & qu'il eût aucune nouvelle des effets de sa négociation à Hispaniola; cependant il ne resta pas dans l'inaction. Il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac & les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitans que par l'intervention des interpretes, il n'avoit pas laissé d'acquérir par cette maniere de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples; en sorte qu'il conduisit ses négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico, avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de tems à l'empire, conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échappèrent pas à Cortès qui sut mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs

oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts non-seulement à reconnoître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance & à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimozin se fut-il aperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés & le monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1).

Cortès préparoit ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Les soldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils secondassent avec le même zèle que ceux-ci les projets du général. Ils se laissoient facilement abattre dans toutes les occasions où il falloit quelque effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux même qui lui étoient restés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'exposer pour reduire une ville aussi avantageusement située que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuse. La crainte les conduisoit à discuter avec une présomption & une liberté peu convenables à de simples

(1) Cortès, *relat.* pag. 256-260. B. Diaz, *chap.* 137-140. Gomera, *Cron.* cap. 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, cap. 1, 2.

1521.

soldats les plans de leur général & la difficulté du succès. Delà ils passèrent à la censure & aux déclamations , & enfin ils se déterminèrent à pourvoir à leur sûreté , que Cortès leur paroissoit négliger entierement. Antoine Villefagna, simple soldat, mais audacieux , intrigant & fortement attaché à Velasquès , nourrissoit avec adresse ce mécontentement. La maison qu'il habitoit devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carrière que de l'assassiner lui & ceux des officiers les plus considérables qui lui étoient attachés , & de donner le commandement à un autre officier , lequel abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans , prendroit de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Le moment fixé pour l'exécution de ce complot , les officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient succéder , tout étoit désigné. Les conspirateurs avoient signé un acte d'association & s'étoient liés entr'eux par les sermens les plus solennels. Mais le soir du jour qui précédoit l'exécution , un des compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter , ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison , se rendit en secret auprès du général & lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur le champ ce qu'il avoit à faire dans une situation si critique. Il se rend sur le champ à la maison de Villefagna , accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance. L'étonnement & la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortès se faisoient de ce traître , le général arracha de son sein un

papier contenant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Impatient de connoître toute l'étendue du danger qu'il avoit couru il se retira chez lui pour le lire & y trouva des noms qu'il n'y put voir sans être pénétré de surprise & de douleur ; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses & prit le parti de ne poursuivre que le seul Villefagna. Comme la preuve de son crime n'étoit pas équivoque , son procès fut court. Il fut condamné & pendu le jour suivant, à la porte de la maison où il étoit logé. Cortès assembla ensuite ses troupes & leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime & la justice de la punition , il ajouta avec un air de satisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entièrement inconnus , parce que Villefagna au moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraisemblablement contenoit son plan & les noms de ses complices, qu'il en avoit avalé les morceaux & que malgré la rigueur des tourmens il n'avoit rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices , que tourmentoient la conscience de leur crime & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ses compatriotes qui étoient ses ennemis & de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention : tandis que sa modération leur laissant croire que la conspiration ne lui étoit pas connue , ils s'efforcèrent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zèle & d'activité pour son service (1).

Cortès ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir beaucoup sur ce qui venoit d'arriver , il les mit sur le champ en

Ses préparatifs singuliers pour la construction de ses brigantins ;

(1) Cortès, *relat.* pag. 283. C. B. Diaz, *chap.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* I, *cap.* 3.

action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cens fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique & ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les *Tamenes* furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de
Mexicains

Mexicains paroïsoient souvent sur les hauteurs voisines ; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes & préparé à les recevoir, ils n'osèrent tenter aucune attaque & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arrivèrent d'Hispaniola à la Vera-cruz avec deux cens soldats, quatre-vingts chevaux, deux pieces de canon de siege & une grande quantité d'armes & de munitions (2). Cortès encouragé par la réussite de tous ses projets, & voulant ou affaiblir ses ennemis ou se fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le siege de Mexico ; hâta la construction de ses brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette dernière opération, il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco dans le lac, & à en former un canal de près de deux milles de long (3). L'ouvrage étoit enfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins (4).

Le vingt-huit avril toutes les troupes Espagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal & les brigantins lancés à l'eau ; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée & rendue plus solennelle par la célébration des mystères les plus respectés de la religion ro-

1521.

Il reçoit de nouveaux secours.

Les brigantins sont lancés à l'eau.

(1) Cortès, *relat.* 260. C. E. B. Diaz, *chap.* 140.

(2) Cortès, *relat.* 259. F. 262. D. Gomera, *Cron. cap.* 129.

(3) Voyez la NOTE XXIII.

(4) B. Diaz, *chap.* 140.

1521.

maine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs ; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avoit sçu se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1).

Dispositions
pour le siege.

Cortès se détermina à former le siege par trois différens côtés ; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, & au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro d'Alvarado la seconde & Christoval de Olid la troisieme, chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola, étoient au nombre de huit cens dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses & quatre-vingts six étoient à cheval. Leur artillerie consistoit en trois canons de siege & quinze pieces de campagne (2). Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuse. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Espagnols.

10 Mai.

Alvarado & Olid en s'avancant aux postes qui leur avoient

(1) Cortès, *relat.* 266, C. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* I, *chap.* 5. Gomera, *Cron.* sap. 129.

(2) Cortès, *relat.* 266, C.

été assignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitans auroient à souffrir (1). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre possession abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimofin avoit rassemblé les principales forces de son empire, le seul endroit en effet où il pût espérer avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçoit.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donnée Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtimens étoient fort petits, grossièrement faits & montés presque uniquement de soldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoissoit d'autre navigation que celle de ses lacs. La nécessité força cependant Guatimofin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquoit en force. Il en assembla une si grande multitude qu'ils couvrirent la surface du lac. Ils s'avancèrent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme plat, ne pouvoient venir à leur rencontre. Mais lorsque les Mexicains se trouverent près des bâtimens Espagnols un petit vent s'éleva. En un moment les voiles furent déployées & les brigantins se portant au milieu de leurs foibles ennemis avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvoient résister, renverserent un grand nombre de canots & dissipèrent

1521.

Les Mexicains attaquent les brigantins.

Ils sont repoussés.

(1) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, *chap.* 150. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *cap.* 13.

1521.

Plan singulier pour la conduite du siège.

tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable ; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoissances & les arts leur donnoient à la mer une supériorité sur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avoient montrée jusqu'alors sur terre (1).

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac & non-seulement les brigantins conservèrent la communication entre les différens postes occupés par les Espagnols , quoique très-éloignés les uns des autres , mais ils furent occupés à défendre les chaussées que les Indiens auroient voulu rompre & à en éloigner les canots lorsqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins & chacune fut employée à une des trois attaques, avec ordre de seconder les opérations de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vigueur , mais d'une manière si différente de celle qui se pratique dans les sièges ordinaires que Cortès dans sa relation paroît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désapprouvée par les personnes qui ne connoissent pas la situation de Mexico (2). Chaque jour au matin ses troupes attaquoient les barricades sur les chaussées, passaient les tranchées creusées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorsque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainsi de pénétrer jusqu'au cœur de la ville dans l'espérance de remporter quelque avantage décisif qui pût forcer l'ennemi à se rendre & terminer la guerre en un coup. Mais lorsque la valeur des Mexicains rendoit les travaux de la journée sans effet , les

(1) Cortès, *relat.* 267, *chap.* 150. Gomera, *Cron. cap.* 131. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 17.

(2) Cortès, *relat.* 270. F.

Espagnols se retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainsi la fatigue & le danger se renouvelloient en quelque maniere chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Espagnols avoient détruit dans le jour & reprenant les postes dont ils avoient été chassés. Mais la nécessité prescrivait cette marche ennuyeuse & lente. Les troupes de Cortès étoient en si petit nombre qu'il n'osoit tenter de s'établir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une si grande multitude d'ennemis. Le souvenir de ce que lui avoit déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuse situation, étoit présent à son esprit. Les Espagnols épuisés par la fatigue étoient dans l'impuissance de conserver les postes qu'ils gagnaient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'osoient confier ce soin à des gens si peu accoutumés à la discipline militaire & sur la vigilance desquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit aussi conserver la ville autant qu'il lui seroit possible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & un monument durable à sa gloire. Toutes ces considérations l'engagerent à suivre opiniâtrement pendant un mois entier le système de siège qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrèrent à se défendre presque autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux succédoit à un autre. Beaucoup d'Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés & tous prêts de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissoit aucun repos & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

(1) B. Diaz, *chap.* 251.

1521.
Cortès tente
de prendre la
ville d'affaut.

3 Juillet.

Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siège se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là & d'embrasser un nouveau système d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général & se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de Cuyocan. Animés par sa présence & par l'espoir de quelqu'événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista : ils renversèrent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux & arrivèrent à la ville, où ils gagnèrent du terrain par degrés malgré tous les efforts des Mexicains. Cortès au milieu de la satisfaction que lui donnoit la rapidité de ses progrès n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fût forcé, & avoit chargé Julien de Alderete, officier estimé qui lui étoit venu avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux & de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ses compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il étoit chargé & vint se mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faisoient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant observé cette négligence, en instruisirent Guatimozin.

Il est repoussé.

Ce prince vit sur le champ les conséquences de la faute que commettoient les Espagnols, & avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus avant dans la ville & envoya

en même-tems un corps nombreux de guerriers par différentes rues , les uns par terre , les autres par eau , vers la grande brèche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna , les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussi-tôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solemnels , propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort , ils se précipiterent sur l'ennemi avec une nouvelle furie , allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissans motifs , commencerent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours & la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire , la terreur & la confusion se mirent parmi eux ; de sorte qu'en arrivant à la grande brèche de la chaussée , Espagnols & Tlascalans , infanterie & cavalerie y tomboient pêle-mêle , & y étoient accablés par les Mexicains , qui fondoient sur eux de toutes parts & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prières. Enfin ne pouvant les ramener au combat , il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin & qu'il négligeoit sa propre sûreté , six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenoièrent en triomphe. Heureusement deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie ; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs , & ce qui rendit cette perte encore plus cruelle , dans ce nombre quarante tombèrent vivans entre les mains d'un ennemi

1521.

Avec une
perte considérable.

1521.
Les Espa-
gnols prison-
niers sont fa-
cristés au dieu
de la guerre.

qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenèrent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée & le grand temple étoit si brillant de clarté qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils alloient être immolés. Ils entendoient leurs cris & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondonnent en larmes & les plus courageux frémissent à la vue de ce terrible spectacle (2).

Nouveaux
efforts des
Mexicains.

Cortès en partageant avec ses soldats les sentimens que ce cruel événement leur inspiroit avoit à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un général après un malheur si inattendu, & ne pouvoit se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir & ranimer le courage & les espérances de ses compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains encouragés par leur succès l'attaquèrent le lendemain matin dans ses quartiers, mais ils ne s'en tinrent pas unique-

(1) Cortès, *relat.* pag. 273. B. Diaz, *chap.* 152. Gomera, *Cron.* *cap.* 138. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *cap.* 20.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

ment à cette attaque. Ils envoyèrent les têtes des Espagnols qu'ils avoient immolés, aux gouverneurs des provinces voisines, en les assurant que le Dieu de la guerre, apaisé par le sang de leurs ennemis versé abondamment sur ses autels, avoit fait entendre sa voix & déclaré que dans huit jours leurs ennemis seroient entièrement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes si précis, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zèle des provinces qui s'étoient déjà déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des Dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains & accoutumés à croire aussi aveuglement qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée & les Espagnols demeurèrent presque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés, se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & en se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passèrent tout ce tems sans être inquiétées, & le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui (1).

Cortès est abandonné par plusieurs tribus d'Indiens alliés.

(1) B. Diaz, *chap.* 153. Gomera, *Cron. cap.* 138.
Tome II.

1521.
Il regagne
leur amitié.

Ses alliés honteux alors de leur crédulité revinrent à leurs postes. D'autres tributs, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; & telle fut la légèreté de ce peuple que fort peu de tems après une défection générale de tous ses alliés, Cortès, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte un
nouveau sys-
tème d'atta-
que.

Quoique maître d'une armée si nombreuse il crut devoir former un nouveau système d'attaque qui seroit conduit avec plus de circonspection. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens aux malheurs qu'ils avoient déjà éprouvés. A mesure que les Espagnols avançaient, les Indiens leurs alliés réparaient en les suivant les chaufées; dès qu'ils se rendoient maîtres de quelques parties de la ville ils faisoient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gagnaient du terrain, se trouverent resserrés dans un plus petit espace. Guatimozin ne pouvant empêcher entièrement les progrès de ses ennemis, continuoient de se défendre avec le plus grand courage & disputoit le terrain pied à pied. Cependant les Espagnols avoient non-seulement changé leur système d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avoit employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donna la facilité de combattre serrés, ils repoussèrent presque sans danger des ennemis qui les attaquoient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvelés (1). La ville dévastée ainsi par la

(1) Cortès, *relat.* pag. 275. C. 276, F. B. Diaz, *chap.* 153.

guerre étoit en même-tems en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins Espagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les provisions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimofin étoient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain & les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens étoient réduits aux plus cruelles extrémités. Les maladies mortelles & contagieuses, la dernière des calamités qu'éprouvent les villes affligées, combloient enfin la mesure de leurs maux (2).

1521.

Le courage de Guatimofin se soutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & son ame demouroit ferme. Il rejettoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisoit faire Cortès & ne pouvoit supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays, déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançoient toujours. Enfin les trois divisions à la fois pénétrèrent jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance, le reste étoit si pressé que les Mexicains désespérèrent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens de succès. Les nobles empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectoient, obtinrent de Guatimofin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre & qu'il se retireroit dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourroit encore exciter les peuples à la défense commune &

Constance
& courage de
Guatimofin.

27 Juillet.

(2) Cortès, *relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomera, *Cron. cap.* 141.

1521.

Il est fait
prisonnier.

combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâcherent d'amuser Cortès par des propositions de paix, afin que Guatimozin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de discernement & de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices. Il soupçonna leur dessein & persuadé qu'il lui étoit très - important d'en empêcher l'exécution, il avoit confié à Sandoval, sur la vigilance duquel il pouvoit le plus compter, le commandement des brigantins avec ordre de veiller sur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval attentif à exécuter ces ordres, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversoient le lac avec une extrême rapidité donna le signal de la chasse; Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints étoit prêt à faire feu sur le plus avancé qui sembloit porter un homme auquel le reste obéissoit. A l'instant les rameurs éleverent leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot renonçant à faire aucune résistance le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin se saisit sur le champ de sa proie. Guatimozin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocity sombre d'un barbare ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli*, dit-il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard*, continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon sein & termine une vie qui ne peut plus être utile* (1).

(1) Cortès, *relat.* 279, B. Diaz, *chap.* 156, Gomera, *Cron. cap.* 142. Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *cap.* 7.

Aussi-tôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains cessa & Cortès prit possession de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainsi fut terminé le siège de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avoit duré soixante-quinze jours, dont presque aucun ne s'étoit passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assaillans ou des assiégés pour l'attaque ou la défense d'une ville, du destin de laquelle les uns & les autres faisoient que celui de l'empire entier dépendoit. La défense avoit été plus vigoureuse qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimozin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale avoient balancé la grande supériorité de la discipline & des armes des Espagnols, qui se feroient vus forcés d'abandonner leur entreprise s'ils n'eussent pas été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines qui redoutoient sa puissance & par la révolte des sujets de l'empire las du joug qu'ils portoient. Leurs secours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas osé tenter s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait disparoître le merveilleux dont les historiens Espagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des causes simples & naturelles où ils ne voient que des faits & prouesses romanesques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talens de Cortès qui, avec toutes sortes de désavantages, eut l'art d'acquiescer sur des nations qui n'entendoient pas sa langue un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instrument à l'exécution de ses desseins (1).

1521.
13 Août.
La ville se
rend.

(1) Voyez la NOTE XXV.

1521.
Espérances
des Espagnols
trompées par
la médiocrité
du butin.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut d'abord excessive ; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richesses immenses & inépuisables sur lesquelles ils comptoient en devenant maîtres des trésors de Montézuma & de l'or de tant de temples , toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines & de la désolation d'une ville immense qu'un butin fort peu considérable. Guatimofin prévoyant sa destinée , avoit rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres & les avoit fait jeter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reste , tandis que les Espagnols combattoient. Ce qu'en purent rassembler les conquérans eux-mêmes étoit si peu de chose , que plusieurs d'entr'eux dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'élevèrent d'abord contre Cortès & ses favoris , qu'on soupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur échoir dans un partage équitable , & ensuite contre Guatimofin qui les irritoit par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avoit , disoit-on , caché ses trésors (1).

Guatimofin
mis à la torture.

Les raisons , les prières & les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontents & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter , poufferent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimofin , sans respect pour les

(1) L'or & l'argent , selon la relation de Cortès , 280 , A , ne monterent qu'à 120 mille pesos , valeur bien inférieure à celle que les Espagnols avoient partagée entr'eux à Mexico.

vertus qu'avoit déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de l'empire. Guatimozin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ses souffrances cédant à la violence de la douleur sembloit demander à son maître par un regard languissant la permission de révéler ce qu'il savoit; mais le courageux monarque jettant sur lui un coup-d'œil où se peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva sa foiblesse en lui disant, & *moi suis-je sur un lit de roses?* Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible scène tira la victime des mains de ses bourreaux & prolongea une vie réservée à de nouvelles indignités & à de nouvelles souffrances (1).

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'empire, ainsi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces se soumi-
rent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Espagnols pénétrèrent dans tout le pays sans obstacle & jusqu'à la grande mer du sud, par laquelle ils espéroient toujours, selon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un passage court & facile, & assurer à la couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions (2). L'esprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (3). Il ignoroit que pendant le cours de ses

Toutes les provinces de l'empire se soumettent.

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui sont faites par Magellan.

(1) B. Diaz, *chap.* 157. Gomera, *Cron. cap.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* II, *cap.* 8. Torquemada, *mond. ind.* 1, 574.

(2) Cortès, *relat.* 280. D. &c. B. Diaz, *chap.* 157.

(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* II, *cap.* 17. Gomera, *Cron. cap.* 149.

1521.

viâtoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressans dans l'histoire des découvertes des Espagnols , & ayant beaucoup influé sur l'état du pays que Cortès venoit de soumettre, nous devons à nos lecteurs quelque détail à ce sujet.

1517.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Portugais , d'une naissance honorable , ayant servi plusieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur sous le fameux Albuquerque, demanda les récompenses qu'il croyoit lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage ; mais pour des raisons qu'on ignore , son général & son souverain rejetterent ses demandes avec dédain, Magellan se rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il méritoit ne put supporter ce refus. Dans son ressentiment il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat & se présenta à la cour de Castille , où il espéroit qu'on rendroit plus de justice à ses talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageusement il proposa un projet dont l'exécution devoit blesser à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avoit à se plaindre : c'étoit le plan favori de Colomb , la découverte d'un passage aux Indes orientales par l'ouest , sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracée Alexandre VI. Il fondeoit ses espérances sur les idées de ce grand navigateur , confirmées par beaucoup d'observations, fruit de sa propre expérience & de celle que ses compatriotes avoient acquise par leur commerce avec les régions orientales. L'entreprise étoit difficile & dispendieuse , il en convenoit ; il lui falloit une escadre assez forte & pourvue de deux années de vivres. Heureusement il eut affaire à un ministre qui ne se laissoit effrayer ni par les difficultés ni par la

la dépense. Le Cardinal Ximenès qui gouvernoit alors l'Espagne voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses & de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles-Quint à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur & donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de saint-Jacques & de capitaine général (1).

Le dixième d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ces tems-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cens trente-quatre hommes, parmi lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au sud le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs & employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud, qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la rivière de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le sud.

1521.

Voyage de
Magellan.

1520.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* II, *cap.* 19, *Lib.* IV, *cap.* 9. Gomera, *hist. cap.* 91.

1521.

Le 31 de mars il toucha au port de saint-Julien , à quarante-huit degrés au sud de l'équateur , où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux & les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat que les équipages de trois des vaisseaux , leurs officiers à leur tête , se mutinèrent ouvertement & demandèrent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsideré & qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité , en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens subjugués par sa fermeté , sans être reconciliés avec son entreprise , il continua son voyage & découvrit enfin au cinquante-troisième degré de latitude l'entrée d'un détroit où il se jeta , malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux , auquel il donna son nom & où il fut abandonné par un de ses vaisseaux , il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du sud & remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise (1).

Mais il se trouvoit à une plus grande distance qu'il ne l'imaginoit du but de son voyage. Il navigua trois mois & vingt jours portant constamment au nord-ouest sans découvrir aucune terre. Dans cette route , la plus longue qui eût jamais été faite sur un océan dont on ne connoissoit point les bornes , il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étoient presque épuisées. L'eau douce se corrompit ; les gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim , & le scorbut la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les

(1) Herrera , *decad.* 2 , *Lib.* IV , *cap.* 10 , *Lib.* IX , *cap.* 0 , &c. Gomera , *hist.* chap. 92. Pigafetta *Viagg.* apud Ramus. II , pag. 352 , &c.

navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau tems soutenu & des vents si favorables que Magellan donna à cet océan le nom de pacifique qu'il conserve encore. Enfin lorsqu'ils étoient réduits aux dernières extrémités, ils tombèrent sur un groupe de petites isles très-fertiles où ils trouverent des rafraîchissemens en si grande abondance qu'ils recouvrent bientôt la santé. De ces isles auxquelles ils donnerent le nom d'*isles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'est & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées, & Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses principaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

6 Mars:

26 Avril:

L'expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs des petites isles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils touchèrent à la grande isle de Borneo & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'ouest, étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors & des échantillons des riches marchandises qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient visitées, la *Vidoire*, celui des deux vaisseaux restans de toute l'escadre,

8 Novemb:

1521.

Janv. 1522.

qui étoit le plus en état de soutenir encore un long voyage ; fit voile pour l'Europe sous le commandement de Jean-Sébastien del Cano. Il suivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Espérance , & après avoir beaucoup souffert il arriva à Saint-Lucar le 7 septembre 1522 , ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1).

Quoiqu'une destinée malheureuse ait privé Magellan de la satisfaction de terminer lui-même sa grande entreprise , ses compatriotes rendant justice à sa mémoire & à ses grands talents lui ont conservé non-seulement la gloire d'en avoir formé le plan , mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversoient l'exécution , & il est encore aujourd'hui au rang des plus habiles navigateurs. La gloire des navigateurs Espagnols éclipsa à cette époque celle de toutes les autres nations & dans le cours d'un petit nombre d'années ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent presque aussi étendu que l'ancien monde & celle de constater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terrestre.

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde ; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savans parmi eux croyoient que les isles à épicerie & plusieurs des pays les plus riches de l'est étoient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille par le partage d'Alexandre VI. Les négocians sans s'embarrasser de cette discussion se livrèrent avec empressement à ce que le commerce avec ces pays nouveaux leur offroit d'avantageux & de sédui-

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib.* I , *cap.* 3-9 , *Lib.* IV , *cap.* 1. Gomera , *Cron.* *cap.* 93 , &c. Pigafetta *apud.* Ramus. II , *pag.* 361 , &c.

fant. Les Portugais alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux s'efforcèrent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles peu instruit de l'importance de cet objet ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en susciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminèrent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cens cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournèrent toute son attention & celle de ses successeurs, & l'Espagne perdit tout à fait un commerce qu'elle avoit travaillé si long-tems à s'ouvrir & dont elle espéroit tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce vers les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa couronne les îles découvertes dans l'océan oriental & y forma des établissemens avec lesquels la nouvelle Espagne établit une communication régulière dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passoit dans la nouvelle Espagne.

Tandis que Cortès acquéroit à sa patrie de si vastes possessions & préparoit encore d'autres conquêtes, sa destinée singulière étoit non-seulement d'être dépouillé de toute autorité par le souverain qu'il servoit avec tant de zèle & de succès,

1521.

Cortès rap-
pellé par le
roi d'Espa-
gne.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VII*, *cap.* 5, *decad.* 4, *Lib. V*, *cap.* 7, &c.

1521.

Cortès élude
ces ordres.

mais d'être regardé comme un fujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca , évêque de Burgos , sa conduite lorsqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Espagne , fut déclarée une usurpation contraire à l'autorité royale ; & Christoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisoit à destituer Cortès , à se saisir de sa personne , à confisquer ses biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour en rendre compte au conseil des Indes dont l'évêque de Burgos étoit président. Quelques semaines après la réduction de Mexico , Tapia débarqua à la Vera-cruz , y portant l'ordre souverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choisi un homme peu propre à seconder son inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation , ni les talens nécessaires pour exécuter la commission importante dont il étoit chargé. Cortès en témoignant publiquement le plus grand respect pour l'autorité de l'empereur prit secrètement des mesures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé. Il entama avec lui une négociation si compliquée , il multiplia tellement les conférences , il employa tour à tour & les menaces & les promesses & les présents d'une manière si adroite qu'il déterminâ enfin cet homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

1522.
Il s'adresse
de nouveau à
la cour.
15 Mai.

Cependant malgré l'adresse avec laquelle il venoit de parer ce coup , Cortès étoit si persuadé qu'il ne tenoit pas son pouvoir d'une autorité légitime & suffisante qu'il se déterminâ à envoyer en Espagne des députés pour rendre compte du suc-

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib. III* , *cap.* 16 , *decad.* 4 , *cap.* 1. Cortès , *relat.* 281. E. B. Diaz , *chap.* 158.

cès de ses armes , pour y porter des échantillons des productions du pays & de riches présens pour l'empereur , comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes , & pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que sa conduite & la valeur de ses compagnons avoient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présentèrent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Espagne à l'avènement de ce prince au trône achevoient de se calmer (1). Les ministres avoient le tems de s'occuper des affaires du dehors ; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès remplissoient ses compatriotes d'admiration ; l'étendue & les richesses des pays conquis étoient pour eux un objet d'espérances flatteuses & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la manière dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir , étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur & Charles , arrivant en Espagne dans le même tems , adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquez & la résistance de l'évêque de Burgos , il nomma Cortès capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne , jugeant que personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne , que le même com-

Il est nommé capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne.

(1) Histoire de Charles V, Tom. II,

1522.

Ses plans &
ses disposi-
tions.

mandant à qui les premiers s'étoient volontairement soumis & que les derniers étoient accoutumés à craindre & à respecter depuis si long-tems (1).

Cortès, avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, l'employoit à affurer sa conquête & à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondeoit, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même-tems dans différentes provinces des personnes instruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de celles que les Espagnols eussent jusques-là découvertes en Amérique. Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées & les encouragea à s'y établir, non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité & les mêmes droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étoient attribués dans les îles.

Révolte des
Mexicains &
cruauté des
Espagnols.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie Espagnole. Ce peuple poussé à bout par l'oppression oublia souvent la supériorité des Espagnols & courut aux armes pour recouvrer sa liberté; mais la discipline & la valeur des Européens l'emportèrent par-tout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillèrent leur victoire par la manière dont ils traitèrent le peuple vaincu. Aussi-tôt qu'ils furent maîtres de

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 3. Gomera, *Cron.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

la capitale & de la personne de Guatimofin , ils supposèrent que le roi de Castille entroit dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier & affectèrent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance comme une rébellion de vassaux contre leur souverain ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires , ils violèrent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions , la servitude personnelle. Les chefs , regardés comme plus criminels , étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco soixante caciques ou chefs & quatre cens nobles furent brûlés vifs à la fois , & cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement , ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval , officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle Espagne , & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scène on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'en être les témoins (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore , en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon , appuyé sur des

(1) Cortès, *relat.* 291 , C. Gomera , *Cron.* cap. 155.

1522.

témoignages sans force, que Guatimozin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de procès, fit pendre le malheureux monarque & les caciques de Tezeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice honteux infligé à des personnes qu'ils respectoient presque à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda, déshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles (2).

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entière destruction que les Espagnols avoient portée dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds pour les avances des grands travaux nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées des montagnes par les rivières & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers 1552, &c. (3), & à cette époque l'Espagne

(1) Gomera, *Cron.* cap. 170. B. Diaz, *chap.* 177. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* VIII, cap. 9. Voyez la NOTE XXVI.

(2) Herrera, *decad.* 4 & 5. *Passim.*

(3) Herrera, *decad.* 8, *Lib.* X, cap. 21.

avoit déjà établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience, fruit des premières fautes, avoit suggéré aux conquérans beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens, & quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, espece de travail la plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les isles n'en avoient souffert des exploitations moins étendues mais plus mal réglées des premiers conquérans.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapportèrent peu de richesses aux entrepreneurs; & comme on le remarque dans les nouveaux établissemens, les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons, tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs succès, réservés à des tems plus tranquilles, furent recueillis par des successeurs qui avoient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérans & de leur extrême pauvreté (1). Dans la nouvelle Espagne leur condition devint encore plus fâcheuse par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même-tems des commissaires indépendans de lui, pour y recevoir & administrer ses revenus (2). Ces gens pris dans des emplois subalternes à Madrid se crurent appelés à un rôle de la première importance; accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux & remplis des idées étroites qu'ils avoient pri-

(1) Cortès, *relat.* pag. 283. F. B. Diaz, C. 209.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, cap. 3.

1522.

ses dans la sphere où ils s'étoient exercés jusqu'alors, ils furent très étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissoit & ne conçurent pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier est établi depuis long-tems. Ils représenterent Cortès à la cour d'Espagne comme un ambitieux & comme un tyran, qui se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspirait à l'indépendance, & qui par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui donnoient étoit en état d'exécuter les projets qu'il paroissoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres Espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévère & jalouse de Ferdinand, qu'ils oublièrent tous les services de Cortès & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer, en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras (2). Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître, & déterminèrent Ferdinand à envoyer au Mexique le licenté Paul de Leon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer prisonnier en Espagne, s'il le trouvoit coupable (3).

1525.

La mort soudaine de Paul de Leon, peu de jours après son arrivée dans la nouvelle Espagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais comme ils étoient connus, Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour des services les plus grands qu'un roi d'Espagne eût jamais reçu d'aucun de ses sujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de son souverain & à conserver sa place. Mais tous les Espagnols employés

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* V, *cap.* 14.

(2) Voyez la NOTE XXVII.

(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* VIII, *cap.* 14, 15.

par le gouvernement dans la nouvelle Espagne étoient autant d'espions de sa conduite & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus défavorables à toutes ses actions. Les craintes de Charles & de ses ministres redoublèrent. On forma une nouvelle commission revêtue de pouvoirs plus étendus & l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la résistance de Cortès s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un sujet (1). Cortès, en voyant se former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere & qui au lieu de la reconnoissance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais quoique quelques-uns de ses compagnons les plus déterminés le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre une patrie ingrate & de saisir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtisans l'accusoient de convoiter (2), il demeura si bien maître de lui-même, ou fut retenu si fortement par des sentimens de fidélité pour son souverain qu'il rejetta ces dangereux conseils & prit le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité sans s'écarter de son devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appelé en jugement dans un pays qui avoit été le théâtre de sa gloire & de ses triomphes, & au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il se rendit sans délai en Espagne pour y confier sa cause & sa personne à la justice & à la générosité de son souverain (3).

Cortès parut dans sa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux & d'ornemens de

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* VIII, *cap.* 15, *decad.* 4, *Lib.* II, *cap.* 1, *Lib.* IV, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera, *Cron.* *cap.* 166.

(2) B. Diaz, *chap.* 194.

(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* IV, *cap.* 8.

1528.

grand prix, & différentes productions de la nouvelle Espagne (1). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus considérables de ses officiers. Son arrivée dissipa en un moment tous les soupçons & toutes les craintes. L'empereur ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un sujet fidele qui se présentoit à son maître en se reposant sur son innocence & à qui la grandeur de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Espagne; & comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'aventuriers grossiers & sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang (2).

Cependant au milieu de ces marques de considération les traces de la défiance se laissoient appercevoir encore. Quoique Cortès sollicitât vivement son rétablissement dans le gouvernement de la nouvelle Espagne, Charles trop sage pour confier un emploi si important à un homme qu'il avoit soupçonné, refusa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'administration civile fut confiée à un Conseil, appelé audience de la nouvelle Espagne. Dans des tems postérieurs, lorsque l'accroissement de la colonie y rendit nécessaire une autorité unique &

(1) Voyez la NOTE XXVIII.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 4. B. Diaz, *chap.* 196; Gomera, *Cron.* *cap.* 182.

plus étendue, Antoine de Mendoza, de la première noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avoit séparés du tems de Cortès.

1536.

Cette séparation même devint la source de dissensions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens & d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans d'entreprises de ce genre, qui toutes portent le caractère d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avancant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouveroit quelque détroit conduisant à l'océan occidental, ou que dans l'isthme de Darien mieux connu, on découvreroit quelque communication entre la mer du nord & celle du sud⁽¹⁾. Mais ses espérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative, il se borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Espagne sur la mer du sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent & les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ses opérations, il se mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, & après avoir beaucoup souffert & essuyé des dangers de toute espece, il découvrit la grande péninsule de la Californie & reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la nouvelle Espagne. La découverte d'un pays si étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues⁽²⁾.

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 294. B.

(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 9, 10, *decad.* 8, *Lib.* VI, *cap.* 14. Venzgas, *hist. of Californ.* 1, 125. Lorenzana, *hist.* pag. 322, &c.

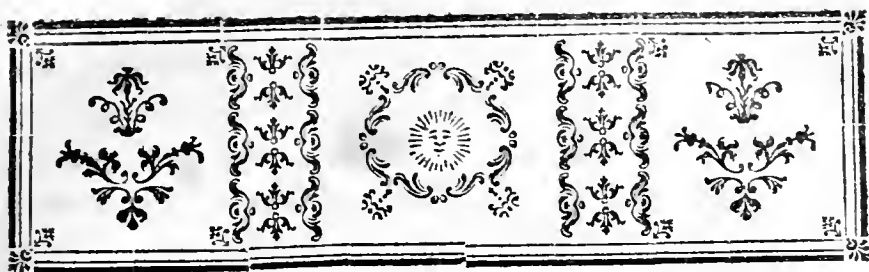
1540.

Dégoûté par de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppositions à ses vues de la part de gens avec lesquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de contester, il retourna une seconde fois en Espagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services & même la décence seule le mettoient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits étoit déjà en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes plus récentes & plus importantes faites en d'autres parties de l'Amérique. On n'attendoit plus rien d'un homme déjà avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les ministres le traitèrent tantôt avec légereté & tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter inutilement les ministres & les magistrats, occupation aussi ennuyeuse que mortifiante pour un homme d'un caractère altier, qui jusques-là avoit presque toujours commandé, Cortès finit ses jours le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envie par ses contemporains & mal récompensé par le souverain qu'il avoit servi, il a été admiré & célébré par les siècles suivans. Pour se former une idée de son caractère il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions.

Fin du Livre cinquieme.

L'HISTOIRE



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

LIVRE SIXIÈME.

DEPUIS que Nugnes de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du sud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Espagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, se tournoient vers ces pays inconnus. Dans un siècle où l'esprit aventurier étoit assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance étoit faisi avec ardeur & sur des informations légères on entreprenoit les plus périlleuses expéditions (1).

1523.
Entreprises
pour la dé-
couverte du
Pérou.

(1) Voyez la NOTE XXIX.

1523.
Leurs mau-
vais succès.

C'est ainsi que différens armemens furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est de Panama. Mais ces entreprises confiées à des chefs dont les talens étoient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès (1). Comme ces excursions ne tendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-sain, les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient soufferts & du peu d'espérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient visités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale que Balboa s'étoit laissé séduire par quelque Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Nouvelle
tentative
faite par Pi-
zarre, Alma-
gro & Luque.

1524.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes sur lesquels les circonstances qui décourageoient tous les autres faisoient si peu d'impression qu'au moment même où tous regardoient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avoit annoncé Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de basse naissance; & comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes, son éducation avoit été entièrement négligée. Son pere ne le croyoit pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mere; car il l'employa dans sa jeunesse à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation se fit soldat, & après avoir servi quelques années en Italie s'embarqua pour l'Amérique où une

(1) Calancha, *Cronica*, pag. 100.

carrière ouverte aux talens , attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler sa fortune à ses desirs. Sur ce théâtre Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractère aussi entreprenant que son corps étoit robuste , il étoit le premier à tous les dangers , toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant jusqu'à ne savoir pas lire , on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé , unifiant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble , la persévérance & l'ardeur , la hardiesse dans la combinaison de ses plans & la prudence dans leur exécution. En se jettant de bonne heure dans les affaires sans autres moyens que ses talens & son adresse , & en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité , il acquit une si grande connoissance des affaires & des hommes qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard , l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes , comme son compagnon , ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide , une activité infatigable & une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde ; mais ces qualités dans Almagro étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adresse , la ruse & la dissimulation d'un politique , l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui démêle ceux des autres.

(1) Herrera , *decad.* 1 & 2 , *passim* , *decad.* 4 , *Lib.* VI , *cap.* 107. Gomera , *hist.* *cap.* 144 Zarate , *Lib.* IV , *cap.* 9.

1524.

Conditions
de leur asso-
ciation.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connoître, avoit amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Tels étoient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres prit sur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage & à la première découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de provisions dont Pizarre pourroit avoir besoin. Luque devoit rester à Panama pour traiter avec le gouverneur & veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme religieux se trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le nouveau monde, uni avec la passion des découvertes, union étrange qui fortifioit l'un & l'autre sentiment. Cette confédération formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie pour lui & ses deux associés, & un contrat qui avoit pour objet le pillage & le meurtre fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

Leur pre-
mière expé-
dition.
14 Novemb.

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amé-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI*, *cap.* 13. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 1.

rique que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui souffloient alors étant directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir (1). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme ; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit ; les terrains bas inondés par les rivières, les plus hauts couverts de bois impénétrables ; peu d'habitans, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les naturels du pays & par-dessus tout les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque-tems celui de sa troupe, quoiqu'on n'aperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des îles des perles, où il espéroit recevoir de Panama un renfort & des provisions.

Almagro de son côté ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéra trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers & essuyèrent les mêmes souffrances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de fleche, ils furent aussi

1524.

1525.

Suivie de
peu de suc-
cès.

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* II, *cap.* 8. Xerès, *pag.* 179.

1525.

24 Juin.

forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolèrent mutuellement en se constatant leurs aventures & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitans lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardents à ne pas abandonner leur projet malgré tout ce qu'ils avoient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

1526.

Ils repren-
nent leur en-
treprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre & lui avoient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingt hommes (2). Tout foible que fût ce renfort ils n'hésiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir effuyé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de saint-Mathieu sur la côte de Quito, & débarquant à Tacames au sud de la rivière des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton & parés de différens ornemens d'or & d'argent.

Cependant malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte & par l'imagination de ceux à qui on les présentoit, Pizarre & Almagro n'osèrent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poi-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 11, 12. Voyez la NOTE XXX.

(2) Zarate, *Lib. I*, *cap.* 1.

gnée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils se retirèrent à la petite île Gallo où Pizarre demeura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux (1).

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs, avoient envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios qui avoit succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la première des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fit de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'île Gallo. Almagro & de Luque, très-mécontents de ces mesures qu'ils n'avoient pu prévenir & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées & qui étoient leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractère, n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gou-

1526.

Pizarre est
rappelé par
le gouver-
neur de Pa-
nama.

Il refuse de
revenir.

(1) Xerès, 181. Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 13.

1526.

verneur de Panama & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire, & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence se présentoit d'une manière si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens Espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent & à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'isle de la Gorgonne. Cette isle, plus éloignée de la côte que l'isle Gallo & tout à fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les servirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile & glorieuse à la nation & à qui on ne pouvoit reprocher que l'excès de leur zèle & de leur courage, & de les laisser périr comme des criminels dans une isle déserte. Vaincu par les plaintes & les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *cap.* 2, 3. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 2. Xerès, 181. Gomera, *Hist.* chap. 109.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette isle, connue pour l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama, d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais lassés enfin d'une attente inutile & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-tems dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama, les transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimerent, & par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passèrent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama ils porterent au sud-est, & plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtième jour après leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différens endroits peu considérables ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande située au-delà du troisième degré au sud de l'équateur & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (2). Là les Espagnols eurent pour la première fois le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'empire Péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelque industrie, & les naturels décemment vêtus & ayant sur les autres habitans du nouveau monde l'a-

1526.
Extrémités
auxquelles il
est réduit.

Il découvre
le Pérou.

(1) Voyez la NOTE XXXI.
Tome II.

(2) Calancha, pag. 103.
V

1526.

vantage de connoître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or & d'argent si grande que ces métaux étoient employés non-seulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases & des ustensiles communs, ce qui ne laissoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays. Pizarre & ses compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs espérances réalisées & se trouver en possession de vastes domaines & de trésors inépuisables.

Il retourne
à Panama.

1527.

Cependant avec le peu de monde qu'il avoit sous ses ordres, Pizarre ne pouvoit faire que reconnoître le riche pays dont il espéroit devenir bientôt le maître. Il suivit quelque tems la côte & communiqua paisiblement avec les naturels, aussi surpris à la vue de ces étrangers que les Espagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence & de civilisation qu'ils apercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit nécessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitans quelques llamas, espece d'animal domestique, quelques vases d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur industrie & deux jeunes gens à qui il se proposoit d'enseigner la langue Espagnole pour en faire ses interpretes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troisieme année qui s'étoit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1). Aucun aventurier de ce ficele n'a éprouvé autant de malheurs & n'a été exposé à de si grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il supporta les uns & le

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *cap.* 3-6, *decad.* 4, *Lib. II*, *cap.* 7, 8. Vega, 2, *Lib. I*, *cap.* 10-14. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 2. Benzo, *Hist. Novi orbis*, *Lib. III*, *cap.* 1.

courage qu'il montra contre les autres surpasse tout ce que l'histoire du nouveau monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ses plaintes ameres sur le rappel de ses troupes dans un tems où elles lui étoient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un si puissant empire & refusa d'autoriser une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ses soins, en lui faisant faire des efforts au-delà de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'il leur falloit poursuivre l'exécution de leur projet sans le secours du gouvernement ou solliciter auprès de leur souverain la permission qu'ils ne pouvoient obtenir de l'administrateur de la province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque dans le pays qu'ils se proposoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuisée par les dépenses qu'ils avoient déjà faites qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage (1).

Pizarre ne perdit point de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre sur lequel il se produisoit il parut devant l'empereur sans embarras & avec la dignité d'un homme qui

1527.

1528.
Nouveaux
projets des
associés.

Pizarre se
rend en Espa-
gne pour y
négocier.

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* III, *cap.* 1. Vega, *Lib.* I, *cap.* 14.

1528.

se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devoit attendre ni de son éducation ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il avoit découverts, confirmés par les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impression sur Charles & sur ses ministres que non-seulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéresser aux succès du chef. Pizarre abusant de ces dispositions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ses associés. Comme de Luque ne couroit pas la même carrière que lui il obtint pour cet ecclésiastique la dignité à laquelle il aspirait; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même il se fit accorder tous les titres & toute l'autorité que son ambition pouvoit désirer. Il fut fait gouverneur, capitaine général & adelantade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il espéroit encore découvrir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi que tous les privilèges jusqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa juridiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'espace de deux cens lieues le long de la côte, au sud de la rivière de saint-Jago; & il avoit le pouvoir de nommer tous les officiers qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions qui ne coûtoient rien à la cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cens cinquante hommes & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

Il obtient le
gouverne-
ment pour
lui-même.
26 Juillet.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagements (1). Cependant avant son départ il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans une carrière de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (2).

Il débarqua à Nombre de Dios & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres Ferdinand, Jean & Gonzale. Le premier seul étoit né en mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils de François d'Alcantara frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge, & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits & travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'aban-

1529.
Faiblesse de
son arme-
ment.

1530.
Il se recon-
cilie avec Al-
magro.

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* VII, *cap.* 2.

(2) *Ibid.* *Lib.* VII, *cap.* 10.

1530.

donner à Almagro la charge d'adelantade & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se reconcilia & la confédération se renouvela aux anciennes conditions, que l'entreprise feroit conduite aux frais communs des trois associés & que les profits seroient partagés entr'eux également (1).

Leurs préparatifs.

1531.
Février.

Il débarque
au Pérou.

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingt soldats, dont trente-six cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité que Pizarre avec cette petite troupe n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeoit de conduire. La saison propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès & obligé de débarquer ses troupes dans la baie de saint-Mathieu. Il ne perdit point de tems & revint au sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendoit de Panama que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différens en-

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* VII, *cap.* 9. Zarate, *Lib.* I, *cap.* 3. Vega, 2, *Lib.* I, *cap.* 14.

droits stérile , mal-saine & peu habitée. Les Espagnols avoient à passer les rivières près de leur embouchure où leur largeur rend le passage plus difficile. Pizarre au lieu de gagner la confiance des habitans les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine , l'excès de la fatigue & des maladies de différens genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presque aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la première expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduisoit que plusieurs de ses compagnons commencèrent à lui faire des reproches & que ses soldats auroient perdu toute confiance en lui , si même dans cette partie stérile du Pérou ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse & de culture qui sembloient justifier les rapports de leur chef. Enfin ils arrivèrent dans la

1531.

14 Avril.

Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles , qu'il confidéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors , qu'il dépêcha sur le champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro , & un autre bâtiment à Nicaragua chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province , dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avoit acquises en si peu de tems détermineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En

Ses mesures
pour obtenir
du renfort.

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* VII, *cap.* 9, *Lib.* II, *cap.* 1. Xerès, 182.

1531.

attendant il continuoit sa marche le long de la côte, & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les naturels du pays dans leurs habitations éparfées avec une si grande impétuosité qu'il les forçoit à se soumettre où à se retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition soudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays, dont la figure & les mœurs étoient également extraordinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avoient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presque aucune résistance jusqu'à l'isle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette isle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traversés & les habitans en étoient plus courageux & moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur & d'obstination que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbès où les maladies qui s'étoient mises dans sa troupe le forcèrent de séjourner pendant trois mois (1).

1532.

Il en reçoit
& continue
sa marche.
26 Mai.

Pendant ce tems de repos ils commença à recueillir le fruit des soins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable que l'un étoit commandé par Sébastien Benalcazar & l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la riviere de Piura, & dans une situation avantageuse près de son embouchure, il

(1) P. Sancho, *ap. Ramus III*, pag. 371. F. Herrera, *decad. 4*, *Lib. VII*, *cap. 28*, *Lib. IX*, *cap. 1*, Zarate, *Lib. II*, *cap. 2*, 3. Xerès, *pag. 182*, &c.

établit la première colonie Espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de saint-Michel.

1532.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou s'étendoit du nord au sud à plus de quinze cens milles de côte sur la mer du sud. La profondeur de l'est à l'ouest étoit peu considérable & bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du nouveau monde, étoit originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs & par les formes grossières d'une police imparfaite; & toutes étoient alors si mal civilisées que si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espèce de culture & d'industrie régulière, sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitans erroient nus dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siècles contre les maux inséparables de cette barbarie, & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme & une femme d'une

Etat de l'em-
pire du Pé-
rou.

1532.

figure majestueuse & décemment vêtus leur apparurent, dit-on, sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncerent comme enfans du soleil. Cette divinité bienfaisante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'instruire & la réformer. Leurs exhortations fortifiées par le respect qu'inspiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminèrent plusieurs de ces sauvages errans à se réunir : ils reçurent, comme des ordres du ciel, les instructions de ces êtres extraordinaires & les suivirent à Cusco où ils s'établirent & jetterent les fondemens d'une ville.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du soleil) ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes établirent parmi les Péruviens cette union sociale qui, en multipliant les objets de desirs & en combinant les efforts de l'espèce humaine, excite l'industrie & amène les progrès de tous les genres. Manco Capac instruisit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo enseigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tissus. Par le travail d'un sexe la subsistance devint moins précaire ; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de première nécessité pour une société naissante, c'est-à-dire à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple grossier qu'il avoit pris sous sa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses instructions, que nous détaillerons plus au long dans la suite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & prescrivirent les devoirs qui en résultoient. Par-là un peuple barbare & grossier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les fonctions des personnes chargées de

quelque administration & revêtues de quelque autorité furent réglées avec tant de précision & la subordination fut si bien établie qu'il se forma bientôt un état politique, régulier & bien gouverné.

1532.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *seigneurs* du Pérou. Peu considérable à son origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cusco. Mais dans ces bornes étroites Manco Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur despotisme étoit aussi absolu que celui des souverains de l'Asie. Les incas étoient respectés, non-seulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur sang étoit regardé comme sacré & ne fut jamais souillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des incas. Leur famille demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en étoit distinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne se montroit lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage étoit réservé à lui seul & recevoit de ses sujets des témoignages d'un respect qui alloit presque jusqu'à l'adoration.

Mais entre les mains des monarques Péruviens ce pouvoir sans bornes fut, dit-on, toujours uni à un soin tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les incas à étendre leur empire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation & les connoissances des arts parmi les peuples barbares qu'ils soumettoient. Pendant une succession de douze rois (1),

(1) Cieca de Leon, *Cron. cap. 44*. Herrera, *decad. 3, Lib. X, cap. 4, decad. 5, Lib. III, cap. 17*.

1532.

aucun ne s'écarta, disent-ils, de ce caractère de bienfaisance.

Lorsque les Espagnols aborderent pour la première fois à la côte du Pérou, en 1526, Huana Capac, le douzième monarque depuis la fondation de l'empire, étoit sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguoient ses aïeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir & l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, & contre la loi ancienne & fondamentale de la monarchie qui défendoit de souiller le sang royal par aucune alliance étrangère, il épousa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivée à Quito vers 1529. Huascar, son frère aîné par sa mère qui étoit du sang royal, eut pour son partage le reste de ses états. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avoit régné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana Capac pour la succession à l'empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie & fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar encouragé par les dispositions de ses sujets voulut que son frère renonçât au royaume de Quito & le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné son père à Quito. C'étoient les meilleurs soldats de l'empire & Huana Capac leur devoit toutes ses victoires. Appuyé de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frère & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes dont l'un

avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou & l'autre les forces de l'empire, précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt jusques-là sous une suite de princes vertueux. Dans une telle situation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta sur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux & abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la foiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa donnant des ordres au nom de son frere pût établir plus aisément son autorité (1).

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si dans sa première expédition, en 1526, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état réunies sous un monarque habile, courageux & qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui

1532.

Favorable
aux progrès
des Espa-
gnols.

Pizarre en
profite & s'ac-
vance.

(1) Zarate, *Lib. I, cap. 15*. Vega, 1, *Lib. IX, cap. 12*, 32-40. Herrera, *Decad. 5, Lib. I, cap. 2, Lib. III, cap. 17*.

1532.

laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles & d'arriver jusqu'au centre de l'empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols en s'avancant apprirent quelque chose de la division qui partageoit le royaume ; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre , à qui ce prince demanda du secours contre Atahualpa comme contre un rébelle & un usurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture & prévint si nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui divisoit le royaume, que sans attendre le renfort qui lui arrivoit de Panama , il se détermina à s'avancer pendant que la discorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces, espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs selon les circonstances, il pourroit plus aisément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siècle, & que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guere supposer qu'après s'être avancé jusqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur & de précaution il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement de résolution & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux.

Etat de ses
forces.

Comme il étoit obligé de partager ses troupes & de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui devoit lui servir de retraite en cas d'événement & de port où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama , il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (2)

(1) Zarate , *Lib. II, cap. 3.*

(2) Voyez la N O T E XXXII.

& cent deux fantassins, dont vingt étoient armés d'arquebuses & trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offroit son amitié & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputoient le trône (1).

Les Péruviens ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos & de leur liberté? Les protestations des Espagnols qui ne cessoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoissance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraisemblance à la première opinion; mais ils étoient rejetés dans la seconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'inca & le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre Saint-Michel & Motupé où le plus

Opinions des
Péruviens sur
les projets
des Espa-
gnols.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* I, *cap.* 3, *Xerès*, pag. 1894.

1532.

petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvoient en traversant un si mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils s'avancèrent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou & passèrent par un défilé si étroit & si inaccessible qu'un petit nombre d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'inca, ils ne rencontrèrent aucun obstacle & prirent tranquillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important: A leur approche Atahualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des présens plus riches encore que les premiers.

Il arrive à
Caxamalca.

A son entrée dans Caxamalca Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit formé par une maison que les historiens Espagnols appellent le palais de l'inca & l'autre par un temple du soleil, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto & son frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avoit déjà données de ses dispositions pacifiques & de demander une entrevue avec l'inca afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avoient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec les attentions de l'hospitalité que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui regnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets

(2) Voyez la NOTE XXXIII.

approchoient

approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attachèrent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient sur leurs personnes l'inca & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espèce, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizième siècle.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il favoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la personne de l'inca. Pour en venir à bout il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractère qu'il avoit revêtu en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchoit l'alliance de l'inca, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données & des offres de service qu'il lui avoit faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit sur ces protestations & de s'emparer de la personne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement & avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa

1532.

Perfidie méditée de Pizarre.

1532.

honte & celle de son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie; seulement il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se réservoir. L'artillerie qui consistoit en deux pieces de canon de campagne (1) & les arquebusiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

16 Novemb.
Visite que
lui rend l'in-
ca.

Dès le grand matin tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans sa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs que le jour étoit déjà fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit avec tant de lenteur que les Espagnols s'impatientant & craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cens hommes, habillés uniformément, espece de coureurs qui lui ouvroient le passage. Assis lui-même sur une espece de trône ou de lit, orné de plume de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or & d'argent & enrichi de pierres précieuses, il étoit porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derriere lui quelques-uns de ses premiers officiers étoient portés de la même maniere. plusieurs bandes de danseurs & de chanteurs accom-

(1) Xerès, pag. 194.

pagnoient cette marche & toute la plaine étoit couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

Dès que l'inca fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main & son bréviaire dans l'autre, & dans un long discours exposa au monarque la doctrine de la création, la chute du premier homme, l'incarnation, la passion & la résurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de saint Pierre pour être son grand-vicaire sur la terre, le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes, & la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnoître l'autorité suprême du pape & le roi de Castille comme son légitime souverain, lui promettant, s'il se soumettoit, que le roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection & lui permettroit de continuer d'y regner, mais lui déclarant la guerre & le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refusoit d'obéir & s'il persévéroit dans son impiété.

Cet étrange discours, qui contenoit des mystères incompréhensibles & des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de tems une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprete, qui entendoit peu l'Espagnol & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus facile à saisir le remplirent d'étonnement & d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par observer qu'il étoit maître de son royaume par le droit de succession, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger pré-

1532.

Etrange harangue de Valverde.

Réponse de l'inca.

1532.

tendoit disposer de ce qui ne lui appartenoit pas ; & que si cette prétendue donation avoit été faite , lui qui étoit le légitime propriétaire refusoit de la confirmer ; qu'il n'étoit point du tout disposé à renoncer à la religion qu'il tenoit de ses ancêtres & à abandonner le culte du soleil , divinité immortelle que lui & son peuple adoroient , pour adorer le Dieu des Espagnols qui étoit sujet à la mort ; qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur , il n'en avoit jamais entendu parler , qu'il n'y comprenoit rien & qu'il desireroit de savoir où Valverde avoit appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre* , dit Valverde en lui présentant son bréviaire. L'inca prit le livre avec empressement & après en avoir tourné quelques feuillets , l'approcha de son oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien , reprit-il , en jettant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons & leur crie : « aux armes , chrétiens , la parole de » Dieu est profanée , vengez ce crime sur ces chiens d'inf- » deles (1) ».

Pizarre atta-
que les Péru-
viens.

Pizarre qui , durant cette longue conférence , avoit eu de la peine à retenir ses soldats , impatiens de se jeter sur les riches- ses qu'ils avoient sous les yeux , donna le signal de l'attaque. A l'instant les instrumens militaires des Espagnols se firent entendre ; les canons & les mousquets commencèrent à tirer , les chevaux s'élancèrent & l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains étonnés d'une attaque si soudaine & à laquelle ils s'attendoient si peu , troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre à la tête de sa troupe d'élite,

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

pouffe droit à l'inca , & quoique les grands de sa fuite s'empressassent autour de leur monarque & lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre , il arrive bientôt jusqu'à lui , le saisit par le bras , le fait descendre de son trône & l'emmène dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés & continuèrent de massacrer de sang froid & avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faisoient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés ; aucun Espagnol ne périt & Pizarre seul fut légèrement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'étoit saisi avec trop de précipitation de la personne de l'inca (1).

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpassèrent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou , & ils furent si transportés de cet étonnant succès qu'ils passèrent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée , naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Aux premiers momens de sa captivité l'inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu ; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée , & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance , s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect , que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols l'inca démêla bientôt la passion qui les dominoit & qu'ils ne prenoient pas la peine

1532.

Il se rend
maître de la
personne de
l'inca.

Abattement
de l'inca.

(1) Voyez la NOTE XXXV.

1552.

de cacher ; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna , malgré tout ce qu'ils connoissoient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large ; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever.

Atahualpa transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté , prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cusco , à Quito & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance , soit dans les temples , soit dans les palais des incas , & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis , les Péruviens étoient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains , qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre , ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer ; & quoique les forces de l'empire fussent encore entières , on ne fit plus de préparatifs , on n'assembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le souverain (1). Les Espagnols demeurèrent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui , loin de trouver aucune résistance , furent par-tout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (2).

Les Espagnols visitèrent différentes provinces. Almagro arrive avec un renfort.

(1) Xerès, 205.

(2) Voyez la NOTE XXXVI,

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays, il se feroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (1). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'inca qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître, & comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou, il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondeoit sur ses états. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cusco, avoient rendu visite à son frere Huascar dans le lieu où étoit le prisonnier, que ce prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable si les Espagnols écoutoient ces propositions, & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (2).

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée & Ata-

 1532.

Décembre.

 1533.
 Huascar est
 mis à mort.

 Les Espa-
 gnols parta-
 gent le butin.

 (1) Xerès, 204. Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 1, 2.

 (2) Zarate, *Lib.* II, *cap.* 6. Gomera, *hist. cap.* 115. Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 2.

1533.

hualpa affuroit les Espagnols que si toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoient tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne & cent mille pesos, destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cens vingt-huit mille cinq cens pesos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, & dans la maniere dont elle se fit on reconnoît bien ce bizarre mélange de fanatisme & de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violece & la cruauté, ils commencerent par invoquer solennellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pesos, somme équivalente en ce tems-là à autant de livres sterlings du nôtre, & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce
partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire & jamais un si grand butin ne

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 3.

fut partagé par un si petit nombre de soldats. Plusieurs d'entr'eux se voyant récompensés de leurs travaux au-delà leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demandèrent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que par-tout où ils iroient le spectacle de leur richesse engageroit d'autres aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté & permit à plus de soixante d'entr'eux d'accompagner en Espagne son frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'empereur la relation de ses victoires & les présens qu'il lui destinoit (1).

L'inca, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma d'accomplir la promesse qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espece inférieure qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans la convention avec Atahualpa il n'avoit eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier, afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avoit promis, & tandis que ce prince crédule espéroit de remonter bientôt sur son trône, Pizare avoit secrètement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs

L'inca de-
mande inuti-
lement sa li-
berté.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib.* I, *cap.* 38.

1533.

Défiance
mutuelle en-
tre l'inca &
les Espa-
gnols.

circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Pizarre en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le souverain du Mexique, manquoit des talens nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avoit pas sçu mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne & de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montroit plus de discernement que n'en avoit fait voir Montézuma, & qu'il paroissoit avoir mieux démêlé le caractère & les vues des Espagnols. Les soupçons & la défiance s'établirent bientôt entr'eux & lui. Le soin avec lequel il falloit garder un prisonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du service militaire, tandis que l'avantage qu'on en retiroit paroissoit peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'inca que comme un fardeau dont il desiroit d'être délivré (1).

Almagro &
ses compa-
gnons de-
mandent la
mort de l'in-
ca.

Almagro & ses compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'inca; & quoique les nouveaux venus eussent eu, comme nous l'avons vu ci-dessus, une part du butin & que leur chef eût reçu des présens considérables, ils étoient tous mécontents. Ils craignoient que tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourroit amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon de l'inca, & que sous ce prétexte ils ne prétendissent se les approprier entier. Ils demandoient donc sa mort afin que tous les aventu-

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 4.

riers du Pérou fussent désormais sur le même pied & eussent les mêmes droits (1).

1533.

Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoit des provinces éloignées de l'empire. On y assembloit des troupes & ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres donnés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès en 1520 pour lui servir d'interprete. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familièrement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivoit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contr'eux.

Motifs qui
portent Pi-
zarre à y con-
sentir.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'inca & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus de décence & d'attention. Adouci par le respect que lui mon-
troient ces officiers d'un rang distingué parmi les Espagnols; il se plaisoit dans leur société, mais en présence du gouver-

(1) Zarate, *Lib. II, cap. 7.* Vega, *pag. 2, Lib. I, cap. 7.* Herrera, *decad. 5, Lib. III, cap. 4.*

1533.

neur il étoit timide & contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe celui de lire & d'écrire attiroit sa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-tems si c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes il pria un des soldats qui le gardoient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifioit, & à son grand étonnement tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'inca lui présenta son pouce. Le gouverneur rougit & fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats & il n'eut pas l'adresse de cacher les sentimens que cette découverte lui avoit inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare que son ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'inca (1).

On fait à
l'inca son
procès.

Mais pour donner quelque apparence de justice à une action si violente & pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa quoique bâtard avoit usurpé le trône & fait mourir son frere son légitime souverain. Il étoit

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib.* I, *cap.* 38.

idolâtre & il avoit non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'empire qui appartenoient aux Espagnols par droit de conquête & excité ses sujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules & si absurdes qu'on ne fait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettoit le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avoit aucune juridiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus; mais comme ils faisoient leur déposition dans leur langue, Philippillo chargé de les interpréter pouvoit y donner toutes les tournures qui favorisoient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincans à des juges dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcèrent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnèrent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministère & à en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses & ses prières d'être envoyé en Espagne où un monarque feroit son juge. Mais la pitié étoit un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exécution fût faite sur le champ & ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier sa sentence se présenta à lui pour le consoler & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'inca la religion chrétienne fut la promesse qu'on adouciroit la rigueur de son supplice. La crainte d'une

1533.

Il est condamné.

1533.
Et exécuté.

Plusieurs Espagnols s'élèvent contre cette violence.

mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite & Atahualpa au lieu d'être brûlé fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Heureusement pour l'honneur de la nation Espagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & sortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde, il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentimens d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahualpa & que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs officiers & particulièrement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles firent des remontrances & même des protestations contre ce jugement, comme déshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations & usurper sur un souverain indépendant une juridiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emportèrent. Mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles, & les écrivains Espagnols en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcèrent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (2).

(1) Zarate, *Lib. II, cap. 7*. Xerès, *p. 233*. Vega, *p. 2, Lib. I, cap. 36, 37*. Gomera, *hist. cap. 117*. Herrera, *decad. 5, Lib. III, cap. 4*.

(2) Vega, *p. 2, Lib. I, cap. 37*. Xerès I, *235*. Herrera, *decad. 5, Lib. III, cap. 5*.

Après la mort d'Atahualpa Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendrait entre ses mains un instrument passif & qu'il se serviroit de lui plus aisément que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cusco & des pays adjacens reconnurent comme inca Manco Capac, frere d'Huascar (1). Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécesseurs. Les convulsions violentes qui avoient agité l'empire, d'abord dans la guerre civile des deux freres, & ensuite depuis le moment de l'invasion des Espagnols, avoient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure, mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers & périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès, se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des loix & des mœurs (2). Atahualpa avoit fait périr un si grand nombre de descendans du soleil & les avoit traités avec tant d'indignité que leur ascendant sur les peuples étoit fort affoibli & le respect qu'on avoit pour cette race sainte sensiblement diminué. Encouragés par ces circonstances, des hommes ambitieux s'éleverent en différentes parties de l'empire & aspirerent au pouvoir suprême sans être de la race des incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito faisoit le frere & les enfans de son maître, les fit mourir dans les supplices & rejetant toute liaison avec l'un & l'autre inca, se forma pour lui-même un royaume séparé (3).

1533.

Diffolution
du gouverne-
ment & de
toute police
intérieure au
Pérou.

(1) Vega, p. 2, *Lib. II, cap. 7*.

(2) Herrera, *decad. 5, Lib. II, cap. 12, Lib. III, cap. 5*.

(3) Zarate, *Lib. II, cap. 8*. Vega, p. 2, *Lib. II, cap. 3 & 4*.

1533.
Pizarre s'a-
vance vers
Cusco.

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considérèrent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'état. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cusco. Il avoit reçu des renforts si considérables qu'il pouvoit désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que son frere Ferdinand & les officiers & soldats à qui il avoit permis de quitter le service en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportoit, la renommée de leurs victoires & de leurs richesses se répandit dans tous les établissemens Espagnols de la côte du sud & y produisit un si grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui vouloient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenses il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de sorte qu'en se mettant en marche pour Cusco il se trouva à la tête de cinq cens hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison considérable sous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient assemblé plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses progrès. On livra plusieurs combats, qui se terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains : il y avoit un petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, & les Américains étoient mis en fuite à

(1) Gomera, *hist. cap.* 125. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 1. Herrera, *decad.* 5 ; *Lib. III*, *cap.* 5

chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cusco & en prit possession. Les trésors qu'on y trouva , reste de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché , soit pour sauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés , soit en haine de leurs avides vainqueurs , excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Espagnols étoient déjà familiarisés avec la richesse du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers , ce partage , malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier (1).

Pendant cette marche à Cusco , le fils d'Atahualpa , que Pizarre traitoit comme inca , mourut ; & comme les Espagnols ne lui substituerent personne , les droits de Manco Capac au trône parurent être alors universellement reconnus (2).

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées , Benalcazar , gouverneur de Saint-Michel, habile & brave officier , rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches , arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua le mit en état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à ses soins , il se mit à la tête du reste & partit pour soumettre Quito où , selon le rapport des Péruviens , Atahualpa avoit laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de Saint-Michel à cette ville , & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois ; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur , sa

1533.

Conquête de
Quito par
Benalcazar.

(1) Voyez la NOTE XXXVII. (2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. V*, *cap.* 2.

1533.

bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitans connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les richesses qui attiroient les Espagnols & qui leur avoient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

Expédition
d'Alvarado.

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine Espagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvoient y attira un ennemi puissant. Pierre d'Alvarado, qui s'étoit si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & sentit le besoin de se rejeter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richesses acquises par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette passion & en déterminèrent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cens hommes, dont plus de deux cens étoient des gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo & connoissant très-imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la rivière Guayaquil & en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts & des

(1) Zarate, *Lib. II, cap. 9.* Vega, *p. 2, Lib. II, cap. 9.* Herrera, *decad. 5^e, Lib. IV, cap. 11, 12, Lib. V, cap. 2, 3, Lib. VI, cap. 3.*

marais dans des terrains bas & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito il avoit péri un cinquième des Espagnols & la moitié des chevaux ; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas Américaines mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avoit envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Bernalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageusement lorsque quelques officiers plus modérés proposèrent & firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devoient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition qui sembloit devoir perdre Pizarre & sa colonie contribua ainsi à augmenter ses forces (2).

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (3) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de

1533.

1534.

Honneurs
conférés par
le roi d'Es-
pagne à Pi-
zarre & à Al-
magro.

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

(2) Zarate, *Lib. II, cap. 10-13*. Vega, *p. 11, Lib. II, cap. 1, 2, 9, &c.* Gomera, *hist. cap. 126, &c.* Remesal, *hist. Guajimal. Lib. III, cap. 6.* Herrera, *decad. 5, Lib. VI, cap. 1, 2, 7, 8.*

(3) Voyez la NOTE XXXIX.

1534.

l'empereur avec des égards dus à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux privilèges & en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans sa première patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avoit si long-tems désirés. On lui donna le titre d'Adelantado ou gouverneur, & sa juridiction fut étendue sur deux cens lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de saint-Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme Espagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de personnes de plus grande distinction que celles qui avoient jusqu'alors servi en Amérique (1).

Commence-
ment des dis-
cussions en-
tre Pizarre &
Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de sa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt instruit qu'il avoit obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant qu'il prétendit que Cusco, où résidoient les incas, y étoit compris & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendans avoit un parti puissant & la dispute alloit se décider par le fort des armes lorsque François Pizarre arriva dans la capitale; il n'y avoit jamais eu entre

(1) Zarate, *Lib. III, cap. 3*. Vega, *p. 2*, *Lib. II, cap. 19*. Herrera, *decad. 5, Lib. VI, cap. 13*.

ce guerrier & Almagro de reconciliation sincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui seul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec son associé, étoit toujours présente à l'esprit de l'un & de l'autre. L'un ne pouvant se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattoit pas que son rival la lui pardonât; l'autre se souvenant toujours qu'il avoit été trompé ne cherchoit que les occasions de se venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à suspendre leur haine réciproque, & même à agir de concert pour obtenir les richesses & la puissance; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs desirs que les mêmes passions qui avoient formé cette union passagere les divisèrent de nouveau. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à les flatter, qui avec l'art & la méchanceté particulière à cette espece d'hommes, aigrissoient leurs soupçons mutuels & grossissoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces causes d'inimitié ils connoissoient si bien l'un & l'autre leurs talens respectifs qu'ils craignoient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cusco & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans détournèrent alors l'orage. Il se fit une nouvelle reconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro renteroit la conquête du Chili & que s'il n'y trouvoit pas un établissement digne de lui, Pizarre pour l'indemniser lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solemnités religieuses que la premiere & observée avec aussi peu de fidélité (1).

(1) Zarate, *Lib. II, cap. 13*. Vega, *p. 2, Lib. II, cap. 17*. Benzo, *Lib. III, cap. 6*. Herrera, *decad. 5, Lib. VII, cap. 8*.

1534.
Réglemens
de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer & comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la constance qui distinguoient son caractère à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendit incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumières & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix furent simples & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

Fondation
de Lima.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & délibéra long-tems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernement. Cusco, la résidence des incas, étoit située dans un coin de l'empire à plus de quatre cens milles de la mer, & plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere du même nom que la vallée

qu'elle arrose & qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le havre le plus commode de l'océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des trois rois*, soit parce qu'il en posa la première pierre au tems où l'église célèbre la fête des trois rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics ; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre les bâtimens s'élevèrent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville : un palais magnifique pour le gouverneur, & des maisons solidement construites pour ses principaux officiers, annoncerent dès-lors sa future grandeur (1).

En conséquence de sa convention avec Pizarre, Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédoit au plus haut degré les qualités qui attirent sur-tout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes & un courage intrépide, cinq cents soixante-dix hommes se rangèrent sous ses drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition ou l'habitude de supporter tous les travaux & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avoient servi quelque tems en Amérique, déterminâ Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais presque impraticable. Dans cette route ses troupes souffrirent :

1534.

1535.
18 Janvier.Invasion du
Chili par Al-
magro.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* VI, *cap.* 12, *Lib.* VII, *cap.* 13, Calanchio, *Cron.* *Lib.* I, *cap.* 37. Barnucuo *Lima funda* II, 294.

1535.

tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride où le froid est presque aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, & ceux qui résistèrent & parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouverent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent affaire à des hommes très-différens des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux, & assez semblables aux nations guerrières du nord de l'Amérique par leur constitution physique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la première apparition des Espagnols, & plus encore à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise, non-seulement jusqu'à se défendre avec courage, mais même jusqu'à assaillir leurs nouveaux ennemis avec plus de résolution & de vigueur que n'en avoit montré jusques-là aucune nation Américaine. Les Espagnols continuèrent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance, mais ils ne pensèrent plus à y former un établissement. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappelés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes (1).

Révolte des
Péruviens.

Les colonies Espagnoles de l'Amérique avoient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou; & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide qu'il n'étoit pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille pro-

(1) Zarate, *Lib. III*, cap. 1. Gomera, *hist. cap.* 131. Vega, p. 2, *Lib. II*, cap. 20. Ovalle, *hist. de Chile*, *Lib. IV*, cap. 15, &c. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VII*, cap. 9, *Lib. X*, cap. 1, &c.

position,

position , non-seulement le renversement de toutes leurs espérances , mais une véritable insulte. Il falloit cependant trouver quelque occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués qui lui étoient arrivés nouvellement , à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire que les Espagnols n'avoient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables , qui vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'inca Manco Capac observant l'imprudence des Espagnols qui dispersoient ainsi leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cusco sous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'affirmer ses droits à l'empire , de venger son pays & d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols qui lui laissoient habiter le palais de ses ancêtres à Cusco , il trouva moyen de communiquer son projet aux gens qui devoient l'exécuter. Les moindres desirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou , comme ils l'avoient fait croire aux habitans , y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation , les préparatifs pour l'exécution de cette entreprise furent faits avec le silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

L'inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols , lorsque Ferdinand Pizarre

Tome II.

B b

1535.

Son origine:

1536.

Et ses progrès.

1536.

étant venu à Cusco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solennité les hommes les plus considérables de l'empire s'étoient rassemblés. Dès que l'inca les eut joint l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Espagnols qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues, furent massacrés. Différens détachemens, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entierement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cens mille hommes, si nous en croyons les historiens Espagnols, attaqua Cusco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cusco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tout le pays empêchoient même toute relation entre les deux villes, de sorte que les Espagnols dans l'une & dans l'autre ignoroient également le sort de leurs compatriotes, & supposant les événemens les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1).

Siege de
Cusco,

C'est contre Cusco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'inca à la tête d'une nombreuse armée en forma le siege, qui fut suivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployerent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains ; mais ils conduisirent quelques-

(1) Vega, p. 2, *Lib. II*, cap. 28. Zarate, *Lib. III*, cap. 3. Cieca de Leon, cap. 82. Gomera, *hist. cap.* 135. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, cap. 5.

unes de leurs opérations avec plus de sagacité & montrèrent plus d'exactitude à acquérir les connoissances de l'art militaire. Ils avoient observé la discipline espagnole & ils s'efforcèrent de l'imiter. Ils tournèrent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Espagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Espagnols combattoient ferrés & tiroient de là leur plus grande force dans l'action; ils s'exercèrent à combattre de la même manière. Quelques-uns osèrent manier les mousquets & acquirent assez d'adresse pour s'en servir. Les plus hardis, parmi lesquels étoit Manco Capac lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers Espagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet usage mal-adroit des arts & des armes des Européens que les Péruviens fatiguoient les Espagnols (1). Manco Capac se mit en possession d'une moitié de sa capitale malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cusco. Il en fut pourtant chassé ensuite; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre le plus aimé des trois frères & quelques autres officiers de distinction. Excédés par les fatigues d'un service qui ne leur laissoit aucun moment de repos, manquant de vivres & désespérant de résister plus long-tems à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les soldats de Pizarre avoient résolu d'abandonner Cusco dans l'espérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens ou de s'ouvrir un chemin

(1) Voyez la NOTE XL.

1535.

au travers des ennemis , & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (1).

Arrivée
d'Almagro.

Et motifs de
sa conduite.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens auroit suffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller au secours de ses compatriotes ; mais il fut porté à cette résolution par un motif moins généreux & plus intéressé. Le même messager par lequel il apprenoit la situation des affaires au Pérou , lui apportoit la patente royale qui le créoit gouverneur du Chili & fixoit les limites de son gouvernement. D'après cette patente Cusco lui parut évidemment compris dans l'étendue de son département & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la possession de cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche il souffrit de la chaleur & de la soif , presque autant qu'il avoit souffert du froid & de la faim , en traversant les sommets des Andes.

1537.
Ses opérations.

Il arrivoit à Cusco dans un moment critique. Les Espagnols & les Péruviens en le voyant approcher éprouverent une égale inquiétude. Ceux-là instruits de ses prétentions , qu'il ne prenoit pas la peine de cacher délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci connoissant le sujet de la querelle des deux partis se flattoient qu'il y avoit pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même , mal instruit des évènements qui s'étoient passés pendant son absence , & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires avançoit vers

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, *cap.* 4.

la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonspection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'inca s'y conduisit avec beaucoup d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro ; mais après plusieurs tentatives sans succès, désespérant de former jamais une union sincère avec les Espagnols, il les surprit avec un corps nombreux & choisi. La discipline & la valeur des Espagnols triomphèrent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte qu'une grande partie de leur armée se dispersa & qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cusco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens portèrent toute leur attention sur ce nouvel ennemi & prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se feroient réjouir de leurs pertes. On proposa différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractère ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnèrent plusieurs des partisans des Pizarres, révoltés des manières dures & impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres & environnant la maison qu'habitoient les deux frères, il les força après une défense opiniâtre de leur part de se rendre à discrétion (1).

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premières hostilités de la guerre civile ; mais elles furent bientôt suivies de scènes meurtrières. François Pizarre ayant dispersé

1537.

Il prend possession de Cusco.

Guerre civile & succès d'Almagro.

(1) Zarate, *Lib. III*, cap. 4. Vega, p. 2, *Lib. II*, cap. 29-31. Gomera, *hist. cap.* 134. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, cap. 1-5.

1537.

les Péruviens qui investissoient Lima & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cens hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses frères & la garnison de Cusco. Ce corps qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance Espagnole en Amérique s'avança jusqu'à une petite distance de la capitale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la rivière d'Abançay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différens mouvemens, tandis qu'un gros détachement de ses soldats choisis ayant passé la rivière pendant la nuit tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût eu le tems de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers (1).

22 Juillet.

Il n'en profite pas.

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgognès, officier d'un grand talent, qui ayant servi sous le comte de Bourbon dans ses guerres en Italie, étoit accoutumé aux résolutions hardies & décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit espérer de gagner & de marcher sur le champ à Lima avec ses troupes victorieuses

(1) Zarate, *Lib. III, cap. 6.* Gomera, *hist. cap. 138.* Vega, *p. 2, Lib. II, cap. 33, 34.* Herrera, *decad. 6, Lib. II, cap. 9.*

avant que le gouverneur eût le tems de faire des préparatifs de défense. Almagro sentoît tous les avantages de ce conseil & ne manquoit pas du courage nécessaire pour le suivre ; mais il céda à des sentimens qui ne paroïssent guere convenir à un soldat de fortune , vieilli dans le service , & il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef de parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires & la crainte d'être regardé comme rebelle , ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avoit donnée à un autre. Il savoit bien que la dispute entre lui & Pizarre ne pouvoit se terminer que par les armes & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider. Mais une délicatesse mal entendue dans la circonstance où il se trouvoit lui faisoit souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur , & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cusco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1).

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé , le retour d'Almagro , la prise de Cusco , la mort d'un de ses freres , la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même-tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité ; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté aussi bien que le desir de la vengeance , l'empêcherent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte & qu'il attendoit des renforts considérables d'hommes & de provisions , il étoit aussi important pour lui de ga-

1537.

Situation fâcheuse de Pizarre.

Adresse de sa conduite,

(1) Herrera, *decad.* 6 , *Lib.* II , *cap.* 10 , 11.

1537.

guer du tems & d'éviter une action que pour Almagro de hâter ses opérations & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec succès & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ses officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les pieges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzales Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux (1). La fortune ayant ainsi rendu au gouverneur un de ses freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeureroit en possession de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre seroit mis en liberté & partiroit sur le champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ces propositions étoit manifeste. Almagro avoit été déjà souvent trompé par ses artifices & cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (2).

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Aussi-tôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouver-

(1) Zarate, *Lib. III*, cap. 8. Herrera, *decad. 6*, *Lib. II*, cap. 14.

(2) Herrera, *decad. 6*, *Lib. III*, cap. 9. Zarate, *Lib. III*, cap. 9. Gomera, *hist. cap. 140*. Vega, *p. 2*, *Lib. II*, cap. 35.

neur n'étant pas retenu par la crainte du danger de son frere , ne dissimula plus. Le traité fut oublié , il ne fut plus question de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit désormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro demeureroit maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec la célérité que demandoit une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cens hommes en état de marcher à Cuzco. Il en donna le commandement à ses deux freres en qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes ; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cuzco , ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca & alors tournant à gauche ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entr'eux & la capitale. Almagro au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages , attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avoit guere que cinq cens hommes & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes ; & comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres il ne pouvoit tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Les Pizarres s'avancerent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & désertes qu'il falloit traverser. Aussi-tôt qu'ils furent dans la plaine les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis si long-tems. Compatrio-

1537.

1538.

Son armée
marche à
Cuzco.

1538.

tes, anciennement amis, sujets du même souverain & marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyoient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro son âge avancé ne lui permettoit plus de supporter les grands travaux, & dans ce moment critique épuisé par les fatigues & privé de son activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui, quoiqu'excellent officier n'étoit pas aussi aimé des soldats & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à fuivre & à respecter.

26 Avril.
Almagro est
défait.

Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équipaient sans beaucoup de soin & à leurs propres frais (2). Cette petite troupe armée régulièrement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *cap.* 8.

(2) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 8.

des vainqueurs fouilla la gloire d'une victoire si complète. La fureur qu'inspire ordinairement la guerre civile portoit les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction & sans remords; l'esprit d'une basse vengeance pouffoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognès & plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de tems. Almagro trop foible pour se tenir à cheval voulut qu'on le portât en litier sur une hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-tems accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite; mais il fut fait prisonnier & gardé avec toute la vigilance possible (1).

Et pris.

Les Péruviens au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient faite d'attaquer les Espagnols se retirèrent tranquillement après la bataille, & il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains que de voir ceux-ci, témoins de la défaite & de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par sa victoire même & n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offroit une occasion si favorable de les combattre avec avantage (2).

(1) Zarate, *Lib. III, cap. 11, 12.* Vega, *p. 11, Lib. II, cap. 36-38.* Herrera, *decad. 6, Lib. III, cap. 10-12, Lib. IV, cap. 1-6.*

(2) Zarate, *Lib. III, cap. 2.* Vega, *p. 2, Lib. II, cap. 38.*

1538.
Nouvelles
expéditions.

Cuzco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin considérable formé en partie des restes des trésors des Indiens & en partie des richesses amassées par leurs adverfaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter se trouverent si fort au-deffous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs services que Ferdinand Pizarre ne pouvant les fatisfaire eut recours au même expédient que son frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir & de foumettre différentes provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commanderent quelque-une de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires qui montroient une ardeur & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siecle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi & Pizarre eut la fatisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontents & de la crainte de ses anciens ennemis (1).

On fait le
procès à Al-
magro.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé & livré à toutes les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains ; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avoient servi sous Almagro & plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvoient se confier entièrement, fussent éloignés de Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les

(1) Zarate, *Lib. III, cap. 12.* Gomera, *hist. cap. 141.* Herrera, *decad. 6, Lib. IV, cap. 7.*

formalités ordinaires & condamné à la mort. Sa sentence le frappa de terreur, & quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans faiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses & indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié & des services qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappella à François l'humanité dont il avoit usé envers Ferdinand & Gonzales ses prisonniers dont il avoit épargné la vie malgré les remontrances de ses plus fideles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge & de ses infirmités & de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le tems d'expié ses péchés & de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient servi sous lui, arracherent des larmes de tous les yeux & touchèrent les cœurs les plus durs, dit un historien Espagnol; mais les Pizarres demeurèrent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort étoit inévitable, il reprit la dignité & le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison & ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzième année de son âge. Il laissa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama, alors prisonnier à Lima & qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1).

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux elle y fut apportée par quelques-uns des officiers

1538.
Il est con-
damné.

Et mis à
mort.

1539.
Délibéra-
tions de la
cour d'Espa-
gne sur l'état
du Pérou.

(1) Zarate, *Lib. III, cap. 12*. Gomera, *hist. p. 141*. Vega, *p. 2, Lib. II, cap. 39*. Herrera, *decad. 6, Lib. IV, cap. 9, Lib. V, cap. 12*.

1539.

d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette dernière révolution & qui raconterent les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarres ; leur ambition , leur mépris pour leurs engagemens les plus solennels , leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre qui arriva bientôt après & qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire travailla à effacer ces impressions & à se justifier lui-même & ses freres en représentant Almagro comme l'agresseur. L'empereur & ses ministres sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable , virent clairement les suites funestes qu'on devoit attendre de ces dissensions. Il étoit bien manifeste que tandis que des gouverneurs chargés de l'administration de deux colonies naissantes employeroient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun , le bien public ne seroit plus rien pour eux & les Indiens pourroient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aisé de connoître le mal que de trouver le remede. Les informations qu'on avoit reçues étoient si incomplètes & si suspectes , le lieu de la scene étoit si éloigné , qu'il étoit presque impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devoit suivre & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou l'exécution pouvoit en devenir très-funeste par le changement des circonstances & de la situation des partis.

Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs,

L'empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & presque arbitraires qui , après avoir observé l'état des affaires par lui-même & recherché sur les lieux la conduite des différens chefs fût auto-

risé à établir la forme du gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifient le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caractères. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais si Pizarre étoit mort il étoit muni de provisions qu'il produiroit & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car au même moment où la cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frère Ferdinand fut arrêté à Madrid & renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1).

Tandis que Vaca de Castro se disposoit à partir, des événemens importans se passaient au Pérou. Le gouverneur se regardant après la mort d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelque impartialité, cette contrée étoit assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans & gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti & non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer & à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses frères & ses favoris

1539.

1540.

Pizarre partage le Pérou entre ses partisans.

(1) Gomera, *hist. cap.* 142. Vega, *p.* 11, *Lib. II, cap.* 40. Herrera, *decad. Lib. VIII, cap.* 10, 11, *Lib. X, cap.* 1.

1540.

de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons & les plus mal situés. Les soldats d'Almagro , parmi lesquels étoient plusieurs des premiers aventuriers , à la valeur & à la persévérance desquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ses succès , furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avoient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisoit attacher une valeur exorbitante à ses services & exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendoient , tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrièrent hautement contre l'injustice & la rapacité du gouverneur , tandis que les partisans d'Almagro murmuroient en secret & méditoient leur vengeance (1).

Progrès des
Espagnols.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens , avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup , les uns dans les régions stériles & froides des Andes , les autres dans les bois , les marais & les plaines ; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances & la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili, & malgré le courage des naturels du pays , il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de Saint-Jago , le premier établissement Espagnol dans cette province (2). Mais de toutes les expéditions faites vers ce tems-là , celle de Gonzales Pizarre est la plus mémorable.

(1) Vega, p. 11 , *Lib. III, cap. 2.* Herrera, *decad. 6, Lib. VIII, cap. 5.*

(2) Zarate, *Lib. III, cap. 13.* Ovalle, *Lib. II, cap. 1, &c.*

Le gouverneur ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou personne que ses freres & lui , avoit ôté à Benalcafar , le même qui avoit conquis Quito , le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frere Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des Andes , que les Indiens disoient être abondans en cannelle & autres épices recherchées. Gonzale , aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres , entreprit avec zele cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cens quarante soldats , dont près de la moitié étoient à cheval , avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route , qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes , les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats souffrirent infiniment & perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays , leurs souffrances augmentèrent. Ils essuierent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient , entierement dépourvues d'habitans , ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde , leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espèce de troupes ; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizieme siecle étoient à l'épreuve de tout

1540.
Expédition
mémorable
de Gonzale
Pizarre.

(1) Zarate , *Lib. IV* , *cap. 2.*

1540.

Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persisterent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Il est aban-
donné.
Orellana.

Eloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, & transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'océan & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des deserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès de leur entreprise & de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevait. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd & mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage & son ardeur suppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace

au cours du Napo , il fut porté au sud jusqu'à la grande rivière du Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords , tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route , & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant & de travaux supportés avec non moins de constance , il entra dans l'océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les surmonta de même & arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'isle de Cubagua d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes & l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir , concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or , connu sous le nom de *El-Dorado* , & une république d'Amazones ; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana dépouillé de toutes ces circonstances romanesques mérite cependant d'être remarqué , non-seulement comme une des plus

1540.

(1) Voyez la NOTE XLI.

 1540.

 Situation fa-
cheuse de Pi-
zarre.

belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'océan (1).

 1541.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre lorsqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre si important eût assez de bassesse & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua son absence à quelque accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée des provisions. Enfin il trouva dans ces deserts un officier Espagnol qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur unique ressource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu & tous demandèrent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre affectant d'être tranquille ne combattit pas leurs desirs; mais il se trouvoit alors à douze cens milles de Quito & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur première route, sans être soutenus

(1) Zarate, *Lib. IV*, cap. 4. Gomera, *hist. cap.* 86. Vega, p. 11, *Lib. III*, cap. 4. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IX*, cap. 2-5. Rodriguès *el Maragon y Amazonas*, *Lib. I*, cap. 3.

par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtans & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cens dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse qui dura pendant près de deux ans, & comme Orellana en avoit emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingt à Quito, nuds comme des sauvages, & si exténués par la faim & la fatigue qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes (1).

Mais au lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne conservoient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima où la maison du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le gouverneur avoit laissée au fils, étoit employée à les faire subsister. L'attachement que tous ceux qui avoient servi sous Almagro lui avoient montré s'étoit porté sur son fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractère ouvert & généreux, il sembloit

1541.

Mécontent
temens au
Pérou.

(1) Zarate, *Lib. IV*, cap. 2-5. Vega, p. 11, *Lib. III*, cap. 3, 4, 5-14. Herrera, *decad. 6*, *Lib. VIII*, cap. 7, 8, *Lib. IX*, cap. 2-5, *decad. 7*, *Lib. III*, cap. 14. Piz. Varonès, *illust.* 349, &c.

1541.
Les mécon-
tens pren-
nent le jeune
Almagro
pour leur
chef.

Ils conspi-
rent contre
la vie de Pi-
zarre.

né pour commander ; & comme son pere avoit reconnu en lui-même les inconvéniens du manque d'éducation , il l'avoit fait instruire avec soin : les connoissances qu'il avoit acquises augmentoient le respect qu'avoient pour lui des aventuriers la plupart ignorans sur lesquels il avoit à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouverent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avoient besoin , & le regardant comme leur chef ils étoient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étoient. Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1) & las de traîner une vie à charge à leur chef ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations & aux violences des Pizarres , attendoient avec impatience une occasion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencerent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurèrent pas entierement ignorés & le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paroissoient méditer quelque action désespérée & qui avoient assez de résolution pour l'exécuter. Mais soit intrépidité naturelle ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroissoit mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable , il négligea les avertissemens de ses amis. Soyez tranquilles , leur disoit-il , je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oseroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le tems de laisser mûrir leur projet , &

(1) Voyez la NOTE XLII.

Jean de Herrada , officier de beaucoup de talens qui avoit élevé le jeune Almagro , dirigea leurs mesures avec tout le zele que son attachement pour Almagro lui inspiroit , & avec toute l'autorité que lui donnoit sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avoit sur son pupille.

Un dimanche vingt-sixieme jour de juin vers midi , tems de repos dans tous les pays chauds , Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro , armés de toutes pieces & l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur , en criant , vive le roi , meure le tyran. Les autres conspirateurs , avertis par un signal , se tiennent en armes à différens postes pour les soutenir. Pizarre ordinairement environné d'une suite nombreuse , telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siecle dans lequel il vivoit , n'avoit alors presque personne auprès de lui parce qu'il venoit de se lever de table & que la plupart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passerent les deux premieres cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied de l'escalier , lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur qu'aucun danger n'étonnoit demanda ses armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent , courut jusques sur l'escalier & demanda aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étoient se jetterent par les fenêtres , d'autres tenterent de s'échapper & un petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les con-

 1541,

Et l'assassiné.

1541.

Almagro est
reconnu pour
son successeur.

jurés animés par la vue de l'objet de leur haine les y poursuivirent. Pizarre sans autres armes qu'un bouclier & son épée défendit l'entrée & aidé de son beau-frere Alcantara & de sa petite troupe d'amis, il soutint un combat si inégal avec une bravoure digne de ses anciens exploits & avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous sommes encore assez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés couverts de leur armure se défendoient aisément des coups qu'on leur portoit, tandis que tous les leurs faisoient couler le sang. Alcantara tomba mort aux pieds de son frere. Ses autres amis étoient presque tous blessés mortellement. Le gouverneur, si las qu'il pouvoit à peine manier son épée & ne pouvant plus se défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut sur le champ. Aussi-tôt les assassins coururent dans les rues, leurs épées sanglantes à la main & publiant la mort du tyran. Ils furent joints par environ deux cens de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils assemblèrent les magistrats & les principaux citoyens qu'ils forcèrent de le reconnoître comme le légitime successeur de son pere dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, furent pillés par les soldats qui eurent la double satisfaction de se venger de leurs ennemis & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étoient tombées toutes les richesses du Pérou (1).

Nouvelles
diffensions.

La hardiesse & le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro attirèrent

(1) Zarate, *Lib. IV*, cap. 6-8. Gomera, *hist. cap.* 144, 145. Vega, p. 11, *Lib. III*, cap. 5-7. Herrera, *decad.* 6, *Lib. X*, cap. 4-7. Pizarro, *Var. illust.* p. 183.

sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéroient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre , tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernières années de sa vie , se déclarèrent sans hésiter en faveur d'Almagro ; ils étoient en grand nombre & le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cens des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de commander en personne , il nomma Herrada général. Mais avec de si grandes forces rassemblées en si peu de tems , il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire étoit chère. L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avoit de si grandes obligations remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelque impartialité. La naissance honteuse d'Almagro & l'incertitude du titre sur lequel il fondeoit ses prétentions le faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'autres , comme à Cuzco , on leva l'étendard royal & on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Ces causes de guerre ne seroient pas demeurées long-tems sans activité ; mais elles acquirent plus de force aussi-tôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long & pénible voyage , il fut jetté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan & s'avancant à petites journées par de très-mauvais chemins , il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les événemens dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de gouverneur du Pérou , qui lui donnoient les

Arrivée de
Vaca de Cas-
tro.

Il prend le
titre de gou-
verneur.

1541.

mêmes privilèges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcazar Adelantade ou lieutenant général pour l'empereur dans le Popayan & par Pedro de Puelles qui en l'absence de Gonzale Pizarre avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissemens du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & faire connoître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les officiers Espagnols mécontents de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur souverain en soutenant l'homme à qui ce prince avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur ou préparés par ses insinuations, les sujets fideles se maintinrent dans leurs principes & les avouèrent hautement. Les plus timides laissèrent entrevoir leur façon de penser. Ceux qui étoient encore chance-lans & neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencèrent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr aussi bien que le plus juste (1).

1542.
Conduite
d'Almagro.

Almagro s'aperçut qu'il baissoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans, & pour arrêter les progrès de cette dé-

(1) Benzon, *Lib. III*, cap. 9. Zarate, *Lib. V*, cap. 11. Gomera, cap. 146, 147. Herrera, *decad. 6*, *Lib. X*, cap. 1, 2, 3-7, &c.

fection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cuzco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y étoit assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Herrada qui avoit jusques-là guidé sa jeunesse mourut, & depuis cette époque ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence & maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendoit vers la côte au même tems où Almagro s'avançoit vers Cuzco. Par un stratagème très-simple il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de distinction qui avoit été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faisant placer l'étendard royal devant sa tente il déclara qu'il vouloit remplir en personne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors à une vie pacifique & sédentaire, il montra tout de suite l'activité & le coup-d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en massacrant le gouverneur, ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se rencontrèrent à Chupas, lieu distant d'environ deux cens milles de Cuzco, & combattirent avec toute la violence des guerres civiles & toute la fureur des haines particulieres, animés encore par le desir de la vengeance & les derniers efforts du désespoir. La victoire après avoir demeuré long-tems incertaine se déclara à la fin pour Vaca de Castro. La supériorité

 1542.

Progrès de
Vaca de Castro.

16 Septemb.

Sa victoire.

1542.

du nombre, l'intrépidité du général & les talens militaires de François de Carjaval, officier formé sous le grand capitaine dans les guerres d'Italie & qui jeta dans cette journée les fondemens de sa réputation au Pérou, triompherent de la bravoure des partisans d'Almagro & de celle de leur chef qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause & d'une autre destinée. Le carnage fut grand eu égard au nombre des combattans. Plusieurs des vaincus, & particulièrement ceux qui avoient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cens hommes qui formoient le nombre des combattans des deux armées, il en demeura cinq cens sur le champ de bataille, & le nombre des blessés fut encore plus considérable (1).

Sa sévérité.

Les talens que Vaca de Castro avoit déployés dans le conseil & sur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévère de la justice par caractère, il étoit d'ailleurs persuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rebelles & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers fut publiquement décapité à Cuzco & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'esprit de parti qui avoit jusques-là désolé le Pérou (2).

(1) Zarate, *Lib. IV*, cap. 12-19. Gomera, cap. 148. Vega, p. 11, *Lib. III*, cap. 11-18. Herrera, *decad. 7*, *Lib. I*, cap. 1, 2, 3, *Lib. III*, cap. 1, 2.

(2) Zarate, *Lib. IV*, cap. 21. Gomera, cap. 150. Herrera, *decad. 7*, *Lib. III*, cap. 12, *Lib. VI*, cap. 1.

Pendant que ces scènes violentes se passaient, l'empereur & ses ministres préparèrent des lois à l'aide desquelles ils espèrent ramener la tranquillité dans les établissemens Espagnols du nouveau monde & y introduire un meilleur système de police intérieure. Les conquêtes vastes & rapides des Espagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & suivis de la nation; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Espagne sous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intrigant & l'autre le plus ambitieux de son siècle, avoit été si fort occupée de projets & de guerres avec presque toutes les nations de l'Europe qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter son attention sur des objets éloignés & moins intéressans. Le soin de poursuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de simples particuliers; ces hommes animés par l'amour de la nouveauté, par la passion pour les voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'espérance de mériter le ciel, se jetterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carrière qu'en moins d'un siècle les contrées immenses que possède aujourd'hui l'Espagne dans le nouveau monde furent soumises à son empire. Le gouvernement n'ayant presque point contribué aux frais des expéditions, ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérans s'emparèrent de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terrains qu'ils partageoient suivant de certaines règles comme des établissemens permanens dus à leur valeur.

1542.
 Délibérations de l'empereur sur l'administration de ses états d'Amérique.

1542.

Dans cette première distribution des possessions l'étendue de chacune étoit mal connue; il étoit impossible à l'administration de s'apercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une semblable opération & on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entièrement nouveau & de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux usages établis par des aventuriers qui ne favoient que vaincre.

Un mal sur-tout demandoit le plus prompt remède. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les îles; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne regner bientôt

que sur un vaste desert au lieu de posséder un pays peuplé & susceptible d'amélioration.

1542.

L'empereur & ses ministres étoient persuadés de ces tristes vérités & s'étoient occupés de prévenir la destruction des Indiens qui alloit leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles possessions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems différentes loix dont j'ai fait mention, & par lesquelles on vouloit assurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la distance où étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des soldats qui ne connoissoient aucun frein, avoient empêché jusques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissoit ; les affaires de l'Europe laissoient en ce moment à l'empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique ; non content de délibérer sur cette importante matiere avec ses ministres & les membres de son conseil, il consulta diverses personnes qui avoient résidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du résultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains Barthelemi de Las Casas se trouvoit à Madrid chargé des affaires d'une maison de son ordre. L'empereur le fit appeller (1). Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens il se fût tenu renfermé dans le cloître & ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zele pour ces malheureux les premiers objets de sa compassion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoissance plus suivie qu'il avoit acquise de leurs calamités. Il saisit vivement

Personnes
dont il prend
conseil.

(1) Remesal, *hist. de Chiapa*, p. 146.

1542.

cette occasion de rappeler ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens , avec l'éloquence vive & naturelle d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les scènes qui avoient frappé tant de fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espece humaine dans le nouveau monde , en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançoit ; il peignit des plus vives couleurs les nations Indiennes emportées presque entières en moins de cinquante ans dans les isles , & cette dévastation s'étendant sur le continent avec la même rapidité ; il attribua ces calamités aux exactions , à la cruauté de ses compatriotes & à l'esclavage des Américains. Il soutint que leur liberté seule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne se contenta pas des discours qu'il prononça sur ce sujet & de la force d'éloquence qu'il y déployoit. Il composa à cette occasion son traité célèbre de la destruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte avec les circonstances les plus horribles , & vraisemblablement avec quelque exagération , la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols.

Ses soins
pour réformer
les abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries ; mais ses vues s'étendoient au-delà de celles de Las Casas. Il conçut que pour donner à ses possessions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient susceptibles , il ne suffisoit pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissaient , mais qu'il falloit sur-tout y borner le pouvoir & les usurpations de ses propres sujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de si grands services à leur pays étoient pour la plupart de basse naissance & d'un ordre de citoyens qui ne paroissent mériter aucune distinction

(1) Remesal, p. 192, 199.

aux yeux du monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'eux avoient rapportées dans leur patrie excitoient la jalousie dans un siècle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-dessus de leur état & le disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées étoient d'une étendue immense (1), & si le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du sol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puissans pour de simples sujets. Il paroissoit à Charles également nécessaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être soutenus par une forme d'administration plus vigoureuse que celle qui jusqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

C'est dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant plusieurs dispositions salutaires sur la constitution & les pouvoirs du conseil des Indes, sur l'étendue de la juridiction & l'autorité des audiences royales, sur l'administration de la justice & sur toutes les parties du gouvernement ecclésiastique & civil. Ces loix furent généralement approuvées ; mais on y joignit des réglemens qui excitèrent une alarme universelle & causèrent les plus violentes agitations, tels que les suivans.

Nouveaux
réglemens,

Les *repartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne passeroient plus à sa veuve ou à ses enfans, mais retourneroient à

(1) Voyez la NOTE XLIII.

1542

la couronne. Les Indiens feroient désormais exemptés de service personnel & ne feroient obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs feroit fixé & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute personne qui auroit été ou étoit actuellement dans quelque emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux & monasteres feroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession, & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro feroit dépouillé aussi de ses terres & de ses Indiens qu'on confisqueroit au profit du roi (1).

Remontrances de ses ministres contre ces réglemens.

Tous les ministres Espagnols jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens, funestes, selon eux, aux colonies naissantes. Ils représentèrent que le nombre des Espagnols qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau monde étoit si petit qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés, sans le secours des Indiens; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels, & que l'indolence de ces peuples & leur aversion pour le travail ne pouvoient être surmontées par l'appât du gain & des récompenses; qu'à l'instant où les maîtres n'auroient plus le droit d'imposer une tâche & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail cesseroit, & que toutes les sources de richesses qui avoient commencé à couler d'Amérique en Espagne se fermeroient pour jamais. Mais

(1) Herreta, *decad.* 7, *lib.* VI, *cap.* 5, Fernandès, *hist.* *lib.* I, *cap.* 1, 2.

Charles, attaché dans tous les tems à ses opinions & frappé fortement alors des désordres qui regnoient en Amérique, voulut risquer l'application d'un remede même dangereux & persista dans la résolution de publier ses nouvelles loix. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique en qualité de visiteur ou surintendant de ce pays, où il seroit chargé de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blasco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi, & pour fortifier son administration on établit une audience royale à Lima où quatre jurisconsultes estimés devoient exercer les fonctions de premiers juges (1).

Le surintendant & le vice-roi partirent en même-tems ; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéressoit tous les Espagnols établis en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvelle Espagne s'étoit depuis si long-tems accoutumée à respecter les loix & l'autorité sous l'administration prudente & ferme de Mendoza, que quelque aversion qu'on y eût pour les loix nouvelles & quelques mauvais effets qu'on en craignît il ne se fit aucune tentative pour en empêcher la publication ni aucun acte de violence contraire à la soumission due au souverain. Les magistrats & les principaux habitans se contenterent d'exposer au vice-roi & au surintendant dans de respectueuses remontrances les conséquences

 1542.

 1543.
 Vice-roi envoyé au Pérou.

 1544.
 Effets de ces réglemens dans la nouvelle Espagne.

(1) Zarate, *Lib. III*, cap. 24. Gomera, *cap. 151*, Vega, *P. 2*, *lib. III*, cap. 20.

1544.

funestes des nouveaux réglemens. Heureusement pour eux une longue résidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoissance de l'état du pays, de ses intérêts & de ses ressources; & Sandoval, quoique nouvellement appelé à l'administration montra une modération rare parmi ceux qui se trouvent pour la première fois revêtus du pouvoir. Ils s'engagerent l'un & l'autre à suspendre l'exécution des dispositions qui bleffoient le plus les Mexicains, & non-seulement ils consentirent à ce que les habitans de la nouvelle Espagne envoyassent une députation à ce sujet; mais ils appuyèrent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intégrité rendoient si capables de juger avec discernement des objets qui étoient sous leurs yeux, se relâcha assez de la rigueur de ses loix pour rendre à la colonie sa première tranquillité (1).

Et au Pérou.

Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuse & l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérans de ce royaume, nés dans les dernières classes des citoyens, plus éloignés de la métropole & enivrés par les immenses richesses qu'ils avoient acquises en si peu de tems, s'abandonnoient à une plus grande licence. Au milieu du renversement général de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie ne pouvoient voir sans répugnance & sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le

(1) Fernandès, *hist. lib. I, cap. 3, 4, 5*. Vega, *P. 2, lib. III, cap. 21, 22*, Herrera, *decad. 7, lib. V, cap. 7, lib. VII, cap. 14, 15*. Torquemad. *Mond. ind. lib. V, cap. 13*.

pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la seule idée de se soumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux , de services & de souffrances. Dès que les réglemens nouveaux furent connus dans les divers établissemens , les habitans s'assemblerent , les femmes en larmes & les hommes se récriant contre l'injustice & l'ingratitude du souverain qui les privoit de leurs biens sans les avoir entendus. Est-ce là , disoient-ils , la récompense due à des citoyens qui sans le secours de l'état , à leurs propres frais & par leur valeur , ont soumis à la couronne de Castille des territoires si riches & si étendus ? Est-ce là le prix de tant de maux que nous avons soufferts , de tant de dangers que nous avons courus pour servir la patrie ? Quel est parmi nous celui qui ait assez bien mérité de son pays ou dont la conduite ait été assez irréprochable pour qu'on ne puisse pas le condamner en vertu de quelque'une des clauses de ces nouvelles loix , conçues en termes si vagues & si généraux ? Ne paroissent-elles pas rédigées pour servir d'autant de pièges auxquels il est impossible d'échapper ? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité , & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir , & punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter ? Les conquérans d'un grand empire au lieu des récompenses & des distinctions qu'ils avoient si bien méritées seroient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes & de leurs enfans & forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourroient arracher à une cour in-

1544.

grate (1). Nous ne sommes plus en état, continuoient-ils ; d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissemens plus solides ; notre santé affoiblie par l'âge & nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active ; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice de nos droits & pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (2).

Révolte pré-
venue par la
modération
de Vaca de
Castro.

De pareils discours proférés avec toute la véhémence de la passion & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits que tout se disposoit aux plus grandes violences. Les mécontents commencèrent à tenir conseil en différens endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi & des magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage dans le moment en les flattant de l'espérance qu'aussi-tôt que le vice-roi & les juges seroient arrivés ils se prêteroiient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroissoit nécessaire d'avoir quelque égard aux représentations des colonies & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation & les ramener à l'obéissance en leur inspirant quelque confiance en leurs supérieurs.

Méconten-
tement aug-
menté par la
conduite du
vice-roi,

Mais sans un profond discernement, sans des manières conciliantes & une grande souplesse de caractère, un vice-roi ne pouvoit suivre un pareil plan, & malheureusement Nugnès Vela n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires aux hom-

(1) Herrera, *decad.* 7, *lib.* VII, *cap.* 14, 15.

(2) Gomera, *cap.* 152. Herrera, *decad.* 7, *lib.* VI, *cap.* 10, 11. Vega, *p.* 21 *lib.* III, *cap.* 20-22, *lib.* IV, *cap.* 3, 4.

mes qui gouvernent , excepté l'intégrité & le courage ; encore la première dégénérerait-elle souvent en dureté & la seconde en obstination ; de sorte que dans les circonstances où il étoit placé elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès il se regarda comme simple exécuteur des ordres qu'il apportoit , sans se croire autorisé à en tempérer la rigueur , & sans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays , il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

Dans toutes les villes où il passa il rendit la liberté à tous les Indiens , priva tous ceux qui remplissoient quelque emploi de leurs terres & de leurs travailleurs ; & voulant donner lui-même l'exemple il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé à porter son bagage dans sa route vers Lima. L'étonnement & la consternation le précédèrent ; mais il craignit si peu d'accroître l'un & l'autre , qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de son souverain & non pour les altérer & les affaiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable , beaucoup de hauteur dans sa conduite , de l'arrogance , un ton tranchant dans toutes ses discussions , & cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rebellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même , sans égard pour le rang qu'il venoit d'oc-

1544.

Les mécon-
tens choisif-
sent Gonzale
Pizarre pour
chef,

cuper & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jetté en prison comme un criminel (1).

Mais quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspirée de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontents si ceux-ci n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou tous les Espagnols avoient jetté les yeux sur Gonzale Pizarre comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des Colons, qui le soutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzale avec moins de talens que ses freres avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers sa famille étoit sans cesse présente à son esprit. Ferdinand étoit prisonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi & retenus à bord de sa flotte. Lui-même se trouvoit réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarres avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces pensées le pouffoient à la vengeance & l'excitoient à défendre les droits de sa famille dont il se regardoit comme le dépositaire & l'héritier. Mais comme un Espagnol se dépouille difficilement de ce respect pour son souverain qui lui est comme naturel, la seule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui

(1) Zarate, *lib. IV*, cap. 23, 24, 25. Gomeira, cap. 153-155. Vega, *P. 2*, *lib. IV*, cap. 4, 5. Fernandès, *lib. I*, cap. 6-10,

faisoit

faisoit horreur. Il hésita long-tems & il restoit encore irrésolu lorsque les violences du vice-roi, le vœu général de ses compatriotes & la certitude de se voir bientôt lui-même victime de la sévérité des loix nouvelles le déterminèrent à quitter Chuquifaca de la Plata, lieu où il faisoit sa résidence, pour se rendre à Cuzco. Tous les habitans vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des transports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la première chaleur de leur zèle, ils le nommèrent procureur-général des affaires de la nation au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargèrent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, & sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autorisèrent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats, saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontents réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué attirèrent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui dispoisoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les

Différens
entre le vice-
roi & les ju-
ges de l'au-
dience.

(1) Zarate, *lib. V, cap. 1*. Gomera, *cap. 156, 157*. Vega, *p. 2, lib. IV, cap. 4-12*. Fernandès, *lib. I, 12-17*. Herrera, *decad. 7, lib. VII, cap. 18, &c. lib. VIII, cap. 1-5*.

154.

juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (1); mais aussitôt qu'ils commencèrent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens débats sur les limites de leur juridiction & la contrariété de leurs opinions fut telle que bientôt l'éloignement se changea en haine ouverte. Les juges traversoient le vice-roi dans toutes ses mesures, mettoient en liberté les prisonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défense des mécontents & applaudissoient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçoit, elles se disputoient l'une l'autre l'autorité. Les magistrats l'emportèrent à la fin. Le vice-roi universellement haï, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais & conduit à une île déserte sur la côte pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

Le vice-roi
est emprison-
né.

Desseins de
Pizarre.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité suprême donnèrent une déclaration qui suspendoit l'exécution des loix dont on se plaignoit & envoyèrent un message à Pizarre pour le requérir de licentier ses troupes & de se rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, d'autant, ajoutoient-ils, qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontents pouvoient désirer. Ces magistrats ne pouvoient guere se flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace & d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jettter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Cependant leur président, esprit remuant & hardi, entretenoit vraisemblablement

(1) Gomera, *cap.* 171.

une correspondance secrète avec Pizarre & nourrissoit le projet que depuis il exécuta de se dévouer entièrement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale & l'anarchie, suites naturelles d'événemens si singuliers & si inattendus, ouvroient une vaste carrière à Pizarre. Il se voyoit à portée de s'emparer du pouvoir suprême & ne manquoit pas de courage pour se saisir de l'objet que la fortune lui présentait. Carvajal, son conseil & son guide, voyoit depuis long-tems ce but comme le seul auquel Pizarre devoit tendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi dans les établissemens Espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général & requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une commission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cens hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita ou parut hésiter. Carvajal impatient & impétueux dans toutes ses opérations entre de nuit dans la ville, saisit plusieurs officiers de distinction ennemis de Pizarre & les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commission qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité absolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée en pompe dans la ville & prit possession de sa nouvelle dignité (1).

1544.

Il s'empare
de l'autorité.

(1) Zarate, *lib. V*, cap. 8-10. Vega, *p. 2*, *lib. IV*, cap. 13-19. Gomera, cap. 159-163. Fernandès, *lib. I*, cap. 18-25. Herrera, *decad. 7*, *lib. VIII*, cap. 10-20.

1544.
28 Octobre.
Le vice-roi
recouvre sa
liberté.

Mais au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des loix & de l'autorité & s'abandonnant sans frein à tous leurs caprices on vit les événemens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conseil, pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre & que lui-même & tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant il éleva l'étendard royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui regnoit à Cuzco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncèrent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un usurpateur & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme

(1) Zarate, *lib. V, cap. 9*. Gomera, *cap. 165*. Fernandès, *lib. I, cap. 23*. Herrera, *decad. 7, lib. VIII, cap. 15*.

une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1).

Pizarre quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrémités de l'empire ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi incapable de lui résister se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes européennes n'auroient pu soutenir (2). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoiqu'agé de près de quatre-vingt ans montrait toute l'activité & toute la vigueur d'un soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le poursuivre ; mais désespérant de l'atteindre il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit rassemblé de grandes forces dans les provinces

1544.

1545.
Pizarre marche contre lui.

(1) Zarate, *lib. V*, cap. 18. Gomera, *cap.* 169. Herrera, *decad.* 7 ; *lib. IX*, cap. 27.

(2) Voyez la NOTE XLIV.

1545.

méridionales de l'empire , tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (1).

Défaite du
vice-roi.

Nugnès par son activité & avec le secours de Benalcazar eut bientôt rassemblé quatre cens hommes dans le Popayan. Il conservoit au milieu de ses désastres la même élévation d'esprit & le même sentiment de sa dignité. Il rejeta avec dédain l'avis de quelques-uns de ses partisans qui le pressoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement & déclara que l'épée seule pouvoit décider une querelle avec des rebelles.

1546.

Dans cette résolution il se mit en marche pour Quito. Pizarre se confiant à la supériorité du nombre & encore plus à la discipline & à la valeur de ses troupes s'avança à sa rencontre.

18 Janvier.

Le combat fut sanglant , les deux partis se disputant la possession d'un grand empire & la destinée des chefs ainsi que la fortune des soldats dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus régulièrement & avec plus d'ordre ébranlèrent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un soldat & tint long-tems la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ses troupes devint générale. On les poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes rassemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontières du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte , sous le commandement de Pedro

Il est tué.

(2) Zarate , *lib. V*, 15 , 16 - 24. Gomera , *cap.* 167. Vega , *p.* 2 , *lib. IV* , *cap.* 25-28. Fernandès , *lib. I* , *cap.* 34 , 40. Herrera , *decad.* 7 , *lib. VIII* , *cap.* 16 , 20-27.

de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme par où se faisoit la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou (1).

Après une victoire si décisive Pizarre & ses troupes passèrent quelques-tems à Quito & dans les premiers transports de leur joie ils se livrèrent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais au milieu de cette dissipation le chef & ses amis étoient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux & de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que dans la carrière où il étoit entré il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito il fit de nouvelles instances & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême, écrit-il à Pizarre à cette occasion, au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur ; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain ; vous avez attaqué son représentant ; vous l'avez défait en bataille rangée & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes ni qu'aucune reconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincère. Ne laissez

1546.

On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou.

(1) Zarate, *lib. V*, cap. 31, 32. Gomera, *cap.* 170. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, cap. 33, 34. Fernandès, *lib. I*, cap. 51-54. Herrera, *decad.* 7, *lib. X*, cap. 12, 19, 22, *decad.* 8, *lib. I*, cap. 1-3. Benzo, *lib. III*, cap. 12.

1546.

plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Pérou, qu'il vous est facile de ménager par des concessions de terres & d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse & par la création de quelques titres d'honneur semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des privilèges & des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez à ceux qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya ou fille du soleil qui a les droits les plus prochains à la couronne des incas; vous engagerez les anciens habitants du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne & repousser aisément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le juriconsulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance, seconda fortement les exhortations de Carvajal & employa toute son érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite personnel (1).

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put

(1) Vega, p. 2, lib. IV, cap. 40. Fernandès, lib. I, cap. 34, lib. II, cap. 13, 49. Herrera, decad. 8, lib. II, cap. 10.

cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais heureusement pour le repos du genre humain peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talent nécessaires pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation il envoya en Europe un officier de distinction chargé de présenter sa conduite & l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ses ministres à lui laisser la place qu'il occupoit.

Tandis que Pizarre délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les ministres Espagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus, mais ils étoient instruits de la révolte contre le vice-roi, de son emprisonnement & de l'usurpation de Pizarre. Une résolution si alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il se trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuse ligue de Smalkalde. Dans cette situation, une des plus critiques de son regne, il laissa à son fils Philippe & aux ministres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne le soin de calmer les défordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre & de ses partisans parut si contraire aux devoirs de sujets envers leur souverain que le plus grand nombre des

1546.

Délibérations
du mi-
nistère Espa-
gnol.

1546.

ministres vouloit qu'on les déclarât sur le champ rebelles & qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la premiere chaleur de leur zele & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obstacles sans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées Espagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Espagne épuisée d'hommes & d'argent par une longue suite de guerres où l'avoit jettée l'ambition inquiète de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'étoit pas possible de porter à une si grande distance un assez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du sud, la route du Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable & le chemin à Quito par terre au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenses, mal-sains, déserts, ou habités par des nations sauvages & ennemies, offroit des dangers & des difficultés insurmontables. Enfin le passage à la mer du sud par le détroit de Magellan étoit si long, si incertain & si peu connu dans ce siècle qu'on ne pouvoit compter sur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les ministres se virent donc obligés d'abandonner le système que leur zele leur avoit d'abord suggéré & d'essayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenoit de présenter sa conduite aux yeux de l'empereur sous un jour favorable prouvoit qu'il conservoit encore quelques sentimens de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance & en lui accordant assez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelque indulgence, on pouvoit encore le rappeler à son devoir, ou bien les sentimens de fidélité naturels aux Espa-

gnols pouvoient se réveiller parmi ses partisans & les déterminer à abandonner un usurpateur.

Le succès de cette négociation aussi importante que délicate dépendoit entièrement de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique qui n'avoit d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avoit été chargé en quelques occasions d'affaires importantes dans lesquelles il avoit réussi & déployé un caractère insinuant & doux joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hautement ce choix & lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employoit qu'au sujet à qui elles étoient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la foiblesse de sa constitution & la crainte des fatigues d'un long voyage & du séjour dans un climat mal-sain, naturelle à un homme qui n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animoit, il refusa un évêché qu'on lui offroit pour donner à son caractère plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, &

1546.

Gasca est
envoyé au
Pérou en qua-
lité de prési-
dent de l'au-
dience de
Lima.

Sa modéra-
tion.

(1) Fernandès, *lib. II, cap. 17.*

1546.

Pouvoirs
dont il est re-
vêtu.

comme il alloit exercer en Amérique un ministère de paix & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1).

Mais en montrant tant de désintéressement & de modération, relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui seroit impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, & que tout le succès de sa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtit d'une autorité sans bornes & que sa juridiction s'étendît à toutes les personnes & à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour réduire les mécontents & les rebelles, à lever des troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres Espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inséparables de la royauté & refusoient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ses ministres. Par la nature de sa place Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles

(1) Zarate, *liv. IV*, cap. 6. Gomera, cap. 174. Fernandès, *lib. II*, cap. 14. Vega, P. 2, *lib. V*, cap. 1. Herrera, *decad. 8*, *lib. I*, cap. 4, &c.

n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gasca content de cette preuve récente de la confiance de son maître, sans argent & sans troupes, hâta son départ pour aller appaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia, officier de marque, posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gasca se montrait si pacifique, sa fuite étoit si peu nombreuse & son titre si modeste qu'il n'effraya personne & qu'il fut reçu avec beaucoup de respect. De Nombre de Dios, il s'avança à Panama & fut reçu de même par Hinojosa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par son souverain comme un messager de paix & non comme un ministre de vengeance, qu'il venoit redresser tous leurs griefs, révoquer les loix qui les avoient alarmés, pardonner les fautes passées & rétablir l'ordre & la justice au Pérou. Sa douceur, la simplicité de ses manières, la sainteté de son état & un air de candeur aimable lui gagnèrent la confiance. Le respect dû à une personne revêtue d'une autorité légale & agissant en vertu d'une commission du souverain commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque tems ne connoissoient qu'une autorité usurpée. Hinojosa, Mexia & plusieurs autres officiers de distinction, à chacun desquels Gasca s'étoit adressé séparément, furent gagnés & n'attendirent qu'un prétexte pour se déclarer hautement en sa faveur (2).

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 16-18.

(2) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 21, &c. Zarate, *lib. VI*, *cap.* 6, 7. Gomera; *cap.* 175. Vega, *P.* 2, *lib.* V, *cap.* 3.

1546.
Procédés
violens de
Pizarre.

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même-tems informé de la nature de sa mission & qu'il fût que le président offroit un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou & promettoit la révocation des loix qui avoient causé le mécontentement, au lieu de recevoir avec reconnoissance la grace qu'on lui offroit, il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur, & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou & de l'empêcher d'y exercer aucune juridiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie, comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission firent connoître les intentions de Pizarre au président & lui signifient en son nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Espagne. Ils portèrent aussi à Hinojosa des instructions secrètes par lesquelles Pizarre l'autorisoit à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pezos s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le fer ou par le poison (1).

Diverses circonstances pouissoient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à l'autorité suprême, il ne pouvoit soutenir la pensée de redevenir simple particulier. Connoissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les ou-

(1) Zarate, *lib. VI*, cap. 8. Fernandès, *lib. II*, cap. 33, 34. Herrera, *decad. 3*, *lib. II*, cap. 9, 10.

trages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, aussi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gasca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de six mille Espagnols établis au Pérou (1). En se mettant à leur tête il se croyoit assuré de s'élever jusqu'à l'indépendance si la cour d'Espagne lui refusoit ce qu'il demandoit. Mais il s'apercevoit que ceux en qui il se fioit le plus étoient déjà tentés de l'abandonner. Hinojosa épouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son souverain & incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrète, reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servoient sous ses ordres l'imiterent. L'exemple fut si puissant qu'il entraîna même les députés envoyés du Pérou & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers & en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison & le condamna à mort (2). Ces formes toutes ridicules qu'elles étoient.

1546.

1547.
Pizarre se
détermine à
la guerre.

(1) Herrera, *decad.* 8, *lib.* III, *cap.* 1.

(2) Fernandès, *lib.* II, *cap.* 55. Vega, *P.* 2, *lib.* V, *cap.* 7. Herrera, *decad.* 8, *lib.* III, *cap.* 6.

1547.

en pareilles circonstances, imposèrent aux aventuriers ignorans qui remplissoient le Pérou en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs
de Gasca.

Gasca de son côté voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission, mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres établissemens Espagnols du continent.

Avril.

Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout, & sans tenter aucune descente, ils rendirent un service plus grand à Gasca en mettant à terre en différens endroits des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale & de la révocation des derniers édits & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractère doux du président. L'effet de ces instructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontents de l'administration violente de Pizarre ou qui conservoient quelques sentimens de fidélité pour leur souverain commencèrent à méditer leur défection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouvoient alors injuste. Centeno laissant la caverne où il étoit demeuré caché, rassembla environ cinquante de ses partisans & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cuzco. Une attaque de nuit où il déploya autant de valeur que de talent le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cens hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux,

Insurrection
de Centeno.

drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux (1).

 1547.

Pizarre quoiqu'étonné à la vue de deux ennemis qui s'avançoient, l'un par mer, l'autre par terre, dans un moment où il se croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats il marcha avec une extrême rapidité. Mais chaque jour au matin il voyoit ses troupes diminuées par la désertion qui se faisoit pendant la nuit, & quoique devenu soupçonneux à l'excès & punissant sans remission ceux qu'il soupçonnoit, il ne put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à vue de l'ennemi à Huarina près du lac Titiaca il n'avoit plus que quatre cens soldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entièrement sur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ses partisans, qui sentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime désespéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux il n'hésita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort du double que lui. Les royalistes ne chercherent pas à éviter le combat, qui fut le plus obstiné & le plus sanglant qu'on eût rendu jusques-là au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre & la supériorité des talens militaires de Carvajal l'emportèrent sur le nombre; la victoire fut complète, le butin

Pizarre marche contre lui.

20 Octobre

(1) Zarate, *lib. VI*, cap. 13-16. Gomera, *cap.* 180, 181. Fernandès, *lib. II*, cap. 28, 64, &c.

1547.

immense (1) & le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour (2).

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens las de son gouvernement tyrannique avoient arboré l'étendard du roi. Aldana avec un détachement de soldats de la flotte avoit pris possession de la ville. Vers ce même tems (3), le président avoit débarqué à Tumbès avec cinq cens hommes. Encouragés par sa présence tous les pays voisins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cuzco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le Président voyant son armée se renforcer rapidement s'avanca dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées & recevoit ceux qui se présentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montrait de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses

Il s'avance
vers Cuzco.

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *lib. VII*, cap. 2, 3. Gomera, *cap. 181*. Vega, *P. 2*, *lib. 18*, *66*.
Fernandès, *lib. II*, cap. 79. Herrera, *decad. 8*, *lib. IV*, cap. 1, 2.

(3) Zarate, *lib. VI*, cap. 17.

troupes la fertile vallée de Xauxa sur la route de Cuzco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats & les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre, enivré du succès qui avoit jusques-là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses officiers & Carvajal lui-même (2) fussent d'avis d'accepter les offres du président, c'est-à-dire, une amnistie générale & la révocation des loix dont on se plaignoit (3). Gasca ayant tout fait pour éviter de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, se mit en marche pour Cuzco à la tête de seize cens hommes.

Pizarre se tenant assuré de la victoire laissa les royalistes passer sans obstacle toutes les rivières qui coulent entre Guamanga & Cuzco & s'avancer jusqu'à quatre lieues de cette capitale, se flattant que leur défaite dans une pareille situation qui leur rendoit la retraite impossible termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi; Carvajal choisit le terrain & disposa les troupes avec le discernement & les profondes connoissances militaires qui distinguoient toutes ses opérations. Les deux armées s'avançant lentement l'une contre l'autre présentoient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & jusqu'aux simples soldats étoient habillés d'étoffes de soie ou de

1547.

29 Décemb.

1548.

Les deux partis se préparant au combat.

9 Avril.

(1) Zarate, *lib. VII*, cap. 1. Fernandès, *lib. II*, cap. 77, 82.

(2) Voyez la NOTE XLVI.

(3) Zarate, *lib. VII*, cap. 6. Vega, *P. 2*, *lib. V*, cap. 27.

1548.

brocards & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

L'armée de Gasca n'étoit pas brillante, mais présentoit un coup d'œil non moins singulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cuzco & d'un grand nombre d'Ecclésiastiques, parcouroient les rangs répandant des bénédictions & encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir.

Pizarre abandonné de ses troupes.

L'action étoit près de commencer lorsqu'on vit Cepeda donner des éperons à son cheval & galoper vers le président auquel il se rendit. Garcilasso de la Vega & d'autres officiers considérables suivirent son exemple. Leur défection frappa tout le reste d'étonnement. La confiance mutuelle sans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force se perdit tout à coup. La défiance & la consternation se répandent de rang en rang; quelques-uns se dérobent en silence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre passe du côté des royalistes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs emploient en vain l'autorité, les menaces & les prières. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entièrement dispersé. Pizarre se voyant perdu sans ressource demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reste-t-il? rien, répond l'un d'eux, que de nous jeter au milieu de nos ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil & avec une lâcheté qui démentoit son ancienne réputation, il se rendit à

(1) Zarate, *lib. VI, cap. 2.*

un des officiers de Gasca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

Gasca heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus distingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois*. Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gaieté grossière & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda plus criminel que l'un & l'autre auroit eu la même destinée; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne & mourut dans sa prison (1).

Dans les détails que les historiens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de suite, on remarque plusieurs circonstances si frappantes & qui indiquent des mœurs si singulières qu'elles méritent de fixer notre attention.

Quoique les conquérans du Pérou fussent des hommes des dernières classes de la société & que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des

1548.

Pris.

Et mis à mort.

Point de trou-
pes payées
dans les guer-
res civiles du
Pérou.

(1) Zarate, *lib. VII, cap. 6, 7, 8*. Gomera, *cap. 135, 136*. Vega, *P. 2, lib. V, cap. 30, &c.* Fernandès, *lib. II, cap. 86, &c.* Herrera, *decad. 8, lib. IV, cap. 14, &c.*

1548.

aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputoient l'autorité il ne se trouvoit pas un seul homme qui servît pour une paie. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays, conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs chacun se déterminoit selon son propre jugement ou ses affections, regardoit son général comme son compagnon de fortune, & se feroit cru dégradé en recevant une solde de lui. Leurs chefs devoient la plupart leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naissance, & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens (1).

Entretien
des troupes
extrêmement
dispendieux.

Mais ces troupes servant ainsi sans aucune paie régulière, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même passion il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens recevoient encore du chef auquel ils se donnoient des sommes considérables. Il en coûta cinq cens mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (2). Gasca en dépensa neuf cens mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rebelles (3). Les concessions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récom-

Récompenses excessives
aux particuliers.

(1) Vega, P. 2, lib. IV, cap. 38-41.

(2) Fernandès, lib. II, cap. 54.

(3) Zarate, lib. VII, cap. 10. Herrera, decad. 8, lib. V, cap. 7.

penſe après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeda pour l'adreſſe & la perfidie qu'il avoit montrées à perſuader à la cour de l'audience royale de donner ſa ſanction à l'uſurpation de Pizarre obtint une conceſſion qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (1). Hinojoſa , qui ſe détacha un des premiers de Pizarre & livra à ſon ennemi la flotte qui décida du deſtin du Pérou , obtint en terres un revenu de deux cens mille pezos (2). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompénſoit les ſimples ſoldats en proportion.

Des changemens de fortune ſi rapides produiſoient les effets qu'on devoit en attendre & donnoient naiſſance à de nouveaux beſoins & à de nouveaux deſirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout à coup le goût de la profuſion & ſ'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus baſſe crapule occupoit les uns , les autres ſe livroient au luxe le plus diſpendieux (3). Le dernier ſoldat au Pérou ſe ſeroit cru dégradé en marchant à pied, & malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque , chacun vouloit en avoir un avant de ſe mettre en campagne. Mais quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de ſupporter les fatigues du ſervice, ils affrontoient le danger & la mort avec la même intrépidité , & animés par l'eſpérance de nouvelles récompénſes ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Avec leur courage ils conſerverent toute leur première

1548.

Profuſion &
luxe des mi-
litaires Eſpa-
gnols.

Férociété de
leurs guerres
civiles.

(1) Gomera , *cap.* 164.

(2) Vega , *P.* 2 , *lib.* VI , *cap.* 3.

(3) Herrera , *decad.* 5 , *lib.* II , *cap.* 3 , *decad.* 8 , *lib.* VIII , *cap.* 191.

1548.

férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé aux accusations. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presque autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

Leur mau-
vaïse foi à ob-
server les
traités.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement & la droiture qui domine dans le caractère Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entièrement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui ne violât tous ses engagements. Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzale Pizarre furent les premiers à l'aban-

(1) Voyez la NOTE XLVII.

donner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avoit choisi entre tous les officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetterent leurs armes sans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général & si peu dissimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme & qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne sent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises : ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

A la mort de Pizarre tous les mécontents mirent bas les armes & la tranquillité parut entièrement rétablie ; mais deux objets intéressans demandoient encore l'attention du président. L'un étoit de trouver sur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui remplissoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles, l'autre d'accorder des récompenses convenables à ceux à la fidélité desquels il devoit ses succès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diege Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la rivière de la Plata. La réputation de ces chefs & l'espérance

1548.

Gasca cherche des occupations pour ses soldats.

1548.

Il partage
les terres aux
Espagnols qui
l'ont aidé
dans sa con-
quête.

d'améliorer leur sort dans des pays nouveaux; attira sous leurs drapeaux la soldatesque la plus indigente & la plus emportée & bannit presque entièrement de la colonie cet esprit de mutinerie que Gasca redoutoit.

La seconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *repartimientos* ou distributions de terres & d'Indiens qui restoient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rebelles ou des confiscations prononcées contre eux, passaient deux millions de pezos en revenu annuel⁽¹⁾. Gasca devenu maître de disposer de cette immense propriété conserva le même désintéressement qu'il avoit montré jusques-là & n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de sollicitateurs & la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services & les récompenses qu'il attendoit, les prétentions de tous étoient si exorbitantes qu'il devenoit impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention, & pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les droits de chacun il se retira avec l'archevêque de Lima & un seul secrétaire dans un village situé à douze lieues de Cuzco. Là il employa plusieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendants, selon l'importance des services que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de son décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

24 Août.
Mécontentement causé
par cette distribution.

L'indignation fut aussi grande que l'avoit prévu Gasca. La

(1) Vega, p. 2, lib. IV, cap. 4.

vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie, des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes, ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1).

Gasca cependant considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontents en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & les flattant tous; mais afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passageres qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétablissant une administration régulière dans toutes les parties de l'empire. Il introduisit l'ordre & la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens sur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppression & les faire instruire dans les principes de la religion sans priver les Espagnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainsi rempli sa mission, Gasca

1548.

 1549.
 Il rétablit
 l'ordre.

 1550.
 Et part pour
 l'Espagne.

(1) Zarate, *lib. II, cap. 9.* Gomera, *cap. 187.* Vega, *P. 2, cap. 1, &c.* Ferrandès, *P. 2, lib. I, cap. 1, &c.* Herrera, *decad. 8, lib. IV, cap. 17, &c.*

1550.

desirant de retourner à sa vie privée commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale & fit voile pour l'Espagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernières années il n'avoit été fait aucune remise au trésor du roi, il emportoit avec lui treize cens mille pezos épargnés sur le revenu public par son économie & le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

Comment il
y est reçu.

Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritoient ses talens & des vertus aussi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse & son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquoient & créa, pour ainsi dire, les instrumens propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit jusques-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dus à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avoit jusqu'alors séduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelque autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intégrité. Il avoit partagé à ses compatriotes des possessions d'une étendue & d'un revenu immense & il demeura

(1) Fernandès, *lib. II, cap. 18.*

roit dans sa première pauvreté; en même-tems qu'il rapportoit au trésor royal des sommes immenses, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit contractées pendant son expédition (1). Tant de mérite & de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia & cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde.

Malgré les sages réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie & de désordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur espérance & disposés à faire éclater leur mécontentement & tant de soldats mutins prêts à les suivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais comme ces orages ne furent que passagers & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainsi dire nationaux, les détails en seroient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée, & en emportant les humeurs vicieuses qui les avoient causés, ils contribuèrent à la fin à fortifier la société qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, plusieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers sans frein que la renommée de leurs succès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns des autres.

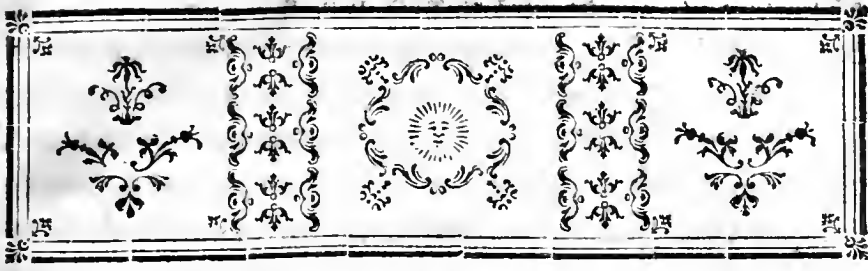
(1) Manuscrit entre les mains de l'auteur.

1550.

Chaque parti triomphant alternativement mettoit à mort ou bannissoit ses adversaires. Il ne resta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans & les plus disposés à se renfermer dans le cercle d'une industrie paisible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés aussi solidement établie que dans aucune autre colonie Espagnole.

Fin du Livre sixieme.





L'HISTOIRE

D E

L'AMÉRIQUE.



LIVRE SEPTIEME.

LA conquête du Mexique & du Pérou étant l'événement le plus éclatant & le plus intéressant de l'histoire de l'Amérique, un tableau des institutions politiques & des mœurs nationales de ces deux grands empires présente aux yeux d'un observateur intelligent l'espèce humaine dans une époque singulière de ses progrès (1).

Lorsqu'on compare le Mexique & le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on peut regarder ces deux empires comme des états civilisés. Au lieu de petites tribus indépendantes & continuellement en guerre, n'ayant qu'une subsistance précaire au milieu des bois & des marais, étrangères aux arts.

Le Mexique & le Pérou plus policés que les autres parties de l'Amérique.

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

& à toute industrie, ne connoissant aucune subordination ni presque aucune forme de gouvernement régulier, nous trouvons au Mexique & au Pérou des nations nombreuses, soumises à un seul souverain & rassemblées dans les villes, une législation occupée de la subsistance & de la sûreté des citoyens, l'empire des loix reconnu, une religion établie, plusieurs des arts nécessaires à la vie portés jusqu'à un certain point de perfection, & ceux qui servent à l'embellir commençant à se montrer.

Nations du
nouveau con-
tinent inté-
rieures à cel-
les de l'an-
cien.

Mais si l'on compare les Américains avec les nations de l'ancien continent, on ne peut plus les placer parmi les peuples vraiment civilisés; on les trouve comme les tribus sauvages qui les environnent, ignorant entièrement l'usage des métaux & n'ayant point étendu le domaine de l'homme sur les animaux. Les seuls animaux que les Mexicains connussent l'art d'apprivoiser & de nourrir étoient les poules d'inde, les canards, des lapins, & une espèce de petits chiens (1). A la vérité, ces foibles essais de leur industrie avoient rendu leur subsistance un peu plus abondante & plus sûre que celle de l'homme qui n'a de ressource pour se nourrir que la chasse; mais ils n'avoient pas tenté de se soumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux. Parmi les petites espèces, les Péruviens n'avoient rendu domestique que le canard; mais ils avoient apprivoisé le llama, animal particulier à leur pays, ressemblant pour la forme à un chameau & pour la taille un peu au-dessus du mouton. Sous la protection de l'homme cette espèce s'étoit fort multipliée; sa laine habilloit les Péruviens & sa chair les nourrissoit. Cet

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VII, *cap.* 12.

animal étoit même employé comme bête de charge & portoit un fardeau modique avec beaucoup de patience & de docilité (1). Il ne servoit pas de bête de trait, & comme on ne l'élevoit que dans les montagnes on n'en tiroit pas de grands secours, si l'on en juge par différentes circonstances que rapportent les premiers historiens du Pérou.

Dans l'histoire des progrès des nations vers la civilisation, on a toujours regardé l'invention des métaux utiles & l'établissement de l'empire de l'homme sur les animaux comme des pas de la plus grande importance. Dans notre continent la société a été encore long-tems barbare après ces deux découvertes. L'homme après avoir acquis cet empire sur la nature a vu s'écouler encore beaucoup de siècles avant que son industrie fût assez perfectionnée pour rendre sa subsistance assurée, avant que les arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités fussent inventés & qu'on eût aucune idée des diverses institutions nécessaires pour conserver l'ordre dans la société. Les Mexicains & les Péruviens privés de la connoissance des métaux les plus utiles & du secours des animaux domestiques étoient donc arrêtés par des obstacles puissans, & quoiqu'au moment de la découverte de l'Amérique ils fussent arrivés au plus haut point de leur progrès, ils paroissoient encore à cette époque dans l'enfance de la vie civilisée.

Après cette observation générale sur la circonstance la plus singulière qui distingue les deux grandes nations de l'Amérique, je vais tâcher de présenter la constitution & la police intérieure de l'un & l'autre sous un point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique

Coup-d'œil
sur les institutions & les
mœurs des
Mexicains &
des Péru-
viens.

(1) Vega, P. 1, lib. VIII, cap. 16. Zarate, lib. I, cap. 14.

& leur véritable place entre les peuplades grossières & barbares du nouveau monde & les nations civilisées de l'ancien ; c'est-à-dire estimer de combien ils sont au-dessus de celles-là & au-dessous de celles-ci.

L'ancien empire du Mexique mal connu.

De ces deux empires, le Mexique a été le premier soumis à la couronne d'Espagne, mais nous n'en connoissons pas mieux pour cela les coutumes & les loix. Ce que j'ai dit ailleurs de l'inexactitude des relations qui pouvoient nous donner quelque connoissance de l'état & des mœurs des tribus sauvages de l'Amérique peut être appliqué à l'empire du Mexique. Cortès & les aventuriers qui l'accompagnèrent n'avoient ni le tems ni les lumières nécessaires pour enrichir l'histoire civile & naturelle de nouvelles observations. Ils n'avoient qu'un seul but dans leurs expéditions & paroissent à peine avoir porté les yeux sur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorsque la guerre cessoit & que l'ardeur du pillage se ralentissoit, les institutions & les mœurs du peuple conquis attiroient leur attention, des soldats ignorans devoient mettre dans leurs recherches sur ces objets intéressans peu d'ordre & de sagacité ; aussi le tableau qu'ils nous ont tracé de la police & des loix du Mexique est superficiel & confus. Ce sont certains traits qui leur échappent sans dessein, plutôt que leurs observations directes, ou les conséquences qu'ils tirent eux-mêmes des faits, qui peuvent nous donner quelque idée du génie & des mœurs des Mexicains. L'obscurité dans laquelle l'ignorance des conquérans du Mexique a laissé les annales de ce pays s'est encore augmentée par la superstition de leurs successeurs. Comme la mémoire des événemens passés étoit conservée parmi les Mexicains par des figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton, sur

des écorces d'arbres , les premiers missionnaires incapables d'entendre la signification de ces figures & frappés de leur bizarrerie , les regarderent comme des monumens d'idolâtrie qu'il falloit détruire pour faciliter la conversion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zummaraga , moine Franciscain , premier évêque de Mexico , toutes ces peintures furent rassemblées & livrées aux flammes. Ce zele fanatique des premiers moines qui s'établirent dans la nouvelle Espagne, & dont les Espagnols eux-mêmes déplorerent bientôt les effets, détruisit entierement ces monumens qui pouvoient conserver quelque trace des anciens événemens & de l'ancien état de l'empire ; & il n'en est resté que ce qu'en a pu conserver la tradition , si l'on en excepte quelques-unes de ces peintures qui échapperent aux recherches barbares de Zummaraga (1). L'expérience de toutes les nations prouve que la mémoire des événemens passés ne peut se conserver un peu long-tems ni se transmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les peintures Mexicaines , qui sont aujourd'hui les seules annales de l'empire , sont en petit nombre & d'une signification très-obscur. D'après ces circonstances on conçoit combien sont incomplètes les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité de matériaux dispersés dans les ouvrages des historiens Espagnols.

Les Mexicains eux-mêmes reconnoissoient que leur empire n'étoit pas ancien. Leur pays étoit , disoient-ils , originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes , dont les mœurs ressembloient à celles que nous avons

Origine de
l'empire du
Mexique.

(1) Acoſta , *lib. VI* , *cap. 7* . Torquem. *Proem. lib. II* , *lib. III* , *cap. 6* , *lib. XIV* , *cap. 6* .

observées chez les peuples les plus sauvages. Mais vers le commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne, plusieurs tribus vinrent successivement de régions inconnues situées au nord & au nord-ouest & s'établirent dans différentes provinces du pays d'*Anabac*, ancien nom de la nouvelle Espagne. Ces peuplades nouvelles, moins barbares que les habitants du pays, commencerent à leur donner quelque goût pour la vie civile. Vers le commencement du treizième siècle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avoient précédée, s'avancèrent des bords du golfe de la Californie & prirent possession des plaines voisines du grand lac, à peu près au centre du pays d'*Anabac*. Après y avoir résidé environ cinquante ans, ils y fondèrent une ville depuis connue sous le nom de Mexico, qui devint bientôt la plus considérable du nouveau monde. Cette nation depuis son établissement dans ses nouvelles possessions demeura comme les autres tribus de l'Amérique sans rois, gouvernée dans la paix & conduite pendant la guerre par ceux que leur valeur faisoient préférer. Mais bientôt, comme il est arrivé par-tout où le pouvoir & le territoire se sont étendus, la suprême autorité tomba entre les mains d'une seule personne, & lorsque les Espagnols entrèrent dans le pays sous la conduite de Cortès, Montézume étoit le neuvième monarque regnant, non par succession mais par élection.

Très-récente.

Selon cette tradition conservée parmi les Mexicains, l'origine de leur empire est très-récente. Ils ne comptent pas plus de trois cents ans depuis la première migration de leurs ancêtres; & depuis l'établissement du gouvernement monarchique, environ cent trente ans selon quelques-uns (1), & cent

(1) Acosta, *hist.*, lib. VII, cap. 8, &c.

quatre-vingt dix-sept selon d'autres (1). Si d'un côté nous supposons l'empire du Mexique plus ancien, & établi depuis assez long-tems pour que nous puissions admettre le degré de civilisation que lui attribuent les historiens Espagnols, il est difficile de concevoir comment un peuple qui possédoit l'art de conserver par des peintures le souvenir des événemens passés, & qui considéroit comme une partie essentielle de l'éducation des enfans le soin de leur apprendre les chansons historiques qui célébroient les exploits de leurs ancêtres (2), a laissé s'affoiblir ainsi & se perdre presque entièrement la mémoire des anciens événemens de son histoire. D'un autre côté, si nous nous en tenons à l'opinion de la nation elle-même sur la nouveauté de son origine, il n'est pas plus aisé de comprendre les progrès qu'elle avoit faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination au tems de l'invasion des Espagnols. L'enfance des nations est si longue, lors même que toutes les circonstances sont favorables, il leur faut tant de tems pour acquérir quelque force & se donner une forme de gouvernement, que d'après la nouveauté de l'origine de l'empire des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner fortement une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement & de leurs mœurs.

Mais ce n'est pas d'après la théorie ou de simples conjectures qu'un historien peut déterminer l'état politique & le caractère d'une nation. Il ne peut fonder que sur des faits les jugemens qu'il se hasarde à prononcer. En recueillant ceux

Faits qui
prouvent les
progrès des
Mexicains
vers la civilisation.

(1) Purchas *Pilgrim*. III, p. 1068, &c.

(2) Herrera, *decad.* 3, lib. II, cap. 18.

qui peuvent nous guider dans cette recherche , on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands progrès de civilisation , tandis que d'autres pourroient nous les faire regarder comme n'étant pas fort différens des tribus sauvages dont ils étoient environnés. Nous mettrons les uns & les autres sous les yeux de nos lecteurs , afin qu'en les comparant ils puissent former eux-mêmes leur opinion.

Droit de
propriété éta-
bli chez les
Mexicains.

Le droit de la propriété étoit parfaitement connu & établi dans toute son étendue chez les Mexicains. Nous avons vu que chez plusieurs tribus sauvages cette notion d'un droit exclusif à la possession d'un objet étoit presque inconnue & que dans toutes elle étoit très-bornée & très-confuse. Mais au Mexique où l'agriculture & l'industrie avoient fait quelques progrès , la distinction de la propriété fonciere & usufructiere , territoriale & mobiliare étoit établie. Ces diverses especes de propriétés pouvoient se transporter par l'échange ou la vente , & se transmettre par voie de succession. Tout homme libre avoit une propriété en terre. Les terres étoient cependant possédées à différens titres. La possession étoit quelquefois pleine & entiere & pouvoit se transmettre à des héritiers. Quelquefois elle étoit attachée à quelqu'office ou dignité & se perdoit avec l'office. Ces deux sortes de possessions étoient regardées comme les plus nobles & étoient particulières aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation possédoit les terres d'une maniere très-différente. A chaque district étoit attribuée une certaine quantité de terres proportionnée au nombre de familles qui le formoit. Ces terres étoient cultivées par le travail de toute la communauté. Leur produit se portoit dans un magasin commun , & se partageoit entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre

de cette espèce de communauté appelée *Calpullée*, mot Indien synonyme d'*association*, ne pouvoit aliéner sa portion dont la propriété demouroit indivisiblement attachée à l'entretien de la famille (1). Cette distribution du territoire intéresseoit chaque individu au bien général & lioit son bonheur avec la tranquillité publique.

Une des circonstances les plus frappantes qui distingue les Mexicains des autres nations de l'Amérique, c'est le nombre & la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en petit nombre & ils se passent facilement les uns des autres. Alors les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement faibles. Leur industrie est en même-tems si imparfaite qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés autant par choix que par nécessité, ou tout au plus ils s'assemblent dans de petits hameaux sur les bords des rivières qui leur fournissent une partie de leur nourriture, ou sur des terres que la nature a laissées ouvertes ou qu'ils ont débarrassées des productions sauvages par leurs propres travaux. A leur entrée dans le Mexique, les Espagnols qui n'avoient vu jusques-là en Amérique que des peuplades sauvages furent extrêmement étonnés d'y trouver les habitans rassemblés dans des villes d'une aussi grande étendue que beaucoup de villes d'Europe. Dans la première chaleur de leur admiration, ils comparèrent Zempoalla, ville du second ou du troisième ordre, aux plus grandes villes d'Espagne. Lorsqu'ils eurent vu successivement Tlascala, Cholula, Tacuba, Tezeuco & enfin Mexico même, leur étonnement

Nombre &
grandeur de
leurs villes.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 15. Torquemada, *Mond. Ind.* *lib.* XIV, *cap.* 7. Corita, *manuscrit.*

augmenta si fort qu'ils se laisserent aller à l'exagération, même après avoir eu le loisir de faire des observations plus suivies & sans intérêt de tromper. Leurs estimations sur la population des villes furent très-peu exactes & leurs calculs communément très-enflés. Il ne faut donc pas s'étonner que Cortès & ses compagnons, peu accoutumés à cette sorte de calculs & fortement tentés d'exagérer pour exalter le mérite de leurs découvertes & de leurs conquêtes, se soient laissés aller à une erreur si commune & à des descriptions si éloignées de la vérité. Cette considération doit faire rabattre beaucoup du nombre d'habitans qu'ils donnent aux villes du Mexique; mais il reste toujours constant qu'on y en trouva d'assez considérables pour ne pouvoir appartenir qu'à une nation déjà fort avancée dans la civilisation (1).

Séparation
des profes-
sions.

La séparation des professions diverses parmi les Mexicains est encore une marque de leurs progrès qui n'est pas équivoque. Dans les premiers tems de la formation de la société les arts sont en si petit nombre & si simples que tout homme est en état de les exercer assez bien pour satisfaire des besoins & des desirs aussi bornés que les siens. Le sauvage peut faire son arc, aiguïser ses fleches, élever sa hutte & creuser son canot sans le secours de personne. Les besoins des hommes croissent avec le tems & leur adresse se perfectionne avant que les productions de l'art soient assez compliquées dans leur fabrication pour qu'il faille une éducation particuliere à chaque espece d'ouvrier. A mesure que le travail devient plus parfait, la distinction des professions s'étend & chacune se subdivise davantage. Chez les Mexicains cette séparation des arts étoit portée

(1) Voyez la NOTE XLIX.

fort loin. Les métiers de maçon, de tisserand, d'orfèvre, de peintre & plusieurs autres étoient exercés par des ouvriers différens. Chacun avoit son apprentissage. L'ouvrier se bornoit à un seul genre de travail & par la patience & l'assiduité particulière aux Américains l'ouvrage étoit porté à un degré de perfection fort au-delà de celui qu'on pouvoit naturellement attendre des outils grossiers qu'ils employoient. Les ouvrages étoient mis dans le commerce & portés à des marchés qui se tenoient régulièrement dans les villes; les citoyens satisfaisoient leurs besoins mutuels (1) avec la facilité & la régularité qu'on ne voit que dans les sociétés civilisées.

La distinction des rangs établie au Mexique est une autre circonstance qui mérite notre attention. En faisant le tableau des tribus sauvages de l'Amérique, nous avons observé que dans l'enfance de la vie civile, l'homme a le sentiment de l'égalité & ne se soumet que difficilement à aucune espèce d'autorité. Pendant la paix les sauvages connoissent à peine un chef, & l'autorité de celui qui les conduit à la guerre est extrêmement limitée. Comme l'idée de la propriété leur est étrangère; ils ne connoissent point la différence des conditions qui en résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance & les dignités; on ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société parmi les Mexicains étoit fort différente. La plus grande partie de la nation vivoit dans un état très-abject. La condition des *Mayaques*, qui formoient une portion considérable du peuple, étoit très - approchante de celle des paysans serfs des tems féodaux qui, sous diverses dénominations, étoient regardés

Distinction
des rangs.

(1) Cortès, *Relat. ap. Ramus III*, 239, &c. Gomera, *Cron. cap. 79*. Torquemada, *lib. XIII, cap. 34*. Herrera, *decad. 2, lib. VII, cap. 15*, &c.

comme des instrumens de la culture attachés au sol. Ils ne pouvoient changer de résidence sans la permission de leur seigneur. Ils passaient avec la propriété des terres sur lesquelles ils se trouvoient, d'un possesseur à un autre, & étoient obligés à cultiver & à exécuter différens genres de travaux serviles (1). D'autres habitans du pays étoient réduits à l'état encore plus humiliant de la servitude domestique & exposés à toutes les rigueurs qui accompagnent cette misérable condition. Ils étoient si avilis, & leur vie étoit si peu estimée qu'on pouvoit les tuer sans encourir aucune espèce de peine (2). Parmi le peuple, ceux mêmes qui étoient regardés comme libres étoient traités par les seigneurs comme des êtres d'une espèce inférieure. Les nobles, possesseurs d'amples territoires, étoient divisés en différentes classes dont chacune étoit décorée de titres d'honneur particuliers. Quelques-uns de ces titres passaient du père au fils comme les terres. D'autres étoient attachés à de certaines fonctions ou offices, ou conférés à vie comme des marques de distinction personnelle (3). Le monarque élevé au-dessus de tous, étoit revêtu de la suprême dignité & d'un pouvoir très-étendu. Ainsi la distinction des rangs y étoit parfaitement établie, & par une gradation régulière depuis le premier jusqu'au dernier des citoyens. Chacun connoissoit ses droits & ses devoirs. Le peuple, à qui il n'étoit pas permis de porter les mêmes vêtemens que ceux des nobles ni d'habiter des maisons semblables aux leurs, ne les approchoit qu'avec les marques du plus grand respect. En présence de leur souverain ils se tenoient les yeux baissés.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 17. Corita, *manuscrit.*

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 7.

(3) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 15. Corita, *manuscrit.*

vers la terre & n'osoient le regarder en face (1). Lorsque les nobles eux-mêmes étoient admis à son audience, ils ne s'y présentoient que pieds nus avec des habillemens simples & lui rendoient comme ses esclaves des hommages qui alloient jusqu'à l'adoration. Ce respect, dû par les inférieurs à leurs supérieurs, étoit réglé avec un cérémonial si exact qu'il avoit influé jusques sur le génie de la langue & s'étoit pour ainsi dire incorporé avec elle. La langue du Mexique étoit abondante en expressions de respect & de politesse. Les tournures & les mots dont les hommes d'un rang inférieur se servoient entr'eux auroient été des insultes dans la bouche d'un homme du peuple s'adressant à une personne d'un rang supérieur (2). C'est seulement dans les sociétés auxquelles le tems & les institutions d'un gouvernement régulier ont donné leur forme, qu'on peut trouver les hommes distribués ainsi en diverses classes & qu'on peut mettre tant d'attention à conserver à chacune ses droits respectifs.

L'esprit des Mexicains ainsi accoutumé & plié à la subordination étoit très-bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique, mais les descriptions de leurs institutions politiques & de leurs loix transmises par les Espagnols qui ont détruit les unes & les autres, sont si inexactes & si remplies de contradictions qu'il est difficile d'en donner aucune idée précise. Quelques-uns nous représentent les souverains du Mexique comme absolus & décidant à leur gré de toutes les affaires publiques. Nous découvrons pourtant dans certains faits des traces de coutumes & de loix faites pour circonscrire le pouvoir de la couronne ; & des droits, des privileges de la

Constitution
politique.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, *cap.* 14.

(2) Voyez la NOTE L.

noblesse qui paroissent des barrières contre les usurpations du monarque. Ces contradictions apparentes ont été l'effet du peu d'attention que les Mexicains ont apporté aux innovations faites par Montézume dans le gouvernement. Son ambition avoit détruit l'ancienne constitution & introduit à sa place le despotisme pur. Il avoit méprisé leurs loix, violé leurs privilèges & réduit tous ses sujets à la condition d'esclaves (1). Plusieurs des chefs ou nobles du premier rang s'étoient soumis au joug avec une grande répugnance. Dans l'espoir de le secouer & de recouvrer leurs premiers droits, ils avoient recherché la protection de Cortès & s'étoient réunis à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique (2). Ce n'est donc pas sous le regne de Montézume, mais sous ceux de ses prédécesseurs que nous pouvons reconnoître la forme originaire & l'esprit du gouvernement du Mexique, qui paroissent avoir subsisté sans beaucoup d'altération depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'élection de Montézume. Le corps de citoyens, que nous pouvons appeller les nobles, formoit le premier ordre de l'état. Il y avoit différentes classes parmi eux, comme nous l'avons déjà observé, & ils acquéroient les dignités & les transmettoient de diverses manières. Ils étoient en grand nombre. Selon un auteur soigneux de bien constater ce qu'il avance, il y avoit dans l'empire du Mexique trente nobles du premier rang, dont chacun avoit dans son territoire & sous sa dépendance environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptoit trois cens nobles d'une classe inférieure qui lui étoient subordonnés (3). Le territoire dépendant des

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, *cap.* 14. Torquemada, *lib.* II, *cap.* 69.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib.* V, *cap.* 10^o, 11. Torquemada, *lib.* IV, *cap.* 49.

(3) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VIII, *cap.* 12.

chefs de Tezeuco & de Tacuba n'étoit gueres moins étendu que celui qui formoit le district du monarque (1). Chacun de ces chefs possédoit dans son district une juridiction territoriale complete, & levoit des taxes sur ses vassaux ; mais tous suivoient l'étendard du monarque à la guerre, y conduisoient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur domaine & plusieurs payoient tribut au roi comme à leur seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique, on trouve les principaux traits du gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnoît ses trois caractères distinctifs, une noblesse jouissant d'une autorité presque indépendante, le peuple abaissé à la plus abjecte soumission & un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit & les principes de cette espèce de gouvernement semblent avoir produit dans le nouveau monde les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité du souverain y étoit extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demouroit entre les mains des seigneurs qui n'en laissoient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits, ils les défendoient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du monarque. C'étoit une loi fondamentale du royaume que le roi ne pût décider sur aucune affaire importante & générale sans l'approbation d'un conseil composé de la première noblesse (2). Il ne pouvoit ni déclarer la guerre ni disposer à son gré d'une partie très-considérable du revenu public, dont la destination étoit réglée & qui ne pouvoit être divertie par le roi seul à aucun autre usage (3). Pour assurer l'observation.

(1) Torquemada, *lib. II, cap. 57. Corita, manuscrit.*

(2) Herrera, *decad. 3, lib. II, cap. 19. Idem, decad. 3, lib. IV, cap. 16. Corita, manuscrit.*

(3). *Ibid. cap. 17.*

des privileges de la nation & des leurs , les nobles ne souffrirent point que la couronne se transmît par succession ; elle étoit élective. Le droit d'élection semble avoir été d'abord entre les mains du corps entier de la noblesse ; mais il avoit passé ensuite à six électeurs , parmi lesquels étoient toujours les seigneurs de Tezeuco & de Tacuba. Par respect pour les monarques , le choix tomboit communément sur quelque membre de leur famille ; mais comme une nation engagée dans des guerres continuelles avoit un grand besoin d'un souverain actif & valeureux , on avoit plus d'égard dans le choix au mérite & à la maturité de l'âge qu'à l'ordre de la naissance , & on préféroit souvent des collatéraux à des parens plus proches du monarque décédé (1). C'est à cet usage que les Mexicains devoient cette succession de princes habiles & guerriers qui avoient élevé leur empire en si peu de tems à ce haut point de puissance où le trouva Cortès en débarquant dans la nouvelle Espagne.

Pouvoir des
monarques &
splendeur de
leur cour.

Tant que l'autorité des monarques demeura limitée, il est probable qu'elle fut exercée sans beaucoup d'ostentation ; mais lorsqu'elle s'étendit , ils augmentèrent aussi la magnificence du trône. C'est dans ce dernier état que la cour du Mexique se montra aux yeux des Espagnols , qui en furent frappés & qui nous en décrivent la pompe fort au long & avec les expressions de la plus grande admiration. La nombreuse suite de Montézume , l'ordre , le silence , le respect avec lesquels il étoit servi , la vaste étendue de son palais , les logemens de ses différens officiers , le faste avec lequel il déployoit sa grandeur toutes les fois qu'il daignoit se laisser voir à ses sujets , tenoient

(1) Acoſta , *lib. VI* , *cap.* 24. Herrera , *decad.* 3 , *lib. II* , *cap.* 13. Corita , *manuscrit.*

plus de la magnificence des anciens monarques d'Asie que de la simplicité des états naissans du nouveau monde.

Mais ce n'étoit pas seulement par cette pompe extérieure que les souverains du Mexique déployoient leur pouvoir. Ils le manifestoient d'une manière plus bienfaisante par l'ordre & la régularité avec laquelle ils administroient la police intérieure de leurs états. Le roi avoit sur ses vassaux immédiats une juridiction entière, tant civile que criminelle. Chaque département avoit ses juges, & si nous pouvons compter sur ce que les écrivains Espagnols nous disent des principes & des loix sur lesquels ils fondonnent leurs décisions dans ces deux genres d'affaires, la justice étoit administrée au Mexique avec autant d'ordre & d'équité qu'on en peut trouver dans les sociétés entièrement civilisées.

Ordre établi
dans le gou-
vernement.

Les moyens de fournir à la dépense publique étoient aussi fort bien entendus. C'étoient des taxes sur la terre, sur les richesses de l'industrie & sur les marchandises de tous les genres mises en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étoient ni arbitraires ni inégaux; ils étoient fixés d'après des règles établies, & chacun connoissoit la proportion des charges publiques qu'il avoit à supporter. Comme l'usage de la monnoie étoit inconnu au Mexique, tous les impôts se payoient en nature, & on portoit dans les magasins publics, non-seulement toutes les productions naturelles des diverses provinces de l'empire, mais tous les ouvrages de l'industrie & des arts. De ces magasins l'empereur tiroit de quoi pourvoir sa nombreuse suite pendant la paix & ses armées pendant la guerre, de nourriture, d'habits, d'armes, &c. Le petit peuple qui ne possédoit point de terre & qui ne faisoit point de commerce, payoit sa part des impôts

Dépense pu-
blique.

en travaux de différens genres ; & c'étoit par ce travail que les terres de la couronne étoient cultivées , les ouvrages publics exécutés & les diverses maisons de l'empire construites & entretenues (1).

Police. Les progrès des Mexicains dans la civilisation se montrent non-seulement dans tous les points essentiels à toute société bien ordonnée , mais encore dans divers objets de police intérieure qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établissement de couriers publics postés de distance en distance pour faire passer les nouvelles d'une partie de l'empire à l'autre , étoit une invention ingénieuse de police que ne connoissoit à cette époque aucun état de l'Europe. La situation de la capitale sur un lac , avec des digues & des chaussées fort longues qui servoient d'avenues à ses différens quartiers , avoit demandé une adresse & un travail qu'on ne pouvoit trouver que chez un peuple civilisé. On peut faire la même réflexion sur la structure des aqueducs , par lesquels ils avoient amené un cours d'eau douce d'une distance fort considérable le long des chaussées (2). Un certain nombre d'hommes employés régulièrement à nettoyer les rues , à les éclairer par des feux allumés en différentes places & à y faire la garde pendant la nuit (3) , montrent encore un degré d'attention sur la tranquillité publique que les nations polies n'ont acquis que fort tard.

Arts. Mais la marque la moins équivoque des progrès des Mexicains est le degré auquel ils avoient porté les arts. Cortès &

(1) Herrera , *decad.* 2 , *lib.* VII , *cap.* 13 , *decad.* 3 , *lib.* IV , *cap.* 16 , 17. Voyez la NOTE LI.

(2) Voyez la NOTE LII.

(3) Herrera , *decad.* 2 , *lib.* VIII , *cap.* 4. Torribio , *manuscrit*.

Les premiers historiens Espagnols en parlent avec étonnement & prétendent que les artistes les plus célèbres de l'Europe n'auroient pu surpasser les Mexicains pour la délicatesse & la propreté du travail. Ils représentoient, dit-on, les hommes, les animaux & d'autres objets par le moyen de plumes diversement colorées & nuancées, de sorte qu'on voyoit dans leurs tableaux tous les effets de la lumière & de l'ombre & la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité. On dit aussi que leurs ouvrages d'or & d'argent n'étoient pas moins curieux. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant à se former des idées de l'état des arts chez une nation grossière, on est fort sujet à se tromper. Nous voyons les ouvrages des arts chez un peuple qui est à peu près à notre niveau avec un œil critique & quelquefois jaloux, au lieu que ceux d'une nation nouvelle & grossière nous étonnent quand nous comparons la force des obstacles qu'elles ont eus à surmonter avec la faiblesse de leurs moyens, & dans la chaleur de notre admiration nous sommes disposés à nous les représenter comme plus parfaits qu'ils ne sont réellement. C'est à cette illusion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques écrivains Espagnols dans les descriptions qu'ils donnent des arts des Mexicains, sans avoir d'ailleurs le projet de nous tromper.

Ce n'est pas aussi par ces descriptions que nous les devons juger, mais par l'examen des ouvrages Mexicains qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Comme le vaisseau dans lequel Cortès envoya à Charles V les plus curieuses productions de leurs arts rassemblées dans le premier pillage de l'empire par les Espagnols, fut pris par un corsaire François (1), les mo-

(1) *Relac. de Cort.* Ramus III, 294, F.

numens de leur industrie sont moins nombreux que ceux des Péruviens. J'ignore s'il subsiste en Espagne quelques-unes de leurs peintures en plumes; mais on voit dans le cabinet du roi d'Espagne, nouvellement ouvert au public, plusieurs de leurs bijoux en or & en argent, ainsi que leurs divers ustensiles; & j'ai appris par des personnes sur le goût & le jugement desquelles je puis compter que ces ouvrages vantés de leur industrie ne sont que des représentations informes d'objets communs & des figures grossières d'hommes & d'animaux sans vérité & sans grace (1). Ce qui est confirmé encore par l'inspection des gravures en bois ou en taille douce de leurs peintures publiées par différens auteurs. On n'y voit que des représentations grossières & mal-adroites d'hommes, de quadrupèdes ou d'oiseaux, ainsi que de la nature inanimée. Le style Egyptien le plus sec, tout roide & tout grossier qu'il est, a encore plus d'élégance. Les essais informes d'un enfant qui entreprend de dessiner quelque objet ne sont pas plus imparfaits.

Mais quoique les peintures des Mexicains considérées comme ouvrages de l'art, fussent très-imparfaites, si nous les considérons comme le dépôt de l'histoire de leur pays, comme des monumens de leurs loix & des principales révolutions de leur état, elles deviennent des monumens aussi curieux qu'intéressans. La plus noble & la plus utile invention dont puisse se glorifier l'esprit humain est sans doute l'art de l'écriture qui a contribué plus qu'aucun autre au perfectionnement de l'espece, mais ses premiers essais ont été très-grossiers & ses progrès très-lents. Quand le guerrier avide de renommée a désiré de transmettre la mémoire de ses exploits aux générations à

(1) Voyez la NOTE LIII.

venir , quand la reconnoissance d'une nation pour son souverain l'a portée à faire passer à la postérité le souvenir des bienfaits qu'elle en avoit reçus , le premier moyen qui semble s'être présenté a été de dessiner le mieux qu'on a pu des figures représentant l'action dont on vouloit conserver la mémoire. On a trouvé chez les nations sauvages de l'Amérique des ouvrages de cette espece d'art , appelés avec beaucoup de justesse *écriture en tableaux* (1). Un chef revenant de son expédition dépouilloit un arbre de son écorce & gravoit sur le tronc avec une sorte de peinture rouge quelques figures grossieres représentant la route qu'il avoit tenue , le nombre de ses troupes & de celles de l'ennemi, les chevelures qu'il avoit rapportées , les prisonniers qu'il avoit faits : il confioit sa renommée à ces monumens grossiers & se flattoit de l'espérance qu'ils serviroient à lui obtenir les éloges des guerriers de sa nation dans les tems à venir (2).

Les peintures des Mexicains comparées à ces essais informes des nations sauvages de l'Amérique peuvent être regardées comme des ouvrages où se montre une sorte de composition & de dessin. A la vérité les deux méthodes se ressemblent en ce qu'elles consistent toutes deux à représenter les événemens par la peinture des objets ; mais les Mexicains pouvoient tracer une suite plus longue de faits dans l'ordre des tems par la disposition de leurs figures ; présenter , par exemple , les événemens d'un regne depuis l'avénement du roi à sa couronne jusqu'à sa mort ; les progrès de l'éducation d'un enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge viril ; les différentes

(1) Divine Legat of Moses III , 73.

(2) Sir. W. Johnson. *Phil. Transact.* vol. 63 , p. 143. Mémoire de la Hontan II ; 191. Lafiteau , *Mœurs des Sauvages* , II , 43.

récompenses & les marques de distinction accordées à un guerrier à mesure qu'il s'étoit signalé par de nouveaux exploits. On a conservé quelques-unes de ces écritures en tableaux qui sont regardées avec raison comme les monumens les plus curieux des arts du nouveau monde. Les plus remarquables des planches sont celles qu'a publiées Purchas au nombre de soixante-six. Elles sont partagées en trois suites. La première contient l'histoire de l'empire du Mexique sous dix de ses monarques. La seconde est le rôle des impositions, représentant ce que chaque ville conquise paie au trésor royal. La troisième est un code de leurs institutions civiles, politiques & militaires. L'archevêque de Toledé qui siège aujourd'hui a publié d'autres peintures Mexicaines en trente-deux planches. On trouve joint à chacun de ces tableaux une explication complète de ce qui y est représenté, donnée aux Espagnols par des Indiens qui connoissent très-bien leurs arts. Toutes sont faites d'après le même principe : elles représentent des choses & non des mots ; elles offrent des images aux yeux & non des idées à l'esprit. Elles peuvent donc être considérées comme les premiers & les plus grossiers essais de l'art d'écrire. On a dû sentir bientôt l'imperfection de cette méthode de conserver la mémoire des faits. Ce devoit être une opération bien longue & bien fastidieuse que celle de peindre ainsi chaque événement ; & comme les affaires se compliquent & que les événemens se multiplient dans toutes les sociétés, les annales devoient former en peu de tems un volume énorme. D'ailleurs on ne peut peindre que les objets qui tombent sous le sens. Nos conceptions n'ont aucune forme sensible, & puisque l'écriture en tableau ne pouvoit les peindre, elle ne pouvoit être qu'un art très-imparfait. La nécessité de le perfectionner a dû aiguïr

fer l'invention & l'esprit humain dans le nouveau monde ; tenant la même route qu'il a suivie dans l'ancien , l'art a dû faire successivement les mêmes pas , c'est-à-dire , aller de la peinture de l'objet à l'hiéroglyphe , au symbole allégorique , ensuite à des caractères arbitraires , pour arriver avec le tems à un alphabet capable d'exprimer toutes les combinaisons de sons employées dans le discours. On voit dans les peintures des Mexicains qu'ils procéderaient ainsi. En observant avec attention les planches dont j'ai parlé , on y remarque quelques figures qui approchent de l'hiéroglyphe , & dans lesquelles une partie principale de l'objet ou quelque circonstance importante du sujet est employée pour représenter le tout. Dans les annales des loix de Purchas , les villes conquises sont constamment représentées par la figure grossière d'une maison ; mais pour distinguer les villes particulières dont les souverains du Mexique s'étoient emparés , on trouve employés des emblèmes particuliers , quelquefois des objets naturels , d'autres fois des figures arbitraires. Dans le rôle des impôts publié par l'archevêque de Toledé , on ne voit point la maison , symbole ordinaire d'une ville , mais seulement un emblème qui la représente. Ailleurs on a été plus loin & l'on s'est approché davantage de l'hiéroglyphe plus figuré & plus arbitraire. Pour désigner un monarque qui a étendu son domaine par la force des armes , on a figuré le monarque & les villes qu'il a conquises avec un bouclier couvert de fleches placé entre lui & les villes. On ne trouve cependant dans leurs peintures qu'un seul exemple de tentative pour exprimer des idées d'objets qui n'ont aucune forme sensible ; c'est dans leur manière de désigner les nombres. Ils avoient inventé pour cela des caractères ou signes de pure convention dont ils

se servoient pour compter les années du regne de leurs rois & le montant des sommes payées au trésor royal. La figure du cercle représente l'unité. Elle se répète pour exprimer les petits nombres, des marques particulieres expriment les nombres plus grands, & il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux depuis vingt jusqu'à huit mille. La courte durée de l'empire des Mexicains ne leur a pas permis d'avancer plus loin dans cette route qui conduit les hommes de la peinture si laborieuse & si compliquée des objets réels à la simplicité & à la facilité de l'écriture alphabétique. Quoiqu'on decouvre dans l'emploi de ces moyens quelques idées qui pouvoient les conduire à notre écriture, on ne peut cependant y voir rien de plus qu'une écriture en tableaux, plus parfaite que celle des sauvages de l'Amérique, en raison même de leur supériorité sur ces petites peuplades, mais qui est encore assez défectueuse pour n'appartenir qu'au premier période du progrès que doit avoir fait une nation pour être mise au rang des peuples civilisés (1).

Leur manière de mesurer le tems.

Leur manière de mesurer le tems est une preuve moins équivoque de leur industrie. Ils divisoient l'année en dix-huit mois, chacun de vingt jours, qui tous ensemble faisoient trois cens soixante jours. Mais comme ils avoient observé que le soleil ne faisoit pas sa révolution toute entiere dans cette période, ils avoient ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires étoient appelés d'un nom synonyme de *surnuméraire* ou *perdu*, & comme ils n'appartenoient à aucun mois, pendant toute leur durée il ne se faisoit aucun travail ni aucune cérémonie religieuse (2). Une différence si peu considé-

(1) Voyez la NOTE LIV.

(2) Acosta, lib, VI, cap. 2.

nable entre l'année des Mexicains & l'année vraie prouve que ces peuples avoient porté quelque attention à des recherches & des spéculations sur lesquelles les hommes ne tournent jamais leurs pensées tant qu'ils sont dans l'état de barbarie.

Tels sont dans les mœurs & le gouvernement des Mexicains les traits les plus frappans qui peuvent les faire regarder comme un peuple très-civilisé, tandis que d'autres circonstances peuvent faire croire que par leur caractère & plusieurs de leurs institutions ils ne différoient pas beaucoup des autres Américains.

Les Mexicains comme les tribus sauvages qui les environnoient, étoient sans cesse en guerre, & les motifs qui les y pouvoient sembler avoir été les mêmes : ils combattoient pour satisfaire leur vengeance en versant le sang de leurs ennemis. Dans les combats ils cherchoient principalement à faire des prisonniers & la victoire étoit d'autant plus éclatante qu'ils en faisoient davantage. On ne rendoit jamais de prisonniers : tous étoient égorgés sans pitié, & les vainqueurs les mangeoient avec la férocité d'un peuple entièrement sauvage. En quelques occasions, la barbarie étoit portée à des excès encore plus monstrueux. Leurs principaux guerriers se couvroient quelquefois de la peau sanglante des malheureuses victimes qui avoient succombé sous leurs coups & alloient dansant dans les rues, célébrant leur propre valeur & insultant à leurs ennemis (1). Jusques dans leurs institutions civiles on trouve des traces de cette barbarie que leur système de guerre leur inspiroit. Les quatre principaux conseillers de l'empire étoient distingués par des titres atroces qui n'avoient pu

Faits qui indiquent un état imparfait de civilisation.

Leurs guerres continuelles & férocités.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, *cap.* 15. Gomera, *Cron.* *cap.* 217.

être imaginés que chez une nation qui se plaît dans le carnage & dans le sang (1). Cette férocité de caractère se trouve dans toutes les nations de la nouvelle Espagne. Les Tlascalans , les peuples du Mechoacan & d'autres états ennemis des Mexicains étoient aussi sans cesse en guerre & traitoient leurs ennemis avec la même cruauté. A mesure que les hommes s'unissent en société & vivent sous l'empire des loix & d'une police régulière , leurs mœurs s'adoucissent , les sentimens d'humanité naissent en eux. Les droits & les devoirs sont mieux connus. La férocité des guerres s'affoiblit , & même au milieu des combats les hommes se souviennent de ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Le sauvage combat pour détruire , le citoyen pour conquérir. Le premier est inaccessible à toute pitié & n'épargne personne ; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Cette sensibilité paroît avoir été entièrement étrangère aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faisoient la guerre étoit telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils étoient bien imparfaitement civilisés.

Leurs cérémonies funebres.

Leurs cérémonies funebres avoient le même caractère de cruauté. A la mort des grands & sur-tout de l'empereur , un certain nombre de ses domestiques étoient choisis pour l'accompagner dans l'autre monde , & ces malheureuses victimes étoient égorgées sans pitié & ensevelies dans le même tombeau (2).

Imperfection de leur agriculture.

Quoique leur agriculture fût plus avancée que celle des peuplades errantes qui ne vivent presque que de leur chasse , elle ne paroît pas leur avoir fourni autant de subsistance qu'il en faut à des hommes rassemblés pour se livrer avec quelque

(1) Voyez la NOTE LV.

(2) Herrera , *decad.* 3, *lib.* II , *cap.* 18. Gomera , *Cron.* *cap.* 202.

suite aux travaux de l'industrie. Les Espagnols ne remarquent point que les Mexicains fussent plus robustes que les autres Américains. Ils observoient que les uns & les autres étoient foibles & peu propres à supporter la fatigue, & que la force d'un Espagnol surpassoit celle de plusieurs Indiens. Ils imputoient cette différence au défaut de nourriture & à la mauvaise qualité des alimens, qui suffisoient pour soutenir la vie & non pour former une constitution robuste (1). Ces remarques ne se feroient pas présentées dans un pays qui eût fourni avec abondance des subsistances à ses habitans. La difficulté que Cortès trouva à faire vivre le petit corps de troupes qu'il avoit avec lui & la nécessité où les Espagnols furent souvent de recourir aux productions spontanées de la terre semblent confirmer ce jugement & nous donnent une idée défavantageuse de l'état de la culture de l'empire du Mexique.

Cette opinion se trouve encore confirmée par une pratique universellement établie dans la nouvelle Espagne. Les femmes Mexicaines nourrissoient toutes leurs enfans de leur lait pendant plusieurs années, & pendant ce tems-là elles n'habitoient pas avec leurs maris (2). Cette précaution contre une augmentation de famille qui leur auroit été à charge, quoique nécessaire, comme je l'ai déjà observé, parmi des sauvages dont la vie est si dure & la subsistance si précaire, ne se feroit pas conservée chez un peuple qui eût vécu dans quelque aisance.

Autres preuves de cette imperfection.

La vaste étendue de l'empire du Mexique, circonstance qu'on regarde avec raison comme la preuve la plus décisive

Doutes sur l'étendue attribuée à cet empire.

(1) *Relat. ap. Ramus III, 306. A. Herrera, decad. 3, lib IV, cap. 17, decad. 2, lib. VI, cap. 16.*

(2) *Gomera, Cron. cap. 208. Herrera, decad. 3, lib. II, cap. 16.*

d'un progrès considérable dans l'art du gouvernement est un de ces faits de l'histoire du nouveau monde qui semble avoir été admis sans assez d'examen. Les historiens Espagnols pour relever les exploits de leurs compatriotes, s'accordent à représenter l'empire de Montézume comme s'étendant sur toutes les provinces de la nouvelle Espagne du nord à la mer du sud; mais une grande partie des pays des montagnes étoit possédée par les *Otomies*, nation féroce qui paroît avoir été le reste des habitans originaires du pays conquis par les Mexicains. Les provinces situées au nord & à l'ouest de Mexico étoient occupées par les *Chichimecas* & d'autres peuplades de chasseurs. Toutes ces nations ne reconnoissoient point le monarque du Mexique. Même dans le pays plat & dans l'intérieur plusieurs villes & provinces n'avoient jamais subi le joug. Tlascala, quoique placée seulement à vingt-une lieues de la capitale de l'empire étoit une république indépendante & ennemie. Cholula, quoiqu'encore plus voisine, n'étoit soumise que depuis fort peu de tems lors de l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloignée de trente lieues de Mexico, paroît avoir été un état séparé, gouverné par ses propres loix (1). Mechoacan, dont la frontière n'étoit qu'à quarante lieues de Mexico, étoit un royaume puissant, célèbre par son implacable inimitié pour les Mexicains (2). Ces puissances ennemies circonscrivoient l'empire de tous les côtés. Nous devons donc rabattre beaucoup des hautes idées que nous donnent de son étendue les descriptions des historiens Espagnols.

Défaut de
communica-
tion entre les
provinces.

Avec cette indépendance des divers états de la nouvelle

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 15, 21. B. Diaz, 130.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, *cap.* 10.

Espagne , il ne pouvoit y avoir que peu de communication entre ses diverses provinces. Même dans l'intérieur du pays & à peu de distance de la capitale il n'y avoit pas de routes d'un district à un autre , & quand les Espagnols voulurent y pénétrer ils furent obligés de s'ouvrir des chemins au travers des bois & des marais (1). Lorsque Cortès , en 1525 , se hasarda à marcher de Mexico au pays des Honduras , il trouva des difficultés & essuya des fatigues aussi grandes que celles qu'il eût pu rencontrer dans les lieux les plus déserts de tout le reste de l'empire. Dans quelques endroits , il fut obligé de se frayer une route à travers des bois impénétrables ou des plaines couvertes d'eau. Dans d'autres il y avoit si peu de culture que ses troupes furent souvent à la veille de périr par la faim. Ces faits bien constans s'accordent mal avec les descriptions pompeuses de la police & de l'industrie des Mexicains , & ne donnent guere de ce pays des idées différentes de celles que nous avons des parties occupées par les tribus du nord de l'Amérique , où l'on n'a trouvé aucune trace de communication établie que ce que les sauvages appelloient & ce qu'on appelle encore *un sentier de commerce ou de guerre* , peu de marques d'industrie & nul monument des arts (2).

Une preuve non moins frappante de ce défaut de communication & de commerce au Mexique , est le défaut de monnoie & de tout autre moyen général d'échange & d'évaluation. Cette découverte est un des pas les plus importans dans les progrès des nations. Sans ce secours tous les échanges se font si lentement , si difficilement qu'ils ne peuvent être ni nombreux ni variés. L'invention de ce moyen de commerce est

Autre preuve de l'état peu avancé des Mexicains.

(1) B. Diaz , cap. 166 , cap. 176.

(2) Herrera , decad. 3 , lib. VII , cap. 8.

d'une si haute antiquité dans notre hémisphère & remonte si fort au-delà de toutes les époques authentiques de l'histoire qu'elle semble presque aussi ancienne que la société. Les métaux précieux paroissent avoir été employés de fort bonne heure à cet usage , parce que leur valeur est plus permanente , qu'ils sont plus facilement divisibles & qu'ils ont beaucoup d'autres qualités qui les rendent plus propres à servir de mesure commune qu'aucune autre substance que la nature ait fournie à l'empire de l'homme. Mais dans le nouveau monde , même dans les contrées où l'or & l'argent se trouvent en plus grande abondance , on n'y connoissoit point cet usage de ces métaux. Ils n'étoient pas encore assez nécessaires aux besoins des peuplades grossières ou des monarchies imparfaitement civilisées de l'Amérique. Tout le commerce étoit conduit par des échanges en nature. Ce défaut d'un moyen d'échange & d'évaluation si avantageux & qui apporte tant de commodités dans la vie civile , doit être regardé comme une marque certaine de l'état encore imparfait de la police des Mexicains. Cependant on commençoit à sentir dans le nouveau monde l'inconvénient de manquer de l'instrument général du commerce & l'on faisoit quelques efforts pour y suppléer. Au Mexique , où le commerce étoit plus étendu qu'en aucune autre partie de l'Amérique , on avoit commencé à employer une mesure commune de la valeur dont l'usage rendoit les petits échanges plus faciles. Comme le chocolat étoit d'un usage commun à toutes les classes de citoyens , les noix ou amandes de cacao étoient reçues en échange des marchandises de peu de valeur. Le cacao étant ainsi considéré comme un moyen d'échange , la valeur de ce que l'acheteur vouloit acquérir & de ce que le vendeur vouloit vendre s'estimoit

par le nombre des noix de cacao qu'on pouvoit obtenir en échange de la marchandise achetée ou vendue. C'est-là le plus grand pas que les Américains semblent avoir fait vers la découverte de la monnoie. Si le défaut de monnoie peut être regardé comme une preuve de leur barbarie, l'expédient par lequel ils avoient imaginé d'y suppléer est d'un autre côté une marque décisive de leur supériorité sur les autres nations de l'Amérique dans les connoissances & dans les arts qui accompagnent la civilisation.

Tel étoit l'état où les conquérans du Mexique trouverent plusieurs de ses provinces. Leurs villes elles-mêmes quelque grandes & peuplées qu'elles fussent, paroissent plutôt avoir été l'asyle d'hommes qui ne font que sortir de la barbarie que l'habitation paisible d'un peuple policé. D'après la description qu'on nous donne de Tlascala, cette ville ressembloit beaucoup à un village Indien. Ce n'étoit qu'un amas de huttes basses, dispersées çà & là selon le caprice de chaque propriétaire, bâties en terre & en pierre & couvertes de roseaux; qui ne recevoient de jour que par une porte si basse qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant (1). Quoique la situation de Mexico sur le lac eût produit une disposition plus régulière des maisons, la structure du plus grand nombre étoit également grossière. Les temples mêmes & les édifices publics ne paroissent pas avoir mérité les éloges pompeux qu'en font les historiens Espagnols. Autant qu'il est possible d'en juger par leurs descriptions obscures & peu exactes, le grand temple de Mexico, le plus célèbre de la nouvelle Espagne, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de

Doutes sur
l'état de leurs
villes.

Leurs tem-
ples.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VI, *cap.* 12.

cent quatorze marches , étoit une masse solide de terre de forme quarrée & revêtue en partie de pierre. Chaque côté de sa base avoit quatre-vingt-dix pieds , & comme il alloit en diminuant , l'édifice se terminoit par le haut en un espace d'environ trente pieds quarrés , où étoit placée une figure de la divinité & deux autels sur lesquels on sacrifioit les victimes (1). Les autres temples les plus célèbres de la nouvelle Espagne ressembloient tous à celui de Mexico (2). De tels édifices ne donnent pas l'idée d'un grand progrès de l'art , puisqu'on peut difficilement concevoir plus de grossiereté dans les premiers ouvrages d'une nation qui commence à élever des monumens publics.

Et leurs autres édifices publics.

A en croire les historiens Espagnols le palais de l'empereur & les maisons des principaux nobles montroient plus d'art & d'industrie. On y voyoit quelque élégance dans le dessin & des distributions assez commodés. Cependant si des édifices pareils eussent existé dans les villes du Mexique , on en trouveroit encore quelques restes. Par la manière dont Cortès conduisit le siège de Mexico , nous pouvons croire que tous les monumens un peu considérables de la capitale ont été détruits. Mais comme il ne s'est écoulé que deux siècles & demi depuis la conquête de la nouvelle Espagne , il paroît impossible qu'en un espace de tems si court ces édifices vantés aient disparu sans laisser après eux aucun vestige & que dans aucune des autres villes , sur-tout parmi celles qui n'ont pas été emportées de vive force , il n'y ait aucune ruine qui atteste leur ancienne magnificence.

Dans les plus petits villages des Indiens il y a des bâtimens

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VIII, *cap.* 17.

(2) Voyez la NOTE LVI.

d'une plus grande étendue & d'une plus grande élévation que les maisons des particuliers. Ceux où se tient le conseil de la nation , où elle s'assemble dans les fêtes publiques sont magnifiques comparés aux autres. La distinction des rangs & l'inégalité des propriétés étant établie parmi les Mexicains , le nombre des grands édifices devoit y être aussi plus considérable que dans les autres nations de l'Amérique : il ne paroît pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât par sa magnificence ou sa solidité les pompeuses épithètes que les auteurs Espagnols leur donnent en les décrivant. Il est probable que quoique plus ornés & construits sur une plus grande échelle , ils étoient bâtis des mêmes matériaux légers & peu durables qu'on employoit pour les maisons communes (1) , puisqu'en moins de deux cens cinquante années le tems en a emporté jusqu'aux moindres vestiges (2).

Tous ces faits rassemblés prouvent évidemment que la civilisation du Mexique étoit beaucoup plus avancée que parmi les nations sauvages que nous avons fait connoître ; mais il n'en est pas moins manifeste qu'en beaucoup de choses les historiens Espagnols ont exagéré les progrès des Mexicains. Il n'y a point de source plus commune & plus féconde d'erreur , en décrivant les mœurs & les arts des nations sauvages ou demi civilisées , que d'y appliquer les noms & les expressions dont on se sert pour désigner les institutions & les arts des peuples polis. Lorsqu'on a eu donné le nom de roi ou d'empereur au chef d'une petite peuplade , le lieu de sa résidence a dû s'appeler palais & son petit cortège a dû prendre le nom de cour. De pareilles dénominations ont donné

(1) Voyez la NOTE LVII.

(2) Voyez la NOTE LVIII.

aux choses une importance qu'elles n'avoient pas ; l'illusion se répand & chaque partie du récit étant embellie de fausses couleurs , l'imagination est tellement égarée par la ressemblance des noms qu'il lui devient difficile de distinguer des objets qui n'ont aucune ressemblance entr'eux. Lorsque les Espagnols aborderent pour la première fois au Mexique , ils furent si frappés de l'apparence de police & de quelques ouvrages des arts , fort supérieurs à ceux des nations grossières qu'ils avoient jusques-là visitées en Amérique , qu'ils s'imaginèrent avoir enfin découvert dans le nouveau monde un peuple civilisé. Dans leurs descriptions , ils paroissent ne perdre jamais de vue cette comparaison entre les habitans du Mexique & leurs sauvages voisins. En observant avec admiration la supériorité des Mexicains marquée en plusieurs choses , ils emploient à décrire leur police imparfaite & leurs arts grossiers des termes qui ne sont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civilisation & dans les arts. Ces deux circonstances concourent à diminuer beaucoup la confiance qu'on doit aux descriptions de l'état du Mexique que nous ont laissées les premiers historiens Espagnols. En comparant cette nation à d'autres petits peuples sauvages , ils ont laissé leurs idées s'élever beaucoup au-dessus du vrai & les termes qu'ils ont employés dans leurs descriptions ont encore contribué à augmenter l'exagération. Les écrivains postérieurs ont adopté le style des premiers & l'ont chargé encore d'avantage. Solis , en traçant le caractère de Montézume & en décrivant la splendeur de sa cour , les loix & la police de son empire , emploie les mêmes expressions dont on se serviroit pour faire connoître le souverain & les institutions de la nation la plus civilisée de l'Europe.

Mais

Mais quoiqu'il faille reconnoître que la chaleur de l'imagination Espagnole a ajouté quelques embellissemens à ces descriptions , on n'est pas en droit pour cela de prononcer avec le ton décidé qu'emploient plusieurs auteurs , que tout ce qu'on a écrit de l'étendue , de la police & des loix du Mexique , n'est qu'un amas de fictions d'hommes qui ont voulu tromper ou qui avoient un grand penchant à croire au merveilleux. Il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits principaux de l'histoire du Mexique. Ce sont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu , des hommes qui ont vécu parmi les Mexicains avant & après la conquête qui décrivent des institutions & des mœurs qui leur étoient familières , des personnes de professions différentes , militaires , prêtres , jurisconsultes , à qui les objets doivent s'être présentés sous des aspects différens ; & tous concourent à rendre le même témoignage. Si Cortès s'étoit hasardé à tromper son souverain en lui faisant un tableau de mœurs imaginaires , il n'eût pas manqué d'ennemis & de rivaux empressés à découvrir sa tromperie & à en tirer parti pour lui nuire. Mais , comme le remarque avec raison un auteur qui a éclairci par sa sagacité & embelli par son éloquence l'histoire de l'Amérique (1), cette supposition est aussi invraisemblable que le projet eût été audacieux. Parmi les destructeurs de ce grand empire il n'y en avoit pas un seul assez éclairé par imaginer un système de police aussi bien combiné & aussi bien d'accord dans toutes ses parties que celui qu'ils attribuent aux Mexicains. D'où auroient-ils emprunté l'idée de plusieurs institutions ignorées à cette époque de

(1) M. l'Abbé Raynal , *hist. phil. & polit. &c.* III , 127.

toutes les autres nations connues ? Au commencement du seizième siècle , il n'y avoit en Europe aucun établissement semblable à celui qu'on avoit formé au Mexique pour porter au souverain des nouvelles de toutes les parties de son empire. La même observation peut s'appliquer à ce qu'on nous dit de la forme de la ville de Mexico , de sa police & de ses différentes loix pour l'administration de la justice. Tout homme accoutumé à observer les progrès des nations remarquera souvent dans les premiers pas qu'elles font , les germes de ces idées d'où résultent des établissemens qui font la gloire & l'ornement des sociétés arrivées au plus haut degré de civilisation. Même dans l'état de civilisation imparfaite où se trouvoit l'empire du Mexique , la sagacité ingénieuse de quelque observateur , excitée ou aidée par des circonstances que nous ne connoissons pas , a pu y introduire des institutions dignes des sociétés les plus policées. Mais il étoit presque impossible que les conquérans ignorans & grossiers du nouveau monde , en ne se faisant aucune idée des coutumes & des loix du pays qu'ils subjugoient , fortissent hors des limites connues dans leur siècle & dans leur pays , & si Cortès & quelques-uns de ses compagnons eussent été capables de cet effort , pourquoi leurs successeurs auroient-ils travaillé à perpétuer l'erreur ? Pourquoi Corita ou Motolinea ou Acofta auroient-ils voulu amuser leur souverain & leurs compatriotes de contes entièrement fabuleux ?

Religion des
Mexicains.

En un point cependant les guides que nous avons dû suivre ont représenté les Mexicains comme plus barbares peut-être qu'ils ne l'étoient réellement. Leurs dogmes religieux & les cérémonies de leur culte sont représentés comme féroces & cruels au plus haut degré.

La religion , qui ne tient pas une grande place dans la tête d'un sauvage qui n'a pas des idées fort claires d'une puissance supérieure & dont les rites sont simples & en petit nombre , étoit chez les Mexicains un système régulier ; elle avoit ses prêtres , ses temples , ses victimes & ses fêtes. Cela même est une preuve claire que l'état des Mexicains étoit très-différent de celui des nations sauvages de l'Amérique. Mais de l'extravagance de leurs notions religieuses ou de l'atrocité de leurs cérémonies , on ne peut tirer aucune conséquence contre leur civilisation. Les nations conservent des systèmes de superstition fondés sur les absurdes notions des premiers âges de leur formation , long-tems après que leurs idées ont commencé à s'étendre & leurs mœurs à se polir. Nous pouvons cependant juger du caractère des Mexicains d'après l'esprit de leur religion. La superstition s'y montrait sous un aspect sombre & atroce. Leurs divinités y étoient environnées de la terreur & se plaisoient dans la vengeance. Elles étoient représentées au peuple sous les formes les plus capables d'inspirer l'horreur. Les temples étoient décorés de figures de serpens , de tigres & d'autres animaux destructeurs. La crainte étoit le seul sentiment qui animoit leurs dévots. Les jeûnes , les mortifications , les souffrances , poussés aux excès les plus cruels , étoient les moyens qu'ils employoient pour apaiser la colère de leurs dieux ; ils n'approchoient jamais de leurs autels sans les teindre de leur propre sang. De toutes les offrandes les sacrifices humains étoient celles qu'ils croyoient le plus agréables à ces dieux. Une pareille religion se joignant à l'esprit de vengeance implacable commun à tous les Américains & y ajoutant une force nouvelle , devoit à une mort cruelle tous les prisonniers de guerre , qui étoient immolés solennel-

lement à la divinité (1). Le cœur & la tête de la victime étoient la part consacrée aux dieux. Le guerrier qui s'étoit rendu maître du prisonnier emportoit le corps pour s'en repaître dans un festin avec ses amis. Sous l'empire de ces idées funestes & terribles , accoutumés à verser le sang & à voir ces scènes horribles consacrées par la religion , le cœur de l'homme devoit s'endurcir & se fermer à tout sentiment d'humanité. Aussi les Mexicains étoient-ils féroces & impitoyables. L'esprit de leur religion balançoit si fortement l'influence de la police & des arts que malgré les progrès qu'ils y avoient faits , leurs mœurs au lieu de s'adoucir en étoient devenues plus féroces. L'histoire de ce peuple ne nous est pas assez connue pour que nous sachions quelle cause avoit donné à leur superstition ce caractère de cruauté ; mais l'influence de leur religion est évidente & avoit produit chez eux des effets singuliers dans l'histoire de l'esprit humain ; les mœurs du peuple du nouveau monde qui avoit fait le plus de progrès vers la civilisation étant plus féroces & quelques-unes de leurs coutumes plus barbares que celles des nations sauvages du reste de l'Amérique.

Prétentions
des Péru-
viens sur la
grande an-
cienneté de
leur empire.

Incertaines.

L'empire du Pérou se vante d'une antiquité plus grande que celui du Mexique : selon les traditions recueillies par les Espagnols il avoit subsisté quatre cens ans sous douze monarques : mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérans que des connoissances très-imparfaites & très-incertaines de leur ancienne histoire (2). Ils ignoroient , comme les autres :

(1) Cortès , *Relat. ap. Ramus* III , 240 , &c. B. Diaz , *cap. 82. Acofta, lib. V, cap. 13 , &c. Herrera, decad. 3 , lib. II, cap. 15 , &c. Gomera, Cron. cap. 80 , &c. Voyez la NOTE LIX.*

(2) Voyez la NOTE LX.

nations de l'Amérique, l'art d'écrire & manquoient du seul moyen par lequel on peut conserver avec quelque exactitude la mémoire des événemens. Chez les peuples même où l'art de l'écriture est connu, l'époque où l'histoire commence à prendre quelque authenticité est de beaucoup postérieure à cette utile invention qui a servi long-tems aux usages ordinaires & communs de la vie, avant d'être employée à fixer le souvenir des faits pour le transmettre d'un siècle à l'autre. Mais la tradition seule n'a jamais transmis les connoissances historiques d'une manière suivie & régulière durant un période aussi long que celui qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

Les *Quipos*, ou nœuds de cordons de différentes couleurs que les écrivains, amateurs du merveilleux, nous donnent comme des annales de l'empire, ne suppléaient que très-imparfaitement à l'écriture. Selon la description obscure qu'en fait Acosta (1), suivi à la lettre par Garcilasso de la Vega qui n'a fait que la copier, les quipos paroissent n'avoir été qu'un moyen de calculer plus vite & plus sûrement. Les couleurs différentes exprimoient les différens objets & chaque nœud un nombre particulier. Les quipos étoient une espèce de registre où l'on tenoit compte du nombre d'habitans de chaque province & de ses différentes productions qu'on rassembloit dans des magasins pour le service de la nation; mais comme ces nœuds, de quelque manière qu'ils fussent variés & combinés, ne pouvoient porter à l'esprit aucune notion abstraite & ne pouvoient peindre ni les opérations ni les qualités de l'esprit, ils étoient de peu d'utilité pour conserver la mémoire

Insuffisance
de l'inven-
tion des Quir-
pos.

(1) *Hist. lib. VI, cap. 8.*

tant des anciens événemens que des institutions politiques. Les peintures imparfaites & les symboles grossiers des Mexicains pouvoient servir mieux à cet usage. Quand les quipos auroient été plus utiles pour conserver l'histoire & plus propres à suppléer à l'écriture, ils ont été si entièrement détruits, ainsi que tous les autres monumens de l'industrie des Péruviens, dans la dévastation générale causée par la conquête & par les guerres civiles qui l'ont suivie, qu'aucune lumière ne peut nous venir de ce côté-là. Tout le zèle de Garcilasso de la Vega pour la gloire de la race des monarques dont il descendoit, toute l'activité de ses recherches & les grandes facilités qu'il avoit pour les suivre ne lui ont pas fait connoître une seule source où n'eussent pas puisé les auteurs Espagnols qui avoient écrit avant lui. Dans son *Commentaire royal*, il se borne à éclaircir ce qu'ils ont rapporté de l'histoire & des institutions du Pérou (1), & ses éclaircissimens, comme leurs récits, ne sont fondés que sur la tradition courante parmi ses compatriotes.

Il suit delà que les petits détails que ces écrivains nous donnent des exploits, des batailles, des conquêtes & du caractère particulier des premiers monarques Péruviens, ne méritent guere notre croyance. Nous ne pouvons regarder comme authentique qu'un petit nombre de faits si étroitement liés avec le système de leur religion & de leur politique intérieure que la mémoire n'a pu s'en perdre : à quoi il faut ajouter les coutumes & les institutions qui étoient encore établies au tems de la conquête & que les Espagnols purent observer. C'est en examinant ces deux sortes de faits avec attention & en tâchant

(1) *Lib. I, cap. 10.*

de les séparer de ceux qui paroissent fabuleux ou dépourvus de preuves que je me suis efforcé de me faire une idée des mœurs & du gouvernement des Péruviens.

Les peuples du Pérou , comme je l'ai déjà dit (1), étoient encore dans toute la grossièreté de la vie sauvage , lorsque Manco Capac & sa femme Mama Ocollo se montrèrent à eux pour les instruire & les civiliser. La tradition des Péruviens ne nous apprend point qui étoient ces deux personnages extraordinaires ; s'ils apportoit leur système de législation & les connoissances des arts de quelque pays plus civilisé , ou s'ils étoient natifs du Pérou ; comment ils étoient élevés à des idées si fort au-dessus de celles de la nation à laquelle ils s'adrescoient. Manco Capac & sa femme profitant du penchant des Péruviens à la superstition , & sur-tout de leur vénération pour le soleil , prétendirent qu'ils étoient les enfans de ce bel astre & qu'ils venoient les éclairer & les instruire en son nom & par son autorité. La multitude écouta & crut. Nous avons vu plus haut le changement qui se fit dans les mœurs & dans la police des Péruviens , & que les historiens attribuent aux fondateurs de cet empire , & comment les institutions de l'Inca & de sa femme répandirent parmi eux quelque connoissance des arts & quelque goût pour les commodités de la vie. Ces bienfaits furent d'abord resserrés dans des limites fort étroites ; car l'autorité du premier Inca ne s'étendit point au-delà de quelques lieues de Cuzco. Mais dans la suite des tems & peu à peu ses successeurs soumièrent tous les pays qui s'étendent à l'ouest des Andes depuis le Chili jusqu'à Quito & établirent dans toutes ces provinces leur gouvernement & leur religion.

Origine de
leur gouver-
nement.

(1) *Lib. VI, p. 161, &c.*

Il est fondé
sur la reli-
gion.

Le gouvernement des Péruviens a cela de singulier & de frappant qu'il doit à la religion son esprit & ses loix. Les idées religieuses font très-peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage; leur influence sur ses sentimens & sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la religion réduite en système, tenant une grande place parmi leurs institutions publiques, concouroit avec beaucoup de force à former le caractère national. Mais au Pérou tout le système civil étoit fondé sur la religion. L'Inca n'étoit pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étoient reçus, non pas comme les ordres d'un supérieur, mais comme les oracles de la divinité. Sa famille étoit sacrée, & pour la tenir séparée & sans aucun mélange impur d'un sang moins précieux, les enfans de Manco Capac épousoient leurs propres sœurs & aucun ne pouvoit monter sur le trône sans prouver sa descendance des seuls *enfans du soleil*. C'étoit-là le titre de tous les descendans de l'Inca, & le peuple les regardoit avec le respect dû à des êtres d'un ordre supérieur. On croyoit qu'ils étoient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avoit donné naissance & que toutes les volontés de l'Inca étoient celles de son pere le soleil.

Effets re-
marquables
de cette in-
fluence de la
religion.

Deux effets résultoient de cette influence de la religion sur le gouvernement. L'autorité de l'Inca étoit absolue & illimitée dans toute la force de ces termes. Lorsque les décrets d'un souverain sont regardés comme des commandemens de la divinité, c'est non-seulement un acte de révolte, mais un acte d'impiété de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de religion, & comme ce seroit un sacrilège de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel & une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne reste plus qu'à

qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. Delà aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains : les plus puissans & les plus élevés de leurs sujets reconnoissoient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en sa présence, ils ne se présentoient qu'avec un fardeau sur leurs épaules comme un emblème de la servitude & une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il n'e falloit au monarque aucune force coercitive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en étoit chargé étoit l'objet du respect du peuple, & , selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens (1), il pouvoit traverser l'empire d'une extrémité à l'autre sans rencontrer le moindre obstacle ; car en montrant une frange du *börta*, ornement royal de l'Inca, il devenoit le maître de la vie & de la fortune de tous les citoyens.

Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le gouvernement la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étoient plus des défobéissances à des loix humaines, mais des insultes à la divinité. Les fautes les plus légères, comme les crimes les plus atroces, appelloient la même vengeance sur la tête du coupable & ne pouvoient être expiées que par son sang. La peine suivoit la faute inévitablement, parce qu'une offense envers le ciel ne pouvoit en aucun cas être pardonnée (2). Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévères, en conduisant les hommes à la férocité & au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens avec des mœurs simples & une crédulité aveugle, étoient

Tous les crimes y étoient punis de mort.

(1) Zarate, *lib. I, cap. 13.*

(2) Vega, *lib. II, cap. 6.*

contenus dans une telle crainte que le nombre des fautes étoit extrêmement petit. Leur respect pour des monarques éclairés & guidés par la divinité qu'ils adoroient, les maintenoit dans le devoir ; & la crainte d'une peine qu'ils étoient accoutumés à regarder comme un châtimement inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignoit de toute prévarication.

Douceur de
leur religion.

Le système de superstition sur lequel les Incas avoient fondé leur autorité étoit très-différent de celui des Mexicains. Manco Capac avoit tourné tout le culte religieux vers les objets de la nature. Le soleil, comme la première source de la lumière, de la fécondité de la terre & du bonheur de ses habitans, étoit le premier & le principal objet de leur hommage. La lune & les étoiles, secondant le soleil dans ses bienfaisantes opérations, obtenoient après lui les adorations des Péruviens. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnoître & à adorer une puissance supérieure prend cette direction & se porte à admirer & à contempler l'ordre & la bienfaisance qui existent réellement dans la nature, l'esprit de superstition est doux ; lorsqu'au contraire des êtres imaginaires, ouvrages de l'imagination & de la crainte des hommes, sont supposés conduire l'univers & deviennent les objets du culte religieux, la superstition prend des formes plus bizarres & plus atroces. La première de ces religions étoit celle des Péruviens, la dernière celle des Mexicains. Les Péruviens, il est vrai, ne s'étoient pas élevés jusqu'à des idées justes de la divinité : on ne trouve même dans leur langue aucun terme, aucun nom donné au pouvoir inconnu & suprême qu'ils adoroient, qui puisse faire conjecturer qu'ils le regardassent comme créateur & gouverneur de l'univers (1). Mais les cérémonies d'un culte

(1) Acofta, *lib. V, cap. 3.*

adressé à cet astre brillant qui , par son énergie universelle & vivifiante est le plus bel emblème de la bienfaisance divine , étoient douces & humaines. Ils offroient au soleil une partie des substances que la chaleur fait produire à la terre. Ils lui sacrifioient en témoignage de leur reconnoissance quelques-uns des animaux dont ils se nourrissoient & dont l'existence & la multiplication étoient dues à son influence. Ils lui présentoient des ouvrages choisis & précieux de l'industrie de leurs mains guidées par sa lumière. Jamais les Incas ne teignirent ses autels de sang humain ; jamais ils n'imaginèrent que le soleil leur pere pût se plaire à recevoir de si barbares sacrifices (1). Ainsi les Péruviens éloignés de ce culte sanglant qui éteint la sensibilité & qui étouffe les mouvemens de la compassion à la vue des souffrances de l'homme , devoient à l'esprit même de leur superstition un caractère national , plus doux que celui des autres peuples de l'Amérique.

Cette influence de la religion s'étendoit jusqu'à leurs institutions civiles & en écartoit tout ce qui étoit contraire à la douceur des mœurs & du caractère. Le pouvoir des Incas , quoique le plus absolu des despotismes , étoit mitigé par son alliance avec la religion. L'esprit de ses sujets n'étoit pas humilié & avili par l'idée d'une soumission forcée à la volonté d'un être semblable à eux. L'obéissance qu'ils rendoient à un souverain revêtu d'une autorité divine étoit volontaire & ne les dégradoit point. Le souverain convaincu que la soumission respectueuse de ses sujets étoit l'effet de leur croyance à son origine céleste , avoit continuellement sous les yeux des motifs qui le portoient à imiter l'être bienfaisant dont il étoit le

Son influence sur les institutions civiles.

(1) Voyez la NOTE LXI.

représentant. Aussi trouve-t-on à peine dans l'histoire du Pérou quelques révoltes contre le prince regnant, & aucun de ses douze monarques ne fut un tyran.

Et même sur
leur système
de guerre.

Dans les guerres mêmes où furent engagés les Incas, ils se conduisirent avec un esprit très-différent de celui des autres nations de l'Amérique. Ils ne combattoient pas comme les sauvages pour détruire & pour exterminer, ou comme les Mexicains pour raffasier de sang leurs barbares divinités. Ils faisoient la guerre pour civiliser les vaincus & pour répandre les connoissances & les arts. Les prisonniers n'étoient point exposés aux insultes & aux tourmens qu'ils étoient destinés à subir dans toutes les autres parties du nouveau monde. Les Incas prenoient sous leur protection les peuples qu'ils avoient soumis & les faisoient participer à tous les avantages dont jouissoient leurs anciens sujets. Cette pratique, si opposée à la férocité Américaine & si digne de l'humanité des nations les plus polies, doit être attribuée, comme d'autres circonstances que nous avons observées dans les mœurs des Péruviens, au génie de leur religion. Les Incas considérant comme impie l'hommage rendu à tout autre objet qu'aux puissances célestes qu'ils adoroient, s'efforçoient de faire des prosélites. Les idoles des peuples conquis étoient portées en triomphe au grand temple de Cuzco (1) & y étoient placées comme des trophées qui montroient la puissance supérieure de la divinité protectrice de l'empire. Le peuple étoit traité avec douceur & instruit dans la religion de ses nouveaux maîtres (2), afin que le conquérant eût la gloire d'avoir augmenté le nombre des adorateurs du soleil.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, *cap.* 4. Vega, *lib.* V, *cap.* 12.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, *cap.* 8.

La maniere dont les terres étoient possédées au Pérou par les citoyens n'étoit pas moins singuliere que leur religion & contribuoit également à adoucir le caractère de ce peuple. Toutes les terres étoient divisées en trois portions. L'une étoit consacrée au soleil, & tout ce qu'elle produisoit étoit employé à la construction des temples & aux dépenses du culte religieux. L'autre appartenoit à l'Inca & fournissoit à la dépense publique & à tous les frais du gouvernement. La troisième & la plus considérable étoit employée à la subsistance du peuple à qui elle étoit partagée. Personne cependant n'avoit un droit de propriété exclusive sur la portion qui lui étoit attribuée. Il la possédoit seulement pour une année. A l'expiration de ce terme, on faisoit une nouvelle division selon le rang, le nombre & les besoins de sa famille. Toutes ces terres étoient cultivées par un travail commun de tous les membres de la communauté. Le peuple averti par un officier préposé à cette administration se rendoit dans les champs & remplissoit la tâche imposée. Des chants & des instrumens de musique les animoient au travail (1). Cette distribution du territoire, aussi bien que la maniere de le cultiver gravoit dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national & de la nécessité d'un secours mutuel entr'eux. Chaque individu sentoit l'utilité qui résultoit pour lui de sa liaison avec ses concitoyens & le besoin qu'il avoit de leur secours. Un état ainsi constitué pouvoit être considéré comme une grande famille dans laquelle l'union des membres étoit si entiere & l'échange mutuel des secours si marqué qu'il en naissoit le plus grand attachement, & que l'homme étoit lié à l'homme plus étroi-

Espece de
propriété par-
ticuliere aux
Péruviens.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, *cap.* 2. Vega, *lib.* V, *cap.* 5.

tement que dans aucune autre société établie en Amérique. Delà des mœurs douces & des vertus sociales inconnues dans l'état sauvage & presque entièrement ignorées des Mexicains.

Inégalité des conditions.

Mais, quoique les institutions des Incas fussent dirigées à fortifier les liens d'une affection mutuelle entre leurs sujets, il regnoit cependant au Pérou une grande inégalité dans les conditions. La distinction des rangs y étoit complètement établie. Un grand nombre de citoyens, sous la dénomination de *Yanaconas* étoit tenu dans l'état de servitude. Leurs habillemens & leurs maisons étoient d'une forme différente de celle des habillemens & des maisons des hommes libres. Comme les *Tamemes* du Mexique, ils étoient employés à porter des fardeaux & à tous les travaux pénibles (1). Au-dessus d'eux étoient les hommes libres qui n'étoient revêtus d'aucun office & d'aucune dignité héréditaire. Ensuite venoient ceux que les Espagnols ont appelés *Orejones*, à raison des ornemens qu'ils portoient à leurs oreilles. Ceux-là formoient le corps des nobles & exerçoient tous les offices, en paix comme en guerre (2). A la tête de la nation étoient les enfans du soleil qui, par leur naissance & leurs privilèges, étoient autant au-dessus des *Orejones* que ceux-ci étoient au-dessus des autres citoyens.

Etat des arts.

Cette forme de société, tant par l'union de ses membres que par la distinction des rangs, étoit favorable aux progrès des arts. Mais les Espagnols connoissant déjà le degré de perfection où différens arts avoient été au Mexique, ne furent pas si frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte ; & c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* III, *cap.* 4, *lib.* X, *cap.* 8.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* I, *cap.* 1.

plus foible qu'ils décrivent les objets d'industrie qu'ils y remarquerent. Cependant les Péruviens avoient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains & dans les arts nécessaires, & dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie.

L'agriculture, cet art de première nécessité dans l'état social, étoit beaucoup plus étendu au Pérou & y étoit exercé avec plus d'habileté que dans aucune autre partie de l'Amérique. Les Espagnols en s'avancant dans le pays y trouvoient si abondamment des provisions de toute espèce, que dans le récit de leurs expéditions on ne les voit jamais exposés à ces cruelles situations où la famine réduisit souvent les conquérans du Mexique. Ce n'étoit pas la volonté des particuliers qui régloit la quantité de terres mises en culture, mais l'autorité publique selon les besoins de la communauté. Les calamités qui sont la suite ordinaire des mauvaises récoltes n'étoient pas fort sensibles, parce que le produit des terres consacrées au soleil, aussi bien que la portion des Incas étant déposée dans les *tambos* ou magasins publics, on y trouvoit toujours des ressources pour les tems de disette (1). Par une prévoyance si sage l'étendue de la culture étant proportionnée aux besoins de l'état, l'industrie & l'esprit d'invention des Péruviens ne se déployoient avec quelque activité que pour remédier à certains inconvéniens particuliers à leur climat & à leur sol. Toutes les grandes rivières qui coulent des Andes dirigent leurs cours vers l'est jusqu'à la mer Atlantique. Le Pérou n'est arrosé que par des eaux qui coulent des montagnes en torrens. Les parties basses sont presque toutes sablonneuses & stériles & la pluie ne les humecte jamais.

Etat avancé
de l'agricul-
ture.

(1) Zarate, *lib. I, cap. 14.* Vega, *lib. I, cap. 8.*

L'industrie des Péruviens avoit imaginé différens moyens pour rendre ces terres fertiles. Ils avoient fait avec beaucoup d'adresse & de patience des canaux artificiels qui distribuoient à leurs terres d'une manière régulière les eaux de ces torrens (1). Ils amélioroient leur sol en y répandant la fiente des oiseaux de mer dont toutes les îles répandues le long de leurs côtes sont couvertes (2). Dans le tableau d'une nation entièrement civilisée, ces pratiques attireroient à peine notre attention; mais dans l'histoire du nouveau monde, où nous ne trouvons que des hommes dépourvus de prévoyance, elles sont dignes d'être remarquées comme des preuves frappantes d'art & d'industrie. L'usage de la charrue étoit à la vérité inconnu aux Péruviens, ils travailloient la terre avec une espèce de bêche faite d'un bois dur (3). Ce travail n'étoit pas regardé comme assez humiliant pour être abandonné aux femmes seules. Les hommes le partageoient avec elles, & même les enfans du soleil donnoient l'exemple en cultivant de leurs mains un champ situé près de Cuzco & ils honoroient cette fonction en l'appellant *leur triomphe sur la terre* (4).

Leurs bâtimens.

La supériorité de l'industrie des Péruviens sur celle des autres nations se montre encore dans la construction de leurs maisons & de leurs édifices publics. Dans les vastes plaines qui s'étendent le long de l'océan pacifique, où le climat est doux & le ciel toujours serein, leurs maisons ne pouvoient être que d'une bâtisse très-légère; mais dans les parties plus élevées où tombent les pluies, où il y a de la vicissitude dans les

(1) Zarate, *lib. I, cap. 4.* Vega, *lib. V, cap. 1 & 24.*

(2) Acofta, *lib. I, cap. 37.* Vega, *lib. V, cap. 3.* Voyez la NOTE LXII.

(3) Zarate, *lib. I, cap. 8.*

(4) Vega, *lib. V, cap. 2.*

faïsons & où la rigueur du froid se fait sentir , elles étoient construites avec une grande solidité. Leur forme étoit généralement carrée. Les murailles d'environ huit pieds de haut étoient faites de briques durcies au soleil. Elles étoient sans fenêtres, la porte en étoit basse & étroite. Toute simple que paroît cette construction & tout grossiers qu'en étoient les matériaux , les édifices étoient si solides que plusieurs subsistent encore aujourd'hui , tandis qu'il ne reste dans toutes les autres parties de l'Amérique aucun monument qui puisse nous donner une idée de l'état civil des autres nations. C'est surtout dans les temples consacrés au soleil & dans les palais de leurs monarques que les Péruviens déployoient toute leur industrie. Les descriptions que nous ont laissées de ces édifices les écrivains Espagnols qui les ont vus lorsqu'ils étoient encore presque entiers , pourroient être regardées comme fort exagérées , si leurs ruines encore subsistantes ne garantissoient la vérité de leurs relations. On trouve dans toutes les provinces de l'empire des restes des édifices sacrés & des palais des Incas , & leur nombre seul prouve qu'ils sont l'ouvrage d'une nation puissante qui doit avoir subsisté pendant un assez long période & avoir fait des progrès assez considérables dans les arts & dans la civilisation. Ils sont de différentes grandeurs , quelques-uns d'une étendue médiocre , plusieurs immenses , se ressemblant par leur solidité ainsi que par le style de leur architecture. Le temple de Pachacamac , avec le palais de l'Inca & une forteresse , formoient ensemble une grande fabrique de plus d'une demi-lieue de circuit. Ces édifices sont d'un goût singulier comme tous les autres ouvrages des Péruviens. Comme ils ignoroient l'usage de la poulie & des autres puissances mécaniques , & qu'ils ne pouvoient élever à une grande hauteur

les grosses pierres qu'ils employoient, les murailles de cet édifice, qui paroît être le plus grand effort de leur industrie, n'ont pas plus de douze pieds de hauteur au-dessus du sol. Sans mortier & sans aucune espèce de ciment les briques & les pierres y sont si bien unies qu'à peine peut-on distinguer les jointures. (1). Les appartemens en étoient mal distribués & fournissoient peu de commodités : autant qu'on peut reconnoître dans les ruines les anciennes distributions ; il n'y avoit pas une seule fenêtre dans tout l'édifice & on n'y recevoit la lumière que par la porte ; de sorte que les plus grandes pièces devoient être absolument obscures à moins qu'on ne les éclairât par quelqu'autre moyen. Mais ces imperfections, & d'autres qu'on pourroit indiquer dans les monumens de l'architecture des Péruviens, n'empêchent pas qu'on ne doive les regarder comme des efforts étonnans d'industrie chez un peuple qui ignoroit l'usage du fer, & comme une preuve de la puissance de leurs anciens rois.

Chemins.

Ce n'étoient pourtant pas encore les ouvrages les plus beaux & les plus utiles des Incas. Les deux grandes routes de Cuzco à Quito, qui avoient plus de cinq cens lieues de long, méritent de plus grands éloges. L'une traversoit les parties intérieures & montueuses du pays, l'autre les plaines qui s'étendent le long de la mer. Les premiers historiens du Pérou qui virent ces monumens en parlent avec tant d'admiration & d'étonnement & ont été si bien secondés par les pompeuses descriptions des écrivains plus récents qui ont été conduits par quelque système à vanter les Américains, qu'on feroit tenté de comparer ces travaux des Incas aux anciens chemins militaires dont les restes attestent encore la puissance des Ro-

(1) Voyez la NOTE LXIII.

maines. Dans un pays où il n'y avoit aucun animal domestique que le llama qui n'étoit pas même employé comme bête de trait & qui ne pouvoit porter que des fardeaux très-légers , & où les chemins un peu montueux n'étoient fréquentés que par les hommes , il ne falloit pas beaucoup d'industrie pour faire des routes. Les chemins du Pérou n'avoient que quinze pieds de largeur (1) & dans beaucoup d'endroits ils étoient faits avec si peu de solidité qu'on ne reconnoît plus aujourd'hui leur direction. Dans les parties basses on n'avoit presque fait autre chose que de planter des arbres ou des bornes qui traçoient le chemin aux voyageurs. C'étoit une tâche plus difficile d'ouvrir des sentiers dans les montagnes. On avoit aplani quelques hauteurs & comblé quelques vallons , & pour conserver la route on l'avoit bordée des deux côtés d'un banc de gazon. De distance en distance on y trouvoit des *tambos* ou magasins pour l'Inca & sa suite lorsqu'il voyageoit dans ses domaines. Cette route faite dans des parties du pays plus hautes & moins praticables avoit été construite plus solidement , & quoique par la négligence des Espagnols sur-tout ce qui n'est pas relatif à l'exploitation des mines , on n'ait rien fait pour l'entretenir , on peut encore la reconnoître partout (2). Telle étoit la célèbre route des Incas , dont la description , dépouillée de toutes les exagérations & réduite à ce qu'on ne peut révoquer en doute , nous présente encore une preuve incontestable d'un grand progrès dans les arts & dans la civilisation. Les peuplades sauvages de l'Amérique n'ont pas même eu l'idée de former des communications entre

(1) Cieca , *cap.* 60.

(2) Xerès , *pag.* 189, 191. Zarate , *lib.* I , *cap.* 13 , 14. Vega , *lib.* IX , *cap.* 13. Bouguer , *Voyage* , *pag.* 105. Ulloa , *Entretencimientos* , *pag.* 365.

les parties éloignées des pays qu'ils habitoient ; les Mexicains l'avoient à peine entrevue , & l'on fait que dans les états les plus civilisés de l'Europe , ce n'est qu'après avoir déjà acquis beaucoup d'autres connoissances que les gouvernemens se sont occupés d'une maniere un peu suivie des moyens de faciliter le commerce par la construction des chemins.

Ponts.

En faisant des chemins , les Péruviens furent conduits à procurer à leur pays un autre avantage également inconnu au reste de l'Amérique. La route des Incas , dans son cours du sud au nord , étoit coupée par tous les torrens qui sortent des Andes pour se jeter dans l'océan occidental. Leur rapidité , ainsi que la fréquence & la violence des inondations qu'ils occasionnent , en rendoit la navigation impossible. Il falloit donc trouver quelque expédient pour les passer. Les Péruviens ignorant l'art de faire des voûtes & ne sachant pas travailler les bois , ne pouvoient construire ni ponts de pierre ni ponts de bois. La nécessité , mere de l'invention , leur avoit suggéré un moyen de suppléer à ce défaut. Ils faisoient des cables d'une grande force avec de l'osier & des lianes , dont leur pays abonde. On tendoit fix de ces cables d'un bord à l'autre paralleles entre eux & fortement attachés par chaque bout. On les lioit ensemble par d'autres cordages plus petits , assez rapprochés pour former en une seule piece une sorte de filet qui , étant couvert de branches d'arbres & ensuite de terre , faisoient un pont qu'on pouvoit passer avec assez de sécurité (1). Il y avoit des personnes établies à chaque pont pour les entretenir & aider les passagers (2). Dans les pays plats où les rivières de-

(1) Voyez la NOTE LXIV.

(2) Sancho , *ap. Ramus III* , 376. B. Zarate , *lib. I* , *cap. 14*. Vega , *lib. III* , *cap. 7* , 8. Herrera , *décad. 5* , *lib. IV* , *cap. 3* , 4.

venoient plus profondes & plus larges & avoient un cours moins rapide, on les passoit dans des *balzas*, espece de radeaux que les Péruviens construisoient & conduisoient avec une adresse qui prouve encore leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique. Toute l'industrie de ceux-ci se bornoit à l'usage de la rame. Les Péruviens avoient osé mâter leurs petits bâtimens & les conduire à la voile, de sorte que non-seulement ils savoient profiter du vent pour marcher avec plus de vitesse, mais ils pouvoient même virer de bord avec assez de célérité (1).

L'industrie des Péruviens n'étoit pas bornée à ces objets essentiels d'utilité. Ils avoient fait quelques progrès dans des arts qu'on peut appeller de luxe. Ils avoient l'or & l'argent en plus grande abondance qu'aucune autre nation de l'Amérique. Ils recueilloient l'or, comme les Mexicains, dans le lit des rivières ou en lavant les terres qui en contenoient; mais pour se procurer l'argent ils avoient employé une industrie & une adresse assez remarquables. Ils ne connoissoient pas, il est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs pour pénétrer jusqu'aux richesses qu'elle cache dans son sein; mais ils ouvroient des cavernes sur les bords escarpés des rivières & dans les flancs des montagnes, & suivoient toutes les veines du métal qui ne se perdoient pas trop avant dans la terre. En d'autres endroits où le métal étoit près de la surface, ils ouvroient la mine en-dessus sans creuser trop profondément, afin que les travailleurs pussent jeter le minéral sur les bords du trou ou le transmettre de main en main dans des paniers (2). Ils avoient l'art de fondre la mine & de la purifier, soit par la

Leur manière de traiter la mine d'argent.

(1) Ulloa, *Voyage I*, 167, &c.

(2) Ramusio, III, 414, A.

simple application du feu , ou , quand elle étoit trop réfractaire & mêlée de substances hétérogènes , en la traitant dans des petits fourneaux élevés & si artistement construits que le courant d'air faisoit la fonction de soufflet , machine qui leur étoit entièrement inconnue. Par ce moyen si simple la mine la plus rebelle étoit fondue avec tant de facilité que l'argent étoit assez commun au Pérou pour qu'on en fît des ustensiles & des vases destinés aux usages ordinaires (1). On prétend que plusieurs de ces ustensiles étoient aussi précieux par le travail que par la matière ; mais comme les conquérans de l'Amérique ne connoissoient bien que la valeur du métal & ne s'occupoient guère des formes que l'art lui avoit données , dans le partage du butin on ne tint compte que du poids & du degré de finesse , & presque tout fut fondu.

Autres ouvrages de leurs arts.

On a vanté aussi leur adresse dans d'autres ouvrages plus recherchés , dont la plus grande partie a été trouvée dans les *guacas* où élévations de terre dont ils couvroient les corps des morts. Ce sont des miroirs de diverse grandeur , faits d'une pierre dure & rendue brillante par un très-beau poli ; des vases de terre de différentes formes , des haches & d'autres armes , des outils servant à leurs travaux , quelques-uns de filix , d'autres de cuivre durci par un procédé inconnu , de manière à pouvoir suppléer au fer dans plusieurs circonstances. Si l'usage de ces outils de cuivre eût été général chez les Péruviens , leurs progrès dans les arts les auroit rapprochés beaucoup des nations les plus éclairées ; mais il paroît ou que le métal étoit rare , ou que l'opération par laquelle on le durcissoit étoit difficile & longue ; car ces outils étoient en très-petit nombre

(1) Acoſta , *lib. IV* , *cap.* 4 , 5 ; Vega , *P.* 1 , *lib. VIII* , *cap.* 25. Ulloa , *Entretien.* pag. 258.

& si petits qu'ils ne pouvoient servir que pour les ouvrages les plus légers. Cependant on peut dire que c'est à cette découverte que les Péruviens ont dû leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique en différens arts (1). On peut appliquer aux ouvrages des arts trouvés au Pérou la même observation que nous avons faite sur ceux des Mexicains. Les pièces qu'on voit en dépôt dans le cabinet du roi de Madrid sont plus admirées à raison de l'adresse qu'il a fallu pour les exécuter avec des outils imparfaits que pour leur élégance & leur délicatesse réelle ; & les arts des Péruviens, quoique plus avancés que chez les autres Américains , étoient encore dans l'enfance.

Les faits que nous venons de rassembler paroissent indiquer de grands progrès chez cette nation. Il y en a cependant d'autres qui font penser que la civilisation y étoit encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines des Incas , Cuzco étoit la seule ville qui méritât ce nom. Par-tout ailleurs le peuple vivoit épars dans des habitations détachées , ou tout au plus rassemblé dans de petits villages (2). Or , à moins que les hommes ne se réunissent en nombre & ne se lient par une communication fréquente & continuelle ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres ; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit & les mœurs de la vie sociale. Dans un pays immense où il n'y avoit qu'une seule ville , les progrès de la civilisation & des arts ont dû être si lents & arrêtés par tant d'obstacles qu'il faut plutôt s'étonner que les Péruviens les aient portés si loin.

En conséquence de cet état d'union imparfaite , la séparation

Etat impar-
fait de leur
civilisation.

Cuzco étoit
la seule ville.

Nulle sépa-
ration mar-
quée entre
les profes-
sions.

(1) Ulloa , *Voyage* , tom. I , 381 , &c. *Idem* , *Entretien* , pag. 369 , &c.

(2) Zarate , *lib. I* , cap. 9. Herrera , *decad. 5* , *lib. XI* , cap. 4.

des professions du Pérou n'étoit pas à beaucoup près aussi complète que chez les Mexicains. Plus l'association des hommes entr'eux est faible, plus leurs mœurs sont simples & leurs besoins en petit nombre. L'industrie qui pourvoit aux usages communs de la vie n'est pas alors assez délicate ni assez difficile à acquérir pour qu'il soit nécessaire de s'y former par une éducation suivie. Chaque Péruvien exerçoit indistinctement toutes les professions. Il n'y avoit que les artistes occupés aux ouvrages les plus recherchés qui formaient un ordre séparé & distingué des autres citoyens (1).

Peu de commerce.

Le défaut de villes dans le Pérou entraînoit un autre effet à sa suite. Il y avoit peu de commerce entre les parties de ce grand empire. La grande activité du commerce est de la même époque que la formation des villes. Aussi-tôt que les membres d'une société se rassemblent en grand nombre en un même lieu, les opérations de la communauté prennent plus de vigueur. Les citoyens des villes commencent à dépendre, pour leur subsistance, du travail des cultivateurs. Ceux-ci reçoivent des villes quelque équivalent de leurs denrées. Le commerce entr'eux s'établit & les productions des arts s'échangent régulièrement pour celles de l'agriculture. Les villes du Mexique avoient des marchés réglés & tous les objets des desirs & des besoins des hommes y étoient en même-tems les objets du commerce. Mais au Pérou, la division singulière de la propriété & la manière dont les terres étoient possédées, étoient un obstacle à presque toute espèce de commerce & privoit la société de cette communication active entre tous ses membres (2), qui

(1) Acosta, *lib. VI, cap. 15*. Vega, *lib. V, cap. 9*. Herrera, *decad. 5, lib. IV, cap. 4*.

(2) Vega, *lib. VI, cap. 8*.

est en même-tems le lien de leur union & l'aiguillon qui les presse dans leur marche vers la civilisation.

Les Péruviens manquoient absolument du courage guerrier, défaut aussi remarquable en eux qu'il leur fut funeste (1). La plus grande partie des nations grossières de l'Amérique résistèrent aux Espagnols avec un courage féroce & indomptable, quoiqu'avec peu de conduite & de succès. Les Mexicains défendirent leur liberté avec beaucoup de persévérance & ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Les Péruviens, subjugués tout d'un coup & presque sans résistance, perdirent par leur timidité les occasions les plus favorables de recouvrer leur liberté & d'exterminer leurs oppresseurs. Quoique leur tradition nous présente tous les Incas comme des princes guerriers, toujours à la tête d'armées conquérantes & victorieuses, on ne trouve aucune trace de cet esprit militaire dans aucune circonstance postérieure à l'invasion des Espagnols. Peut-être leurs institutions en adoucissant leurs mœurs leur donnoient-elles cette mollesse indigne de l'homme ; peut-être la douceur de leur climat énermoit-elle leur constitution physique. Peut-être aussi quelque principe de leur gouvernement que nous ne connoissons pas, étoit-il la cause de cette foiblesse politique. Quoi qu'il en soit le fait est certain, & il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple d'un peuple si peu avancé en ce genre, si destitué de tout art & de tout courage militaire. Leur postérité conserve le même caractère. Les Indiens du Pérou sont le peuple de l'Amérique le plus asservi & le plus familiarisé avec le joug. Enervés par une vie sans activité, ils paroissent incapables de toute action vigoureuse.

Péruviens
peu propres
à la guerre.

(1) Xerès, 190. Sancho, *ap.* Ramus III, 372. Herreta, *decad.* 5, *lib.* I, *cap.* 3.

A ces vices de leur état politique se joignent quelques faits détachés, conservés par les historiens Espagnols, qui montrent encore des traces frappantes de barbarie dans les mœurs. Les Péruviens avoient la même coutume que nous avons vue parmi les nations sauvages de l'Amérique. A la mort de l'Inca & d'autres grands personnages, on égorgeoit un grand nombre de leurs domestiques sur leur tombeau & on les enterroit autour de leur guaca, afin que le prince ou le grand pussent paroître dans l'autre monde avec la même dignité & y être servis avec le même respect. A la mort d'Huana Capac, le plus puissant de leurs monarques, plus de mille victimes furent immolées sur sa tombe (1). En un autre point les Péruviens paroissent avoir été plus grossiers que les nations les plus sauvages; quoiqu'ils connussent l'usage du feu & qu'ils s'en servissent à préparer le maïs & d'autres végétaux pour leur nourriture, ils mangeoient la viande & le poisson entierement crus & étonnerent les Espagnols par cette pratique si contraire aux idées de tous les peuples civilisés (2).

Autres domaines de l'Espagne en Amérique.

Quoique le Mexique & le Pérou soient parmi les possessions de l'Espagne au nouveau monde celles qui, à raison de leur état ancien & présent, ont attiré davantage l'attention de l'Europe, elle y possède d'autres domaines importans, soit par leur étendue, soit par leur produit. L'Espagne devint maîtresse de la plupart de ces établissemens pendant la première moitié du seizième siècle & dut ses conquêtes à des aventuriers particuliers qui armoient, soit à Saint-Domingue, soit dans la vieille Espagne. Si nous voulions suivre chacun de ces chefs

(1) Acosta, *lib. V*, cap. 7.

(2) Xerès, pag. 190. Sancho, ap. Ramus III, pag. 372, C. Herrera, *decad.* 5, *ib.* I, cap. 3.

dans ses expéditions, nous retrouverions le même courage, la même ardeur, la même persévérance, la même avidité, la même constance à supporter toutes les fatigues & à vaincre tous les obstacles, qui distinguèrent les Espagnols dans leurs grandes conquêtes en Amérique. Mais au lieu d'entrer dans un détail qui ne présenteroit presque qu'une répétition des faits que nous avons déjà rapportés, je me contenterai de jeter un coup-d'œil sur les autres provinces Espagnoles de l'Amérique dont je n'ai pas encore parlé, & de donner à mes lecteurs quelque idée de leur grandeur, de leur fertilité & de leur opulence.

Je commence par les contrées voisines des deux grandes monarchies dont je viens de faire l'histoire & je décrirai ensuite les autres possessions Espagnoles en Amérique. La juridiction du vice-roi de la nouvelle Espagne s'étend sur diverses autres Provinces qui n'étoient pas soumises à l'empire du Mexique. Celles de Cinaloa & de Sonora qui s'étendent le long de la côte orientale de la mer vermeille ou du golfe de Californie, aussi bien que les immenses contrées de la nouvelle Navarre & du nouveau Mexique à l'ouest & au nord, ne reconnoissoient point l'autorité de Montézume ni celle de ses prédécesseurs. Ces régions, aussi vastes que le Mexique lui-même, sont plus ou moins soumises au joug Espagnol. Elles occupent une des plus agréables parties de la zone tempérée. Leur sol est en général très-fertile & les productions du genre animal & végétal y sont excellentes. Elles ont une communication avec la mer pacifique & avec le golfe du Mexique & sont arrosées par des rivières qui les enrichissent & qui pourroient devenir d'un grand secours pour le commerce. Le nombre des Espagnols établis dans ces beaux pays est à la vérité

Provinces
voisines du
Mexique.

Cinaloa &
Sonora.

extrêmement petit. Ils l'ont soumis & ne l'ont jamais occupé ; mais si la population s'augmentoît dans leurs anciens établissemens de l'Amérique , elle pourroit se répandre sur ces grandes régions , dont ils n'ont pas pu encore prendre véritablement possession.

Mines.

Une circonstance peut contribuer à amener ce changement. On y a découvert des mines très-riches , tant d'or que d'argent. Si on les ouvre & qu'on les exploite avec quelque succès la population s'y portera. Pour fournir aux besoins de cette multitude la culture s'accroîtra , des artisans s'y établiront , l'industrie & la richesse commenceront à s'y montrer. Il y a plusieurs exemples de ces changemens en différentes parties de l'Amérique depuis qu'elles sont tombées sous la domination des Espagnols. Des villages peuplés & de grandes villes se sont tout-à-coup élevées dans des lieux sauvages & inhabités. Le travail des mines n'est pas à beaucoup près l'objet le plus digne de fixer l'attention d'une société naissante ; mais ce peut être un moyen d'y animer une activité utile & d'y augmenter la population. On a vu un exemple récent & singulier en ce genre , qui est encore peu connu en Europe & qui pouvant avoir des suites importantes mérite notre attention. Les Espagnols établis dans les Provinces de Cinaloa & Sonora avoient été long-tems inquiétés par les incursions de quelques tribus sauvages d'Indiens qui les avoisinent. En 1765 les incursions devinrent si fréquentes & si meurtrières que les habitans au désespoir s'adressèrent au marquis de Sainte-Croix , vice-roi du Mexique , pour obtenir de lui un corps de troupes qui pût les mettre en état de repousser dans leurs montagnes ces terribles ennemis ; mais le fîsc étoit si épuisé par les grandes sommes qu'on en avoit tirées pour soutenir la dernière

Découverte
récente & re-
marquable.

guerre contre la grande Bretagne, qu'il ne fut pas possible au vice-roi d'en tirer aucun secours. Ce qu'il ne pouvoit par sa place, il l'exécuta par le crédit que lui donnoient ses vertus. Il engagea des négocians à avancer environ deux cens mille pezos pour fournir aux frais de l'expédition. On la confia à un bon officier : on employa trois années à poursuivre les sauvages dans des montagnes & des défilés presque impraticables; enfin elle se termina en 1771 par l'entière soumission des Indiens qui cessèrent d'être la terreur des deux provinces qu'ils dévastoiént. Dans le cours de cette entreprise les Espagnols traversèrent des contrées où il ne paroît pas qu'ils eussent pénétré auparavant, & découvrirent des mines dont la richesse les étonna, quoiqu'ils en connussent déjà de fort riches. A Cineguilla, dans la province de Sonora, ils entreurent dans une plaine de quatorze lieues d'étendue où ils trouverent l'or en grains à la profondeur seulement de seize pouces & en morceaux si considérables que quelques-uns pesoient jusqu'à neuf marcs, & en si grande quantité qu'en peu de tems un petit nombre de travailleurs en recueillit mille marcs sans prendre la peine de laver les terres qui les contenoient & qui paroissoient si riches que des personnes intelligentes estimoient qu'il y avoit pour un million de pezos de métal fin. Avant la fin de l'année 1771, il s'établit à Cineguilla, sous l'autorité de quelques magistrats & la conduite de quelques ecclésiastiques, environ deux mille personnes; & comme on a découvert plusieurs autres mines aussi riches que celles de Cineguilla, tant dans Sonora que dans Cinaloa (1), il est probable que ces provinces jusqu'à présent négligées & inhabitées

Effets qu'elle
peut avoir.

(1) Voyez la NOTE LXV.

pourront éгалer bientôt en richesses & en population les autres possessions des Espagnols dans le nouveau monde.

Californie.
Son état.

La Californie , péninsule située de l'autre côté de la mer vermeille , semble avoir été moins connue des anciens Mexicains que les provinces dont je viens de parler. Elle fut découverte par Cortès dans l'année 1536 , (*liv. V, pag. 143*). Pendant long-tems , elle fut si peu fréquentée qu'on ignoroit jusqu'à sa forme & que dans plusieurs cartes elle étoit représentée comme une île(1). Quoique le climat de ce pays semble devoir être excellent , si l'on en juge par sa situation , les Espagnols n'ont pas réussi à y former des établissemens. Vers la fin du dernier siècle , les Jésuites qui s'étoient donné la peine de l'étudier & d'en civiliser les habitans , avoient acquis insensiblement sur eux une autorité aussi absolue que celle qu'ils avoient sur les peuples du Paraguay , & travailloient à y introduire la même police & à y gouverner les Indiens par les mêmes maximes. Pour empêcher la cour d'Espagne de concevoir quelque jalousie de leurs opérations , ils avoient eu grand soin de donner une très-mauvaise idée du pays. Selon eux , le climat en étoit si mal sain & le sol si stérile que le seul zèle de la conversion des Indiens avoit pu déterminer les missionnaires à s'y établir (2). Plusieurs bons citoyens s'étoient efforcés de détromper leur souverain en montrant la Californie sous un point de vue très-différent & ils n'y avoient pas réussi. Enfin lorsque la société fut chassée de tous les domaines d'Espagne, la cour de Madrid se défiant autant des Jésuites qu'elle avoit eu jusques-là de confiance aveugle en eux , envoya D. Joseph Galves , que ses talens ont depuis élevé au ministère

(1) Voyez la NOTE LXVI.

(2) Vegenas , *hist. de la Californie* , I , 26.

des Indes , pour visiter cette péninsule. Il en rendit un compte très-favorable. Il reconnut que la pêche des perles sur la côte pouvoit être très-avantageuse & y découvrit des mines d'or qui promettoient beaucoup (1). La Californie étant très-voisine de Cinaloa & de Sonora , il est probable que si la population de ces provinces s'augmente conformément aux conjectures que nous venons d'exposer , elle pourra s'étendre dans la péninsule , qui ne sera plus comptée alors parmi les possessions inutiles & désertes des Espagnols en Amérique.

A l'est de Mexico , le Yucatan & le pays de Honduras sont compris dans le gouvernement de la nouvelle Espagne , quoiqu'anciennement il ne paroisse pas qu'ils aient fait partie de l'empire du Mexique. Ces grandes provinces s'étendent depuis la baie de Campêche jusques par-delà le cap Gracias à Dios. Elles ne tirent pas leur valeur , comme les autres provinces Espagnoles du nouveau monde , ni de la fertilité de leur sol ni de la richesse de leurs mines ; mais elles donnent en plus grande abondance qu'aucune autre partie de l'Amérique le bois de teinture qui est si supérieur à toutes les autres matieres employées dans les procédés de cet art , & dont la consommation est immense en Europe & forme l'objet d'un très-grand commerce. Pendant un long période aucune nation Européenne n'a mis le pied dans ces provinces & n'a tenté de partager ce commerce avec les Espagnols. Mais après la conquête de la Jamaïque par les Anglois , les Espagnols s'aperçurent bientôt qu'ils avoient près d'eux de redoutables voisins. Un des premiers objets qui tenterent les Anglois fut le grand profit du commerce de bois de teinture & la facilité d'en enle-

Yucatan &
pays de
Honduras.

(1) Loranano , 349 , 350.

Affoiblissement du commerce des Espagnols dans ce pays.

ver quelque partie aux Espagnols. Quelques aventuriers de la Jamaïque firent une première tentative au cap Catoche, situé au sud-est de celui de Yucatan, & firent un grand profit en y coupant des bois. Lorsque les arbres les plus proches de la côte furent abattus, ils se portèrent à l'isle de Trist dans la baie de Campêche; & enfin ils ont placé leur principal établissement dans la baie de Honduras. Les Espagnols alarmés de cette entreprise ont tâché par la voie des remontrances ou des négociations & enfin à force ouverte d'empêcher les Anglois de mettre le pied dans cette partie du continent de l'Amérique; mais après avoir lutté pendant plus d'un siècle, les revers de l'Espagne dans la dernière guerre ont arraché à la cour de Madrid un consentement à ce que ces étrangers s'établissent au milieu de ses possessions (1). Les Espagnols ont ressenti tant de peine à se voir forcés de faire cette humiliante concession qu'ils ont cherché & trouvé un moyen de la rendre inutile aux Anglois, qui leur a mieux réussi que la négociation & la force. Le bois de teinture de la côte de l'ouest du Yucatan, où le sol est plus sec, est bien supérieur à celui des terrains inarécageux où les Anglois sont établis. En encourageant la coupe chez eux & en supprimant les droits que cette matière payoit en Espagne (2), ils ont donné une si grande activité à cette branche de leur commerce que le bois des Anglois est infiniment tombé de prix & conséquemment le commerce de la baie de Honduras est déchu graduellement (3) depuis l'époque même où il a reçu une sanction légale par l'accord des deux cours. Il est même probable qu'il fera bientôt abandonné

(1) Traité de Paris, art. XVIII,

(2) *Real Cedula* Campomanes III, 145.

(3) Voyez la NOTE LXVII.

& que les provinces du Yucatan & de Honduras redeviendront bientôt des possessions importantes pour l'Espagne.

Plus loin à l'est du pays d'Honduras, sont situées les deux provinces de Costa-Rica & de Veragua qui dépendent encore de la vice-royauté de la nouvelle Espagne, mais qui ont été si négligées par les Espagnols & qui paroissent si pauvres qu'elles ne méritent guere notre attention.

Costa-Rica
& Veragua.

La province la plus importante qui dépende de la vice-royauté du Pérou est le Chili. Les Incas avoient établi leur domaine dans quelque partie du sud de ce grand pays; mais dans tout le reste le courage des naturels les avoit maintenus dans l'indépendance. Les Espagnols attirés par la renommée de son opulence tenterent de bonne heure d'en faire la conquête sous les ordres de Diego Almagro. Après sa mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouverent l'un & l'autre de grands obstacles. Le premier abandonna son entreprise, comme je l'ai dit plus haut (1); le dernier, après avoir déployé tout son courage & tous ses talens militaires, périt avec un corps considérable de troupes qui étoit sous ses ordres. La bravoure & l'habileté de François de Villagra son lieutenant contint les Indiens & sauva le reste des Espagnols. Peu à peu toute la plaine le long de la côte fut soumise. Les parties montagneuses sont encore occupées par les Puelches, les Araucos & d'autres tribus Indiennes dont le voisinage est toujours redoutable aux Espagnols qui depuis deux siècles sont obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue seulement par quelques intervalles d'une paix mal assurée.

Le Chili.

(1) Liv. VI, pag. 192.

Beauté du
climat & bon-
té du fol.

La partie du Chili qui peut être regardée comme province Espagnole s'étend sur une assez petite largeur le long de la côte, depuis le désert d'Atacamas jusqu'à l'isle de Chiloë, sur plus de neuf cens milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique, peut-être en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone torride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs, parce que les Andes lui servent d'abri, & qu'il est constamment rafraîchi par des brises de mer. La température de l'air y est si douce & si égale que les Espagnols la préfèrent à celle des provinces du sud de l'Espagne. La fertilité du sol répond à la douceur du climat & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes de l'Europe. Les plus précieuses, le bled, le vin & l'huile, abondent au Chili comme si elles y étoient naturelles. Tous les fruits qu'on y a portés de notre continent y arrivent à une parfaite maturité. Les animaux de notre hémisphère s'y multiplient & leurs races s'y perfectionnent. Les espèces des bêtes à corne y sont plus belles qu'en Espagne. Les chevaux du Chili sont plus beaux & plus vigoureux que les andalous dont ils descendent. La nature ne s'est pas bornée à y enrichir la surface de la terre; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a découvert en différens endroits des mines très-riches d'or, d'argent, de cuivre & de plomb.

Causes qui
ont fait né-
gliger le Chi-
li par les Es-
pagnols.

Un pays si favorisé de la nature paroîtroit devoir être un établissement préféré & l'objet particulier des soins du gouvernement Espagnol : le contraire est arrivé. Une grande partie du Bresil est restée déserte. Il n'y a pas en tout plus de quatre-vingt mille blancs & environ trois fois autant de negres & de metis. Le sol le plus fertile de l'Amérique demeure sans culture & ses mines les plus riches ne sont point exploitées.

Quelqu'étrange que cette négligence puisse paroître, on peut en assigner les causes. Tout le commerce de l'Espagne avec ses colonies de la mer du sud ne s'est fait pendant deux siècles que par Porto-Bello. Toutes les productions des colonies étoient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, & envoyées à Panama d'où elles étoient transportées par terre au travers de l'isthme. Toutes les marchandises qu'elles recevoient de la métropole leur étoient portées de Panama & débarquées dans les mêmes ports du Pérou. Ainsi les importations au Chili, de même que les exportations de ce pays, passaient par les mains des commerçans du Pérou. Ceux-ci faisoient un double profit, & dans les deux cas les habitans du Chili étoient dans leur dépendance, sans commerce direct avec l'Espagne & à la merci d'une autre colonie pour fournir à leurs besoins aussi bien que pour vendre leurs productions. Avec de tels obstacles & privés de tout encouragement, la population & l'industrie ne pouvoient faire aucun progrès. Mais aujourd'hui l'Espagne, par des raisons que j'exposerai plus bas, a adopté un nouveau système & conduit son commerce avec ses colonies de la mer du sud par des vaisseaux qui doublant le cap Horn établissent une liaison directe entre le Chili & la métropole. L'or, l'argent & les autres productions de cette province peuvent être échangés dans ses propres ports avec les ouvrages des manufactures de l'Europe. Par-là le Chili peut s'élever rapidement à l'importance que ses avantages naturels doivent lui donner parmi les établissemens Espagnols. Il peut fournir de grains le Pérou & les autres pays situés vers la mer pacifique. Il peut leur donner du vin, des bestiaux, des chevaux, du chanvre & beaucoup d'autres objets de consommation, pour lesquels les provinces de la mer

Raisons de croire que l'état de ce pays deviendra meilleur.

du sud dépendent aujourd'hui de l'Europe. Quoique ce nouveau plan ne soit suivi que depuis un petit nombre d'années les effets en sont déjà sensibles (1). Si on s'y tient avec quelque fermeté pendant un demi-siècle, on peut prédire que la population, l'industrie & la richesse auront bientôt fait au Chili de grands progrès.

Provinces du
Tucuman &
de Rio de la
Plata.

Leur divi-
sion.

A l'est des Andes les provinces du Tucuman & de Rio de la Plata bornent le Chili & dépendent aussi de la vice-royauté du Pérou. Ces régions immenses s'étendent du nord au sud sur une longueur de plus de treize cens milles & sur une largeur de plus de mille milles. Beaucoup de royaumes d'Europe n'ont pas tant d'étendue. On peut les diviser assez naturellement en deux parties, l'une au nord & l'autre au sud de la rivière de la Plata. La première comprend le Paraguai, les fameuses missions des Jésuites, & quelques autres districts. Les bornes des possessions Espagnoles & Portugaises n'y sont pas encore bien déterminées & ont été l'objet des disputes qui subsistent encore entre les deux cours. Il est probable que la contestation se décidera enfin, soit à l'amiable, soit par les armes. Je traiterai pour cette raison de la partie du nord lorsque je ferai l'histoire de l'Amérique Portugaise. Je me servirai alors de relations authentiques, tant Espagnoles que Portugaises, pour faire connoître à fond les opérations & les vues des Jésuites dans l'établissement de ce gouvernement singulier qui a si fort attiré l'attention de l'Europe & qu'on a si mal connu. Je bornerai mes observations actuelles aux deux gouvernemens du Tucuman & de Buenos-Ayres.

Buenos-
Ayres.

Les Espagnols entrèrent dans cette partie de l'Amérique par

(1) Campomanes II, 157.

la rivière de la Plata. Leurs premières tentatives pour s'y établir furent très-malheureuses ; mais ils persistèrent , soutenus d'abord par l'espoir de découvrir des mines dans l'intérieur du pays , & ensuite par la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire & de pénétrer par-là dans leurs riches possessions du Pérou. Ils n'y ont point fait d'autre établissement considérable que Buenos-Ayres. On n'y voit que quelques pauvres villages de deux ou trois cens habitans chacun , auxquels ils ont cherché à donner de l'importance en les appelant du nom de villes & en y érigeant des évêchés. Une circonstance qu'on n'avoit pas prévue a contribué à rendre ce district intéressant malgré le défaut de population. La province de Tucuman , ainsi que le pays situé au sud de la Plata , au lieu d'être couverte de bois comme les autres parties de l'Amérique , n'est qu'une vaste plaine sans un seul arbre. Son sol est une couche profonde de terre franche & fertile couverte d'une verdure continuelle & arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des Andes. Dans ces riches pâturages les chevaux & les autres bestiaux importés d'Europe se sont multipliés à un degré presque incroyable. Cet avantage a mis les habitans en état d'entretenir un commerce lucratif & avec le Pérou , qu'ils fournissent de bestiaux , de chevaux & de mules , & avec l'Europe où ils portent une prodigieuse quantité de cuirs & de peaux. Mais la situation commode de cette colonie pour faire un commerce prohibé par la cour d'Espagne , a été la principale source de sa prospérité. Tandis que la cour de Madrid suivoit ses relations avec l'Amérique d'après son ancien système , la rivière de la Plata étoit si écartée de la route des vaisseaux Espagnols que les Interlopes pouvoient presque

fans risques y verfer les ouvrages des fabriques d'Europe en assez grande quantité pour fournir au besoin de la colonie & pour approvisionner aussi les parties orientales du Pérou. Lorsque les Portugais du Bresil étendirent leurs établissemens jusques sur les bords de la riviere de la Plata, il s'ouvrit encore un nouveau canal, par lequel les marchandises prohibées purent s'introduire dans les colonies Espagnoles avec encore plus d'abondance & de facilité. Ce commerce illégal, quoique funeste à la métropole, contribua à faire prospérer la colonie qui en retiroit un avantage immédiat, & Buenos-Ayres devint par degrés une ville opulente & peuplée. Il est difficile de déterminer à présent avec quelque certitude quel sera l'effet du changement de système de la cour d'Espagne, relativement à cette colonie & à l'administration de son commerce.

Autres territoires appartenans à l'Espagne.

Tous les autres territoires appartenans à l'Espagne dans le nouveau monde, si l'on excepte les isles, sont compris sous deux grandes divisions. La premiere porte le nom de *Tierra-Firme*, & s'étend le long de l'océan Atlantique depuis la frontière orientale de la nouvelle Espagne jusqu'à l'embouchure de l'Orenoque; la dernière s'appelle nouveau royaume de Grénade & occupe les parties intérieures. Je terminerai ce livre par une description abrégée de ces deux pays.

Darien.

A l'est de Veragua, la dernière des Provinces comprises de ce côté sous la vice-royauté du Mexique, est l'isthme de Darien. Quoique cette partie du continent de l'Amérique ait vu les premiers établissemens des Espagnols, la population n'avoit fait aucun progrès dans le Darien. Comme le pays est extrêmement montagneux, que les pluies qui y regnent une grande partie de l'année le rendent très-mal sain & qu'il ne

contient aucune mine de grand produit, il auroit été probablement abandonné sans la bonté du havre de Porto-Bello sur la mer Atlantique d'un côté, & sans le havre de Panama de l'autre. Ces deux ports ont été appelés les clefs de la communication des deux mers, entre l'Espagne & ses plus riches colonies. Panama est devenue une ville considérable. L'insalubrité de l'air a arrêté l'accroissement de Porto-Bello. Comme le commerce de l'Espagne avec ses établissemens de la mer du sud est maintenant conduit par un autre canal, il est probable que Porto-Bello & Panama déclineront insensiblement.

Les provinces de Carthagene & de Sainte-Marthe sont à l'est de l'isthme de Darien. Le pays en est montagneux aussi ; mais les vallées y sont moins resserrées, bien arrosées & très-fertiles. Pedro de Herédia le soumit à l'Espagne vers 1532. Il est mal peuplé & par conséquent mal cultivé. Il produit cependant beaucoup de drogues médicinales & quelques pierres précieuses & en particulier des émeraudes ; mais il tire sur-tout quelque importance du port de Carthagene, le meilleur & le mieux défendu de tous ceux que l'Espagne possède en Amérique. Avec une situation si favorable le commerce y a pris bientôt un grand accroissement. Dès 1544 Carthagene paroît avoir été une ville considérable. Mais lorsqu'elle fut choisie pour être l'abord des galions à leur arrivée d'Europe & leur rendez-vous pour se préparer à retourner ensemble en Espagne, elle devint bientôt une des plus belles, des plus peuplées & des plus riches villes de l'Amérique. Il y a cependant lieu de croire qu'elle est arrivée à son plus haut période, & que le changement de système de la cour d'Espagne pour la conduite du commerce avec l'Amérique, en la privant de la visite des galions, la fera déchoir insensiblement. Mais les richesses qui

Carthagene
& Sainte-
Marthe.

y sont déjà rassemblées pourront trouver quelque nouvelle destination & prendre une route jusqu'à présent négligée. Son port est sûr & si bien situé pour recevoir les marchandises d'Europe, ses négocians ont tellement l'habitude de les fournir à toutes les provinces adjacentes qu'elle pourra retenir encore un grand commerce & conserver un rang distingué parmi les villes du nouveau monde.

Venezuela.

La province contiguë à Sainte-Marthe, en allant à l'est, fut visitée pour la première fois dans l'année 1499 (1) par Alphonse d'Ojeda. Les Espagnols à leur débarquement voyant quelques huttes que les Indiens avoient établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine, donnerent au pays le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, d'après leur penchant ordinaire à trouver des ressemblances entre ce qu'ils découvroient en Amérique & ce qu'ils connoissoient en Europe. Ils firent quelques tentatives pour s'y établir, mais sans succès. Ils en devinrent enfin les maîtres par des moyens bien différens de ceux qui les ont mis en possession de leurs autres domaines du nouveau monde. L'ambition de Charles V l'engagea souvent dans des projets si multipliés & si vastes que ses revenus ne suffisoient pas pour les dépenses de l'exécution. Parmi d'autres expédiens qu'il employa pour y suppléer, il avoit emprunté de grosses sommes des Velfers d'Ausbourg, qui étoient alors les plus riches négocians de l'Europe. Pour leur paiement, & peut-être pour en obtenir de nouveaux secours, il leur concéda la province de Venezuela pour la tenir en fief héréditaire de la couronne de Castille, à la condition pour eux qu'ils se rendroient maîtres

(1) Livre II, pag. 150.

du pays & qu'ils y établissent une colonie. On devoit espérer que des commerçans donneroient à un pareil établissement une forme différente de celle que les Espagnols avoient donnée à leurs autres colonies, qu'ils y favoriseroient davantage les progrès de l'industrie utile, & qu'ils connoitroient mieux les sources véritables de l'opulence & de la prospérité du pays. Mais malheureusement ils confièrent l'exécution de leur plan à quelques-uns des soldats de fortune dont l'Allemagne étoit remplie au seizième siècle. Ces aventuriers, avides de s'enrichir afin de pouvoir abandonner promptement un pays dont le séjour leur parut très-désagréable, au lieu d'y établir une colonie qui auroit pu cultiver & améliorer le sol, se répandirent dans les différens districts, pour y chercher des mines, pillant par-tout les Indiens avec la plus cruelle rapacité & les accablant de travaux qu'ils ne pouvoient supporter. En peu d'années leurs exactions, plus atroces que celles des Espagnols eux-mêmes, désolèrent si complètement cette province qu'elle ne put plus leur fournir de subsistance & que les Vefers furent forcés d'abandonner une propriété qui ne pouvoit plus leur rapporter aucun avantage (1). Lorsque les restes malheureux des Allemands eurent quitté Venezuela, les Espagnols s'en remirent en possession; mais malgré plusieurs avantages naturels dont ce pays est pourvu, c'est encore un des établissemens des Espagnols les plus languissans & les moins utiles à la nation.

Les provinces de Carracas & de Cumana sont les dernières de cette côte qui appartiennent aux Espagnols. J'aurai occasion de décrire leur état & leurs productions lorsque je parlerai de l'établissement & des opérations de la compagnie qui

Carracas &
Cumana.

(1) Oviedo y Bagnos, *hist. de Venezuela*, pag. 2, &c.

a obtenu le privilege exclusif du commerce de ces d^{es} colonies.

Nouveau
royaume de
Grenade.

Le nouveau royaume de Grenade est un pays tout à fait méditerranée & d'une grande étendue. Les rois d'Espagne en sont devenus maîtres vers l'an 1536, par le courage & l'habileté de Sébastien de Benalcazar & de Gonzale Ximenès de Quesada, deux des meilleurs officiers qui aient déployé leurs talens en Amérique. Le premier qui commandoit en ce tems-là à Quito, l'attaqua par le sud; le second y entra par Sainte-Marthe du côté du nord. Comme les Indiens de cette partie étoient moins sauvages qu'aucune des nations de l'Amérique, si l'on excepte les Mexicains & les Péruviens (1), ils se défendirent avec beaucoup de résolution & de conduite. Mais l'habileté & la constance de Benalcazar & de Quesada surmonterent tous les obstacles & tous les dangers, & ajouterent cette conquête à toutes celles de l'Espagne dans la partie méridionale du nouveau monde.

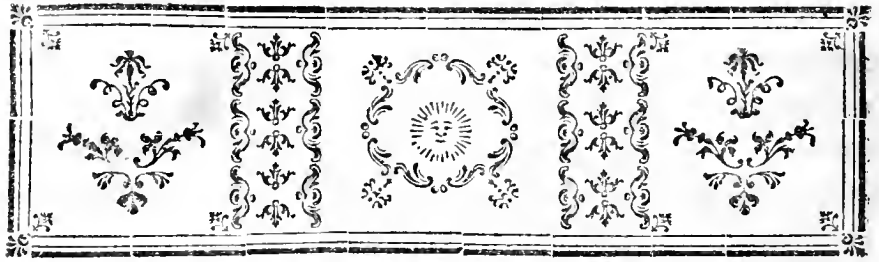
Le nouveau royaume de Grenade est si élevé au-dessus du niveau de la mer que quoiqu'il soit très-voisin de la ligne, le climat en est très-tempéré. Ses vallées ne le cedent pas en fertilité aux meilleures terres de l'Amérique, & dans les parties élevées on trouve des pierres précieuses de différentes especes. L'or qu'on y recueille n'est pas enfoncé profondément dans la terre; il est mêlé avec elle très-près de la surface & on l'en sépare facilement par des lavages répétés. Cette opération s'exécute par des esclaves negres. Car quoique l'expérience ait prouvé que l'air froid des mines profondes leur est funeste & qu'on ne puisse par cette raison les employer dans les mines d'argent, ils sont plus capables des autres especes de travaux que les Américains. Les natu-

(1) Voyez le Livre quatrieme.

rels du nouveau royaume de Grenade se trouvant exempts de ce service pénible , qui a détruit si rapidement leur race dans les autres parties de l'Amérique , se sont fort multipliés. Quelques districts fournissent l'or aussi abondamment que la vallée de Cineguilla dont j'ai parlé plus haut , & on le trouve souvent en *pepitas* ou grains. Sur une hauteur voisine de Pam-pelune , on a vu tel travailleur en recueillir en un jour la valeur de mille pezos (1). Le dernier gouverneur de Santa-Fé a rapporté en Espagne un morceau d'or massif estimé environ seize mille six cents cinquante livres tournois. Mais sans établir aucun calcul sur ces exemples extraordinaires , il est certain que la quantité d'or recueillie annuellement de ce pays , particulièrement dans les provinces de Popayan & de Choco , est très-considérable. Les villes du nouveau royaume de Grenade sont florissantes & peuplées , & la population s'y accroît encore de jour en jour. La culture & l'industrie commencent à y être encouragées & prospèrent. Les produits des mines & d'autres marchandises sont portés à Carthagene par la grande-rivière de Sainte-Madeleine & fournissent à cette ville la matière d'un grand commerce. D'un autre côté le nouveau royaume de Grenade communique avec la mer Atlantique par l'Orénoque. Mais le pays arrosé par cette rivière du côté de l'est est encore peu connu , & les Espagnols n'y ont qu'un très-petit nombre d'établissements.

(1) Piedrahita, *hist. del N. Reyno*, pag. 481, manuscrit entre les mains de l'auteur.

Fin du Livre septieme.



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE HUITIEME.

Coup-d'œil
sur le gou-
vernement &
le commerce
des colonies
Espagnoles.

EN suivant les progrès des découvertes & des conquêtes des Espagnols pendant plus d'un demi-siècle, je suis arrivé à l'époque où leur empire se trouva établi sur presque toutes les régions du nouveau monde qui leur sont encore soumises aujourd'hui. Les suites de leur établissement dans les contrées dont ils sont devenus les maîtres, les maximes qu'ils ont suivies dans la formation & dans l'administration de leurs nouvelles colonies, l'influence que les progrès successifs de ces colonies ont eue sur la métropole & sur l'état du commerce des nations, sont des objets intéressans qui méritent maintenant notre attention.

Dépopula-
tion de l'A-
mérique.

La première conséquence qu'a eue pour l'Amérique l'éta-

blissement des Espagnols est la diminution aussi étonnante que déplorable du nombre des anciens habitans du nouveau monde. En faisant observer en différentes occasions les calamités que l'Europe a portées soit dans les isles soit dans les autres parties de l'Amérique, j'ai indiqué différentes causes de la destruction rapide des malheureux Indiens. Par-tout où les habitans de l'Amérique prenoient les armes pour la défense de leur liberté, il en périssoit un grand nombre dans des combats si inégaux ; mais la désolation étoit plus grande encore quand l'épée étoit remise dans le fourreau & que les vainqueurs étoient paisibles possesseurs de leurs conquêtes. C'est dans les isles & dans les provinces du continent qui s'étendent depuis le golfe de la Trinité jusqu'aux extrémités du Mexique que la dépopulation s'est fait le plus fortement sentir. Ces contrées étoient toutes occupées soit par des hordes errantes de chasseurs, soit par des tribus qui avoient fait peu de progrès dans les arts de la culture & de l'industrie. Forcés par leurs nouveaux maîtres de s'attacher à une résidence fixe & de s'appliquer à un travail régulier au-dessus de leurs forces & exigé avec une extrême févérité, ils n'avoient ni la vigueur d'esprit ni la force de corps nécessaires pour soutenir le poids de l'oppression ; l'abattement & le désespoir en pouffoient un grand nombre à mettre fin eux-mêmes à leur vie ; il en périssoit encore davantage par la fatigue & la famine. La destruction s'étendoit ainsi dans ces vastes contrées, & en quelques endroits la race des habitans originaires s'étoit entièrement éteinte. Au Mexique où une nation puissante & belliqueuse avoit résisté long-tems à l'invasion des Espagnols avec un courage digne d'une meilleure destinée, un grand nombre avoit péri sous le tranchant de l'épée ; & là, comme au Pérou, les Espagnols trait-

Ses causes
dans les isles
& dans quel-
ques parties
du continent.

nant après eux les Indiens pour porter leur bagage & leurs munitions dans leurs guerres civiles & dans leurs expéditions dans l'intérieur du pays, l'excès des fatigues avoit emporté ces malheureux par milliers.

Mais la mauvaise administration des Espagnols eut des effets encore plus tristes que toutes leurs cruautés. Les calamités qui accompagnoient la conquête ne furent que passagères, au lieu que les vices du gouvernement auquel ils étoient soumis furent une source permanente & durable de destruction. Lorsque les vainqueurs se partagèrent les terres du Mexique & du Pérou, chacun d'eux voulut y trouver une récompense prompte de ses services. Des aventuriers accoutumés à la dissipation de la vie militaire, n'avoient ni l'industrie nécessaire pour former un plan de culture régulière, ni la patience d'en attendre les produits lents, mais certains. Au lieu de s'établir dans les vallées déjà occupées par les Indiens, où la fertilité du sol auroit récompensé les travaux du cultivateur, ils portèrent leurs habitations dans les parties montagneuses, si étendues dans le Mexique & dans le Pérou. Toute leur activité fut employée à la recherche des mines. Les espérances vastes & flatteuses que leur présentoit ce genre de travail convenoient merveilleusement au génie entreprenant qui anima les premiers conquérans de l'Amérique dans tous les pas de leur carrière. Le travail des mines demandoit tant de bras qu'il fut nécessaire d'y employer les naturels du pays. On les força d'abandonner leurs anciennes habitations dans les plaines & de se porter en foule aux montagnes. Ce passage soudain du climat chaud des vallées à l'air froid & pénétrant particulier aux terres hautes situées vers la zone torride; les fatigues d'un travail excessif; une nourriture peu abondante & mal-saine; le

désespoir causé par une sorte d'opression à laquelle ils n'étoient pas accoutumés & dont ils ne voyoient pas le terme, firent sur eux le même effet que sur les habitans des îles. Les uns & les autres accablés du poids de tant de calamités réunies avoient disparu de la terre avec une égale rapidité (1). L'introduction de la petite vérole, maladie jusqu'alors inconnue en Amérique & extrêmement dangereuse dans ce climat (2), s'étant jointe à ces fléaux, la population de la nouvelle Espagne & du Pérou avoit été si fort réduite que peu d'années après la conquête, ce qu'on disoit de son état ancien paroïssoit absolument incroyable (3).

Telles ont été les principales causes de la dépopulation de l'Amérique. Beaucoup d'écrivains ne faisant pas assez d'attention à ces circonstances & frappés de la rapidité avec laquelle le mal s'étoit étendu, ont regardé cet événement dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple, comme la suite d'un plan non moins réfléchi qu'atroce. Les Espagnols, disent-ils, convaincus qu'il leur feroit impossible d'occuper les vastes régions qu'ils avoient découvertes & de maintenir leur autorité sur des nations infiniment plus nombreuses que leurs conquérans, résolurent pour se conserver l'Amérique, d'en exterminer les habitans & de faire un désert du nouveau monde plutôt que d'en perdre la possession (4). Mais les nations étendent rarement leurs vues sur des objets si éloignés & ne font guere de plans si vastes. Pour l'honneur de l'hu-

Elle n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols.

(1) Torquemada, I, 613.

(2) B. Diaz, *cap.* 124, Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 4. Ulloa, *Entresena*, 206.

(3) Torquemada, 615, 642, 643. Voyez la NOTE LXVIII.

(4) Voyez la NOTE LXIX.

manité, nous pouvons observer que jamais aucun gouvernement n'a formé un si detestable projet. Les rois d'Espagne, loin d'adopter un tel système de destruction, furent continuellement occupés de la conservation de leurs nouveaux sujets. Le desir d'étendre la foi chrétienne & de porter la connoissance de la vérité & des consolations à des peuples privés des lumieres de la religion, fut le principal motif des encouragemens qu'Isabelle donna à l'expédition de Colomb. Après la découverte, elle s'occupa de l'exécution de ses pieux desseins & montra le plus grand zele non-seulement pour faire instruire les Indiens, mais encore pour assurer un traitement doux à cette race d'hommes paisibles devenus ses sujets (1). Ses successeurs adopterent les mêmes idées, & mes lecteurs les ont vu en plusieurs occasions employer toute leur autorité pour protéger les Américains contre l'oppression des Espagnols. Ils firent à ce sujet de nombreux réglemens conçus avec sagesse & dictés par l'humanité. Quand leurs possessions dans le nouveau monde devinrent assez étendues pour leur faire craindre de ne pouvoir y maintenir leur autorité, l'esprit de leurs loix fut aussi doux qu'il l'avoit été lorsqu'ils ne possédoient que les îles. Leur sollicitude pour protéger les Indiens semble même s'être augmentée à mesure que leurs conquêtes se sont étendues : elle alla jusqu'à leur faire promulguer & maintenir des loix qui exciterent une révolte dangereuse dans une de leurs colonies & répandirent le mécontentement dans les autres. Mais l'avidité des particuliers étoit trop violente pour pouvoir être contenue par le pouvoir des loix. Des aventuriers audacieux & tourmentés du desir de s'enrichir promptement,

(1) Voyez la NOTE LXX.

ment , placés à une si grande distance du centre de l'autorité , peu accoutumés à la subordination même dans le service militaire , & encore moins au respect pour l'autorité civile toujours foible dans une colonie naissante , méprisoient ou éluoient tous les réglemens par lesquels on vouloit réprimer leurs exactions & leur tyrannie. Le gouvernement Espagnol donnoit sans cesse de nouveaux édits pour empêcher l'oppression des Indiens. Les Colons comptant sur l'impunité à une si grande distance continuoient de les traiter comme esclaves. Les gouverneurs eux-mêmes & les autres officiers employés dans les colonies , souvent aussi avides & aussi indigens que les aventuriers auxquels ils commandoient , trop disposés à adopter les idées fausses que les conquérans avoient prises des Indiens , encourageoient ou toléroient l'oppression au lieu de l'arrêter. Il ne faut donc pas imputer la désolation du nouveau monde à une faute de la cour d'Espagne , ni la considérer comme un effet de sa politique. Ce fut uniquement l'ouvrage des conquérans & des premiers Colons Espagnols qui , par des mesures aussi imprudentes qu'injustes , ont empêché les effets salutaires des loix du souverain & déshonoré leur patrie aux yeux de la postérité.

C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine , la destruction des Américains , & ont accusé les ecclésiastiques Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocens comme des idolâtres & des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires de l'Amérique , quoique simples & sans lettres , étoient des hommes pieux. Ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens & défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçoient de le noircir les conquérans qui

Ni celui de
la religion.

le représentoient comme incapable de se former jamais à la vie sociale & de comprendre les principes de la religion & comme une espece imparfaite d'hommes que la nature avoit marqués du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du zele constant des missionnaires Espagnols pour la défense & la protection du troupeau commis à leurs soins, les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des ministres de paix pour les Indiens & s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains dûrent tous les réglemens qui tendoient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, dans les établissemens Espagnols, comme leurs défenseurs naturels, & c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions & les violences auxquelles ils sont trop souvent exposés (1).

Population
actuelle de
l'Amérique.

Mais nonobstant la dépopulation actuelle de l'Amérique, il reste encore un nombre considérable des naturels, tant au Mexique qu'au Pérou, particulièrement dans les parties qui n'ont pas été exposées à la premiere furie des armes Espagnoles ou défolées par les premieres tentatives de leur industrie, plus funestes encore que la guerre. Dans les provinces de Guatimala, de Chiapa, de Nicaragua & dans les autres belles contrées qui s'étendent le long de la mer du sud, la race des Indiens est encore très-nombreuse. En quelques endroits ils ont des établissemens assez considérables pour mériter le nom de villes (2). Dans les trois audiences qui partagent la nouvelle Espagne, il y a au moins deux millions d'Indiens, foible

(1) Voyez la NOTE LXXI.

(2) Voyez la NOTE LXXII.

reste à la vérité de son ancienne population , mais qui forme encore un corps de nation plus nombreux que celui de tous les autres habitans de ce vaste pays (1). Au Pérou différens districts , particulièrement dans le royaume de Quïto , sont presque entièrement occupés par les Indiens. Dans d'autres provinces les naturels sont mêlés avec les Espagnols , s'adonnent aux arts mécaniques & remplissent les états inférieurs de la société. Comme les habitans du Mexique & du Pérou étoient accoutumés à une résidence fixe & connoissoient quelques arts , il a fallu moins de violence pour les rapprocher un peu de la manière de vivre des Européens. Mais par-tout où les Espagnols ont trouvé en s'établissant des tribus sauvages , leurs tentatives pour les civiliser & les réunir ont été sans succès & souvent funestes aux Indiens. Ceux-ci ne pouvant se soumettre à aucune contrainte & dédaignant le travail comme un caractère de servitude , abandonnoient leurs anciennes habitations & défendoient leur liberté dans des montagnes & des forêts inaccessibles à leurs oppresseurs , ou périssoient lorsqu'ils étoient réduits à un état qui contrarioit leurs idées & leurs habitudes. Dans les districts voisins de Carthagene , de Panama & de Buenos-Ayres , la dépopulation a été plus générale que dans les parties du Mexique & du Pérou dont les Espagnols se sont rendus plus absolument les maîtres.

L'établissement des Espagnols dans le nouveau monde , quoique si funeste à ses anciens habitans , avoit été fait dans un tems où cette nation pouvoit le rendre très-avantageux. Par l'union de tous les petits royaumes qui la partageoient , l'Espagne étoit devenue un état puissant , ayant toutes les

Idée générale de l'administration des colonies Espagnoles.

(1) Voyez la NOTE LXXIII.

ressources nécessaires pour exécuter une si grande entreprise. Ses souverains avoient porté leur prérogative beaucoup au-delà des limites qui bornoient le pouvoir des monarques dans tout le reste de l'Europe. Ils ne trouvoient plus d'obstacles dans leur administration. Dans tout état d'une grande étendue, la forme du gouvernement doit être simple & l'autorité du souverain absolue, afin que ses résolutions puissent être prises avec célérité & s'exécuter dans tout l'empire sans rien perdre de leur force. Tel étoit le pouvoir des monarques Espagnols lorsqu'ils eurent à délibérer sur la manière de gouverner ces provinces du nouveau monde, plus éloignées du centre de l'autorité, qu'aucune de celles que des puissances Européennes eussent jamais soumises. Ils n'étoient gênés en aucune manière par la constitution de leurs états d'Europe ; ils étoient maîtres d'adopter tous les plans qu'ils jugeroient convenables & pouvoient fixer le gouvernement de ces nouvelles colonies par des édits qui étoient autant d'exercices de la prérogative royale la plus illimitée.

L'autorité royale s'en est occupée de très-bonne heure.

Une circonstance qui distingue les colonies des Espagnols en Amérique de celles des autres nations Européennes, c'est que le gouvernement s'est occupé de très-bonne heure de leur administration. Lorsque les Portugais, les François & les Anglois ont pris possession des régions qu'ils occupent aujourd'hui en Amérique, les avantages qu'ils espéroient en tirer étoient si éloignés & si incertains qu'on laissa les premiers aventuriers & les premiers Colons lutter presque sans aucun secours de la métropole, contre toutes les difficultés qui traversent la formation d'une colonie dans sa naissance. Mais l'or & l'argent, les premières productions des établissemens Espagnols au nouveau monde, séduisirent les souverains &

attirerent promptement leur attention. Après avoir foiblement contribué à la découverte & très-peu à la conquête du nouveau monde, ils y exercèrent sur le champ la fonction de législateurs ; & ayant acquis cette espece de domaine , inconnu jusques-là parmi les nations, ils l'exercèrent d'après un système dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple.

La maxime fondamentale de la jurisprudence Espagnole sur l'Amérique , est que tous les domaines conquis appartiennent à la couronne & non à l'état ou à la nation. La bulle d'Alexandre VI, qui est comme la grande chartre sur laquelle l'Espagne fonde ses droits, a donné en pur don à Isabelle & Ferdinand toutes les contrées qui ont été ou seront découvertes. Ces princes & leurs successeurs se sont regardés constamment comme propriétaires absolus de toutes les terres conquises par leurs sujets dans le nouveau monde. Toute possession n'est qu'une concession de leur part & retourne à eux. Les chefs des différentes expéditions , les gouverneurs des différentes colonies , les officiers de justice & les ministres de la religion étoient tous nommés par le souverain & amovibles à sa volonté. Le peuple n'avoit aucun privilege indépendant de la couronne & qui pût servir de barriere au despotisme. Il est vrai que lorsque les villes furent bâties & formées en corporation , les citoyens y eurent le droit d'élire leurs magistrats & d'être gouvernés par les loix de la communauté. Dans les états même les plus despotiques cette foible étincelle de liberté n'est pas encore éteinte ; mais dans les villes d'Amérique la législation est purement municipale & se borne aux objets de police & de commerce intérieur. Dans tout ce qui regarde l'administration générale & l'intérêt public , la volonté du souverain fait loi. Il n'y a point de pouvoir politique

Toute autorité & toute propriété territoriale appartient à la couronne.

dérivé du peuple ; toute l'autorité est concentrée dans la couronne & dans les officiers nommés par le roi.

Tous les
nouveaux
domaines de
l'Espagne
sont soumis
à deux vice-
rois.

Leurs pou-
voirs.

Lorsque les conquêtes de l'Espagne en Amérique furent terminées, les rois d'Espagne, en formant un plan d'administration pour leurs nouveaux domaines, les divisèrent en deux immenses gouvernemens, la vice-royauté de la nouvelle Espagne & celle du Pérou. La première s'étend sur toutes les provinces de l'Amérique septentrionale, appartenantes à l'Espagne ; la seconde sur toutes les possessions dans l'Amérique méridionale. Cette disposition qui dès le commencement avoit de grands inconvéniens, en a entraîné de bien plus considérables lorsque la population & l'industrie des provinces éloignées de chaque vice-royauté ont fait des progrès. Le peuple de ces provinces, trop éloigné de la résidence des vice-rois, s'est plaint de ne pouvoir communiquer avec eux à une si grande distance. D'un autre côté l'autorité des vice-rois a dû être nécessairement foible & incertaine dans son action, sur des pays si loin de leurs yeux. On a cru trouver un remède à ce mal en établissant dans ce siècle-ci à Santa-Fé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade, une troisième vice-royauté dont la juridiction s'étend sur tout le royaume de Tierra-Firme de la province de Quito (1). Non-seulement ces vice-rois représentent la personne du souverain, mais ils jouissent encore de toutes les prérogatives de la couronne dans toute leur étendue, chacun dans les limites de son gouvernement. Comme le roi, ils exercent l'autorité suprême dans le civil, le militaire & le criminel. Ils peuvent présider à tous les tribunaux ; ils ont seuls le droit de nommer

(1) Ulloa, *Voyage I*, 28, 255.

à beaucoup d'emplois importants, & le privilege de faire remplir par intérim ceux qui sont à la nomination du souverain, jusqu'à ce que le successeur nommé par le roi arrive. La pompe extérieure qui les accompagne est proportionnée à leur dignité & à l'étendue de leur pouvoir. Leur cour est formée sur le modele de celle de Madrid. Des gardes à pied & à cheval, une maison nombreuse & la plus grande magnificence leur donnent plutôt l'air de souverains que de gouverneurs exerçant une autorité déléguée (1).

Mais comme le vice-roi ne peut exercer en personne les fonctions de magistrat suprême dans toutes les parties d'une juridiction si étendue, il est aidé dans son administration par des officiers & des tribunaux semblables à ceux d'Espagne. La conduite des affaires dans les provinces est confiée à des magistrats de différens ordres & de différentes dénominations, dont quelques-uns sont nommés par le roi & d'autres par le vice-roi; mais tous reçoivent les ordres du vice-roi & sont soumis à sa juridiction. L'administration de la justice appartient à des tribunaux connus sous le nom d'audiences & formés sur le modele de la chancellerie d'Espagne: ils sont au nombre de onze & rendent la justice à autant de districts (2). Le nombre des juges est plus ou moins grand dans chacun, en proportion de l'étendue & de l'importance de leurs juridictions. La place de juge dans une cour d'audience est aussi honorable que lucrative, & remplie communément par des personnes de mérite & de talent qui font respecter le tribunal. Ils connoissent des causes tant civiles que criminelles; mais ces deux genres d'affaires sont partagés entre les juges. Quoi-

Tribunaux
appelés Au-
diences.

Leur juris-
diction.

(1) Ulloa, *Voyage I*, 432. Gage, 61. (2) Voyez la NOTE LXXIV.

que ce ne soit que dans les gouvernemens les plus despotiques que le souverain exerce en personne la redoutable prérogative de rendre la justice à ses sujets & d'absoudre ou de condamner d'après ses volontés devenues autant de loix ; quoique dans toutes les monarchies d'Europe la fonction de juge soit confiée à des magistrats dont les décisions sont réglées par des loix connues & des formes établies, les vice-rois Espagnols ont souvent tenté de s'asseoir sur les tribunaux de la justice ; & leur distance de la métropole leur donnant de la hardiesse ils ont quelquefois aspiré à un pouvoir que leur maître n'a pas osé s'attribuer. Pour arrêter une entreprise dont le succès auroit banni la justice & la sûreté des colonies Espagnoles, en soumettant la vie & la propriété des citoyens à la volonté d'un seul homme, les rois d'Espagne ont fait un grand nombre de loix qui défendent dans les termes les plus exprès aux vice-rois de se mêler des affaires pendantes aux audiences, & de donner leur avis ou leur voix sur aucun point contesté par-devant ces tribunaux (1). Les cas particuliers qui tiennent à quelque question générale de droit civil & même les réglemens portés par le vice-roi doivent être soumis à la révision de la cour d'audience, qui peut être en cela regardée comme un pouvoir intermédiaire placé entre le vice-roi & le peuple, & comme une barrière à l'accroissement illégal de sa juridiction. Mais comme toute opposition même légale à l'autorité d'un magistrat qui représente le souverain & qui tient son pouvoir de lui, est peu d'accord avec l'esprit de la politique Espagnole, les réserves sous lesquelles ce pouvoir est accordé aux cours d'audience sont remarquables. Elles peuvent faire

(1) Recop. lib. II, tit. 15, l. 35, 38, 44, lib. III, tit. 3, 36, 37.

des remontrances au vice-roi, mais dans le cas où il y auroit opposition directe entre leur opinion & la volonté du vice-roi, celle-ci doit être mise à exécution & il ne reste à l'audience que le droit de mettre la matiere sous les yeux du roi & du conseil des Indes (1). Ce seul privilege de faire des remontrances & de donner des conseils à un homme à qui tout le reste de la nation doit obéir en silence, donne une grande dignité aux cours des audiences, ainsi qu'un autre droit dont elles jouissent. A la mort du vice-roi, lorsqu'il n'y a aucune provision donnée à son successeur par le roi, le pouvoir souverain passe à la cour d'audience résidente dans la capitale de la vice-royauté; & le plus ancien des magistrats, assisté de ses collègues tant que dure la vacance, exerce toutes les fonctions du vice-roi (2). Dans les matieres soumises à la connoissance des audiences, comme cours de justice ordinaires, leurs sentences sont définitives dans toute contestation concernant une propriété de la valeur de moins de six mille pezos. Mais quand l'objet du procès excède cette somme, leur décision est soumise à révision & portée par appel au conseil des Indes (3).

A ce conseil, un des plus considérables de la monarchie pour la dignité & le pouvoir, est attribuée l'administration suprême de tous les domaines Espagnols en Amérique. Il fut établi par Ferdinand en 1511 & reçut une forme plus parfaite de Charles-Quint en 1524. Sa juridiction embrasse les affaires ecclésiastiques, civiles & militaires & le commerce.

(1) Solorz, *de jure Ind. lib. IV, cap. 3, n°. 40, 41. Recop. lib. II, tit. 15, l. 36, lib. III, tit. 3, l. 34, lib. V, tit. 9, l. 1.*

(2) Recop. lib. II, tit. 15, l. 57, &c.

(3) Recop. lib. V, tit. 13, l. 1, &c.

C'est de-là qu'émanent toutes les loix relatives au gouvernement & à la police des colonies , qui doivent être approuvées des deux tiers des membres avant d'être publiées au nom du roi. Il confère tous les offices dont la nomination est réservée à la couronne. Toute personne employée en Amérique , depuis le vice-roi jusqu'au dernier des officiers , est soumise à son autorité. Il examine la conduite , récompense les services & punit les malversations (1). On met sous ses yeux tous les avis & tous les mémoires publics ou secrets envoyés de l'Amérique , ainsi que tous les plans d'administration , de police & de commerce proposés pour les colonies. Depuis le premier établissement de ce conseil , l'objet constant des rois catholiques a été de maintenir son autorité & de lui donner de tems à autre de nouvelles prérogatives qui pussent le rendre redoutable à tous leurs sujets du nouveau monde. On peut attribuer en grande partie aux sages réglemens & à la vigilance de ce tribunal respectable ce qui reste de vertu & d'ordre public dans un pays où tant de circonstances conspirent à amener le désordre & la corruption (2).

Chambre de
commerce.

Comme le roi est supposé présent au conseil des Indes , ce tribunal se tient toujours au lieu où la cour fait sa résidence. Il falloit un autre tribunal pour régler les affaires de commerce qui demandent l'inspection immédiate des supérieurs. On l'a établi dès l'année 1501 à Séville , dont le port étoit alors le seul qui commerçât avec le nouveau monde. On l'appelle *Casa de la Contratacion*. Il est en même-tems bureau de commerce & cour de justice. Dans la premiere de ces qualités il prend connoissance de tout ce qui est relatif au commerce

(1) Recop. lib. II , tit. 2 , l. 1 , 2 , &c.

(2) Solorz , de jure Ind. lib. IV , l. 12 , &c.

de l'Espagne avec l'Amérique; il fixe les marchandises qui doivent être importées dans les colonies & a l'inspection sur celles que l'Espagne reçoit en retour. Il décide du départ des flottes, du fret & de la grandeur des bâtimens, de leur équipement & de leur destination. Comme cour de judicature, il juge toutes les affaires, tant civiles & de commerce que criminelles, qui ont lieu en conséquence des intérêts de commerce entre l'Espagne & l'Amérique. Dans l'un & l'autre genre on ne peut appeler de ses décisions qu'au conseil des Indes (1).

Telle est l'esquisse du système de gouvernement adopté par l'Espagne pour ses colonies de l'Amérique. L'énumération des tribunaux subordonnés pour l'administration de la justice, pour la perception du revenu public & pour le maintien de la police intérieure, & la description de leurs différentes fonctions nous jetteroient dans des détails trop minutieux & trop peu intéressans.

Le premier objet des rois d'Espagne a été d'assurer à la métropole exclusivement les productions de leurs colonies par une prohibition absolue de commerce avec les nations étrangères. Après avoir conquis l'Amérique, connoissant la foiblesse de leurs établissemens naissans & instruits de la difficulté d'établir & de soutenir leur domination sur des régions d'une si vaste étendue & sur tant de nations qui cherchoient à secouer leur joug, ils craignirent sur-tout l'abord des étrangers; ils cherchèrent à se dérober à leur regards & employèrent tous leurs soins à les éloigner de leurs côtes. Cet esprit de jalousie & d'exclusion, peut-être naturel & nécessaire au

Le premier objet du gouvernement Espagnol est d'exclure toutes les autres nations du commerce avec l'Amérique Espagnole.

(1) Regcop. lib. IX, tit. 1. *Veietia, Note de la contratacion.*

commencement de l'établissement , augmenta chez les Espagnols à mesure que leurs possessions s'étendirent & qu'ils en connurent mieux l'importance. Ils furent conduits par-là à former leurs colonies sur un plan différent de tout ce que l'histoire nous présente. L'ancien monde a eu ses colonies ; mais elles étoient seulement de deux especes. Les unes étoient les suites d'une émigration qui débarrassoit l'état d'un superflu de population lorsque les habitans étoient trop nombreux pour le territoire qu'ils occupoient ; les autres étoient des détachemens militaires , des especes de garnison servant à maintenir dans l'obéissance des pays conquis. Les colonies fondées par quelques républiques Grecques & les essains de barbares sortis du nord pour s'établir dans les différentes parties de l'Europe , étoient des colonies de la premiere espece ; les colonies Romaines étoient de la seconde. Dans les premieres , l'union avec la métropole cessoit promptement & elles devenoient bientôt des états indépendans. Dans les colonies Romaines , comme la séparation n'étoit pas si complete , la dépendance continuoit. Les rois d'Espagne chercherent à réunir dans les leurs ce que ces deux especes de colonies avoient de particulier. En les plaçant à une si grande distance de la métropole , en établissant dans chacune une forme de police & d'administration intérieure sous des gouverneurs différens & des loix particulieres , ils les séparèrent de la mere patrie. En retenant dans leurs mains le droit de donner les loix , celui d'imposer les taxes & de nommer aux principaux emplois , tant dans le civil que dans le militaire , ils s'assurèrent de leur dépendance. Heureusement pour l'Espagne la situation de ses colonies rendit praticable cette nouvelle idée. Presque tous les pays dont elle s'est rendue maîtresse sont placés entre les tro-

piques. Les productions de cette grande partie du globe sont différentes de celles de l'Europe, même dans les provinces les plus méridionales de notre continent. L'industrie de ceux qui s'établissent dans un pays, suit naturellement les qualités du climat & du sol. Quand les Espagnols prirent possession de leurs domaines d'Amérique, les métaux précieux furent le seul objet qui attira leur attention. Lors même qu'ils commencèrent à suivre un meilleur plan, ils s'occupèrent presque uniquement des productions particulières au sol & au climat, qui par leur rareté & leur valeur pouvoient être recherchées davantage de la métropole. Séduits par l'espoir de s'enrichir promptement, ils dédaignèrent de prodiguer leur industrie à des travaux moins lucratifs, mais beaucoup plus intéressans. Ils se mirent même dans l'impuissance de corriger cette première erreur; & pour ôter aux Colons tout moyen de devenir les rivaux de l'Espagne, ils défendirent dans les colonies, sous des peines très-sévères (1), la culture du vin & de l'huile, ainsi que l'établissement de diverses espèces de manufactures (2). Ils réservèrent à la métropole seule l'approvisionnement des colonies pour les objets de première nécessité. Les draps, les meubles, les instrumens des arts, les objets de luxe & même une partie considérable des provisions de bouche qui se consomment en Amérique, y sont portées d'Espagne. Pendant une grande partie du seizième siècle, l'Espagne, en possession d'un commerce étendu & de manufactures florissantes, put avec facilité satisfaire les besoins de ses colonies par son propre fonds. Elle recevoit en échange les produits des mines & quelques productions du sol. Mais les importations & les

(1) Ulloa, *Rétablissement des manufactures*, &c. pag. 206.

(2) Voyez la NOTE LXXV.

exportations se faisoient par des vaisseaux Espagnols. On ne permettoit à aucun navire Américain de porter des marchandises d'Amérique en Europe. Le commerce même d'une colonie avec une autre étoit prohibé ou limité par de grandes gênes. Tout ce que fournissoit l'Amérique abordoit aux ports d'Espagne ; tout ce qu'elle consommoit en sortoit. Aucun étranger ne pouvoit entrer dans les colonies sans une permission expresse du gouvernement ; aucun vaisseau des nations étrangères n'étoit reçu dans leurs ports. La confiscation des biens meubles & la mort étoient les peines prononcées contre tout habitant qui oseroit commercer avec les étrangers (1). Ainsi les colonies étoient tenues dans un état d'enfance perpétuelle ; & cette dépendance établie pour un intérêt de commerce, cette politique subtile dont l'Espagne a donné le premier exemple aux nations de l'Europe, ont conservé la domination de la métropole sur des colonies éloignées pendant deux siècles & demi.

Lenteur des
progrès de la
population
de l'Améri-
que par l'Eu-
rope.

Telles sont les principales maximes d'après lesquelles les rois d'Espagne ont formé leurs nouveaux établissemens en Amérique. Mais ils n'ont pas pu recréer avec la même rapidité qu'ils avoient détruit ; & beaucoup d'obstacles ont retardé le succès des soins qu'ils se sont donnés pour remplir le vuide immense que leurs dévastations avoient causé. Dès que la fureur des découvertes & des conquêtes commença à s'amortir, les Espagnols ouvrirent les yeux sur des dangers & des maux qu'ils n'avoient pas apperçus ou qu'ils avoient négligé de prévenir. Les calamités sans nombre auxquelles étoient exposées des colonies naissantes, les maladies causées par l'insalubrité

(1) Recop. lib. IX, tit. 27, l. 1, 4, 7, &c.

d'un climat fatal à la constitution des Européens, la difficulté d'établir la culture dans un pays couvert de forêts, le manque de bras dans quelques provinces, & dans toute la lenteur avec laquelle l'industrie obtenoit la récompense de ses peines, à moins que la découverte de quelque mine n'enrichît tout de suite l'heureux colon, tous ces maux furent sentis & exagérés. L'esprit d'émigration des Espagnols, découragé par tant d'obstacles, s'affoiblit bientôt de telle manière que soixante ans après la découverte du nouveau monde, le nombre des Espagnols en Amérique ne passoit pas quinze mille (1).

La manière dont la propriété étoit réglée dans les colonies Espagnoles, & les loix selon lesquelles elle se transmettoit, soit par succession, soit par vente, étoient extrêmement contraires à la population. Pour faire faire à la population un progrès rapide dans une colonie naissante, il faut que les terres soient partagées en petites portions & que la propriété puisse en être transmise avec beaucoup de facilité (2). Mais l'avidité des conquérans du nouveau monde ne leur permit pas d'observer cette maxime. Comme ils avoient le pouvoir de satisfaire toute l'extravagance de leurs desirs, plusieurs s'emparèrent de districts d'une vaste étendue & de provinces entières qu'ils tinrent en commanderies. Ils obtinrent ensuite par degrés de les convertir en *majorats*, espèce de fief connu dans la jurisprudence féodale d'Espagne (3), & qui ne peut être ni partagé ni aliéné. Une grande partie de la propriété territoriale, ainsi enlevée à la circulation en devenant un bien substitué, & passant du père au fils sans avoir été améliorée,

Obstacles à
ses progrès
dans les loix
relatives à la
propriété.

(1) Voyez la NOTE LXXVI.

(2) D. Smith's, *Inquiry*, tom. II, pag. 166.

(3) Recop. lib. IV, tit. 3, l. 24.

n'avoit qu'une bien petite valeur , soit pour le possesseur , soit pour la colonie. Dans ce que j'ai dit de la réduction du Pérou , on peut observer plusieurs exemples de possessions d'une étendue énorme , occupées par quelques - uns des conquérans (1). L'abus fut le même dans les autres parties de l'Amérique ; car la valeur des terres étant estimée par le nombre des Indiens qui y étoient attachés & la population étant très-clair semée en Amérique, il n'y avoit que des districts d'une étendue immense qui pussent fournir assez de travailleurs pour exploiter avec avantage les mines. Ces erreurs capitales dans la distribution de la propriété ont entraîné des effets funestes dans toutes les parties de l'administration des colonies Espagnoles , & peuvent être considérées comme la grande cause qui a rendu les progrès de la population de ces pays beaucoup plus lents que dans les colonies mieux constituées (2).

Et dans la
nature de
leur gouver-
nement ec-
clésiastique.

A cet obstacle il faut ajouter le nombre & l'étendue de leurs établissemens ecclésiastiques , dont les frais énormes supportés par les colons ont nui infiniment à l'industrie & à la population. Le paiement des dîmes est une taxe pesante sur l'industrie ; & par-tout où la sagesse du magistrat civil ne met pas des bornes aux exactions qu'entraîne la perception de cet impôt , il devient intolérable & destructeur. Mais les législateurs Espagnols , loin de réprimer les prétentions du clergé , les laissèrent , par un zèle inconsidéré , s'étendre dans toute l'Amérique & devenir pour leurs colonies naissantes un fardeau , qui seroit très-pesant , même dans les sociétés qui ont fait le plus de progrès. Dès 1501 les colonies furent soumises à la dîme ecclésiastique pour les productions les plus nécessai-

(1) Livre VI, pag. 254.

(2) Voyez la NOTE LXXVII.

res, sur lesquelles l'attention des premiers planteurs devoit naturellement se tourner (1). Les prétentions du clergé ne se bornerent pas même aux productions les plus simples du sol. Le sucre, l'indigo & la cochenille, fruits d'une culture plus difficile, furent déclarés sujets à la dîme (2) & l'industrie du colon fut taxée dans tous ses travaux, depuis les plus grossiers jusqu'aux plus compliqués. La superstition des Espagnols d'Amérique ajouta bientôt à la pesanteur de cette imposition légale des contributions volontaires. Leur passion pour la pompe dans les cérémonies de la religion & leur respect excessif pour le clergé séculier & régulier ont procuré aux églises & aux monastères & détourné ainsi sans utilité une grande portion de la richesse qui auroit contribué puissamment à la prospérité des colonies en y entretenant un travail productif.

Malgré tous les obstacles, les pays occupés en Amérique par les Espagnols sont si fertiles & si séduisants, que la population s'y est insensiblement augmentée & que les colonies Espagnoles sont aujourd'hui remplies de citoyens de différens ordres. Les plus puissans & les plus considérés sont les Espagnols qui y arrivent d'Europe & qu'on appelle *Chapetones*. La cour d'Espagne jalouse de maintenir la dépendance des colonies ne confie les emplois de quelque importance qu'à des personnes envoyées d'Europe; & pour s'assurer davantage de leur fidélité elle exige de tous ceux qu'elle emploie la preuve qu'ils descendent d'une famille de *vieux chrétiens*, sans aucun mélange de race Juive ou Mahométane, & qui n'ait été flétrie par aucune censure de l'inquisition (3). Le gouvernement

Différentes
espèces d'ha-
bitans dans
les colonies.

Chapetones:

(1) Recop. lib. I, tit. 16, l. 2.

(2) *Ibid.* lib. III & IV.

(3) *Ibid.* lib. IX, tit. 26, l. 15, 16.

croit pouvoir confier sûrement l'autorité en des mains si pures & eux seuls sont chargés de presque tous les emplois publics depuis la vice-royauté jusqu'aux dernières places. Toute personne qui, par sa naissance ou par une longue résidence en Amérique, peut être soupçonnée de quelque disposition contraire aux intérêts de la métropole, est l'objet d'une défiance qui l'exclut presque de tout emploi (1). Une préférence marquée de la couronne pour les *Chapetones* leur donne une telle prééminence en Amérique qu'ils regardent avec dédain toutes les autres classes de citoyens.

Créoles au
second rang.

Les *Créoles* ou descendants des Européens établis en Amérique forment la seconde classe des citoyens dans les colonies Espagnoles : leur caractère & leur état ont mis les *Chapetones* à portée d'acquérir d'autres avantages presque aussi considérables que ceux qu'ils tiennent de la prédilection du gouvernement. Quoique quelques-uns des *Créoles* soient descendus des conquérans du nouveau monde ; quoique d'autres tirent leur origine des plus nobles familles d'Espagne ; quoique plusieurs d'entr'eux possèdent de grandes richesses, l'influence d'un climat chaud, la jalousie ombrageuse du gouvernement & l'impuissance d'atteindre à ces distinctions qu'ambitionne toujours le cœur humain, abat tellement en eux toute vigueur & toute activité, que la plus grande partie consomment leur vie dans une mollesse voluptueuse jointe à une superstition encore plus avilissante. La langueur & l'inaction où ils vivent les éloigne de toutes les opérations d'un commerce actif & étendu. Le trafic intérieur dans chaque colonie, ainsi que le commerce avec les autres colonies & avec l'Espagne elle-

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

même font entre les mains des seuls Chapetones (1) , qui font récompensés de leur industrie par les richesses immenses qu'ils accumulent, tandis que les Créoles plongés dans la paresse se contentent du revenu de leurs possessions.

Cette rivalité déclarée pour le pouvoir & la richesse a établi entre ces deux ordres de citoyens une haine violente & implacable; à la plus légère occasion leur aversion mutuelle éclate , & ils se donnent réciproquement des noms aussi injurieux que ceux que dictent les haines les plus invétérées de nation à nation (2). La cour d'Espagne par un raffinement de sa politique défiante nourrit ces semences de discorde , & fomente cette jalousie mutuelle qui non-seulement empêche les deux classes les plus puissantes de ses citoyens du nouveau monde de se réunir contre la métropole , mais qui anime chaque partie à surveiller sans cesse & à traverser avec le zèle le plus vif toutes les démarches de l'autre.

Mutuelle jalousie de ces deux ordres de citoyens.

La troisième classe des habitans des colonies Espagnoles est de race mêlée , provenant ou d'un Européen & d'un noir , ou d'un Européen & d'un Indien. Les premiers sont appelés *Mulattoës* , Mulâtres , les seconds *Metizos* , Métis. Comme la cour d'Espagne s'est occupée de bonne heure du soin de ne faire qu'une nation de ses nouveaux & de ses anciens sujets , elle a encouragé les mariages des Espagnols établis en Amérique avec les naturels du pays ; & dès les premiers tems de l'établissement il s'est fait plusieurs alliances de ce genre (3). C'est pourtant moins le desir de se conformer aux vues

Troisième classe ou la race mêlée.

(1) *Voyage de Ulloa* , I , 27 , 251. *Voyage de Frezier* , 227.

(2) *Gage's Survey* , pag. 9. *Frezier* , 226.

(3) *Recopil. lib. VI , tit. 1 , l. 2. Herrera , decad. 1 , lib. V , cap. 12 , decad. 3 , lib. V II , cap. 2.*

du gouvernement que la licence des mœurs qui a multiplié cette classe d'habitans , jusqu'à en faire une partie considérable de la population de tous les établissemens Espagnols. Les Espagnols distinguent par différens noms tous les degrés de cette filiation & toutes les variétés de l'espece depuis le noir de l'Afrique transplanté en Amérique & la couleur de bronze de l'Américain jusqu'à la blancheur de l'Européen. A la premiere génération les métis ou mulâtres sont traités comme Indiens ou comme Negres ; à la troisieme la couleur originale & distinctive de l'Indien a déjà disparu , & à la cinquieme la teinte du noir est tellement effacée que l'habitant descendu de cette race mêlée ne peut plus être distingué de l'Européen & partage tous les privileges de celui-ci (1). C'est sur-tout cette classe d'habitans , dont la constitution est très - forte & très-vigoureuse , qui exerce tous les arts mécaniques & tous les emplois de la société qui demandent de l'activité , mais que les citoyens des classes supérieures dédaignent de remplir par paresse ou par orgueil (2).

Quatrieme
ordre d'habi-
tans (les Ne-
gres).

Les Negres tiennent la quatrieme place parmi les habitans des colonies Espagnoles. Nous parlerons ailleurs plus au long de l'introduction de cette malheureuse partie de l'espece humaine dans le continent de l'Amérique , des travaux auxquels ils sont employés & des traitemens qu'ils y essuyent. Nous n'en faisons mention ici que pour faire remarquer une singularité dans leur état sous la domination Espagnole. Dans la plus grande partie des établissemens , particulièrement dans la nouvelle Espagne , les Negres sont employés aux services do-

(1) *Voyage de Ulloa I , pag. 27.*

(2) *Ibid. pag. 29, Voyage de Bouguer , pag. 104. Melendès , Tesoros , Verdaderos ,*
Z. 354.

mestiques. Ils forment la plus grande partie du luxe des riches & sont chéris & caressés de leurs maîtresses, aux plaisirs & à la vanité desquelles ils sont utiles. Leurs habillemens sont presque aussi riches que ceux de leurs maîtres ; ils en imitent les manières & en prennent toutes les passions (1). Enorgueillis par cette distinction, ils ont pris avec les Indiens un tel ton de supériorité & les traitent avec tant d'insolence & de mépris que l'antipathie entre les deux races est devenue implacable. Au Pérou même, où les Negres sont en plus grand nombre & sont employés aux travaux des campagnes comme au service domestique, ils conservent le même ascendant sur les Américains naturels & la haine des deux nations subsiste avec la même violence. Les loix fomentent à dessein cette aversion, qui n'a pas été d'abord l'ouvrage de la politique, & les plus vigoureuses défenses s'opposent à toute communication qui pourroit former quelque union entre les deux races. Par cette politique artificieuse les Espagnols tirent une partie de leur force de ce qui fait la foiblesse des colonies des autres nations, ils ont su se donner pour associés & pour défenseurs les mêmes hommes qui sont ailleurs des objets de jalousie & de crainte (2).

Les Indiens forment la dernière classe des habitans de ce pays qui appartenoit à leurs ancêtres. J'ai déjà fait observer à mes lecteurs la conduite des Espagnols dans la manière dont ils ont traité ce malheureux peuple, & j'ai rapporté les principaux réglemens faits dès les commencemens de la conquête

Indiens for-
mant le der-
nier ordre de
citoyens.

(1) Gag. pag. 56. Voyage de Ulloa, I, 451.

(2) Recop. lib. VII, tit. 5, l. 7. Herrera, decad. 8, lib. VII, cap. 22. Frezier, 244.

sur cet objet important de l'administration de leurs nouveaux domaines ; mais à compter de l'époque où j'ai conduit l'histoire de l'Amérique jusqu'au moment présent , les connoissances & l'expérience acquises pendant deux siècles ont mis la cour d'Espagne en état de faire des changemens avantageux dans cette partie de son plan d'administration américaine ; & j'ai cru qu'une vue générale & rapide de la condition actuelle des Indiens pouvoit être curieuse & intéressante.

Leur état
actuel.

Charles V , par la célèbre ordonnance de 1542 , dont nous avons fait si souvent mention , avoit enfin anéanti les prétentions exorbitantes des conquérans du nouveau monde , qui en regardoient les habitans comme des esclaves dont le travail leur appartenoit en propriété. Depuis cette époque les Indiens ont été réputés libres & autorisés à revendiquer les privilèges de sujets de la couronne. Lorsqu'ils furent admis au rang de citoyens , on jugea qu'il étoit juste de les faire contribuer aux dépenses communes de la société dont ils devenoient membres. Mais comme on ne pouvoit attendre aucun produit considérable des travaux volontaires de ce peuple , étranger à toute industrie régulière & détestant le travail , la cour d'Espagne crut nécessaire de fixer par des réglemens la valeur de la taxe qu'on pouvoit exiger d'eux. Dans cette vue on a imposé sur tout Indien mâle , depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante , une taxe annuelle , & l'on a déterminé en même-tems d'une manière fixe la nature & l'étendue des services qu'ils doivent rendre. Ce tribut varie dans les différentes provinces ; mais à prendre ce qu'on paie dans la nouvelle Espagne comme le taux moyen , la taxe est d'environ cent sous de France par tête , somme modique dans des pays où le prix

Taxe qu'ils
paient.

de l'argent est extrêmement bas (1). Le droit de lever l'impôt appartient à différentes personnes. Tout Indien en Amérique est ou vassal immédiat de la couronne, ou dépendant de quelqu'autre vassal à qui le district dans lequel il demeure a été accordé pour un tems limité sous la dénomination d'*Encomienda*. Les premiers paient environ les trois quarts de la taxe au fisc; les autres paient cette même partie du tribut au vassal immédiat dont ils sont les tenanciers. Après la conquête de l'Amérique les conquérans se partagèrent la plus grande partie des terres & n'en laissèrent que très-peu à la couronne. Comme les premières concessions n'avoient été faites qu'à deux générations seulement (2) & qu'elles revenoient en propriété à la couronne après ce tems expiré, le souverain pouvoit ou répandre ses faveurs sur de nouveaux propriétaires en leur accordant ces possessions vacantes, ou augmenter ses revenus en se les réservant à lui-même (3). Les rois d'Espagne ont pris le plus souvent ce dernier parti & le nombre d'Indiens dépendans immédiatement de la couronne est aujourd'hui beaucoup plus grand que dans le siècle qui a suivi la conquête, & cette branche des revenus du roi continue de s'accroître.

Le bénéfice provenant des services des Indiens appartient à la couronne ou à celui qui possède l'*encomienda*, de la même manière & selon la même règle que nous venons de voir observée dans le paiement du tribut. Ces services quoiqu'exigibles en vertu de la loi, sont très-différens des travaux serviles.

Services
qu'on en
exige.

(1) Voyez la NOTE LXXIX. Recop. lib. VI, tit. 5, l. 42. Hackluyt; vol. III, pag. 461.

(2) Ibid. lib. VI, tit. 8, l. 48. Solorz, de Ind. jure, lib. II, cap. 16.

(3) Voyez la NOTE LXXX.

imposés originairement aux Indiens. Ils sont de deux sortes ; les uns sont appliqués à la confection des ouvrages publics dont la société ne peut se passer sans de grands inconvéniens ; les autres à l'exploitation des mines d'où les colonies Espagnoles tirent leur plus grande importance & leur plus grande utilité. Le premier genre de travaux qu'on exige d'eux comprend la culture du maïs & des autres grains de première nécessité , la garde des bestiaux , la construction des édifices publics , des ponts & des grands chemins (1) ; mais on ne peut pas les forcer de travailler à la culture des vignes , des oliviers , des cannes de sucre & des autres productions qui sont des objets de luxe ou de commerce (2). Les travaux du second genre consistent à tirer les minéraux des entrailles de la terre & à les purifier par tous les procédés de l'art , travaux aussi pénibles que mal-sains (3).

Manière dont
ces services
sont réglés.

La manière dont ces deux sortes de services sont exigés des Indiens est également réglée par des loix qui ont pour but de les rendre moins onéreux à ceux qui y sont soumis. On les appelle alternativement au travail par divisions ; qu'on appelle *mitas* , & aucun d'eux ne peut être forcé de travailler qu'à son tour. Au Pérou , le nombre de travailleurs désignés ne passe pas la septième partie des habitans dans chaque district (4). Dans la nouvelle Espagne où les Indiens sont en plus grand nombre , sur cent Indiens on ne prend que quatre travailleurs (5). Je n'ai pas pu savoir combien de tems chaque

(1) Recopil. lib. VI, tit. 13, l. 19. Solorz, de Ind. jure II, lib. I, cap. 6, 7, 9.

(2) Ibid. lib. VI, tit. 13, l. 8. Solorz, lib. I, cap. 7, n°. 41, &c.

(3) Voyez la NOTE LXXXI.

(4) Recop. lib. VI, tit. 12, l. 21.

(5) Ibid. l. 22.

Indien employé à la culture est obligé de travailler (1) ; mais au Pérou chaque *mita* ou division passe six mois aux mines , & tant que dure ce travail chaque Indien ne reçoit pas moins de cinquante sous de France par jour , & il en est qui gagnent le double de cette somme (2). Aucun Indien, résidant à plus de trente milles d'une mine , ne peut être compris dans la division destinée à l'exploiter (3) , & on n'expose point les habitans des plaines à une destruction certaine en les forçant de passer des pays chauds aux froides régions des montagnes où les minéraux abondent (4).

Les Indiens qui vivent dans les villes principales sont absolument soumis aux loix & aux magistrats Espagnols ; mais dans leurs villages ils sont gouvernés par des Caciques, dont quelques-uns sont les descendans de leurs anciens seigneurs , & d'autres sont nommés par le vice-roi. Ces Caciques reglent les petites affaires du peuple de leurs districts selon les maximes de leurs ancêtres que la tradition a conservées. C'est une consolation pour les Indiens que d'obéir à une autorité placée entre les mains de leurs compatriotes ; & le pouvoir de ces magistrats Indiens est si peu redoutable à leurs nouveaux maîtres qu'on le laisse souvent passer du pere au fils comme un héritage (5). Pour sauver cette classe d'hommes de l'oppression à laquelle elle est si fort exposée, la Cour d'Espagne a établi dans chaque district un officier sous le titre de protecteur des Indiens. Ses fonctions sont , comme son nom le

Comment ils
sont gouver-
nés.

(1) Voyez la NOTE LXXXII.

(2) Ulloa, *Entretien*. 265 , 266.

(3) Recop. lib. VI, tit. 12, l. 3.

(4) *Ibid.* l. 29, & tit. 1, l. 13. Voyez la NOTE LXXXIII.

(5) Solorz., *de jure Ind. lib. I, cap. 26*. Recopil. lib. VI, tit. 7.

porte , de comparoître dans les tribunaux pour les défendre & de les protéger contre les usurpations & les violences de ses compatriotes (1). On prend sur la quatrième partie du tribut annuel des Indiens , une portion pour les Caciques & les protecteurs , & une autre pour l'entretien du clergé employé à leur instruction (2). Une autre portion est employée à secourir les Indiens indigens , à payer leur tribut dans les années de disette , ou à soulager les districts affligés de quelque calamité extraordinaire (3). On a aussi réglé qu'il seroit fondé des hôpitaux pour les Indiens dans tous les nouveaux établissemens (4) , & il s'en est élevé en effet à Lima , à Cusco & à Mexico , où les pauvres & les malades sont traités avec beaucoup d'humanité (5).

Telle est l'esquisse du gouvernement sous lequel vivent aujourd'hui les Indiens dans les pays de l'Amérique soumis à l'Espagne. On n'y apperçoit point de traces de ce système cruel de destruction qu'on a attribué à cette puissance. En accordant que la nécessité d'assurer la subsistance des colonies & les produits avantageux des mines autorise les Espagnols à exiger des travaux des Indiens , on doit convenir que les mesures prises pour régler & récompenser ces travaux sont sages & bien entendues. Il n'y a point de code de loix où se montrent une plus grande sollicitude & des précautions plus multipliées pour la conservation , la sûreté & le bonheur du peuple , que dans les loix Espagnoles pour le gouvernement des Indes..

(1) Solorz , *lib. I* , *cap. 27* , *pag. 201*. *Recop. lib. VI* , *tit. 6.*

(2) *Recop. lib. VI* , *tit. 5* , *l. 30* , *tit. 16.* , *l. 12-15.*

(3) *Ibid. lib. VI* , *tit. 4* , *l. 13.*

(4) *Ibid. lib. I* , *tit. 4* , *l. 1* , &c.

(5) *Voyage de Ulloa I* , 429-509. *Churchil IV* , 496.

Mais ces réglemens modernes, ainsi que les premiers, ont été souvent des remèdes trop foibles contre les maux qu'on vouloit prévenir. Lorsque les mêmes causes agissent, elles entraînent toujours les mêmes effets. La distance immense qui sépare le pouvoir qui porte la loi & celui qui est chargé de l'exécution, lui ôte toute sa force, même sous le gouvernement le plus absolu. La crainte d'un supérieur, trop éloigné pour appercevoir bien toutes les fautes & pour les punir avec promptitude, s'affoiblit insensiblement. Malgré les loix nombreuses du souverain, les Indiens souffrent encore souvent de l'avidité des particuliers & des exactions des magistrats qui devroient les protéger. On leur impose des tâches excessives; on prolonge la durée de leurs travaux & ils gémissent sous l'oppression, partage ordinaire d'un peuple qui est dans la dépendance (1). Selon quelques instructions sur lesquelles je puis compter, l'oppression est plus forte au Pérou que dans aucune autre colonie; cependant elle n'est pas générale. A en croire les relations, même des auteurs les plus disposés à exagérer l'état malheureux des Indiens, ils jouissent dans plusieurs provinces de l'aisance & de l'abondance. Possesseurs de fermes considérables, maîtres de troupeaux nombreux, & riches d'ailleurs de la connoissance qu'ils ont acquise des arts de l'Europe, ils peuvent non-seulement se procurer les nécessités, mais encore les superfluités de la vie (2).

Après avoir expliqué la forme du gouvernement civil dans les colonies Espagnoles, & l'état des différentes classes de personnes qui y sont soumises, il est intéressant de considérer les particularités de leur constitution ecclésiastique. Malgré la

Constitution
ecclésiastique
des colonies.

La juridic-
tion du pape
restreinte.

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

(2) Gage's Survey, pag. 85, 90, 104, 119, &c.

vénération superstitieuse des Espagnols pour le saint-siège, la politique active & jalouse de Ferdinand l'engagea bientôt à prendre des précautions contre l'extension de l'autorité du pape en Amérique. Dans cette vue il sollicita auprès d'Alexandre VI la concession des dîmes dans tous les pays nouvellement découverts (1), & il l'obtint à condition qu'il feroit travailler à instruire les naturels de la religion. Bientôt après, Jules II lui conféra le droit de patronage & la disposition absolue de tous les bénéfices ecclésiastiques dans cette partie du nouveau monde (2). Ces deux papes, peu instruits de la valeur de ce que ce monarque demandoit, lui firent inconsidérément ces donations, que leurs successeurs ont souvent déplorées & souhaité de révoquer. Les rois d'Espagne, en conséquence de ces concessions, sont devenus réellement les chefs de l'église d'Amérique. Ils sont les maîtres de l'administration de ses revenus, & leur nomination aux bénéfices vacans est confirmée sans obstacle & sur le champ par le pape. Ainsi dans l'Amérique Espagnole, la couronne est le centre de toute espèce d'autorité. On n'y connoit point de débats entre la juridiction spirituelle & la temporelle : le roi y est seul maître ; tout se fait en son nom, & nulle espèce de pouvoir étranger ne s'y est introduit. Les bulles du pape ne sont admises en Amérique & n'y ont de force qu'après avoir été préalablement examinées & approuvées par le conseil royal des Indes (3) ; & si quelque bulle se glissoit par surprise & circuloit en Amérique, les ecclésiastiques sont tenus non-seulement d'en arrêter l'effet, mais encore d'en saisir toutes les

(1) Bulla Alex. VI, A. D. 1501. *Ap. Solorz, de jure Ind. tom. II, pag. 498.*

(2) Bulla Julii II, 1508. *Ap. Ibid. 509.*

(3) *Recop. lib. I, tit. 9, l. 2, & Autos del Consejo de las Indias, CLXI.*

copies & de les envoyer au conseil royal des Indes (1). L'Espagne doit en grande partie la tranquillité qui a régné jusqu'ici dans ses possessions en Amérique, à cette restriction de la juridiction des papes également singulière si l'on considère dans quel siècle & chez quelle nation elle a été imaginée, ou avec quelle attention jalouse Ferdinand & ses successeurs se sont appliqués à la maintenir dans toute sa force & dans toute son étendue (2).

La hiérarchie ecclésiastique est la même en Amérique qu'en Espagne. Elle est composée d'archevêques, d'évêques, de doyens & d'autres dignitaires. Le bas clergé est divisé en trois classes, sous la dénomination de *Curas*, *Doctrineros* & *Missioneros*. La première desservit les paroisses des portions de pays où les Espagnols se sont établis; la seconde est chargée des districts habités par les Indiens qui sont soumis au gouvernement Espagnol & qui vivent sous sa protection; la troisième est employée à convertir & à instruire ces tribus sauvages qui, dédaignant le joug Espagnol, vivent dans des régions éloignées ou inaccessibles que n'ont pas encore soumises les armes de l'Espagne. Les ecclésiastiques de ces différentes classes sont en si grand nombre, & ils sont si abondamment dotés, que les revenus du clergé Américain sont immenses. La superstition romaine se montre dans toute sa pompe au nouveau monde. Les églises & les couvens y sont magnifiquement & richement ornés; & dans les grands jours de fête, l'or, l'argent & les pierreries y sont prodiguées à un point qui passe la vraisemblance & qu'un Européen ne sauroit concevoir (3).

Forme &
revenus du
clergé dans
les colonies
Espagnoles.

(1) Recopil. lib. I, tit. 7, l. 55.

(2) Ibid. lib. I, passim.

(3) Voyage de Ulloa, I, 430.

Un établissement ecclésiastique si brillant & si dispendieux nuit aux progrès des colonies, comme nous l'avons déjà observé ; mais dans des contrées abondantes en richesses, où le peuple est tellement avide de pompe & d'éclat que la religion est obligée d'y avoir recours pour s'attirer du respect, ce penchant a besoin d'être flatté, & devient moins dangereux.

Effets per-
nicieux des
institutions
monastiques.

L'institution prématurée des monastères dans les colonies Espagnoles, & le zèle inconsidéré qui les a multipliés ont entraîné les plus fâcheuses conséquences. Dans tout établissement nouveau le premier objet est d'encourager la population & d'exciter chaque citoyen à contribuer à l'accroissement des forces de la communauté. Quand une société jeune encore & vigoureuse voit devant elle un grand espace vuide à remplir & par conséquent une subsistance facile à obtenir, l'espece humaine se multiplie avec une extrême rapidité ; mais les Espagnols étoient à peine en possession de l'Amérique, que par la plus inconséquente politique ils se hâterent d'établir des couvens destinés à renfermer des personnes de l'un & de l'autre sexe qui faisoient vœu de renoncer au but de la nature & de contrarier la première de ses loix (a). Poussé par une piété mal entendue qui attache un mérite à l'état du célibat, ou attirés par l'espoir d'une vie commode & exempte de soin, qui dans un climat brûlant paroît le souverain bonheur, les jeunes gens se jettent en foule dans ces asyles de la fainéantise & de la superstition, & sont ainsi perdus pour la société. Comme on n'admet dans les monastères que des personnes d'extraction Espagnole, le mal est encore plus sensi-

(a) On doit se souvenir que c'est un protestant qui parle de la vie monastique d'après les principes de sa communion. *N. du T.*

ble, & l'on peut regarder chaque moine ou chaque religieuse comme un membre actif retranché de la vie civile. L'inconvénient de ces sortes de fondations, dans les cas où l'étendue du territoire exige un surcroît de forces & de bras pour la culture, est si évident que quelques états catholiques ont expressément défendu l'émission des vœux monastiques dans leurs colonies (1). Les rois d'Espagne eux-mêmes, alarmés d'un penchant si contraire aux progrès & à la prospérité de leurs colonies, ont voulu quelquefois en prévenir les suites (2). Mais les Espagnols d'Amérique, plus superstitieux encore que ceux d'Europe & dirigés par des ecclésiastiques moins éclairés ont une si haute opinion de la sainteté de l'état monastique qu'il n'y a point de règlement qui puisse mettre des bornes à leur zèle; en un mot, grace à l'excès de leur folle générosité, les maisons religieuses se sont multipliées à un degré non moins surprenant que nuisible à la société (3).

Les ecclésiastiques sont si nombreux & ont une si grande influence dans les colonies Espagnoles, qu'il est important de connoître l'esprit & le caractère de cet ordre puissant. Une partie considérable du clergé séculier dans le Mexique & le Pérou est née en Espagne. Comme les personnes accoutumées par leur éducation à la retraite & au repos d'une vie appliquée, sont moins capables de toute entreprise pénible, & moins disposées à se hasarder dans une nouvelle carrière qu'aucune autre classe d'hommes, les prêtres qui tour à tour vont, pour ainsi dire, en recrues, former l'église Américaine, sont

Caractere
des ecclésiastiques dans
l'Amérique
Espagnole.

(1) Ulloa, *voyage* II, 124.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IX, *cap.* 1, 2. Recop. *lib.* I, *tit.* 3, *l.* 1, 2, *tit.* 4, *l.* 2. Solorz, *lib.* III, *cap.* 23.

(3) Voyez la NOTE LXXXV,

Du clergé
séculier.

pour la plupart des aventuriers qui par leur mérite ou leur rang n'avoient aucun espoir de fortune dans leur patrie. Par conséquent le clergé séculier du nouveau monde cultive encore moins les connoissances littéraires de toute espece que celui d'Espagne ; & quoique par les dons considérables qui ont été faits à l'Eglise d'Amérique , la plupart de ses membres vivent dans l'aisance & dans l'indépendance , ce qui est la condition la plus favorable à la culture des lettres ; à peine cependant ce corps a-t-il produit durant deux siècles & demi un auteur dont les ouvrages aient apporté quelques lumieres ou mérité par quelque endroit l'attention des nations éclairées. Mais la plus grande partie des ecclésiastiques dans les établissemens Espagnols sont des réguliers. La découverte de l'Amérique ouvrit un champ nouveau au zele pieux des ordres monastiques , & ils s'empreserent avec une ardeur étonnante d'envoyer des missionnaires pour le cultiver. Ce furent des moines qui entreprirent les premiers d'instruire & de convertir les Américains ; de maniere qu'aussi-tôt après la conquête de quelque province , & dès que le gouvernement ecclésiastique commençoit à y prendre une forme , les papes permettoient aux missionnaires des quatre ordres mendiants , en considération de leur service , d'accepter la direction des paroisses en Amérique , de remplir toutes les fonctions spirituelles , de recevoir les dîmes & les autres revenus du bénéfice , en les affranchissant de la juridiction de l'évêque du diocèse. En conséquence il s'offrit à eux une nouvelle source de profits & de nouveaux objets d'ambition. Toutes les fois qu'on demande de nouveaux missionnaires , des hommes d'un esprit ardent & inquiet , impatiens du joug du cloître , ennuyés de son insipide uniformité , fatigués de la répétition importune de ses frivoles fonctions , offrent

avec

avec empressement leurs services , & courent dans le nouveau monde chercher la liberté & les distinctions. Leur poursuite n'est pas sans succès. Souvent les plus grands honneurs de l'église , les plus riches emplois dans le Mexique & dans le Pérou sont le partage des réguliers ; & c'est particulièrement à eux que les Américains doivent le peu de connoissances qu'ils cultivent. Ils sont presque les seuls prêtres Espagnols par qui nous ayons reçu quelque notion de l'histoire civile & naturelle des différentes provinces de l'Amérique. Quelques-uns d'eux , quoique profondément imbus de la superstition inséparable de leur état , ont publié des ouvrages qui supposent du talent. L'histoire naturelle & morale du nouveau monde , par le jésuite Acosta , contient les faits les plus exacts peut-être & les observations les plus judicieuses qu'on puisse trouver dans aucune description de ce genre , publiée dans le seizième siècle.

Mais ce même dégoût de la vie monastique , auquel l'Amérique doit quelques hommes éclairés par qui elle a été instruite , l'a remplie aussi d'une foule d'autres moines d'un caractère bien différent. Des hommes inconstans , débauchés , avides , pour qui la pauvreté & la discipline d'un cloître sont insupportables , considèrent une mission en Amérique comme un moyen d'échapper à l'austérité & à l'esclavage de leur état. Ils y obtiennent bientôt quelque cure ; délivrés par leur éloignement de l'inspection des supérieurs de leur ordre , exempts par leurs privilèges de la juridiction de l'évêque diocésain (1) , à peine connoissent-ils quelque subordination. Selon le témoignage même des plus zélés catho-

Mœurs dissolues de quelques-uns d'eux.

(1) Avendano , *Thef. ind.* II , 253.

ques, la plupart des membres du clergé régulier, dans les établissemens Espagnols, sont non-seulement destitués des vertus qui conviennent à leur profession, mais même sans égard pour la décence extérieure & sans respect pour l'opinion publique qui nous fait au moins sauver les apparences. Sûrs de l'impunité, quelques réguliers, au mépris de leur vœu de pauvreté, s'engagent ouvertement dans le commerce, & s'y montrent si avides qu'ils deviennent les plus dangereux oppresseurs des Indiens qu'ils devoient protéger. D'autres, violant aussi scandaleusement leur vœu de chasteté, s'abandonnent publiquement & sans pudeur à la débauche la plus effrénée (1).

On a proposé divers moyens de réprimer des excès si manifestes & si scandaleux. Plusieurs personnes également distinguées par leur piété & par leurs lumières ont soutenu que, conformément aux canons de l'église, les réguliers devoient vivre renfermés dans l'enceinte de leurs cloîtres, & qu'on ne devoit pas souffrir plus long-tems qu'ils empiétassent sur les fonctions du clergé séculier. Quelques magistrats animés de l'amour du bien public & convaincus de la nécessité de dépouiller les réguliers d'un privilege, accordé d'abord dans de bonnes intentions, mais dont le tems & l'expérience ont fait reconnoître les pernicioeux effets, ont ouvertement appuyé les tentatives du clergé séculier pour le recouvrement & le maintien de ses droits. Le prince d'Esquilache, vice-roi du Pérou sous Philippe III, prit des mesures si efficaces & si décisives pour contenir les réguliers dans leur sphere, qu'ils en furent également consternés (2). Ils eurent recours à leurs artifices

1618.

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.

(2) Voyez la NOTE LXXXVII.

ordinaires. Ils alarmerent la superstition en représentant les projets du vice-roi comme des innovations funestes à la religion. Ils employèrent toutes les ressources de l'intrigue pour se concilier les personnes puissantes & en crédit ; & ils furent secondés de toute l'influence des Jésuites , qui partageoient en Amérique tous les privileges accordés aux ordres mendiants. Ils firent une profonde impression sur un prince dévôt & sur un ministre foible. L'ancien usage fut toléré. Les abus qu'il entraînoit allèrent en augmentant , & la corruption de ces moines sans discipline & sans frein devint un scandale & une honte pour la religion. Enfin le respect des Espagnols pour les ordres monastiques commençant à diminuer & le pouvoir des Jésuites étant sur son déclin , Ferdinand VI trouva le seul remède efficace : il rendit un édit par lequel il est défendu aux réguliers , sous quelque dénomination que ce soit , de prendre la direction d'une paroisse & le soin des âmes , & où il est dit qu'à l'avenir , à mesure que les possesseurs actuels disparaîtront , on ne pourra présenter aux bénéfices vacans que des prêtres séculiers soumis à la juridiction de leur diocésain (1). Si ce règlement est exécuté avec autant de fermeté qu'il a été sagement conçu , il se fera une réforme importante dans l'état ecclésiastique de l'Amérique Espagnole , & le clergé séculier deviendra par degrés un corps respectable. Il paroît que , même à présent , la conduite de la plupart des ecclésiastiques est décente & exemplaire ; autrement ils ne seroient pas en si haute estime , & n'auroient pas un ascendant si prodigieux sur l'esprit de leurs concitoyens dans tous les établissemens Espagnols.

23 Juin
1757.

(1) *Real cedula, manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Foibles progrès dans la conversion des Indiens.

Quel que soit cependant le mérite du clergé Espagnol en Amérique, ses succès dans la conversion des Indiens à la vraie religion sont beaucoup au-dessous de ce qu'on attendoit & de l'ardeur de son zèle & de l'empire qu'il avoit acquis sur ces peuples. On peut en donner différentes raisons. Les premiers missionnaires brûlant de faire des profélites, admirèrent dans l'église chrétienne les peuples d'Amérique avant de les avoir instruits de la doctrine de la religion, avant qu'eux-mêmes eussent acquis assez de connoissance dans la langue du pays pour être en état de leur expliquer les mystères de la foi ou les préceptes de la morale. Appuyés sur de subtiles distinctions de la théologie scholastique, ils adoptèrent cette étrange pratique, aussi contraire à l'esprit d'une religion qui veut être comprise, qu'opposée aux règles de la raison. A peine une horde, intimidée par la puissance des Espagnols & entraînée par l'exemple de ses chefs, par sa légèreté naturelle ou par son ignorance, témoignoit un desir passager d'embrasser la religion des vainqueurs, qu'elle étoit à l'instant baptisée. Tandis que duroit cette fureur des conversions, on vit un seul prêtre baptiser cinq mille Mexicains en un jour, & ne s'arrêter qu'épuisé de fatigue & manquant de force pour continuer (1). Dans le cours de quelques années après la réduction du Mexique, le baptême fut administré à plus de quatre millions d'ames (2). Des profélites admis aussi inconsidérément, & qui n'étoient ni instruits de la nature des dogmes auxquels ils étoient censés se soumettre, ni convaincus de l'absurdité de ceux auxquels on les faisoit renoncer, conservoient tout

(1) Torribio, *MS. Torquem. monar. Ind. lib. XVI, cap. 6.*

(2) Torribio; *ibid. Torquem. lib. XVI, cap. 8.*

leur attachement à leurs anciennes superstitions , ou en faisoient un mélange absurde avec le peu qu'ils savoient de la nouvelle religion. Ils ont transmis ces opinions bizarres à leur postérité , qui en est tellement imbue que toute l'industrie des prêtres Espagnols n'a pas été capable jusqu'à présent de les déraciner. Les Indiens du Mexique & du Pérou se rappellent & honorent encore les institutions religieuses de leurs ancêtres , & toutes les fois qu'ils peuvent se soustraire à la surveillance des Espagnols , ils s'assemblent pour pratiquer quelques cérémonies de leur ancien culte (1).

Ce n'est cependant pas encore là l'obstacle le plus insurmontable aux progrès du christianisme chez les Indiens ; leur intelligence est si bornée , ils portent leurs réflexions & leurs observations si peu au-delà des objets qui frappent leurs sens qu'ils sont à peine capables d'idées abstraites , & qu'ils n'ont point d'expressions pour les rendre. La doctrine sublime & purement spirituelle du christianisme doit être incompréhensible pour des esprits si peu exercés. Les cérémonies nombreuses & brillantes du culte romain , leur plaisent & les intéressent comme spectacle ; mais si on leur explique les articles de foi relatifs à ce culte extérieur , ils écoutent avec patience & ils conçoivent si peu ce qu'ils entendent , qu'on ne peut pas donner le nom de croyance à leur soumission. Leur indifférence va plus loin encore que leur incapacité. N'ayant d'attention que celle du moment , & de desir que pour l'objet présent , les Indiens réfléchissent si rarement au passé & se soucient si peu de l'avenir qu'ils ne sont pas plus touchés des

(1) Ulloa , *voyage* I , 341. Torquemada , *lib. XV* , *cap. 13* , *lib. XVI* , *cap. 22*. Gage , 171.

promesses de la religion qu'effrayés de ses menaces; enfin il est presque impossible d'inspirer à des hommes, dont la prévoyance s'étend rarement au-delà du lendemain, quelque crainte sur un monde futur. Egalemeut étonnés & de la foiblesse de leur intelligence & de leur insensibilité, quelques-uns des premiers missionnaires déclarerent que c'étoit une race d'hommes trop stupide pour comprendre les premiers principes de la religion. Un concile tenu à Lima déclara qu'à raison de cette incapacité ils devoient être exclus du sacrement de l'eucharistie (1). Quoique Paul III, par sa fameuse bulle donnée en 1537, les ait déclarés créatures raisonnables, ayant droit à tous les privileges du christianisme (2); néanmoins après deux siècles, durant lesquels ils ont été membres de l'église, ils ont fait si peu de progrès qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns qui aient une portion d'intelligence suffisante pour être regardés comme dignes de participer à l'eucharistie (3). D'après cette idée de leur incapacité & de leur ignorance en matiere de religion, lorsque le zele de Philippe II lui fit établir l'inquisition en Amérique en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la juridiction de ce sévere tribunal (4), & ils sont demeurés soumis à l'inspection de leurs évêques diocésains. Leur foi, même après la plus parfaite instruction, est toujours foible & chancelante. Enfin quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues savantes & parcourent la carrière des études académiques avec quelque succès, on compte si peu sur eux qu'aucun Indien n'est ordonné

(1) Torquem. *lib. XVI, cap. 20.*

(2) Torquem. *lib. XVI. cap. 25.* Garcia, *Origen. 311.*

(3) Ulloa, *voyage I, 343.*

(4) *Recopil. lib. VI, tit. 1; l. 35.*

pour la prêtrise, ni reçu dans aucun ordre religieux (1).

On peut, d'après ce court examen, se former une idée de l'état intérieur des colonies Espagnoles. Il est tems de faire connoître les différentes productions dont elles alimentent & enrichissent la métropole, & le plan du commerce qui s'y fait, tant activement que passivement. Si les domaines de l'Espagne dans le nouveau monde eussent eu une étendue proportionnée à celle de ses états en Europe, les progrès de ses colonies auroient été suivis des mêmes avantages que ceux des autres nations. Mais en même-tems qu'une cupidité inconfidérée lui a fait envahir en moins d'un siècle une contrée plus vaste que l'Europe entière, elle s'est trouvée dans l'impossibilité de peupler ces immenses régions d'un nombre d'habitans suffisant pour les cultiver : delà il est arrivé que les travaux des Colons ont pris une fausse direction & ont été conduits sur de mauvais plans. Ils n'ont point formé des établissemens ferrés & unis, où l'industrie circonscrite dans de justes limites soit dirigée dans ses vues & dans ses opérations avec modération & avec constance, & sache employer ses moyens de la manière la plus convenable & la plus avantageuse. Les Espagnols au contraire séduits par la perspective immense qui s'offroit à leurs regards, divisèrent leurs possessions d'Amérique en vastes gouvernemens. Comme ils étoient trop peu nombreux pour parvenir à cultiver régulièrement de grandes provinces qu'ils occupoient sans les peupler, ils s'attachèrent à l'espoir du gain prompt & exorbitant, & négligèrent d'entrer dans de petits sentiers de l'industrie, qui conduisent les nations à la richesse & à la puissance plus sûrement mais plus lentement.

Productions
des colonies
Espagnoles.

(1) Torquem. *lib. X/II*, cap. 13. Voyez la Note. LXXXVIII.

De leurs
mines.

De toutes les voies d'acquérir des richesses , l'exploitation des mines est la plus séduisante pour des hommes peu accoutumés aux travaux assidus & réguliers qu'exigent la culture de la terre & les opérations du commerce , ou trop entreprenans & trop avides pour attendre patiemment les retours lents & périodiques que donnent ces deux genres d'entreprises. Dès que les différentes provinces de l'Amérique furent soumises à la domination d'Espagne , ce moyen de s'enrichir fut presque le seul qui se présenta aux aventuriers qui venoient de les conquérir. Ils négligèrent absolument toutes les provinces du continent où ils n'étoient pas déterminés à s'établir par l'espoir de trouver des mines d'or ou d'argent. Ils abandonnerent celles où leur espoir à cet égard fut trompé. L'importance des isles , qui étoient le premier fruit de leur découverte , diminua tellement dans leur esprit , quand les mines y furent épuisées , que la plupart des planteurs les abandonnerent & les laissèrent à la merci de propriétaires plus industrieux. Tous se jetterent dans le Mexique & dans le Pérou , où l'énorme quantité d'or & d'argent qui s'y trouvoit , malgré l'ignorance des Indiens dans l'art de fouiller les mines , devoit les récompenser de la supériorité de leur intelligence & de la persévérance de leurs efforts par une source inépuisable de richesses.

Decouvertes
de celles du
Potosé & de
Sacotecas.

Pendant plusieurs années l'ardeur de leurs recherches fut plutôt animée & soutenue par l'espérance que par les succès ; enfin la mine de Potosé au Pérou fut découverte par hasard en 1545 (1), par un Indien qui suivoit sur la montagne un llama égaré de son troupeau. Bientôt après on ouvrit la mine de Sacotecas dans la nouvelle Espagne , qui étoit un peu moins

(1) Fernandez , pag. 1 , lib. XI , cap. 11.

riche que la précédente. Depuis ce tems on a fait successivement d'autres découvertes dans les deux colonies , & les mines d'argent sont en si grand nombre aujourd'hui que leur exploitation , ainsi que celle de quelques mines d'or peu considérables dans les provinces de Terre-ferme & dans le nouveau royaume de Grenade , est devenue la principale occupation des Espagnols , & a été réduite en un système également compliqué & intéressant. Mais la description de la nature des différens métaux , la maniere de les tirer des entrailles de la terre , l'exploitation des procédés particuliers au moyen desquels ces métaux sont séparés des substances dont ils sont mêlés , soit par l'action du feu , soit par la puissance attractive du mercure , tous ces objets sont plutôt du ressort du naturaliste ou du chimiste que de celui de l'historien.

Les montagnes du nouveau monde ont versé leurs trésors avec une profusion qui a étonné le genre humain , accoutumé jusques-là à ne puiser les métaux précieux que dans les sources peu nombreuses & peu abondantes des mines de l'ancien hémisphère. Suivant des calculs qui paroissent très-modérés , la quantité d'or & d'argent apportée annuellement dans les ports d'Espagne est d'environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois , à compter depuis l'année 1492 , que l'Amérique fut découverte jusqu'à présent , ce qui fait en deux cens quatre-vingt-trois ans environ vingt-cinq milliards quatre cens soixante-dix millions. Quelque immense que soit cette somme , les écrivains Espagnols prétendent qu'elle doit être beaucoup plus forte en considération des richesses qui ont été extraites des mines sans payer de tribut au roi. Selon ce cal-

Richesses
qu'ils en ti-
rent.

cul, l'Espagne a tiré du nouveau monde au moins cinquante-cinq milliards (1).

Sentimens
que ces ri-
chesses font
naître.

Les mines qui ont donné cette étonnante quantité de richesses ne sont pas exploitées aux dépens de la couronne & de la nation. Pour encourager les recherches particulières, toute personne qui découvre une veine nouvelle en a la propriété. Sur la demande au gouverneur de la province, on mesure une certaine étendue de terre & on lui donne un certain nombre d'Indiens, sous la condition d'ouvrir la mine dans un tems déterminé, & de payer au roi sur le produit le tribut ordinaire. Attirés par la facilité avec laquelle on obtient ces sortes de concessions, & encouragés par quelques exemples frappans de succès en ce genre ; non-seulement l'homme confiant & hardi, mais les plus timides & les plus défiants même se livrent à ces spéculations avec une ardeur incroyable. L'esprit continuellement nourri d'espérance, attendant à chaque instant que la fortune ouvre ses sources secrètes & les prodigue à leurs vœux, ils trouvent toute autre occupation insipide & sans intérêt. Semblable à la fureur du jeu, cette recherche a, pour ainsi dire, un charme enivrant, qui maîtrise l'esprit au point de changer absolument le caractère ; par elle la prudence timide devient entreprenante, & l'avarice devient prodigue. Cet attrait si puissant naturellement est encore fortifié par les artifices d'une certaine espece d'hommes connus au Pérou sous le nom de *chercheurs*. Ce sont communément des gens ruinés, qui se prévalant de quelques connoissances en minéralogie, soutenues par des manieres insinuanes & par cette confiance particulière aux hommes à projets, s'adressent aux personnes

(1) Ustaritz, *Theor. y pract. de commercio*, cap. 3. Herrera, *decad.* 8, lib. XI, cap. 15. Voyez la NOTE LXXXIX.

opulentes & crédules, décrivent avec quelque vraisemblance & d'une manière plausible les signes auxquels ils ont reconnu la veine riche & nouvelle, produisent même, si on l'exige, un échantillon du métal qu'elle doit rendre ; ils affirment avec une assurance imposante que le succès est certain & que la dépense n'est qu'une bagatelle : rarement ils manquent de persuader. On forme une société ; chaque intéressé fournit une petite somme ; la mine est ouverte ; le chercheur est seul chargé de la direction de toutes les opérations ; on rencontre des difficultés imprévues ; on demande de nouvelles sommes d'argent ; cependant au milieu d'une foule d'inconvénients & de délais successifs, l'espérance se soutient, & l'ardeur de l'attente s'éteint difficilement. On a observé en effet qu'un homme une fois engagé dans cette carrière séduisante ne revient presque jamais sur ses pas : ses idées s'altèrent, un autre esprit le possède, ses yeux sont continuellement obsédés par les fantômes d'une richesse imaginaire, il ne s'occupe, ne parle & ne rêve d'autre chose (1).

Tel est l'esprit qui doit animer toute société dont on dirige l'activité particulièrement vers les travaux & l'exploitation des mines d'or & d'argent. Cet esprit est le plus opposé de tous aux progrès de l'agriculture & du commerce, qui constituent la vraie richesse d'une nation. Si le système de l'administration dans les colonies Espagnoles eût été fondé sur les principes d'une sage politique, la législation auroit employé tout son pouvoir à réprimer le goût des colons pour cette branche dangereuse d'industrie, avec autant d'ardeur qu'elle en a mis à l'encourager. « Les projets relatifs aux mines »,

Leurs fatals
effets.

(1) Ulloa, *Entretien*. pag. 223.

(dit un bon juge de la conduite politique des nations), « au lieu de rendre le capital qu'on y emploie & l'intérêt ordinaire de l'argent, absorbent communément l'un & l'autre. » Ce sont par conséquent de tous les projets ceux auxquels un prudent législateur, qui desire l'augmentation de la richesse nationale, doit le moins accorder d'encouragement extraordinaire; il ne doit pas non plus engager à y employer une plus grande portion de capital que celle qu'on y auroit volontairement destinée; telle est en effet l'extravagante confiance de l'homme dans sa bonne fortune que par-tout où il appercevra la moindre probabilité de succès, il ne fera que trop porté de lui-même à y employer son capital avec un excès de confiance » (1). Cependant dans les colonies Espagnoles le gouvernement travaillé à nourrir cet esprit qu'il devoit s'efforcer d'éteindre, & par son approbation il augmente cette crédulité inconfidérée qui a si malheureusement égaré l'activité & l'industrie du Mexique & du Pérou. C'est à cette faute qu'on peut attribuer le peu de progrès que ces deux colonies ont fait pendant deux siècles & demi, soit dans les manufactures utiles, soit dans ces branches de culture qui procurent aux colonies des autres nations les marchandises qu'elles consomment. On y méprise tous les dons de la nature en comparaison des métaux précieux; au point que l'idiôme de la langue en Amérique porte l'empreinte de cette opinion extravagante, & que les Espagnols qui y sont établis donnent le nom de *riche* à une province, non pour la fertilité de son sol, l'abondance de ses grains ou la bonté de ses pâturages, mais pour l'abondance des miné-

(1) D. Smith's *inquiry*, &c. II, 155.

raux que renferment les montagnes. C'est pour les aller chercher qu'ils abandonnent les plaines délicieuses du Mexique & du Pérou, & qu'ils se confinent dans des régions arides & mal-saines où ils ont bâti quelques-unes des villes les plus considérables du nouveau monde. Comme les entreprises & l'activité des Espagnols se sont originairement tournées de ce côté, il est si difficile aujourd'hui de les ramener vers un autre but, que, quoique, par différentes causes, le bénéfice de l'exploitation des mines soit considérablement diminué, le prestige dure encore; & la plupart de ceux qui prennent part au commerce de la nouvelle Espagne & du Pérou, sont toujours égarés dans quelque entreprise de cette espèce (1).

Cependant, quoique les mines soient le principal objet de l'attention des Espagnols, & que les métaux qu'ils en tirent forment l'article le plus important de leur commerce, les contrées fertiles qu'ils possèdent leur fournissent d'autres marchandises assez rares & assez précieuses pour fixer les regards. La cochenille est une production presque particulière à la nouvelle Espagne. La vente en est toujours certaine & donne un profit suffisant pour dédommager amplement du soin & des peines qu'exigent la récolte & la préparation des insectes dont cette drogue précieuse est composée. On ne trouve qu'au Pérou le quinquina, ce remède le plus salutaire peut-être & le plus efficace que la providence ait fait connoître à l'homme par pitié pour ses infirmités; c'est une branche de commerce importante & lucrative pour cette province (2). L'indigo de Guatemala est d'une qualité supérieure à celui de toutes les autres contrées de l'Amérique & il s'y en cultive beaucoup.

Autres marchandises des colonies Espagnoles.

(1) Voyez la NOTE XC.

(2) Voyez la NOTE XCI.

Le cacao n'est pas à la vérité un fruit particulier aux colonies Espagnoles ; mais il y est d'une qualité si supérieure & la consommation de chocolat qui se fait en Europe aussi bien qu'en Amérique est si grande, que cette marchandise est devenue un des objets de commerce les plus importants. Le tabac de Cuba l'emporte en qualité sur tous ceux du nouveau monde. Le sucre qu'on fabrique dans cette île, dans celle d'Hispaniola & dans la nouvelle Espagne, & quelques autres drogues de différente espèce, peuvent être mis au rang des productions naturelles d'Amérique qui enrichissent le commerce de l'Espagne. Aux articles précédens on peut en ajouter un autre de quelque conséquence, c'est l'exportation des cuirs. Ce commerce, aussi bien que la plupart des autres, est plutôt le fruit de l'étonnante fertilité du pays que de la sagesse & de l'industrie des Espagnols. Les animaux domestiques de l'Europe, particulièrement les bêtes à corne, ont multiplié dans le nouveau monde avec une rapidité qui passe la vraisemblance. Peu de tems après l'établissement, les troupeaux étoient déjà si nombreux que les propriétaires les comptoient par milliers (1). Comme on leur donnoit peu de soins, à mesure qu'ils augmentèrent on les laissa courir à l'aventure, & bientôt s'étendant dans une vaste contrée couverte de riches pâturages, sous un climat doux, leur nombre devint immense. Ils habitent, par troupeaux de trente ou quarante mille, les vastes plaines qui s'étendent depuis Buenos-Ayres jusqu'aux Andes ; & le malheureux voyageur à qui il arrive de tomber au milieu d'eux est souvent plusieurs jours à se débarrasser de cette foule innombrable qui couvre la face de la terre. Ils ne sont guere

(1) Oviedo, *ap.* Ramus III, 101. Hac Kluyt III, 466, 511.

moins nombreux dans la nouvelle Espagne & dans plusieurs autres provinces. On ne les tue proprement que pour leur peau, & le carnage en est si grand dans certaines saisons, que la puanteur des cadavres abandonnés sur la place infecteroit l'air, s'ils n'étoient subitement dévorés par de grandes troupes de chiens sauvages & par des nuées de *gallinas* ou vautours d'Amérique, les plus voraces de tous les oiseaux. La quantité des cuirs exportés en Europe est prodigieuse & forme une branche de commerce très-lucrative (1).

Presque tous ces articles peuvent être considérés comme des productions particulières à l'Amérique, & différant, si l'on excepte les cuirs, des productions de la métropole.

Lorsque l'importation de ces divers objets commença à s'étendre & à prendre de l'activité, l'industrie & les manufactures d'Espagne étoient à un point de prospérité qui lui permettoit de se procurer, par ses propres ressources, les marchandises du nouveau monde, de répondre à toutes ses demandes & de suppléer à tous ses besoins. Sous les regnes de Ferdinand & d'Isabelle, & sous celui de Charles V, l'Espagne étoit une des plus industrieuses contrées de l'Europe. Ses manufactures de laine, de fil & de soie étoient assez étendues pour fournir non-seulement à sa propre consommation, mais encore à des exportations avantageuses. L'Amérique lui offrant un marché nouveau, inconnu jusqu'alors, & dont elle avoit l'accès exclusif, elle eut recours à ses propres magasins & y trouva abondamment les marchandises nécessaires (2). Ce nouvel emploi dut naturellement accroître & encourager

Avantages
que l'Espa-
gne tire de
ses colonies.

(1) Acosta, *lib. III, cap. 33*. Ovallo, *hist. of Chili*, Church. collect. III, 47.
Sup. ibid. V, pag. 680, 692. Lettres édifi. XIII, 235. Feuille I, 249.

(2) Voyez la NOTE XCH.

l'industrie. Ainsi alimentées & fortifiées, les manufactures, la population & la richesse auroient dû augmenter en Espagne dans la même proportion que dans ses colonies. A cette époque l'état de la marine Espagnole n'étoit pas moins florissant que celui de ses manufactures. Au commencement du seizième siècle, elle avoit, dit-on, plus de mille vaisseaux marchands (1), nombre probablement bien supérieur à celui des vaisseaux de toute autre nation d'Europe. Au moyen du secours que se prêtoient mutuellement le commerce étranger & l'industrie intérieure, les progrès de l'un & l'autre auroient pu être rapides & étendus & l'Espagne auroit pu tirer de ses acquisitions dans le nouveau monde le même degré d'opulence & de force que les autres puissances ont acquis par leurs colonies.

Pourquoi ces avantages ne sont plus les mêmes.

Mais différentes causes s'y sont opposées. Il en est des nations comme des individus : lorsque leurs richesses augmentent lentement & par degrés ; elles nourrissent & entretiennent cette activité qui est si avantageuse au commerce & qui donne à ses opérations la sagesse & la vigueur ; lorsqu'au contraire elles inondent l'état subitement & comme par torrens, elles renversent les projets d'une sage industrie & entraînent avec elle l'extravagance & la témérité dans les entreprises & dans les affaires. L'augmentation de puissance & de richesses que la possession de l'Amérique apporta en Espagne fut immense & soudaine, & produisit des effets nuisibles dont les symptômes se firent bientôt appercevoir dans les opérations politiques de cette monarchie. Il est vrai que d'abord, & pendant un espace de tems considérable, le nouveau monde ne fournit pas avec

(1) Campomanes II, 140.

trop d'abondance ni de continuité ses richesses à la métropole ; & le génie de Charles V conduisit les affaires avec tant de prudence que les effets de cette influence furent à peine sentis. Mais lorsque Philippe II , avec des talens bien inférieurs à ceux de son pere , monta sur le trône , & que les remises des colonies formerent une branche de revenu réglée & très-considérable , cette révolution subite dans l'état du royaume eut une influence funeste & sensible sur le monarque & sur le peuple. Philippe , doué de cet esprit d'application continuelle , qui caractérise souvent l'ambition des hommes médiocres , conçut une si haute opinion de ses ressources qu'il ne crut aucune entreprise au-dessus de ses forces. Renfermé en lui-même dans la solitude de l'Escurial , il se complut à troubler toutes les nations voisines. Il fit ouvertement la guerre à la Hollande & à l'Angleterre ; il encouragea & protégea une faction rebelle en France ; il conquit le Portugal ; il entretint des armées & des garnisons en Italie , en Afrique & dans les deux Indes. Par cette multitude d'opérations vastes & compliquées , suivies avec autant d'ardeur que d'opiniâtreté pendant le cours d'un long regne , l'Espagne se trouva épuisée & d'hommes & d'argent. Sous l'administration foible de son successeur Philippe III , la vigueur de la nation continua à dégénérer ; enfin elle tomba dans le dernier degré d'abaissement par la dévotion imprudente de ce monarque , qui chassa près d'un million de ses sujets les plus industrieux , précisément dans un tems où l'état épuisé avoit besoin des efforts extraordinaires d'une sage politique pour augmenter sa population & ranimer ses forces. Dès le dix-septieme siecle , le nombre des hommes étoit si sensiblement diminué en Espagne , que dans l'impuissance de recruter ses armées , elle fut obligée de res-

traindre ses opérations. Ses manufactures les plus florissantes étoient déjà déchues. Ses flottes , qui avoient été la terreur de toute l'Europe étoient détruites. Son commerce étranger étoit anéanti ; celui même qui se faisoit entre les différentes parties de ses domaines étoit interrompu & les vaisseaux qui hafardoient de le continuer étoient pris ou détruits par ces mêmes ennemis qu'elle méprisoit autrefois. L'agriculture même, ce premier objet d'industrie dans tout état heureux , étoit négligée , & l'une des plus fertiles contrées de l'Europe fournissoit à peine à la consommation de ses habitans.

Rapide dé-
cadence de
son commer-
ce.

A mesure que la population & les manufactures de l'état déclinoient , les demandes de ses colonies augmentoient. Les Espagnols enivrés comme leurs souverains des richesses dont ils étoient comblés tous les ans , abandonnerent les voies d'industrie auxquelles ils étoient accoutumés , & coururent avec empressement dans ces régions d'où découloit tant d'opulence. Ce fut une nouvelle plaie pour l'état que cette fureur d'émigration , & la force des colonies n'augmenta que de l'épuisement de la métropole. Tous ces émigrans, ainsi que les premiers aventuriers qui s'étoient établis en Amérique , demeuroient dans la dépendance absolue de l'Espagne pour presque toutes les consommations de première nécessité. Entraînés par des objets plus attrayans & plus lucratifs, ou contenus par des loix prohibitives du gouvernement, ils ne pouvoient appliquer leur activité à l'établissement de manufactures nécessaires à leur subsistance. Ils recevoient de l'Europe , comme je l'ai observé ailleurs , leurs habillemens , leurs vivres , tout ce qui concourt enfin à l'aisance ou au luxe de la vie , & même leurs instrumens de labourage. L'Espagne épuisée de sujets & de beaucoup de bras industrieux ,

ne pouvoit fournir à des demandes toujours renaissantes & toujours plus considérables. Elle eut recours à ses voisins. Les manufactures des pays-bas, de l'Angleterre & de l'Italie, que ses besoins firent naître ou ranimerent, lui fournirent abondamment tout ce qu'elle demanda. En vain la loi fondamentale qui excluait tout commerce étranger avec l'Amérique s'opposoit à cette innovation ; la nécessité, plus puissante que les loix, suspendoit leur effet & forçoit les Espagnols eux-mêmes à les éluder. L'Anglois, le François & le Hollandois, se reposant sur l'honneur & la fidélité des marchands Espagnols qui prêtoient leurs noms pour couvrir la contravention, envoyaient les objets de leurs manufactures dont ils recevoient le prix ou en espèces ou en marchandises précieuses du nouveau monde. Ni la crainte du danger, ni l'attrait du gain ne purent engager aucun commissionnaire Espagnol à trahir ou tromper la personne qui se confioit à lui (1), & cette probité qui distingue & honore la nation, contribua à la ruiner. En peu de tems il n'y eut pas une vingtième partie des marchandises exportées en Amérique qui vinssent du sol ou des fabriques de l'Espagne (2). Tout le reste appartenait à des marchands étrangers, quoiqu'introduits sous le nom de marchandises d'Espagne. Depuis cette époque, on peut dire que l'Espagne ne posséda plus les trésors du nouveau monde. Les métaux précieux n'arriverent en Europe que pour payer la valeur des marchandises achetées des étrangers. Cette richesse qui, par une circulation intérieure, auroit arrosé toutes les veines d'industrie, & porté la vie & l'activité dans toutes les branches des manufactures, traversoit pour ainsi dire l'Espagne

(1) Zavala, *Représentation*, pag. 226.

(2) Campomanes II, 138.

avec tant de rapidité qu'elle ne lui laissoit aucun avantage. D'un autre côté les fabricans des nations rivales, encouragés par le prompt débit de leurs marchandises, augmentèrent en adresse & en industrie, & fournirent à si bas prix que les manufactures d'Espagne, moins bonnes & plus chères, furent encore moins en état de soutenir cette concurrence. Ce commerce destructif opéra plus promptement & plus complètement encore la ruine de la nation que les projets d'une ambition insensée, formés par ses monarques. L'Espagne vit avec tant de douleur & d'étonnement ses trésors d'Amérique s'évanouir presque au moment de leur arrivée, que Philippe III, incapable de suppléer au défaut de circulation, rendit un édit par lequel il s'efforça d'élever la monnoie de cuivre à une valeur courante presque égale à celle de l'argent (1); ainsi le maître des mines du Pérou & du Mexique étoit réduit à un misérable expédient, qui a été quelquefois la ressource des plus pauvres états.

Les possessions de l'Espagne en Amérique ne sont donc point devenues pour elle, comme celles des autres nations, une source de population & de richesses. Dans les contrées de l'Europe où l'esprit d'industrie subsiste dans toute sa vigueur, toute personne établie dans des colonies semblables pour leur situation à celles de l'Espagne, est supposée occuper dans la métropole trois ou quatre concitoyens pour ses besoins (2); mais quand la métropole n'est pas en état de fournir aux demandes de ses Colons, chaque émigrant peut être considéré comme un citoyen perdu pour la communauté & gagné pour la nation étrangère qui supplée à ses besoins.

(1) Ullaritz, *cap.* 104.

(2) Child, *On trade and colonies.*

Tel a été l'état intérieur de l'Espagne depuis la fin du seizième siècle ; telle a été son impuissance de fournir aux besoins croissans de ses colonies. Les funestes effets de cette disproportion entre les demandes des uns & les facultés de l'autre , se sont encore augmentés par la manière dont l'Espagne s'est efforcée de régler le commerce entre la métropole & les colonies. Du dessein qu'elle a conçu de faire de son commerce avec l'Amérique un monopole & d'y interdire à ses sujets toute communication avec l'étranger , sont nés tous ses réglemens jaloux & tous ses systèmes de commerce. Ils sont assez singuliers par leur nature & par leurs conséquences pour mériter une explication particulière. Afin d'assurer le monopole auquel elle tendoit , l'Espagne n'a pas accordé le commerce avec ses colonies à une compagnie exclusive , selon le plan adopté par des nations plus commerçantes , dans un tems où la politique du commerce commençoit à être plus connue & auroit dû être mieux entendue. Ce plan a été celui de la Hollande pour son commerce avec les deux Indes. L'Angleterre , la France & le Danemarck l'ont imitée pour le commerce des Indes orientales , & les deux premières puissances ont aussi circonscrit de la même manière quelques branches de leur commerce avec le nouveau monde. L'homme ne pouvoit peut-être imaginer un moyen plus efficace de nuire aux progrès de l'industrie & de la population d'une colonie nouvelle. Les intérêts de la colonie & ceux de la compagnie exclusive sont nécessairement & diamétralement opposés dans tous les points ; or comme dans ce conflit inégal la dernière a tout l'avantage , & qu'elle peut prescrire à son gré les conditions du commerce , la première est non-seulement forcée d'acheter à haut prix & de vendre à bon marché , elle a

Elle est augmentée par la manière dont elle a réglé son commerce avec l'Amérique.

encore la mortification de voir l'excédent qui lui reste de ses fonds, rebuté par ceux mêmes en faveur de qui seuls il lui est permis d'en disposer (1).

Le commerce est borné à un seul port d'Espagne.

Il est probable que les hautes idées que l'Espagne avoit conçues de bonne heure des richesses du nouveau monde, l'empêcherent de tomber dans cette erreur politique. L'or & l'argent étoient des marchandises trop précieuses pour qu'on en remit le monopole en des mains particulières. La couronne voulut se conserver la direction d'un commerce si attrayant, & pour se l'assurer elle ordonna que tout bâtiment chargé pour l'Amérique seroit soumis à l'inspection des officiers de la *Casa de Contratacion* ou chambre de commerce à Séville, avant d'obtenir la permission de faire le voyage, & qu'à leur retour, avant de décharger, il seroit fait par les mêmes officiers un rapport des marchandises qui formeroient la cargaison. En conséquence de ce règlement le port de Séville fut l'unique centre de toutes les relations de l'Espagne avec le nouveau monde, & ce commerce prit insensiblement une forme qu'il a à peu près constamment suivie depuis le milieu du seizième siècle presque jusqu'à nos jours. Pour assurer davantage les chargemens précieux envoyés en Amérique, ainsi que pour prévenir plus facilement la fraude, le commerce de l'Espagne avec ses colonies se fait par des flottes qui ne font voile qu'avec de bonnes escortes. On équipe tous les ans ces flottes, qui consistent en deux escadres, l'une distinguée par le nom de galions, l'autre par celui de flotte. Elles partoient autrefois de Séville; mais depuis 1720 elles font voile de Cadix, dont le port a été trouvé plus commode.

(1) Smith's *Inquiry*, II, 171.

Les galions destinés à fournir Terre-ferme & les royaumes du Pérou & du Chili, de presque tous les articles de luxe ou de nécessité qu'un peuple opulent peut désirer, touchent d'abord à Carthagene, & ensuite à Porto-Belo. Le premier port est le rendez-vous des négocians de Sainte-Marte, des Carraques, du nouveau royaume de Grenade & de plusieurs autres provinces. Le second est le grand marché du riche commerce du Pérou & du Chili. Dans la saison où l'on attend les galions, on transporte par mer à Panama le produit de toutes les mines de ces deux royaumes & les autres marchandises de quelque importance, d'où elles sont portées à travers l'isthme jusqu'à Porto-Belo, en partie à dos de mulet, en partie sur la rivière de Chagre. Dès qu'on a quelque nouvelle de l'apparition de la flotte d'Europe, ce méchant petit village où la réunion pernicieuse d'une excessive chaleur avec une humidité continuelle & les exhalaisons putrides qui s'élèvent de son sol marécageux, rendent le climat le plus malsain peut-être de tous les climats du monde; ce village, dis-je, est tout à coup rempli d'un peuple immense. Ses rues, habitées un instant auparavant par quelques negres ou mulâtres & par une misérable garnison qu'on change tous les trois mois, sont occupées alors par une foule de riches négocians, venus de toutes les parties du Pérou & des provinces adjacentes. Le marché est ouvert : il se fait un échange des trésors de l'Amérique avec les manufactures de l'Europe, & pendant le terme prescrit de quarante jours, le plus riche trafic de l'univers commence & finit, avec cette simplicité, cette confiance entière entre les contractans, qui sont la suite ordinaire d'un grand commerce (1). La flotte dirige sa course à Vera-

Du commerce qui se fait par les galions.

De celui qui se fait par la flotte.

(1) Voyez la NOTE XCIII.

cruz. Les trésors & les marchandises de la nouvelle Espagne & des provinces qui en dépendent, y sont transportées de Los-Angeles, où elles étoient entroposées en attendant son arrivée; le commerce se fait à Vera-cruz de la même manière que celui de Porto-Belo, & ne lui est seulement inférieur qu'en valeur & en importance. Les deux flottes, après avoir complété leurs chargemens en Amérique, se donnent rendez-vous à la Havanne, d'où elles reviennent de compagnie en Europe.

Mauvais effet de cet arrangement.

Le commerce de l'Espagne avec ses colonies, ainsi gêné & restraint, dut nécessairement être conduit par le même esprit & sur les mêmes principes que celui d'une compagnie exclusive. Borné à un seul port, il étoit à la portée de peu de personnes, & insensiblement il se trouva presque tout entier partagé entre un petit nombre de maisons opulentes, d'abord à Séville, & aujourd'hui à Cadix. Celles-ci, par des combinaisons faciles à faire, peuvent empêcher la concurrence, capable seule de maintenir le prix naturel des marchandises; & en agissant de concert, comme leur intérêt mutuel les y porte, elles peuvent à leur gré en hausser ou en baisser la valeur. En conséquence le prix des marchandises d'Europe en Amérique est toujours haut & souvent exorbitant. Un, deux & même trois cens pour cent sont des bénéfices communs dans le commerce d'Espagne avec ses colonies (1). Par une suite du même esprit de monopole, il arrive souvent que les marchands du second ordre, dont les magasins ne sont pas assortis de toutes les marchandises propres au commerce d'Amérique, peuvent acheter des marchands plus opulens celles

(1) B. Ulloa, *Rétablissement*. part. II, pag. 191.

qui leur manquent, à un prix au-dessous de celui qu'elles ont dans les colonies. Enfin armés de cette vigilance jalouse que les compagnies exclusives emploient contre les spéculations des commerçans libres, ces monopoleurs trop puissans s'efforcent de renverser les projets de quiconque voudroit courir la même carrière & entrer en concurrence avec eux (1). Cette limitation du commerce de l'Amérique à un seul port ne l'affecte pas dans l'intérieur seulement; elle resserre encore ses opérations au dehors. Un monopoleur gagne plus & hasarde moins sans contredit dans un trafic limité qui lui offre des profits exorbitans, que dans un commerce étendu qui ne lui rend qu'un bénéfice modéré. Il est souvent de son intérêt de circonscire la sphere de son activité au lieu de l'aggrandir, & il peut tourner toute son attention à donner des bornes aux opérations de l'industrie commerçante, au lieu de la féconder & d'en exciter la vigueur. Il paroît que c'est par quelques maximes semblables que la politique de l'Espagne a réglé son commerce avec l'Amérique. Au lieu d'envoyer dans les colonies les marchandises d'Europe en suffisante quantité pour en rendre le prix & les profits modérés, les négocians de Séville & de Cadix les y répandent avec retenue; de sorte que l'avidité de concurrence des acheteurs, forcés de se pourvoir dans un marché mal fourni, met leurs commissionnaires en état de faire sur leurs cargaisons des profits exorbitans. Au milieu du dernier siècle, lorsque le commerce exclusif de Séville en Amérique étoit à son plus haut degré de prospérité, les deux escadres unies des galions & de la flotte ne portoient pas plus de 27500 tonneaux (2). Une pareille charge devoit être bien

(1) Smith's *Inquiry*, II, 171. Campomanes, *Educ. popul.* I, pag. 448.

(2) Campomanes, *Educ. popul.* I, 435, II, 110.

loin de pouvoir suppléer aux demandes de ces vastes & nombreuses colonies qui en attendoient toutes les commodités & la plupart des nécessités de la vie.

Remedes
proposés.

Bientôt l'Espagne sentit combien elle étoit déchue de sa prospérité précédente ; & des citoyens respectables & vertueux employèrent toute leur sagacité à imaginer des moyens de ranimer l'industrie & le commerce chancelans de leur patrie. On peut juger à quel point le mal étoit dangereux & désespéré par la violence des remedes qui furent proposés. Les uns, confondant la violation des réglemens avec les crimes d'état, prétendoient que pour arrêter les suites du commerce illicite, on devoit punir de mort & de la confiscation de tous ses biens quiconque en seroit convaincu (1). D'autres, ne distinguant point les fautes civiles des actes d'impiété, soutinrent que le commerce de contrebande devoit être mis au rang des crimes réservés à la connoissance de l'inquisition ; que les coupables devoient être jugés & punis selon la forme secrète & sommaire dont ce terrible tribunal exerce sa juridiction (2). D'autres enfin proposerent de donner le commerce d'Amérique à une compagnie exclusive, faute d'avoir observé les dangereux effets du monopole de ces compagnies dans tous les pays où elles étoient établies, & sous le prétexte que pour son propre intérêt elle mettroit toute la vigilance possible à garantir le commerce d'Espagne contre les usurpations des interlopes (3).

Outre ces projets extravagans, on imagina quelques plans mieux digérés & plus avantageux, quoique d'abord ils fussent

(1) M. de Santa-Cruz, *Comercio, suelto*, pag. 142.

(2) Moncada, *Restauracion politica de Espana*, pag. 47.

(3) Zavala, y Augnon *Representacion*, &c. pag. 196.

sans effet ; mais sous les monarques foibles par qui finit le regne de la maison d'Autriche en Espagne , on ne vit dans toutes les parties du gouvernement qu'incapacité & indécision. Au lieu de prendre pour modele l'administration active de Charles V , ils affecterent d'imiter la politique lente & soupçonneuse de Philippe II , & privés de ses talens , ils délibéroient sans cesse & ne résolvoient rien. On ne remédia à aucun des maux qui faisoient languir le commerce national tant au dedans qu'au dehors. Ces maux allerent en augmentant , & l'Espagne avec des domaines plus vastes & plus opulens qu'aucun état Européen , n'avoit ni force , ni argent , ni industrie (1). Enfin une violente convulsion , en agitant la nation , réveilla son génie assoupi , & la guerre civile allumée par les deux partis qui se disputoient la couronne lui rendit jusqu'à un certain point son ancienne vigueur. Tandis qu'il se formoit des hommes capables de sentimens plus généreux que ceux qui avoient dirigé les conseils de la monarchie pendant le cours d'un siecle , l'Espagne tira d'une source inattendue les moyens de faire valoir leurs talens. Les différentes puissances qui favorisoient les prétentions des maisons d'Autriche ou de Bourbon au trône d'Espagne , envoyerent à leur secours des flottes & des armées considérables. La France , l'Angleterre & la Hollande firent passer des sommes immenses en Espagne. Elles furent répandues dans les provinces qui étoient devenues le théâtre de la guerre ; ainsi une partie des trésors de l'Amérique , dont ces puissances avoient épuisé leurs pays , retourna à sa source. L'un des plus habiles écrivains de l'Espagne date de cette époque la renaissance de la monarchie , & quelque

(1) Voyez la NOTE XCIV.

humiliante que puisse être cette vérité, il reconnoît que c'est à ses ennemis que sa patrie doit l'acquisition d'un fonds d'espèces en circulation, proportionné à peu près aux besoins publics (1).

Premiers pas
des rois de la
maison de
Bourbon vers
le rétablisse-
ment de l'é-
tat.

Aussi-tôt que les Bourbons furent en possession paisible du trône, ils remarquerent cette révolution dans l'esprit des peuples & dans l'état de la nation, & ils en profitèrent; en effet, quoique cette maison n'ait pas donné à l'Espagne des monarques remarquables par la supériorité de leur génie, ils ont tous été bienfaisans, attentifs au bonheur de leurs sujets & occupés de l'augmenter. En conséquence le premier objet de Philippe V fut de supprimer une innovation qui s'étoit glissée dans l'état pendant la guerre, & qui bouleversoit tout le système du commerce Espagnol avec l'Amérique.

Ils excluent
les étrangers
du commer-
ce du Pérou.

L'Angleterre & la Hollande, par la supériorité de leur marine, avoient acquis assez d'empire sur la mer pour couper toute communication entre l'Espagne & ses colonies. Afin de leur fournir les commodités de la vie sans lesquelles elles ne pouvoient exister & en échange desquelles elles devoient faire part de leurs trésors, l'Espagne fut obligée de se départir de la rigueur ordinaire de ses maximes au point d'ouvrir le commerce du Pérou aux François ses alliés. Les marchands de Saint-Malo, à qui Louis XIV accorda le privilège de ce commerce lucratif, l'entreprirent avec vigueur & s'y conduisirent par des principes bien différens de ceux des Espagnols. Ils fournirent le Pérou des marchandises d'Europe à un prix plus modéré & en plus grande quantité; tous ces objets d'importation arrivoient dans toutes les provinces de l'Amé-

(1) Campomanes I, 420.

rique Espagnole avec une abondance jusqu'alors inconnue. Pour peu que la communication eût duré encore , c'en étoit fait des exportations de l'Espagne , & les colonies cessoient de dépendre de leur métropole. On se hâta de défendre de la manière la plus forte & la plus positive l'admission des vaisseaux étrangers dans les ports du Chili (1) , & l'on employa une escadre Espagnole à chasser des mers du sud ces intrus dont le secours n'étoit plus nécessaire.

Cependant l'Espagne , à la fin de la guerre terminée par le traité d'Utrecht , avoit été en vain délivrée d'un des obstacles qui gênoient son commerce ; elle en éprouvoit encore un autre qui ne lui paroissoit guere moins dangereux. Philippe V , pour engager la reine Anne à conclure une paix également désirée par la France & par l'Espagne , accorda à la grande Bretagne non-seulement l'*assiento* , ou le droit de porter des negres aux colonies Espagnoles , droit dont la France avoit précédemment joui ; il lui donna encore le privilege plus extraordinaire d'envoyer tous les ans à la foire de Porto-Belo un vaisseau de cinq cens tonneaux chargé de marchandises d'Europe. En conséquence , des commissionnaires Anglois s'établirent à Carthagene , à Panama , à la Vera-cruz , à Buenos-Ayres , & dans d'autres établissemens Espagnols. Le voile dont l'Espagne avoit couvert jusques-là l'état & les affaires de ses colonies fut levé. Les agens d'une nation rivale , admis dans les principales villes de commerce , ne manquerent pas de moyens de s'instruire de la position intérieure de ses provinces , d'observer leurs besoins constans ou accidentels & de connoître quelle étoit l'espece de marchandises dont l'import-

Ils s'opposent à la contrebande.

Particulièrement à celle de la compagnie Angloise de l'*Assiento*.

(1) *Voyage de Frezier*, 256 , B. Ulloa , *Retabliss.* II , 104 , &c. Alcedo & Herrera , *aviso* , &c. 236.

tation feroit la plus avantageufe. Bientôt fur ces informations authentiques & promptes les négocians de la Jamaïque & des autres colonies Angloifes en liaifons de commerce avec le continent Efpagnol, furent en état d'affortir & de proportionner exactement leurs cargaisons aux befoins du marché; de maniere que le commerce de contrebande devint plus facile & plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été. Ce n'étoit cependant pas encore là la conféquence de l'*affiento* la plus fatale au commerce de l'Efpagne. Les agens de la compagnie Angloife de la mer du fud, à l'abri de l'importation qu'elle étoit autorifée à faire par le vaiffeau qu'elle envoyoit tous les ans à Porto-Belo, répandoient leurs marchandifes dans le continent Efpagnol fans limites & fans obftacles. Au lieu d'un vaiffeau de cinq cens tonneaux, tel qu'il étoit ftipulé par le traité, ils en employoient un de plus de neuf cens, & celui-ci étoit accompagné de deux ou trois bâtimens plus petits qui, amarrés dans quelque crique voifine, fournisfoient clandestinement de nouvelles marchandifes pour remplacer celles qui étoient vendues. Les inspecteurs de la foire & les officiers de la douane gagnés par des préfens confidérables facilitoient la fraude (1). Ainfi d'un côté les opérations de la compagnie, de l'autre l'activité des interlopes particuliers, faifoient paffer prefque tout le commerce de l'Amérique Efpagnole dans des mains étrangères. Le commerce immense des galions, dont l'Efpagne étoit fi fiere & qu'envioient les autres nations, s'annéantit, & la flotte elle-même, réduite de quinze mille à deux mille tonneaux (2), ne fervoit prefque plus qu'à apporter en Europe les revenus du roi formés du quint des mines.

(1) Voyez la NOTE XCV.

(2) Alcedo y Herrera, *pag.* 359. Campomanes I, 436.

L'Espagne frappée de ces usurpations & vivement touchée de leurs pernicioeux effets ne pouvoit manquer de faire quelques efforts pour les réprimer. Son premier expédient fut de porter sous le nom de *Garde-côtes* des vaisseaux armés sur les côtes des provinces les plus fréquemment visitées par les interlopes. Comme l'intérêt particulier & le devoir contribuoient à rendre les officiers de ces vaisseaux actifs & vigilans, les progrès du commerce de contrebande diminuerent ; cependant il étoit impossible d'établir un nombre de croisières suffisant pour garder une étendue de côte si considérable & si accessible du côté de la mer. La perte d'une communication qui s'étoit établie avec tant de facilité que les négocians Anglois s'étoient pour ainsi dire accoutumés à la regarder comme une branche de commerce avouée & légitime, excita des réclamations & des plaintes, qui justifiées ensuite & devenues en quelque sorte intéressantes par des actes de violence inexcusables de la part des capitaines des garde-côtes Espagnols, engagèrent l'Angleterre dans une guerre avec l'Espagne, au moyen de laquelle cette dernière puissance se débarrassa enfin de l'*assiento*, & demeura libre de régler le commerce de ses colonies, sans être gênée par aucun engagement avec cette puissance étrangère.

Gardes-côtes
employés
cet effet.

Les Espagnols avoient découvert toute l'étendue de la consommation des marchandises d'Europe dans leurs colonies par la grandeur même du commerce interlope que les Anglois y faisoient ; persuadés dès-lors qu'il leur étoit avantageux de proportionner leurs importations aux demandes des différentes provinces, ils conçurent la nécessité d'approvisionner leurs colonies d'une autre manière que celle qu'ils avoient employée jusques-là. Ils résolurent de n'y envoyer d'Europe qu'à des

L'usage des
vaisseaux de
registre est in-
troduit,

époques fixes & périodiques. Non-seulement ce moyen de communication étoit incertain par les délais que divers accidens apportotent quelquefois au départ des galions & de la flotte, & souvent par les obstacles qu'y opposoient les guerres allumées en Europe ; mais il n'étoit pas même propre à subvenir à tems aux besoins de l'Amérique. Souvent les marchandises d'Europe étoient d'une rareté excessive dans les établissemens Espagnols ; le prix en devenoit énorme ; le marchand vigilant & attentif ne manquoit pas de saisir cette occasion favorable ; les interlopes y portoient d'amples cargaisons des îles Angloises , Françoises & Hollandoises , & lorsque les galions arrivoient enfin , la contrebande avoit tellement rempli les marchés , qu'on n'avoit plus besoin des marchandises qui formoient leurs cargaisons. Pour remédier à cet inconvénient , l'Espagne établit les *vaisseaux de registre* pour une partie considérable du commerce de l'Amérique. Ces vaisseaux sont expédiés par des marchands de Séville ou de Cadix , dans l'intervalle des saisons fixées pour le départ des galions & de la flotte ; il leur faut une permission du conseil des Indes qui s'achete chèrement. Ils sont destinés pour les ports où l'on prévoit que les besoins doivent être plus pressans. Par ce moyen le marché d'Amérique étoit si régulièrement alimenté de marchandises nouvelles , que l'interlope n'étant plus attiré par le même espoir de gains excessifs , ni les colons pressés par les mêmes besoins , ils n'osoient plus courir les mêmes risques.

Les galions
sont supprimés.

A mesure que l'expérience développoit les avantages de cette maniere de commerce , le nombre des vaisseaux de registre augmentoit , & enfin les galions , après avoir été employés pendant plus de deux siècles , furent définitivement supprimés en 1748. Depuis cette époque , tout le commerce
du

du Chili & du Pérou s'est fait par des vaisseaux particuliers expédiés de tems en tems selon que les circonstances l'exigent, & lorsque les négocians prévoient la promptitude & la facilité du débit. Ils doublent le cap Horn, & portent directement dans les ports de la mer du sud les productions du sol & des manufactures d'Europe, que les peuples de ces contrées étoient obligés d'aller précédemment chercher à Porto-Belo ou à Panama. Ces villes privées de ce commerce, auquel elles devoient leur existence, déchoiront insensiblement comme on l'a déjà observé. Ce désavantage quel qu'il soit est plus que compensé par la régularité & l'abondance avec laquelle tout le continent de l'Amérique méridionale est aujourd'hui pourvu des marchandises d'Europe; ce qui doit contribuer sensiblement à la prospérité de ses colonies. Mais comme tous les vaisseaux de registre destinés pour la mer du sud sont toujours obligés de partir du port de Cadix & d'y revenir (1), cette branche de commerce de l'Amérique, même sous sa forme nouvelle & perfectionnée, demeure soumise aux entraves d'une espèce de monopole, dont elle éprouve encore toutes les suites funestes que nous avons déjà décrites.

L'Espagne ne s'est pas bornée à régler son commerce avec ses colonies les plus florissantes; elle a cherché aussi à ranimer celui de quelques-uns de ses établissemens où il étoit ou négligé ou déchu. Parmi les nouveaux goûts & les nouveaux besoins que leur communication avec les habitans des provinces conquises en Amérique a fait naître chez les peuples de l'Europe, celui du chocolat est un des plus universellement répandus. Les Espagnols apprirent les premiers des Mexicains

Projets pour
ranimer le
commerce.

(1) Campomanes I, 434, 440.

l'usage de ce breuvage fait avec la noix de cacao réduite en pâte, & mêlé de divers ingrédiens ; il leur parut, ainsi qu'aux autres nations de l'Europe, si agréable au goût, si nourrissant & si sain qu'il a formé un objet de commerce très-important. Le cacaotier croît sans culture dans plusieurs parties de la zone torride ; mais les noix de la meilleure qualité, après celles de Guatimala dans la mer du sud, croissent dans les riches plaines des Carraques, l'une des provinces du royaume de Terre-ferme. Cette supériorité reconnue du cacao de Carraque & la communication de cette province avec la mer atlantique, qui en facilite le transport en Europe, y ont perfectionné & étendu la culture de ce fruit plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Mais la Hollande, par le voisinage de ses établissemens dans les petites îles de Curacao & de Buen-Ayre à la côte de Carraque, s'étoit emparée de la plus grande partie du commerce de cacao. Le trafic de cette marchandise avec la métropole étoit presque entièrement tombé, & telle étoit la négligence des Espagnols ou le vice de leur conduite dans le commerce, qu'ils étoient obligés d'acheter des étrangers à un prix exorbitant cette production de leurs propres colonies. Pour remédier à un abus honteux tout à la fois & ruineux pour ses sujets, Philippe V accorda en 1728, à un corps de marchands le droit exclusif de faire le commerce de Carraque & de Cumana, à condition d'équiper à leurs frais un nombre suffisant de vaisseaux pour purger la côte d'interlopes. Cette société, connue également sous le nom de compagnie de Guipuscoa, de la province d'Espagne où elle est établie, ou sous celui des Carraques, du district de l'Amérique qui lui étoit cédé par son privilège, a conduit son commerce avec tant de vigueur &

Etablis-
sement de la
compagnie
des Carra-
ques.

de succès que l'Espagne a recouvré une branche importante de commerce dont elle s'étoit laissée dépouiller, & qu'elle est aujourd'hui pourvue abondamment & à un prix modéré d'un objet considérable de consommation. Cet établissement a procuré de grands avantages à la métropole & à la colonie des Carraques; en effet, quoiqu'au premier aspect elle paroisse établir un monopole plus propre à retarder qu'à accélérer les efforts & les progrès de l'industrie, elle est soumise à plusieurs réglemens salutaires, sagement prévus, & propres à la contenir dans ses opérations & à prévenir les mauvais effets qu'elle pourroit avoir. Les planteurs des Carraques ne dépendent pas entièrement de la compagnie, ni pour l'importation des marchandises d'Europe, ni pour la vente de leurs propres productions. Les habitans des Canaries ont le privilège d'y envoyer tous les ans un vaisseau de registre d'une charge considérable; & Vera-cruz dans la nouvelle Espagne peut faire librement le commerce de tous les ports compris dans la chartre de la compagnie. En conséquence la concurrence y est telle que soit pour ce que les colonies vendent, soit pour ce qu'elles achètent, tout paroît être porté à son taux naturel. La compagnie ne peut ni augmenter l'un, ni diminuer l'autre à son gré; aussi depuis qu'elle est établie, les progrès de la culture, de la population & des capitaux de la province de Carraque ont été très-considérables (1).

Mais comme il est rare qu'une nation renonce à un système consacré par le tems, ou que le commerce quitte la route qu'une longue habitude lui a rendu familière, Philippe V, dans ses nouveaux réglemens sur le commerce d'Amérique,

Les idées
sur le com-
merce s'ag-
grandissent
en Espagne.

(1) Voyez la NOTE XCVI.

respecta l'ancienne maxime de l'Espagne , qui borne à un seul port toutes les importations du nouveau monde & qui oblige les vaisseaux de registre qui viennent du Pérou & ceux de la compagnie de Guipuscoa à leur retour de Carraque, à décharger à Cadix. Depuis son regne, des vues plus étendues se sont répandues en Espagne. L'esprit philosophique que ce siècle a la gloire d'avoir vu passer des spéculations frivoles & abstraites à des recherches plus importantes pour l'homme, a porté son influence au-delà des Pyrénées. Des auteurs ingénieux, en examinant la politique ou le commerce des nations, ont rendu sensibles les erreurs & les vices du système de l'Espagne dans ces deux parties du gouvernement ; ils ont relevé les fautes des Espagnols avec force & les ont montrées aux autres nations comme des exemples effrayans des erreurs de la politique. Honteux de ces reproches ou convaincus par les raisons, instruits même par des écrivains éclairés de leur propre nation, les Espagnols paroissent enfin avoir reconnu l'influence destructive de ces maximes étroites qui, enchaînant le commerce dans ses opérations, ont si long-tems retardé ses progrès. C'est au monarque regnant que l'Espagne est redevable du premier réglemeut conforme à ces idées nouvelles.

Etablis-
sement des pa-
quebots ré-
guliers.

Tant que l'Espagne demeura rigoureusement attachée à ses anciennes maximes pour son commerce avec l'Amérique, elle craignoit si fort d'ouvrir une route à quelque commerce illécite dans ses colonies, qu'elle s'interdit à elle-même presque toute communication avec elles, excepté celle de ses flottes annuelles. Il n'y avoit aucun moyen de correspondance pour les affaires publiques ou particulières entre la métropole & ses établissemens en Amérique. Faute de ce secours nécessaire, les

opérations de l'état , ainsi que les négociations des particuliers étoient languissantes ou mal dirigées , & l'Espagne recevoit souvent des étrangers les premières nouvelles des événemens les plus intéressans survenus dans ses propres colonies. Néanmoins quelque sensible que fût ce défaut dans sa politique , quelque facile qu'en fût le remède , les monarques Espagnols négligeoient de l'appliquer par une suite de leur soin jaloux à conserver un commerce exclusif. Enfin Charles III surmonta ces considérations qui avoient retenu ses prédécesseurs , & établit en 1764 des paquebots pour être expédiés tous les premiers jours de chaque mois de la Corogne à la Havane ou à Porto-Rico. Les lettres passent de-là sur des bâtimens légers à la Vera-cruz & à Porto-Belo , & ensuite elles circulent par la poste dans les royaumes de Terre-ferme , de Grenade , du Pérou & de la nouvelle Espagne. D'autres paquebots font voile aussi régulièrement une fois tous les deux mois à Rio de la Plata , pour la commodité des provinces qui sont à l'est des Andes. C'est ainsi qu'on est parvenu à établir une correspondance sûre & prompte à travers toutes les vastes possessions de l'Espagne , correspondance également avantageuse à l'intérêt de la politique & au commerce du royaume (1). A ce nouvel arrangement s'est joint d'abord un nouveau moyen d'étendre le commerce. Chacun des paquebots , qui sont des bâtimens d'une charge assez considérable , peut faire une demi cargaison des marchandises du crû de l'Espagne les plus désirées dans les ports pour lesquels il est destiné , & en retour il lui est permis d'apporter à la Corogne une égale quantité des productions de l'Amérique (2). On peut regarder

(1) Ponz *Viag. de España*, VI, Prol. pag. 15.

(2) *Append. II*, à la *Educ. pop.* pag. 32.

ces établissemens comme le premier adoucissement à ces loix rigides qui bornoient à un seul port le commerce du nouveau monde , & le premier pas vers l'admission du reste du royaume à ce commerce.

Liberté du
commerce ac-
cordée à dif-
férentes pro-
vinces.

Il fut bientôt suivi d'un autre plus décisif. Charles III ouvrit en 1765 à tous ses sujets en Espagne le commerce des isles du vent , Cuba , Hispaniola , Porto-Rico , la Marguerite & la Trinité. Il leur permit de faire voile de certains ports pour les lieux spécifiés dans l'édit , dans telle saison & avec telle cargaison qu'ils jugeroient à propos , sans autre formalité qu'un simple acquit de la douane du lieu d'où ils partiroient. Il les déchargea de cette foule de droits onéreux établis sur les marchandises exportées en Amérique , en y substituant un droit modéré de six pour cent à la sortie d'Espagne ; il leur laissa le choix du port où ils croiroient à leur retour trouver la vente la plus avantageuse , pour y décharger leur cargaison en payant les droits ordinaires. Ce privilege qui renversa enfin toutes les barrières dont la politique jalouse de l'Espagne s'étoit efforcée pendant deux siècles & demi d'environner son commerce avec le nouveau monde , fut bientôt après étendu à la Louisiane & aux provinces de Yucatan & de Campêche (1).

Ses heureux
effets.

La sagesse de cette innovation , qu'on peut regarder comme le plus noble effort de la législation Espagnole , s'est manifestée par ses effets. Avant l'édit en faveur de la liberté du commerce , l'Espagne tiroit à peine quelque bénéfice de ses colonies négligées , Hispaniola , Porto-Rico , la Marguerite & la Trinité. Son commerce avec Cuba étoit peu de chose , & celui

(1) *Append. II, à la Educ. pop. 37, 54-91.*

de Yucatan & de Campêche étoit presque entièrement envahi par les interlopes. Mais dès que la liberté générale fut accordée , le commerce de ces provinces se ranima & s'accrut avec une rapidité dont il y a peu d'exemples dans l'histoire des nations. En moins de dix ans le commerce de Cuba s'est plus que triplé. Dans les établissemens même où il falloit les plus grands efforts pour réveiller l'industrie languissante , le commerce a doublé. On compte que le nombre des vaisseaux employés dans le commerce libre est déjà si considérable, que leur charge excède celle des galions & de la flotte dans l'époque la plus heureuse de leur commerce. Les avantages de cette disposition ne sont pas concentrés entre les mains de quelques marchands établis dans un port privilégié : ils se répandent dans toutes les provinces du royaume , & ce nouveau débouché pour les productions encouragera inévitablement l'industrie des cultivateurs & des artisans. Le royaume ne gagne pas seulement sur ses exportations ; il profite également sur ce qu'il reçoit en retour , & il acquiert l'espoir de pourvoir bientôt par lui-même aux besoins d'une vaste consommation , pour laquelle il dépendoit auparavant des étrangers. La consommation du sucre est peut-être aussi considérable en Espagne , eu égard au nombre de ses habitans , qu'en aucun royaume de l'Europe. Cependant quoique maîtresse des contrées du nouveau monde dont le climat & le sol convient le mieux à la culture de cette plante ; quoique celle des cannes à sucre eût été autrefois considérable dans le royaume de Grenade ; telle a été la suite funeste de ses institutions en Amérique & le poids des taxes mises en Europe sur cette denrée , que l'Espagne a presque entièrement perdu cette branche d'industrie qui a enrichi les autres nations. Les Espagnols étoient obligés

d'acheter des étrangers cette marchandise, devenue un objet de première nécessité en Europe, & ils avoient le désagrément de se voir tous les ans dépouillés de sommes immenses pour ce seul article (1). Mais si l'esprit national, ranimé par la liberté du commerce, persévère dans ses efforts avec la même vigueur, la culture du sucre à Cuba & à Porto-Rico peut augmenter au point d'être en peu d'années proportionnée aux besoins du royaume.

Liberté du
commerce
entre les co-
lonies.

L'Espagne instruite par l'expérience de tout ce qu'elle gaignoit en se relâchant de la rigueur des anciennes loix relatives au commerce de la métropole avec ses colonies, crut devoir ouvrir entr'elles une communication libre. Par une suite des maximes jalouses de l'ancien système, toute correspondance entre les différentes provinces situées dans les mers du sud étoit défendue sous les peines les plus sévères. Quoique chacune d'elles eût des productions particulières dont l'échange réciproque eût ajouté à leurs jouissances mutuelles & peut-être facilité les progrès de leur industrie, le conseil des Indes desiroit si fort qu'elles ne pourvussent à leurs besoins que par le moyen des flottes annuelles de l'Europe, que pour être en sûreté sur ce point, il interdit par des loix cruelles & tyranniques aux Espagnols du Pérou, de la nouvelle Espagne, de Guatemala & du nouveau royaume de Grenade, une correspondance entr'eux qui tendoit manifestement à leur prospérité mutuelle. De toute cette foule de prohibitions imaginées en Espagne pour assurer le commerce exclusif de ses établissemens d'Amérique, il n'y en a peut-être aucune de plus injuste, aucune qui paroisse avoir été plus vivement sentie, ou qui

(1) Ustaritz, *cap.* 94.

ait produit des effets plus funestes. Cette tyrannie a cessé enfin. Charles III a publié en 1774, un édit, par lequel il accorde aux quatre grandes provinces dont je viens de parler, la liberté de commercer entr'elles (1). On ne peut encore apprécier par l'expérience quels seront les effets de cette communication ouverte entre des contrées, destinées par leur situation à un commerce réciproque ; mais ces effets ne peuvent manquer d'être très-salutaires. Les motifs de cette concession ne sont pas moins louables que le principe sur lequel elle est fondée est juste. Ils font connoître les progrès qu'a faits en Espagne l'esprit public, bien supérieur aujourd'hui à ces préjugés & à ces misérables maximes sur lesquelles furent d'abord fondés son système de commerce & l'administration de ses colonies.

En même-tems que l'Espagne s'est appliquée à introduire dans le système de son commerce en Amérique des réglemens dirigés par des vues de politique plus grandes & plus justes, elle n'a pas négligé l'administration intérieure de ses colonies. Il n'y avoit que trop d'objets à réformer ou à perfectionner, & Don Joseph Galvez, actuellement chargé en Espagne du département des affaires de l'Inde, a eu toutes les facilités non-seulement d'observer les vices & les abus de l'administration politique des colonies, mais encore d'en découvrir les sources. Après avoir été employé sept ans dans le nouveau monde, chargé d'une commission extraordinaire, & avec les pouvoirs les plus étendus comme inspecteur de la nouvelle Espagne ; après avoir parcouru en personne les provinces éloignées de Cinaloa, de Sonora & de Californie ; après y avoir

Nouveaux
réglemens re-
latifs à l'admi-
nistration des
colonies.

(1) *Real cedula*. Ms. entre les mains de l'auteur. Ponz *Viage, de España*. VI. prologo, pag. 2. Voyez la NOTE XCVII.

Réforme des
cours de jus-
tice.

fait plusieurs changemens importans dans le gouvernement & dans la finance ; il commença son ministère par une réforme générale des tribunaux de justice en Amérique. Par une suite des progrès de la population & de la richesse des colonies , les cours d'audience étoient tellement surchargées d'affaires que le nombre des juges dont elles étoient originairement composées lui parut très-disproportionné à l'étendue des fonctions & des devoirs de leurs charges , & leurs salaires fort inférieurs à la dignité de leur état. Pour remédier à ces deux inconvéniens , il a obtenu un édit du roi portant établissement d'un plus grand nombre de juges dans chaque cour d'audience , avec des pouvoirs plus amples & des appointemens plus considérables (1).

Nouvelle
distribution
des gouver-
nemens.

L'Espagne doit encore à cet habile ministre une nouvelle distribution des gouvernemens dans ses provinces d'Amérique. Malgré l'établissement d'une troisième vice-royauté dans le royaume de Grenade , l'étendue des domaines d'Espagne dans le nouveau monde est si prodigieuse , que plusieurs des provinces sujettes à la juridiction de chacun des vice-rois étoit à une si énorme distance de leur résidence , que ni leurs soins ni leur autorité ne pouvoient y atteindre. Quelques-unes des provinces soumises au vice-roi de la nouvelle Espagne sont à plus de deux mille milles de Mexico. Il y a des contrées dans le ressort du vice-roi du Pérou encore plus éloignées de Lima. A peine peut-on dire que les peuples de ces districts éloignés tirent quelque avantage du gouvernement civil. Souvent opprimés par des ministres subalternes , ils aiment mieux souffrir en silence que de s'exposer aux embarras & aux frais énor-

(1) Gazetta de Madrid , 19 Mars 1776.

mes d'un voyage à des capitales éloignées, d'où ils peuvent attendre seulement quelque justice. Pour apporter quelque remède à ce mal, on a érigé une quatrième vice-royauté à Rio de la Plata, dont la juridiction s'étend sur les provinces de Rio de la Plata, Buenos-Ayres, Paraguay, Tucuman, Potosi, Santa-Cruz de la Sierra, Charcas & sur les deux villes de Mendoza & Saint-Juan. Il résulte deux avantages de cette sage disposition. On remédie aux maux causés par la situation éloignée de ces provinces, depuis long-tems sentis, depuis long-tems l'objet de plaintes inutiles. Les contrées les plus éloignées de Lima sont distraites de la vice-royauté du Pérou, & réunies sous un gouverneur, dont la résidence établie à Buenos-Ayres sera plus accessible. Le commerce de contrebande avec les Portugais, devenu assez considérable pour intercepter entièrement l'exportation des marchandises d'Espagne dans ses colonies méridionales, pourra être plus efficacement & plus facilement réprimé, lorsque le suprême magistrat, placé à portée des lieux où il se fait, en verra de ses propres yeux les progrès & les effets. Don Pedro Cevallos, qui a été élevé à cette nouvelle dignité, avec des appointemens égaux à ceux des autres vice-rois, connoît parfaitement bien l'état & les intérêts des contrées qui lui sont confiées, & où il a servi long-tems & avec distinction.

Nouvelle
vice-royauté
à Rio de la
Plata.

Au moyen de ce démembrement & de celui qui a eu lieu lors de l'érection de la vice-royauté du nouveau royaume de Grenade, les deux tiers à peu près du territoire originiairement soumis aux vice-rois du Pérou, sont distraits de leur juridiction.

On a aussi fixé avec non moins de sagesse & de discernement les bornes de la vice-royauté de la nouvelle

Nouveau
gouverne-
ment dans les
provinces de
Sonora, &c.

Espagne. On a formé un gouvernement séparé de quatre de ses provinces les plus éloignées, Sonora, Cinaloa, la Californie & la nouvelle Navarre. Le chevalier de Croix, à qui le gouvernement en est confié, n'a ni le titre ni les appointemens de vice-roi; mais sa juridiction & son autorité sont l'une & l'autre indépendantes de la vice-royauté de la nouvelle Espagne. L'établissement de ce dernier gouvernement semble avoir eu pour cause, non - seulement l'éloignement de ces provinces d'avec Mexico, mais encore les dernières découvertes qui y ont été faites & dont j'ai déjà parlé (1). Des contrées qui renfermoient autant de richesses, & qui deviendront probablement d'une grande importance, exigeoient l'inspection immédiate d'un gouverneur à qui elles fussent spécialement confiées. Comme par toutes les considérations de devoir, d'intérêt & d'amour-propre, ces nouveaux gouverneurs doivent encourager tout ce qui tendra à faire regner l'opulence & le bonheur dans toutes les provinces dont ils sont chargés, les heureux effets de cette nouvelle combinaison doivent être très-sensibles. Plusieurs districts de l'Amérique, ci-devant foibles & languissans, comme le sont ordinairement les provinces placées aux extrémités d'un empire trop vaste, reprendront de la vigueur & de l'activité dès qu'elles seront à la portée du pouvoir, & en état de se ressentir de son influence encourageante.

Tentatives
pour réfor-
mer l'admini-
stration in-
térieure.

Tels ont été les progrès des réglemens de la maison de Bourbon, depuis qu'elle est parvenue au trône d'Espagne. C'est ainsi que ses vues se sont progressivement étendues relativement au commerce & au gouvernement des colonies Amé-

(1) *Lib. VII, pag. 324, &c.*

ricaines. Son attention ne s'est pas bornée aux parties les plus éloignées de son empire; elle n'a pas négligé ce qui étoit encore plus important, la réforme des erreurs & des vices de l'administration intérieure en Europe. Instruite des causes auxquelles on devoit attribuer la décadence de l'ancienne prospérité de l'Espagne, elle s'est particulièrement appliquée à ranimer l'esprit d'industrie parmi ses sujets, à mettre les manufactures en état, soit par leur étendue, soit par leur perfection, de subvenir de leur propre fonds aux besoins de l'Amérique, afin d'exclure les étrangers d'un commerce dont ils se rendoient maîtres au préjudice du royaume. Elle s'est efforcée de parvenir à ce but par différens édits publiés depuis la paix d'Utrecht. Elle a accordé des primes pour l'encouragement de quelques branches d'industrie; elle a diminué les droits sur d'autres; elle a prohibé ou chargé d'impôts les articles des manufactures étrangères qui pouvoient entrer en concurrence avec celles de ses sujets; elle a institué des sociétés pour la perfection du commerce & de l'agriculture; elle a répandu des colonies de cultivateurs sur quelques parties de l'Espagne en friche, & divisé entre eux de vastes portions de terre; en un mot elle a eu recours à tous les moyens que peuvent suggérer d'un côté la prudence & la sagesse, & de l'autre la jalousie, pour ranimer l'industrie dans ses états, & mettre obstacle à celle des autres nations. Il n'est pas de mon ressort d'entrer dans les détails de ce nouveau plan, ni d'en discuter les avantages & les inconvéniens. C'est l'effort le plus difficile de la législation, c'est l'entreprise la plus douteuse de la politique que de tenter de ranimer l'esprit d'industrie lorsqu'il est déchu, ou de l'introduire lorsqu'il n'existe pas. Les nations déjà en possession d'un commerce étendu entrent en concurrence avec tant d'avantage, soit par

les grands capitaux de leurs négocians , soit par l'adresse de leurs manufactures , soit enfin par l'habileté que leur donne l'habitude des affaires , que l'état qui tend à la rivalité ou à la supériorité doit s'attendre à beaucoup de difficultés & se résoudre à des progrès très-lents. Si l'on compare les productions de l'industrie Espagnole actuelle à celles qu'on a vues sous les derniers rois de la maison d'Autriche, les progrès de l'Espagne paroîtront considérables, & suffiront pour alarmer la jalousie & exciter les efforts des nations aujourd'hui en possession du commerce lucratif que les Espagnols cherchent à leur enlever. Une circonstance sur-tout doit contribuer à fixer l'attention des autres puissances de l'Europe sur ces opérations de l'Espagne : c'est qu'elles ne sont pas seulement le fruit de la sagesse de la cour & de ses ministres ; l'esprit national semble seconder la prévoyance du monarque & en augmenter les effets. Les idées de la nation se sont agrandies , non-seulement sur le commerce , mais encore sur l'administration intérieure. Tous les auteurs récents reconnoissent dans ces deux branches du gouvernement les vices que leurs ancêtres n'ont pas avoués par orgueil , ou n'ont pas aperçus par ignorance (1). Mais après tout ce que les Espagnols ont fait , il leur reste encore beaucoup à faire. Avant que l'industrie & les manufactures recouvrent une certaine activité, il faut abolir beaucoup de mauvaises institutions , beaucoup d'abus que le tems & l'habitude ont profondément enracinés & pour ainsi dire incorporés avec le système d'administration & de finance de l'Espagne.

Commerce
de contre-
bande.

Les réglemens du commerce de l'Espagne avec ses colonies

(1) Voyez la NOTE XCVIII.

font trop rigoureux encore & trop systématiques pour avoir une parfaite exécution. La législation, en chargeant le commerce d'impôts trop onéreux, ou en le gênant par des restrictions trop sévères, manque son but; & dans la réalité elle ne fait que multiplier les appâts offerts à la contravention & donner au commerce frauduleux l'encouragement d'un gain plus considérable. Les Espagnols, soit en Europe, soit en Amérique, bornés par la jalousie à leur commerce mutuel, ou opprimés par les exactions du gouvernement, sont continuellement occupés à trouver les moyens d'éluder les édits; la sagacité & l'activité de l'intérêt leur en inspirent sans cesse de nouveaux & d'efficaces, que la prudence du gouvernement ne peut prévoir. Cet esprit d'opposition aux loix pénètre dans toutes les branches du commerce de l'Espagne avec l'Amérique & dans toutes les parties de l'administration. Les officiers même destinés à réprimer la contrebande sont les premiers à la favoriser; & les institutions consacrées à la dénoncer & à la punir sont les canaux par où elle passe. On suppose que les divers artifices employés pour frauder le roi le privent de plus de la moitié du revenu qu'il devrait tirer de l'Amérique (1); & tant qu'il y aura un si grand nombre de personnes intéressées à tenir ces artifices secrets, la connoissance n'en parviendra jamais jusqu'au trône. « Combien » d'ordonnances », dit Corita, « combien d'instructions, combien de lettres notre souverain n'envoie-t-il pas pour corriger les abus, & combien on en fait peu de cas ! combien on en tire peu de fruit ! Cette vieille maxime me paroît juste : là où il y a beaucoup de médecins & de remèdes, il n'y

(1) Solorz. *de Ind. jure* 2, lib. V.

» a pas de fanté ; là où il y a beaucoup de loix & de juges ;
 » il n'y a pas de justice. Nous avons des vice-rois , des pré-
 » fids , des gouverneurs , des oydors , des corrégidors , des
 » alcades & des milliers d'alguafils de tous côtés , & malgré
 » cela les abus se multiplient (1) ». Le tems a augmenté les
 maux que cet écrivain déplorait déjà sous le regne de Philippe
 II. Un esprit de corruption a infecté toutes les colonies de
 l'Espagne en Amérique. Des hommes placés à une distance
 considérable du centre de l'administration , avides de richesses ,
 & d'autant plus impatiens de les acquérir qu'elles sont le
 moyen de les tirer promptement des provinces éloignées &
 mal-saines où ils se regardent comme exilés , attirés par des
 occasions séduisantes & irrésistibles , séduits enfin par l'exem-
 ple de ceux qui les environnent , se relâchent insensiblement
 des sentimens de l'honneur & du devoir. Comme particuliers
 ils se livrent à la plus grande dissolution ; comme hommes
 publics ils oublient ce qu'ils doivent à leur souverain & à
 leur patrie.

Commerce
 entre la nou-
 velle Espa-
 gne & les
 Philippines.

Avant de finir ce tableau du commerce de l'Espagne en
 Amérique , il me reste à parler d'une de ses branches qui ,
 quoique détachée , est de quelque importance. Philippe II , dès
 le commencement de son regne , forma le projet d'établir une
 colonie dans les isles Philippines , qu'on avoit négligées de-
 puis leur découverte (2) ; & il y envoya un armement de la
 nouvelle Espagne (3). On choisit Manille , dans l'isle de Lu-
 çon , pour la capitale de cet établissement. Il s'établit de-là
 une correspondance de commerce assez active avec les Chinois ,

(1) Manuscrit entre les mains de l'auteur.

(2) *Lib. V* , pag. 127 , &c.

(3) Torquemada I , *lib. V* , cap. 14.

& ce peuple industrieux attiré par l'espoir du gain vint en foule peupler les Philippines sous la protection de l'Espagne. Ils apportèrent dans la colonie une si grande quantité de toutes les espèces de productions du sol & des manufactures de l'orient, qu'elle fut en état d'ouvrir un commerce avec l'Amérique, par une navigation de côte à côte, la plus étendue qui se fasse sur le globe. Dans l'enfance de ce commerce il se faisoit par Callao sur la côte du Pérou, mais l'expérience ayant fait appercevoir plusieurs inconvéniens à suivre cette route, l'entrepôt de ce commerce entre l'orient & l'occident fut transporté de Callao à Acapulco, sur la côte de la nouvelle Espagne.

Après avoir subi plusieurs changemens, il a reçu enfin une forme régulière. Tous les ans il part d'Acapulco un ou deux vaisseaux qui peuvent porter jusqu'à cinq cens mille pesos d'argent (1), mais qui ont rarement à bord d'autres objets de quelque valeur. Ils rapportent en échange des épices, des drogues, des porcelaines de la Chine & du Japon, des toiles de coton & d'autres toiles des Indes, des mouffelines, des soieries & tous les divers objets précieux que l'orient produit, & qu'il doit à l'excellence de son climat ou à l'industrie de ses habitans. Depuis long-tems les négocians du Pérou avoient part à ce commerce, & pouvoient envoyer tous les ans un vaisseau à Acapulco, pour y attendre l'arrivée de ceux de Manille, & prendre une portion des marchandises qu'ils emportoient. A la fin les Péruviens ont été exclus par les édits les plus rigoureux, & toutes les marchandises de l'orient sont réservées pour la consommation de la nouvelle Espagne.

(1) Recop. lib. IX, cap. 45, l. 6.

Ce privilège procure aux habitans de cette contrée des avantages inconnus aux autres colonies Espagnoles. Les manufactures de l'orient sont non-seulement mieux appropriées à un climat chaud & plus éclatantes que celles de l'Europe ; elles ont encore l'avantage d'être moins chères ; en même-tems les profits qu'on y fait sont assez considérables pour enrichir tous ceux qui les transportent de Manille ou qui les vendent dans la nouvelle Espagne. Comme l'intérêt de l'acheteur & du vendeur concourent en faveur de cette branche de commerce , il s'étend en dépit des réglemens imaginés par l'inquiète jalousie pour lui donner des bornes. Avec les marchandises dont les loix autorisent l'importation , il passe une immense quantité de celles de l'Inde dans les marchés de la nouvelle Espagne (1) , & lorsque la flotte arrive à la Vera-Cruz , elle trouve souvent les besoins du peuple déjà satisfaits par des marchandises mieux assorties & à meilleur compte.

Dans les dispositions du commerce de l'Espagne il n'y a rien de plus inexplicable que la tolérance de ce commerce entre la nouvelle Espagne & les Philippines , rien qui répugne davantage à la maxime fondamentale de tenir les colonies dans une perpétuelle dépendance de la métropole , en prohibant toute espece de moyen de commercer qui pourroit leur inspirer l'idée de suppléer à leurs besoins par une autre voie. Cette permission paroîtra encore plus extraordinaire si l'on considère que l'Espagne n'a point elle-même de commerce direct avec les Philippines , & qu'ainsi elle accorde à une de ses colonies en Amérique un privilège qu'elle refuse à ses

(1) Voyez la NOTE XCIX.

sujets en Europe. Il est probable que les colons qui peuplerent d'abord les Philippines, ayant été envoyés de la nouvelle Espagne, entreprirent ce commerce avec une contrée qu'ils regardoient en quelque sorte comme leur mere patrie, avant que la cour de Madrid en connût les conséquences ou sçût l'empêcher par des réglemens. On a fait plusieurs remontrances contre ce commerce comme préjudiciable à l'Espagne, en ce qu'il porte dans un autre canal une grande partie des richesses qui devroient circuler dans le royaume; en ce qu'il tend à nourrir dans les colonies un esprit d'indépendance & à encourager des fraudes multipliées dont il est impossible de se garantir dans des opérations qui s'exécutent si loin de l'inspection du gouvernement. Mais comme il faut toute la sagesse & toute la vigueur de la politique pour abolir une pratique appuyée de l'intérêt du plus grand nombre, autorisée & consacrée par le tems, le commerce entre Acapulco & Manille semble être toujours aussi actif qu'il l'ait jamais été, & peut être regardé comme la principale cause du luxe qui regne dans cette partie des domaines Espagnols.

Malgré cette corruption générale des colonies, malgré toutes les diminutions qu'apportent au revenu des rois d'Espagne & le commerce interlope des étrangers, & les fraudes mêmes de leurs propres sujets, ils n'en tirent pas moins des sommes immenses de leurs domaines en Amérique. Elles sont le produit de différentes impositions qu'on peut diviser en trois classes principales. La premiere renferme ce qu'on paie au roi, comme souverain ou seigneur suzerain du nouveau monde. Tels sont les droits sur l'or & l'argent extraits des mines & le tribut levé sur les Indiens; les Espagnols appellent le premier, *droit de seigneurie*, & le second, *droit de vassa-*

Revenu public de l'Amérique.

lié. La seconde comprend cette foule de droits sur le commerce, qui le suivent & l'oppriment dans tous les canaux par où il passe, depuis les grandes entreprises du négociant en gros, jusqu'au plus petit trafic du marchand en détail. La troisième est composée de ce qui revient au roi comme chef de l'église & administrateur des fonds ecclésiastiques dans le nouveau monde : en conséquence il reçoit les prémices, les annates & d'autres revenus attribués à l'église & levés par la chambre apostolique en Europe ; il jouit aussi du bénéfice de la vente de la bulle de la croisade. Cette bulle publiée tous les deux ans renferme une absolution pour les fautes passées, & entr'autres privilèges, la permission de faire gras pendant le carême & aux jours maigres. Les moines employés à la distribution de cette bulle, exaltent sa vertu avec toute la ferveur de l'éloquence animée par l'intérêt ; le peuple ignorant & crédule y croit aveuglément, & tout habitant, Espagnol, Créole ou Métis, s'empresse d'acheter, au prix fixé par le gouvernement, une bulle qu'il croit essentielle à son salut (1).

Il est presque impossible de déterminer avec précision à quelle somme montent toutes ces différentes branches de revenu. L'étendue des domaines Espagnols en Amérique, la jalousie du gouvernement qui les rend inaccessibles aux étrangers, le silence mystérieux que les Espagnols ont coutume d'observer sur tout ce qui regarde l'état intérieur de leurs colonies, tout cela concourt à jeter sur cette matière un voile qu'il n'est pas facile de lever. Mais on vient de publier un détail, qui paroît aussi exact qu'il est curieux, du revenu royal dans la nouvelle Espagne ; d'où l'on peut se former une

(1) Voyez la NOTE C.

idée de celui des autres provinces : selon ce détail, la couronne ne tire pas plus de vingt-deux millions cinq cens mille livres tournois de toutes les branches d'imposition dans la nouvelle Espagne, dont il faut déduire la moitié pour les frais de l'administration de la province (1). Il est probable que le Pérou en rend autant ; & en supposant que les autres provinces de l'Amérique, y compris les isles, fournissent un tiers de cette valeur, nous ne nous écarterons pas trop de la vérité en concluant que le revenu de l'Espagne, levé en Amérique, n'excede pas trente millions sept cens mille livres tournois. Ce compte est bien éloigné des sommes immenses auxquelles on a quelquefois porté ce revenu d'après des suppositions & des conjectures (2). Il y a néanmoins en ceci une chose remarquable, c'est que l'Espagne & le Portugal sont les seules puissances en Europe, qui tirent de leurs colonies un revenu direct ; de manière qu'elles supportent leur part des dépenses générales du gouvernement. Tout l'avantage qui revient aux nations de leurs possessions en Amérique, c'est de jouir exclusivement du commerce qui s'y fait ; au lieu qu'indépendamment de cela, l'Espagne a sçu faire contribuer ses colonies à l'accroissement du pouvoir de l'état & au partage proportionnel des charges de la communauté, en retour de la protection qu'elle leur accorde.

Ce que je viens de présenter comme formant le revenu de l'Espagne en Amérique, n'est que le produit des impositions, & cela est bien loin de composer tout ce qui revient au roi de ses domaines du nouveau monde. Les droits onéreux établis sur les marchandises exportées d'Espagne en Amérique (3),

(1) Voyez la NOTE CI.

(2) Voyez la NOTE CII.

(3) Voyez la NOTE CIII.

& ceux que paient celles qui sont renvoyées en échange en Europe ; la taxe sur les negres esclaves dont l'Afrique fournit le nouveau monde , & plusieurs autres petites branches de finance , versent dans le trésor des sommes considérables , dont il n'est pas possible de déterminer la valeur.

Dépense de
l'administra-
tion.

Mais si le revenu que l'Espagne tire de l'Amérique est considérable , les dépenses de l'administration de ses colonies y sont proportionnées. Dans tous les départemens de police intérieure & de finance, l'Espagne a adopté un système plus compliqué , plus embarrassé de tribunaux & d'officiers qu'aucun état de l'Europe , dont le souverain possède une puissance équivalente. Cet esprit de jalousie qu'elle porte dans l'administration de ses établissemens en Amérique & ses efforts pour prévenir la fraude dans des provinces si éloignées de son inspection , l'ont engagée à multiplier les tribunaux & les agens de toute espece avec une attention encore plus scrupuleuse. Dans un pays où les dépenses de nécessité sont considérables , les salaires de ceux qui sont employés pour le service de l'état doivent être proportionnés & charger le revenu d'un immense fardeau.

Le faste du gouvernement doit encore augmenter le poids des charges. Les vice-rois du Mexique & du nouveau royaume de Grenade , représentant la personne du souverain parmi des peuples amoureux de l'ostentation , traînent après eux toute la pompe des rois. Leur cour est composée sur le modele de Madrid ; ils ont des gardes à pied & à cheval , une maison dans les formes , un nombreux domestique , & toutes les marques du pouvoir , à un degré de splendeur capable de faire oublier qu'ils ne jouissent après tout que d'une autorité précaire. La couronne fournit à toutes ces dépenses , nécessaires à l'ordre

extérieur & constant du gouvernement ; les vice-rois ont d'ailleurs des appointemens particuliers proportionnés à la dignité & à l'élévation de leur place. Le salaire fixé par la loi est , à la vérité , très-médiocre ; celui du vice-roi du Pérou n'est que de trente mille ducats , & celui du vice-roi du Mexique de vingt mille (1). Il a été porté en dernier jusqu'à quarante mille ducats.

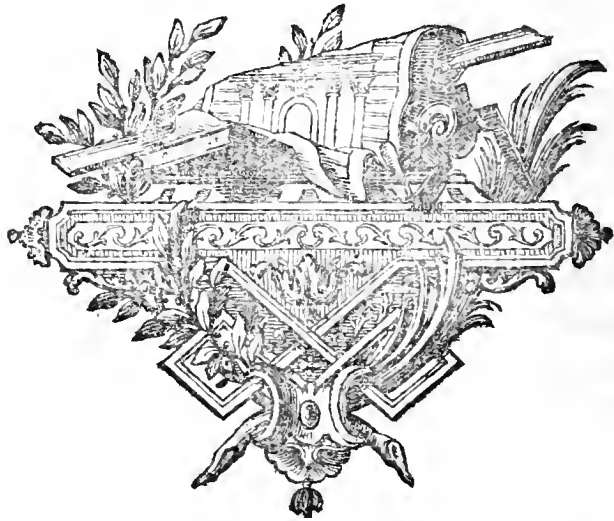
Mais ces salaires ne constituent qu'une petite partie de leur revenu. L'exercice d'une autorité absolue dans toutes les parties du gouvernement & le pouvoir de disposer de plusieurs charges lucratives , leur procurent une foule d'occasions d'accumuler des richesses. A ces émolumens , qu'on peut regarder comme approuvés & légitimes , ils ajoutent souvent des sommes immenses par des exactions qu'il n'est ni facile de découvrir , ni possible de réprimer , dans des contrées si éloignées du siége du gouvernement. Un vice-roi , en se réservant exclusivement quelques branches de commerce , en s'intéressant dans d'autres , en favorisant les fraudes des marchands , peut se faire un revenu annuel dont on n'a pas d'idée en Europe (2). J'ai appris qu'un vice-roi avoit tiré soixante mille pesos du seul article des présens ordinaires qu'on lui fait le jour de l'anniversaire de sa naissance , qui est toujours observé comme une grande fête. Selon une expression Espagnole , les revenus légitimes d'un vice-roi sont connus ; ses profits réels dépendent des occasions & de sa conscience. En conséquence les rois d'Espagne , comme je l'ai déjà observé , ne donnent la commission de vice-roi que pour peu d'années ; mais cela même rend souvent ces officiers plus avides , & ils n'en tra-

(1) Recopil. lib. III , tit. 3 , cap. 72.

(2) Voyez la NOTE CIV.

vaillent qu'avec plus d'ardeur & d'adresse à profiter de tous les instans d'une autorité qu'ils savent devoir bientôt finir : & quelque courte qu'en soit la durée , elle suffit ordinairement à réparer une fortune délabrée , ou à en créer une nouvelle. Mais au milieu même d'une épreuve aussi forte pour la fragilité humaine , on a des exemples d'une vertu intacte. Le marquis de Croix quitta en 1772 la vice-royauté de la nouvelle Espagne , après l'avoir exercée avec une intégrité généralement reconnue , & rapporta dans sa patrie , au lieu d'immenses richesses , l'admiration & les applaudissemens d'un peuple reconnoissant , que son gouvernement avoit rendu heureux.

Fin du Livre huitieme.



NOTE



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE PREMIERE , *pag.* 1.

LA connoissance de tout ce qui s'est passé à la conquête de la nouvelle Espagne nous vient de sources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont transmis les autres événemens de l'histoire de l'Amérique ; & parmi ces monumens , il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adressées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès se rendit bientôt indépendant de Velasquès , il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ses opérations qui pût lui mériter l'approbation de son souverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la Vera-cruz le 16 juillet 1519 , & doit avoir été remise à l'empereur pendant son séjour en Allemagne , puisqu'il quitta l'Espagne le 22 mai de cette année , pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Espagne & en Allemagne toutes les recherches possibles pour trouver une copie de cette lettre , mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conséquence , parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Espa-

gne ne devoit contenir rien d'essentiel. La seconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Madrid en 1522; la troisième & la quatrième parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna une plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte & précise de l'expédition de Cortès, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le style en est simple & clair; mais comme il avoit le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable, il est à croire qu'il a exagéré ses victoires, diminué ses pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortès est la *Cronica de la nueva España*, par *Francisco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite historique de Gomera est très-distingué; sa manière de narrer est claire, facile, toujours agréable & souvent même élégante; mais il est quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après son retour de la nouvelle Espagne, & par l'ordre de qui il composa sans doute cet ouvrage, le fait soupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de son héros, & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut dans une occasion, *Decad. 2, lib. III, cap. 2*, & ce n'est pas la seule où sa prévention paroît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la cour d'Espagne, que les copies de son histoire des Indes & de sa chronique furent retirées par un décret du conseil des Indes; on les regarda même long-tems en Espagne

comme des livres prohibés , & ce n'est que depuis peu qu'on a accordé la permission de les publier. *Pinelo , biblioth. pag. 589.*

La chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Castillo à composer son *historia Verdadera de la conquista de la nueva España*. Compagnon de Cortès dans toutes ses batailles , il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Espagne , & s'étoit trouvé dans toutes les occasions périlleuses. Lorsqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ses compagnons n'avoient été cités par Gomera , mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès seul , ce brave vétéran prit avec indignation la plume & composa son *histoire véridique*. Elle contient un récit minutieux & prolix de toutes les opérations de Cortès , dans un style aussi dur & aussi bas qu'on peut l'attendre d'un soldat non lettré. Mais comme il parle de faits dont il a été témoin & souvent un des principaux acteurs , sa narration porte tous les caractères de la vérité ; elle est d'ailleurs écrite avec tant de naïveté , avec des détails si intéressans , avec une vanité si amusante , mais si pardonnable dans un vieux soldat qui , (comme il s'en vante lui-même) , s'est trouvé à cent dix-neuf batailles , que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès , dans un traité de *Insulis nuper inventis* , qu'il a joint à ses *Decades de rebus Oceanicis & novo orbe* ; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage qui est court & superficiel , paroît contenir des relations données par Cortès même dans ses premières lettres embellies de plusieurs particularités commu-

niquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Espagne, c'est *l'Historia de la conquista de Mexico*, par D. Antonio de Solis, publié pour la première fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-dessus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Castillanne; & s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matière dont les Espagnols seuls doivent être juges, j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique son langage soit correct, sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur & quelquefois de l'enflure; les figures dont il se sert sont communes ou impropres & ses réflexions superficielles. On pourroit cependant lui pardonner aisément ces défauts, si d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités nécessaires à un historien. Dépouillé de cette patience industrieuse qui conduit à la connoissance du vrai & de l'impartialité qui pèse tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir son système favori en faisant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées, & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfère pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs Espagnols , Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté non-seulement les livres , mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches , sur-tout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ses jugemens , rendent ses decades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi les meilleurs historiens de sa nation sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événemens du nouveau monde ; ce qui rend son ouvrage si diffus , si obscur & si décousu que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. Au reste , il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. *Decad. 6 , lib. III , cap. 19.*

NOTE II, pag. 3.

Cortès se proposoit de suivre Ovando lorsqu'il partit pour son gouvernement en 1502 ; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue , un vieux mur sur lequel il étoit monté s'écroula , & Cortès fut si grièvement blessé qu'il lui fut impossible de faire le voyage. *Gomera, Cronica de la nueva España , cap. 1.*

NOTE III, pag. 5.

Cortès avoit deux mille pesos entre les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux sommes

réunies font environ vingt-trois mille sept cens cinquante livres tournois ; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette somme fort modique. *Herrera, Decad. 2, lib. III ; cap. 2 ; B. Diaz, cap. 20.*

NOTE IV, pag. 9.

Les noms de ces braves officiers dont il fera souvent parlé dans cette histoire, sont Juan Velasquès de Leon, Alonso Hernandès Portocarrero, Francisco de Montejo, Christoval de Olid, Juan de Escalante, Francisco de Morla, Pedro de Alvarado, Francisco de Salceda, Juan de Escobar, Ginès de Nortès. Cortès commandoit en personne le vaisseau amiral. Francisco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & se nommoit Alaminos.

NOTE V, pag. 11.

Les Espagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes, mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu considérables qu'ils faisoient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à Saint-Jacques leur patron, qui combattoit, disent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, & sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. « J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur

J. C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit si supérieur à celui des Espagnols que si chacun d'eux eût seulement jetté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelée ait été monseigneur l'apôtre saint Jacques ou monseigneur saint Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu François de Morla monté sur un pareil cheval; mais un misérable mortel comme moi ne méritoit pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomera le dit; mais avant d'avoir lu sa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé», *cap. 34.*

NOTE VI, *pag. 16.*

Plusieurs historiens Espagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens chargés de ces présens, les avoient apportés de la capitale dans un aussi court espace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, & Gomera rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avoit été préparé pour Grijalva lorsqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, se trouvoit tout prêt, lorsque Montezume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. cap. 27, pag. 28.*

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentoit la lune, valoit seul plus de vingt mille pesos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cens livres tournois.

NOTE VII, pag. 21.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès , qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès pour gagner leur amitié encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz*, cap. 41.

NOTE VIII, pag. 33.

Gomera a publié un catalogue des différens articles qui composoient ce présent. *Cron. cap. 49*. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne , & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse , parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Insulis nuper inventis*, lib. pag. 354, &c.

NOTE IX, pag. 38.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons. Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, datée de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520, dit que les troupes Tlascalanes
se

se montoient dans la première bataille à six mille hommes ; dans la seconde à cent mille , & dans la troisième à cent cinquante mille. *Relat. ap. Ramus. tom. III , pag. 228.* Bernal Diaz del Castillo , qui fut témoin oculaire & qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre , assure que leur nombre se montoit , à la première bataille , à trois mille , *pag. 43* ; à la seconde à six mille , *ibid.* ; à la troisième à cinquante mille , *pag. 45.* Gomera qui fut le chapelain de Cortès après son retour en Espagne , & qui publia sa chronique en 1552 , fait le calcul de Cortès , excepté pour la seconde bataille , où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlascalans , *pag. 49.* C'étoit sans doute l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits ; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz , quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons , n'avoit pas le même intérêt à les exagérer , & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de cent cinquante mille hommes sans de grands préparatifs & sans des provisions pour leur subsistance , dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Espagne ; car on l'appelloit *le pays au pain* , les Espagnols furent obligés , pendant leur marche , à ne subsister que de *Tunas* , espèce de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera , Decad. 2 , lib. VI , cap. 5 , pag. 182.*

NOTE X, pag. 42.

On dit que ces maheureuses victimes étoient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour servir d'espions. On avoit pris & renvoyé tant de prisonniers, & les Tlascalans avoient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avoit aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes pour prendre des informations sur la situation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru si révoltante aux historiens Espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept & les pouces à quelques autres. *Dec. 2, lib. II, cap. 8.* Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze & les pouces au reste, *lib. II, cap. 20.* Mais Cortès lui-même, *Relat. pag. 228, B.* & Goméra d'après lui, *cap. 48*, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE XI, pag. 44.

Les chevaux étoient ce qui caufoit le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Espagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faisoient qu'un seul monstre d'une forme horrible semblable aux centaures; & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorsqu'ils s'appercurent de leur erreur, ils s'imaginèrent que ces animaux dévoreroient les hommes pen-

dant la bataille, & que quand ils hennissoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'étoit pas de les détromper sur ce sujet. *Herrera, Decad. 2, lib. VI, cap. II.*

NOTE XII, pag. 49.

Suivant Barthelemi de Las Casas, il n'y avoit aucune raison de faire ce massacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Espagne. *Relac. de la Destruyc. pag. 17, &c.* Mais le zele de Las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz, cap. 83*, dit que les premiers missionnaires envoyés par l'empereur dans la nouvelle Espagne firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conspiration contre les Espagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit sans doute intéressé alors à gagner l'esprit de Montezume; il n'est donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche si propre à l'aliéner des Espagnols s'il ne l'avoit pas jugé nécessaire à sa propre conservation. Mais il est vrai aussi que les Espagnols qui servoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient si peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables sur la preuve la moins certaine. La sévérité du châtiment étoit d'ailleurs excessive & atroce.

NOTE XIII, pag. 50.

Cette description est prise littéralement de Bernal Diaz del

Castillo, trop peu instruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir son récit. Il rapporte dans un style simple & grossier ce que lui-même & ses compagnons pensèrent à cette occasion : « qu'on ne s'étonne pas », dit-il, « si j'écris de cette » manière ce qui s'est passé alors, car il faut penser que c'est » une chose que de rapporter, & une autre d'avoir vu des » choses qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par » les hommes », *cap. 86, pag. 64, B.*

NOTE XIV, pag. 61.

B. Diaz del Castillo nous donne une idée des fatigues & des souffrances qu'ils éprouverent à cette occasion & dans plusieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils restèrent à Mexico, tous, sans aucune distinction entre les officiers & les soldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre sur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de se tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. « Ce qui me devint si familier », ajoutait-il, « qu'aujourd'hui même, quoique fort avancé en âge, je » dors toujours avec mes habits & jamais dans un lit. Lorsqu' » que je visite mon *encomienda*, je fais porter, par égard pour » mon rang, un lit avec mes bagages; mais je n'en fais jamais » usage, parce que je dors tout habillé, & que je me promène » souvent la nuit en plein air pour voir les étoiles suivant mon ancienne habitude », *cap. 108.*

NOTE XV, pag. 64.

Cortès lui-même, dans sa seconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le portèrent à condamner Quallpopoca aux flammes, & à faire mettre Montézume aux fers,

Ramus III, 236. B. Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, & la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on vouloit prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca; *cap. 95*, *pag. 75*. Mais puisque Montézume étoit le prisonnier de Cortès & entierement en son pouvoir, l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, *Cron. 89*. Herrera est du même sentiment; *Decad. 2*, *lib. VIII*, *cap. 9*. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages, semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes; mais ce monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, *pag. 67*.

Solis, *lib. IV*, *cap. 3*, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion comme fondée sur la plus profonde politique, & suivie avec tant d'adresse que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les

historiens contemporains , tels que Cortès, Diaz & Gomera , qui puisse justifier cette assertion. Jamais Montézume n'a montré en d'autres occasions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation , étoit naturelle si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais , suivant Solis , elle auroit été contradictoire & incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

NOTE XVII , pag. 70.

Les Espagnols , malgré leur industrie & leur pouvoir , ne purent point trouver d'or dans plusieurs provinces. Dans d'autres ils ne se procurèrent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume assura Cortès que le présent qu'il offroit au roi de Castille , après lui avoir rendu hommage , comprenoit toutes les richesses amassées par son pere , & qu'il avoit déjà donné aux Espagnols le reste de son or & de ses bijoux. *B. Diaz* , cap. 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cens marcs , *Cron. cap. 93* ; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès , que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs , *Relat. 239* , *B.* De sorte que la somme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces , à raison de huit onces par marc ; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

NOTE XVIII , pag. 71.

Solis , *lib. IV* , cap. 1 , met en question la vérité de ce fait , par la seule raison qu'il étoit incompatible avec la prudence qui distinguoit le caractère de Cortès. Mais il auroit dû se rappeler l'impétuosité de son zèle à Tlascalá qui n'avoit pas été moins imprudente. Il dit que la preuve est fondée sur

le témoignage de B. Diaz del Caſtillo , de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconfidérée de Cortès , & ils ont eu raifon de le faire , puifque Cortès lui-même parle de cette action dans fa ſeconde lettre à l'empereur , & paroît même s'en glorifier. *Cortès, relat. Ramuf. III*, 140. Ce qui eſt une des preuves ſans nombre que Solis a conſulté avec peu de ſoin les lettres de Cortès à Charles-Quint , qui cependant ſont les ſources les plus authentiques où l'on doit puiser des lumières ſur ſes opérations.

NOTE XIX, pag. 74.

Herrera & Solis croient que Velafquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès , par les rapports qu'il reçut d'Eſpagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz , & par la chaleur avec laquelle Fonſeca , évêque de Burgos , avoit épouſé ſes intérêts. & condamné les procédés de Cortès. *Herrera, Decad. 2, lib. IX, cap. 18. De Solis, lib. IV, cap. 5*. Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette ſuppoſition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 juillet 1519. *Herrera, Decad. 2, lib. V, cap. 4*. Ils débarquerent à San-Lucar en octobre , ſuivant Herrera , *ibid.* Mais P. Martyr qui ſe trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelque importance à ſes correſpondans jour par jour , leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens , & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epift. 650*. Tous les hiftoriens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur première audience de l'empereur à Tordeſillas , lorsqu'il ſe rendit dans cette ville pour y voir ſa mere , en allant à Saint-Jacques de Compoſ-

telle. *Herrera, Decad. 2, lib. V, cap. 4. De Solis, lib. IV, pag. 5.* Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordefillas le 11 mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les préfens faits à Charles-Quint, *Epist. 665*. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il est donc clair que Velasquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé à cette entrevue à Tordefillas, antérieure à ses préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroissent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Espagne, avec des pouvoirs aussi étendus, est datée du 13 novembre 1519. *Herrera, Decad. 2, lib. III, cap. 11.* Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu sa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. cap. 96.*

NOTE XX, pag. 76.

Solis prétend que comme Narvaès n'avoit point d'interpretes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converser avec eux que par le moyen des signes, & qu'il lui étoit également impossible d'avoir quelque commerce avec Montézume, *lib. IV, cap. 7.* Mais c'est d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correspondance de Narvaès avec Montézume & avec ses sujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramus. III, 244, A C.* Cortès assure qu'il y avoit une espece de correspondance établie entre Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle se faisoit. B. Diaz supplée à ce défaut en disant que les trois déserteurs qui avoient joint Narvaès lui servoient d'interpretes, étant assez

assez instruits de la langue du pays , *cap.* 110. Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms & leurs caractères , & parle , *ch.* 122 , de la manière dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Espagnols demeuroient avec les Mexicains ; il n'étoit donc pas surprenant que quelques-uns d'entr'eux eussent appris à parler la langue du pays , comme il y a lieu de le croire. *Herrera , Decad.* 2 , *lib.* X , *cap.* 1. B. Diaz qui en fut le témoin & Herrera le plus exact & le plus instruit des auteurs Espagnols , s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrète avec Montézume , *Decad.* 2 , *lib.* IX , *cap.* 18 , 19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès , son héros , que Montézume ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable quand on pense à la manière indigne dont il avoit été traité , & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du nouveau monde , *lib.* IV , *cap.* 7. Ce qu'il y a de vrai , c'est que malgré la crainte que Montézume avoit des Espagnols , il n'étoit pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

NOTE XXI, *pag.* 89.

J'ai pris ces mots de l'histoire anonyme de l'établissement des Européens en Amérique , publiée par Doddsley , en 2 vol. *in-8°*, ouvrage d'un mérite si reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce siècle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

NOTE XXII, pag. 95.

Les historiens contemporains ne s'accordent point sur le nombre des hommes que les Espagnols perdirent en cette occasion. Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués. *Relat. ap. Ramusf. III, pag. 249, A.* Mais son intérêt exigeoit alors qu'il laissât ignorer à la cour d'Espagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'essuyoient ses compatriotes, évalue cette perte à deux cens hommes, *lib. IV, cap. 19.* B. Diaz assure qu'ils perdirent huit cens soixante-dix hommes, & que quatre cens quarante seulement s'échappèrent à Mexico, *cap. 128, pag. 108, B.* Palafox, évêque de Los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif sur les événemens arrivés à ses compatriotes dans la nouvelle Espagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio, pag. 22.* Gomera évalue cette perte à quatre cens cinquante hommes, *Cron. cap. 109.* Quelques mois après, Cortès ayant reçu plusieurs renforts, fit la revue de ses troupes & trouva qu'elles montoient seulement à cinq cens quatre-vingt-dix hommes. *Relat. ap. Ramusf. III, pag. 255, E.* Comme Narvaès avoit amené huit cens quatre-vingt hommes dans la nouvelle Espagne, & qu'alors environ quatre cens soldats de Cortès vivoient encore, il est évident que sa perte à la retraite de Mexico doit avoir été beaucoup plus considérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à exagérer les dangers & les fatigues auxquels ses compagnons & lui avoient été exposés, peut avoir exagéré le nombre des morts; mais je crois qu'on ne peut pas l'estimer à moins de six cens hommes.

NOTE XXIII, pag. 113.

On voit quelques restes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conduisit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana*, vol. I, pag. 531.

NOTE XXIV, pag. 120.

Le poste d'Alvarado sur la chaussée de Tacuba étoit le plus voisin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient observer distinctement delà tout ce qui se passoit lorsque leurs compagnons furent sacrifiés, *Relat. ap. Ramus. III*, pag. 273, E. B. Diaz, qui étoit de la division d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ses yeux, cap. 152, pag. 148, B. 149, A. Il décrit avec son ingénuité ordinaire l'impression que lui fit ce spectacle, & sa franchise est celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être suspect. « Avant que j'eusse vu », dit-il, « la » poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitans » offerts à une affreuse idole, & leur chair dévorée par nos » cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat, » non-seulement sans crainte, mais avec une grande intrépidité ; mais depuis ce moment-là je ne m'approchai jamais » des Mexicains pour les combattre sans une secrète horreur ; » je frémissais en pensant à la mort cruelle que mes amis » avoient subie ». Il a soin d'ajouter que cette crainte cessoit aussitôt que le combat étoit engagé, & sa valeur reconnue en toute occasion ne peut laisser aucun doute sur son récit. *B. Diaz*, cap. 156, pag. 157, A.

NOTE XXV, pag. 125.

Une circonstance de ce siège mérite de fixer notre atten-

tion. Le récit que les historiens Espagnols font des armées nombreuses employées à l'attaque & à la défense de Mexico paroît incroyable. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à son service cent cinquante mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramus. III, p. 275, E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de deux cens mille, *Cron. cap. 136.* Herrera, auteur d'une plus grande autorité, assure aussi qu'ils étoient au nombre d'environ deux cens mille, *Decad. 3, lib. I, c. 19.* Aucun des historiens contemporains ne marque positivement le nombre des personnes qui se trouverent au siege de Mexico ; mais Cortès parle souvent des Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture, & si l'on peut ajouter foi à ces rapports, il est à croire que plus de deux cens mille Indiens se trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres nécessaires pour la subsistance d'une si grande multitude assemblée pendant trois mois dans une place, & les soins que les Mexicains auroient dû prendre pour les rassembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore si imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domestique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan si compliqué. Les Espagnols, malgré leurs soins & leur attention, furent très-mal nourris, & se trouvoient souvent réduits à la plus affreuse extrémité faute de vivres. *B. Diaz, pag. 142. Cortès, Relat. 271, D.* Cortès parle une fois en passant de la subsistance de son armée, & après avoir avoué qu'il se trouvoit souvent dans le plus grand besoin, ajoute qu'il recevoit des secours des naturels, qui lui apportoit du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays*, *ibid. B.* Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerasas de la*

tierra, & que quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appella *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrirent & qu'il nomme *quilites*, pag. 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat, *Cortès, Relat.* 176, C. B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emportèrent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou séchée, comme un présent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, pag. 157. Solis qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrirent de chair humaine, est très-attentif à prouver, qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains, *lib. V, cap. 24*; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions Cortès parle, sans en témoigner d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens Espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *historiadores primitivos*. « Lorsque Gomera », dit-il, « rapporte en quelques endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & » d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maisons » dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à son

» énumération, parce que son autorité ne peut être d'aucun
 » poids à cet égard, le nombre des hommes ou des maisons
 » n'étant pas la cinquième partie de ce qu'il dit. Si l'on addi-
 » tionnoit les différens nombres qu'il cite, ce pays contien-
 » droit plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Cas-
 » tille », *cap.* 129. Mais quoiqu'on puisse rabattre beaucoup
 des calculs que les Espagnols ont donnés des forces Mexi-
 caines, elles doivent cependant avoir été fort considérables ;
 car il n'y avoit qu'une très-grande supériorité du nombre qui
 pût les engager à faire tête à un corps de neuf cens Espagnols,
 commandé par un général aussi habile que Cortès.

NOTE XXVI, *pag.* 138.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conqué-
 rans de la nouvelle Espagne, je n'ai pas pris pour guide Bar-
 thelemi de las Casas, parce que le récit qu'il en fait, *Relat. de*
la Destruyc, *pag.* 18, &c. est manifestement exagéré. C'est sur
 le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrit sous
 ses yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Pa-
 nucans qu'ils rapportent, sans y ajouter aucun sentiment d'im-
 probation. B. Diaz, contre sa coutume, n'en parle qu'en des
 termes généraux, *ch.* 162. Herrera, attentif à pallier les ac-
 tions barbares de ses compatriotes, dit bien que soixante
 caciques & quatre cens personnes de distinction furent con-
 damnés aux flammes ; mais il prétend qu'il n'y en eut que
 trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *Decad.* 3,
lib. V. *cap.* 7. Mais cela est contraire au témoignage de Go-
 mera, qu'il paroît avoir consulté, puisqu'on retrouve plu-
 sieurs de ses expressions dans ce même passage. Les historiens
 Espagnols les plus authentiques parlent de la punition de

Guatimofin. Torquemada a extrait d'une histoire de Tezeuco, écrite en langue Mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimofin que ceux des écrivains Espagnols, *Mon. Indiana I*, 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve positive pour justifier un pareil acte de cruauté. Bern. Diaz assure que Guatimofin & ses malheureux compagnons attesterent leur innocence en rendant le dernier soupir, & que plusieurs soldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuste & inutile, *pag. 200, B, 201, A.*

NOTE XXVII, *pag. 140.*

Cette expédition avoit pour motif de punir Christoval Olid, un de ses officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à se former une juridiction indépendante. Cette révolte parut si dangereuse à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'appaiser. Suivant Gomera, il fit plus de trois mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts, de montagnes escarpées, de rivières profondes, peu habité & cultivé seulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puissent égaler ce qu'il souffrit par la famine, par les hostilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute espece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de son courage, de la force de son esprit, de sa persévérance & de sa patience que dans aucun autre période de sa vie, *Herrera, Decad. 3, lib. VI, VII, VIII & IX. Gomera, Cron. cap. 163-177. B. Diaz, 174-190.*

NOTE XXVIII, pag. 142.

Suivant Herrera, le trésor que Cortès apporta avec lui, consistoit en quinze cens marcs d'argenterie travaillée, deux cens mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre alloi, plusieurs diamans de grand prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & plusieurs ornemens & bijoux de prix, *Decad. 4, lib. III, pag. 8; lib. IV, cap. 1.* Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pezos. *Gomera, Cron. cap. 237.* Il laissa à ses fils une fortune très-considérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérans à la première réduction de Mexico, étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézume & de Guatimofin; d'avoir distrait le quint du roi, & d'avoir privé ses compagnons de ce qui leur étoit dû: *Herrera, Decad. 3, lib. VIII, cap. 15; Decad. 4, lib. III, cap. 8.* Quelques-uns même des conquérans eurent de pareils soupçons, *B. Diaz, cap. 157.*

NOTE XXIX, pag. 145.

En traçant les progrès des armes Espagnoles dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est

C'est François Xerès , secrétaire de Pizarre , qui nous a donné la première relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf , qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533 ; car l'auteur retourna en Espagne en 1534 , & fit imprimer immédiatement après son arrivée , sa courte histoire de la conquête du Pérou , qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho , officier qui servit sous Pizarre , écrivit un récit de son expédition , qui fut traduit en Italien par Ramusio & inséré dans son précieux recueil , mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre ; mais les Espagnols étoient restés si peu de tems au Pérou , lorsqu'ils quitterent ce pays , & ils avoient eu si peu de communication avec les habitans , qu'ils n'avoient qu'une connoissance fort bornée des mœurs & des usages de ce peuple.

L'historien contemporain qui vient ensuite est Pierre Cieza de Leon , qui publia sa chronique du Pérou à Séville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il se proposoit par la division générale de son ouvrage , ç'auroit été l'histoire la plus complète qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. Il étoit très en état de l'exécuter , ayant servi pendant dix-sept ans en Amérique , & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une description du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes , avec un détail historique des mœurs & des usages des naturels des pays , écrite avec si peu d'art & avec tant d'apparence de vérité , qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de son ouvrage.

Cette perte est amplement réparée par Don Augustin Zarate, qui en 1555, publia son *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Peru*. Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son histoire, tant par le sujet que par la manière dont elle est écrite, est un livre fort estimable ; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir observé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, son témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Don Diego Fernandès publia son histoire du Pérou, dont le seul objet est de rapporter les divisions & les guerres civiles des Espagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoissance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle ; que d'ailleurs il possédoit un jugement sain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des historiens les plus distingués par l'exaëtitude de leurs recherches & par leur discernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilasso de la Vega, Inca, est celui qu'on peut regarder comme le dernier historien contemporain de la conquête du Pérou ; car quoique la première partie de son ouvrage intitulé, *Commentarios Reales del Origen de los Incas Reies del Peru*, ne fut publiée qu'en 1609, soixante-seize ans après la mort d'Atahualpa le dernier empereur, cependant comme il étoit né au Pérou, d'un officier de distinction & d'une *Caya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autorisoit à prendre le titre d'*Inca* ; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit instruit des traditions de ses compa-

triores, son autorité est fort estimée & souvent même préférée à celle de tous les autres historiens. Cependant on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des écrivains Espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou, composé de citations prises des auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même, *lib. I, cap. 10*. Ce n'est pas seulement dans le récit des faits qu'il les suit servilement; mais il ne paroît pas mieux instruit qu'eux en expliquant les institutions & les cérémonies de ses ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, est à peu près la même que celle d'Acosta. Il ne cite aucun exemple de la poésie des Péruviens, si ce n'est le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers missionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *lib. II, cap. 15*. Au reste, ce seroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement nécessaire pour distinguer ce qui n'est que fabuleux d'avec ce qui est probable ou vrai. Malgré tous ces défauts, son ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ses compatriotes. La connoissance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Espagnols, & il y a inséré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui se sont perdus.

NOTE XXX, pag. 150.

On pourra se former une idée des peines qu'ils eurent à souffrir & de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui regna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes, & Almagro soixante-dix;

M m m ij

il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée; presque tous périrent de maladie : *Xerès*, pag. 180.

NOTE XXXI, pag. 153.

Cette île, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées & la multitude des insectes & des reptiles, que lorsqu'on en parle on se fert ordinairement de l'épithète d'*infernale*. On y voit rarement le soleil & il y pleut presque toute l'année, *Decad. 3, lib. X, cap. 3*. Dampierre qui toucha à cette île en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol. I, pag. 172*. Pendant sa croisière sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens Espagnols.

NOTE XXXII, pag. 166.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquièrent le Pérou.

NOTE XXXIII, pag. 168.

En 1740 Don Antoine Ulloa & Don George Juan allèrent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre Saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent

à quatre-vingt-dix milles , fans qu'on trouve ni eau , ni arbre , ni plante , ni verdure fur cette horrible étendue de fable brûlant. *Voyage* , tom. I , pag. 399 , &c.

NOTE XXXIV , pag. 172.

C'est avec justice que tous les historiens ont censuré le discours extravagant & déplacé de Valverde. Mais quoiqu'il paroisse avoir été un moine fort ignorant , fort superstitieux & fort différent du bon Olmedo , qui accompagna Cortès , on ne peut cependant lui imputer entièrement son absurde apostrophe à Atahualpa. Son harangue est sans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par le junto des ecclésiastiques & des jurisconsultes Espagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du nouveau monde , & pour servir d'instruction aux officiers employés en Amérique , sur la manière dont ils devoient prendre possession d'un nouveau pays. *Voyez vol. I , NOTE XXIII*. Les sentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécille fanatisme d'un seul homme , mais à celle du siècle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui , s'il est vrai , suffit pour rendre Valverde non-seulement un objet de mépris , mais même d'horreur. Ils disent que pendant toute l'action , ce moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage , en leur conseillant de frapper l'ennemi , non du tranchant de leurs épées , mais de la pointe : *Gomera , Cron. cap. 113 ; Benzoni , hist. nov. orbis , lib. III , cap. 3*. Cette conduite est bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique , où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, pag. 173.

Il y a deux sentimens différens touchant la conduite d'Atahualpa. Les historiens Espagnols , pour justifier les violences de leurs compatriotes , prétendent que les démonstrations d'amitié de l'Inca n'étoient que simulées , & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca , son intention étoit de se défaire tout d'un coup de lui & de ses compagnons ; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate , lequel a été adopté par Herrera. Mais si l'Inca avoit voulu détruire les Espagnols , il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé , & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca , avoient eu intention de tomber sur les Espagnols , il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable , armé pour le combat , n'ait pas cherché à faire la moindre résistance , mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite , vêtus de leurs habits de cérémonie , étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés , cependant s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahison , ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la visite d'étrangers qui demandoient à être admis en sa présence comme amis , ou à un aventurier aussi hardi & aussi peu scrupuleux que l'étoit Pizarre , on ne

peut guere balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des historiens Espagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il est facile de s'appercevoir que c'étoit son intention comme son intérêt de se saisir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des mesures avant qu'il eût pu avoir le moindre soupçon des desseins de ce monarque.

Garcilaffo de la Vega, très-soigneux de justifier les Péruviens ses compatriotes, du crime d'avoir voulu massacrer Pizarre & ses compagnons, ne craint pas moins d'accuser les Espagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca, ce qui lui fait adopter un autre sentiment. Il dit qu'un homme de taille majestueuse, avec une longue barbe & des habits qui descendoient jusqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du soleil, ce monarque bâtit un temple en son honneur, & y plaça une image aussi ressemblante qu'il fut possible à la forme singuliere sous laquelle il se monroit à ses yeux. C'est dans ce temple qu'on lui rend les honneurs divins sous le nom de Viracocha: *Part. I, lib. IV, cap. 21, lib. V, cap. 22.* Lorsque les Espagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de ressemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du soleil descendus du ciel sur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Espagnols comme des envoyés du ciel, fut si éloigné de chercher à leur résister qu'il résolut de se soumettre aveuglément à leurs ordres. C'est à ces sentimens qu'on doit attribuer les démonstrations d'amitié & de respect de l'Inca, ainsi que la réception amicale

qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans son camp , & la soumission respectueuse avec laquelle il se disposa à visiter le général Espagnol dans son quartier ; mais par l'ignorance grossière de l'interprete Philipillo , la déclaration des Espagnols & la réponse de l'Inca furent si mal expliquées , que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cause de la catastrophe de Caxamalca.

Il paroît singulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération superstitieuse des Péruviens pour les Espagnols ni dans Xerès , ni dans Sancho , ni dans Zarate , historiens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca ; cependant les deux premiers servoient alors sous Pizarre , & le dernier se rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ses envoyés avoient adressé aux Espagnols les discours que la Vega leur prête , ils doivent avoir été étonnés d'une pareille soumission , & ils se feroient sans doute servis d'eux pour exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'Inca avec les Espagnols avant la rencontre de Caxamalca , soit fondée sur la supposition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins , *Part. II, lib. I, cap. 17, &c.* cependant son inattention & son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit , que les Péruviens n'avoient remarqué la vraisemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca , & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencerent à les appeller Viracochas , *Part. I, lib. V, cap. 21* ; ce qui se trouve confirmé par Herrera , *Decad. 5, lib. II, cap. 12*. Si l'on en croit les historiens Espagnols , leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus

descendus du ciel. Mais dans ce cas , comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux , les idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent ; car tel est l'idiôme des langues Indiennes , ou telle est plutôt la simplicité de ceux qui les parlent , que lorsqu'ils voient une chose qui leur étoit inconnue jusqu'alors & dont ils ignoroient l'origine , ils disent qu'elle est venue du ciel : *Nugnès, Ramusf. III, 327, C.*

Le récit que j'ai fait des sentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plausible que les deux autres , & se trouve plus conforme aux faits rapportés par les historiens contemporains.

Suivant Xerès , *pag. 200* , deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à six ou sept mille. *Ramusf. III, 274, D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de massacrés , *Part. II, lib. I, cap. 25.* Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes , paroît être plus approchant de la vérité.

NOTE XXXVI, *pag. 174.*

Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait , que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cuzco , dont la distance est de six cens milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs souverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca , ils demandèrent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du soleil à Cuzco , & quoique les prêtres ne voulussent pas donner ces ornemens sacrés & que

le peuple refusât de violer la demeure de leur dieu, les trois Espagnols dépouillèrent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses; & le respect des Péruviens pour eux étoit si grand, que quoiqu'ils regardassent ce sacrilège avec étonnement, ils ne tentèrent pas de l'empêcher. *Zarate, lib. II, cap. 6. Sancho, ap. Ramus. III, 375, D.*

NOTE XXXVII, pag. 185.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cuzco fut partagé entre quatre cens quatre-vingt personnes, dont chacune reçut quatre mille pezos, ce qui fait un million neuf cens vingt mille pezos: *Decad. 5, lib. VI, cap. 3.* Mais comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des soldats, la somme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée: *Gomera, cap. 123, & Zarate, lib. II, cap. 8*, se contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cuzco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus considérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, pag. 187.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus constant ni accompagné de travaux aussi pénibles que celle d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainsi que leur chef, des vétérans qui avoient servi sous Cortès & qui étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent consulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs souffrances, pourront se former quelque idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la

mer jusqu'à Quito , en lisant le récit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736 , à peu près par la même route : *Voyage , tom. I , pag. 178 , &c.* ou celui de M. Bouguer , qui se rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du capitaine Espagnol , & donne par cette comparaison une idée frappante de la hardiesse & de la patience d'Alvarado , en forçant sa route à travers tant d'obstacles : *Voyage du Pérou , pag. 28 , &c.*

NOTE XXXIX , pag. 187.

Suivant Herrera , il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante-cinq mille trois cents pezos en or , & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun d'argent , outre la vaisselle & les ornemens dont quelques-uns étoient d'or & les autres d'argent ; & pour le compte des particuliers la valeur de quatre cents quatre-vingt dix-neuf mille pezos d'or , & cinquante-quatre mille marcs d'argent : *Decad. 5 , lib. VI , cap. 13.*

NOTE XL , pag. 195.

Les Péruviens avoient recours à d'autres ruses de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur , ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout , laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoit hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention : *Decad. 5 , lib. VIII , cap. 4.* Mais j'ai déjà observé dans le quatrième livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui

habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale , & il est plus probable que les Péruviens ayant observé la dextérité avec laquelle ils s'en servoient à la chasse, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occasion. Les Espagnols s'en trouvoient fort incommodés : *Herrera* , *ibid.* Il y a un autre exemple de l'industrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une rivière de son lit , ils inonderent une vallée où se trouvoit posté un corps d'Espagnols , & cela avec tant de célérité , qu'ils ne s'échappèrent qu'avec la plus grande difficulté : *Herrera* , *Decad.* 5 , *lib.* VIII , *cap.* 5.

NOTE XLI, pag. 211.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera, paroît le plus détaillé & le plus exact. Il est probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même ; mais les dates ne sont pas marquées distinctement. Il commença à descendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette rivière le 26 d'août, ayant employé près de sept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine se rendit en moins de quatre mois de Cuenca à Para, établissement Portugais à l'embouchure de la rivière, quoique cette navigation soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana : *Voyage* , pag. 179. Il est vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment équipés pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse , à laquelle l'ambition a engagé Orellana & l'amour des sciences M^r de la Condamine , fut faite en 1769, par madame Godin des Odonais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singulière ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle souffrit, des dangers auxquels elle fut exposée & des malheurs qu'elle essuya dans sa route. Sa conduite

nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme unie à la sensibilité & la tendresse qui sont particulières au sexe : *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine.*

NOTE XLII, pag. 214.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de distinction sous Almagro, logeoient dans la même maison, n'ayant entre eux qu'un seul manteau qu'ils portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public, tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons ni de les voir ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres & méprisés, sans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques : *Decad. 6, lib. VIII, cap. 6.*

NOTE XLIII, pag. 225.

Herrera, le plus exact des historiens Espagnols, dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Tolède, le plus riche siège épiscopal de l'Europe : *Decad. 7, lib. VI, cap. 3.*

NOTE XLIV, pag. 237.

Tous les historiens Espagnols décrivent sa marche & les

embarras des deux partis avec beaucoup d'exaétitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de comparable dans l'histoire, tant pour la longueur de la retraite que pour l'ardeur de la poursuite. Suivant son calcul, Pizarre poursuivit le vice-roi près de trois mille milles : *lib. V, cap. 16, 26.*

NOTE XLV, pag. 250.

Suivant Fernandès, le plus instruit des historiens de ce tems, le butin se monta à un million quatre cens mille pezos : *lib. II, cap. 79.*

NOTE XLVI, pag. 251.

Depuis le commencement Carjaval avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gasca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de soutenir la démarche hardie qu'il lui avoit inspirée, il lui conseilla de se soumettre à tems à son souverain, comme le parti le plus sûr. Lorsque Pizarre reçut pour la première fois les offres du président, « par Notre- » Dame », dit Carjaval avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordinaire, « le prêtre donne des lettres de grace, & il » les donne bonnes & à bon marché ; il faut non-seulement » les accepter, mais même les porter comme des reliques au- » tour de notre col » : *Fernandès, lib. II, cap. 63.*

NOTE XLVII, pag. 256.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, sept cens hommes furent tués en combattant, & trois cens quatre-vingt furent pendus ou décapités : *Herrera, Decad. 8, lib. IV, cap. 4.* Plus de trois cens furent taillés en pièces par Carjaval : *Fer-*

mandès, lib. II, cap. 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cens : *lib. VII, cap. 1.*

NOTE XLVIII, pag. 263.

J'ai trouvé de grands éclaircissemens sur les mœurs & la politique des Américains dans un volumineux manuscrit de Don Alonfo de Corita, l'un des juges de la cour d'Audience de Mexico.

Philippe II voulant connoître en 1553 le moyen d'imposer sur les Indiens un tribut qui fût à la fois le plus avantageux possible pour la couronne & le moins onéreux pour ces peuples, adressa à toutes les cours d'audience de l'Amérique un ordre, par lequel il leur enjoignoit de répondre à certaines questions qu'il leur faisoit sur l'ancienne forme de gouvernement établie parmi les autres nations Indiennes, & sur la manière dont elles payoient les impôts à leurs rois & à leurs chefs. Ce fut en conséquence de cet ordre que Corita, qui avoit vécu en Amérique dix-neuf ans, dont il en avoit passé quatorze dans la nouvelle Espagne, composa l'ouvrage dont j'ai une copie. Il assure Philippe II, que durant sa résidence en Amérique & dans toutes les provinces qu'il a visitées, il s'est constamment appliqué à étudier les mœurs & les usages des naturels du pays ; que pour cet effet il s'est entretenu avec les Indiens les plus âgés & les plus intelligens & a consulté plusieurs ecclésiastiques Espagnols qui entendoient les langues de ces peuples, sur-tout quelques missionnaires qui étoient arrivés dans la nouvelle Espagne immédiatement après qu'on en eut fait la conquête. Il paroît que Corita étoit assez instruit, & qu'il a mis dans ses recherches tout le soin & toute l'exactitude dont il se fait gloire. Il y a sur-tout une circonstance qui

rend son témoignage plausible; c'est qu'il ne l'a pas donné pour qu'il fût rendu public, ni pour appuyer aucun système, mais seulement pour répondre pleinement aux questions qu'on lui avoit faites. Quoique Herrera ne le cite pas parmi les auteurs qu'il a pris pour guides, j'ai lieu de conclure de plusieurs faits dont il parle & de plusieurs expressions dont il se sert, que les mémoires de Corita ne lui étoient pas inconnus.

NOTE XLIX, pag. 272.

Les premiers historiens Espagnols ont été si empressés & si peu exacts à évaluer le nombre des habitans des provinces & des villes de l'Amérique, qu'il n'est pas possible de savoir avec quelque précision à combien se montoit celui de Mexico même. Cortès ne parle de l'étendue & de la population de Mexico que d'une manière vague & générale, qui cependant fait croire que cette ville n'étoit pas inférieure aux plus grandes de l'Europe. Gomera s'explique plus clairement & assure qu'il y avoit soixante mille maisons ou familles à Mexico: *Cron. cap. 78*. Herrera a adopté ce sentiment: *Decad. 2, lib. VII, cap. 13*, & la plupart des auteurs le suivent aveuglément, sans examen & sans scrupule. Suivant ce calcul, il doit y avoir eu 300,000 ames à Mexico. Torquemada, avec son penchant ordinaire pour le merveilleux, dit qu'il y avoit cent vingt mille maisons ou familles à Mexico, & par conséquent environ six cens mille habitans: *lib. III, cap. 23*. Mais suivant une description fort judicieuse de l'empire du Mexique, faite par un des officiers de Cortès, la population est fixée à 60000 ames: *Ramusf. III, 309, A*. Ainsi par cette évaluation qui paroît s'approcher le plus de la vérité, Mexico doit avoir été une ville considérable.

NOTE

NOTE L, pag. 275.

C'est au P. Torribio de Benavente que je dois cette remarque curieuse, qui se trouve pleinement confirmée & expliquée par Palafox, évêque de Los-Angeles. La langue Mexicaine est la seule, dit-il, où se trouve une particule qu'on peut ajouter à la fin de chaque mot pour marquer différentes nuances de politesse ou de respect, *Silavas reverentiales. y de Cortesia*. En ajoutant à un mot la syllabe finale *zin* ou *azin*, il devient une expression respectueuse dans la bouche d'un inférieur. Lorsqu'avec son égal on veut se servir du mot pere, on dit *tatl*; mais un inférieur dira *tatzin*. Lorsqu'un prêtre parle à un autre prêtre, il l'appelle *teopixque*; une personne d'un rang inférieur le nomme *teopixcatzin*. L'empereur qui regnoit lorsque Cortès conquît le Mexique, se nommoit *Montésuma*; mais ses vassaux l'appelloient par respect *Montésumazin*. Torribio, *manusf. Palaf. virtudes del indio*, pag. 65. Les Mexicains avoient non-seulement des noms de respect, mais même des verbes pour marquer ce sentiment. La manière dont ils étoient formés des verbes ordinaires, se trouve expliquée par D. Jos. Aug. Aldama y Guevara dans sa grammaire Mexicaine, n°. 188.

NOTE LI, pag. 280.

En comparant plusieurs passages de Corita & d'Herrera, on peut se former une idée assez juste des différentes manières dont les Mexicains contribuoient au soutien du gouvernement. Il paroît que quelques personnes du premier rang ont été exemptes de payer aucune espèce de tribut, & que leur seule obligation envers le public se bornoit au service militaire

personnel & à suivre avec leurs vassaux la bannière de l'empereur. 2°. Les vassaux immédiats de la couronne étoient non-seulement tenus au service militaire personnel ; mais ils payoient encore en nature une certaine portion du produit de leurs terres. 3°. On retenoit aussi une partie des appointemens de ceux qui exerçoient des places d'honneur ou de confiance. 4°. Chaque *Capullée* ou association cultivoit , pour le service de la couronne , une partie de ses communes , & en portoit le produit dans les greniers de l'empereur. 5°. On prenoit pour le service public une certaine partie de tout ce qu'on portoit aux marchés publics , soit des fruits de la terre , soit des différentes productions des artistes & des manufactures ; & les marchands qui payoient cette redevance étoient exempts de toute autre taxe. 6°. Les *Mayeques* , ou *adscripti glebæ* , étoient tenus de cultiver un certain district dans chaque province , qu'on peut regarder comme *domaine de la couronne* , & d'en porter les productions dans les magasins publics. Ainsi le souverain recevoit une partie de tout ce qu'il y avoit d'utile & de précieux dans le pays , tant des productions naturelles de la guerre que de l'industrie du peuple : ce que chaque particulier payoit au gouvernement paroît avoir été peu de chose. Corita , pour répondre à l'une des questions proposées par Philippe II à l'audience de Mexico , a cherché à estimer en argent la valeur de ce que chaque citoyen payoit , & il ne le fait monter qu'à trois ou quatre *réaux* ; c'est-à-dire de trente-trois à quarante-cinq sols de France.

NOTE, LII, pag. 280.

Cortès , qui paroît avoir été étonné de ces ouvrages comme d'une preuve du génie des Mexicains , en donne une descrip-

tion particuliere. « Le long de la chaussée », dit-il, « qui
 » mene à la ville, on a pratiqué deux conduits, composés
 » d'argile mêlée de mortier, larges d'environ deux pas, sur six
 » pieds de hauteur. Par l'un de ces conduits passe un courant
 » d'eau excellente, du volume du corps d'un homme, qui va
 » jusqu'au milieu de la ville dont elle abreuve abondamment
 » tous les habitans. Le second conduit n'est destiné qu'à y
 » faire passer l'eau lorsqu'il est nécessaire de nettoyer ou de
 » réparer le premier. Comme ces conduits passent le long de
 » deux ponts aux endroits où il y a des brèches à la chaussée
 » par lesquelles coule l'eau salée du lac, il y a des tuyaux de
 » la grosseur d'un bœuf. L'eau est portée par des canots dans
 » tous les quartiers de la ville pour y être vendue aux habi-
 » tans » : *Relat. ap. Ramusf.* 241, A.

NOTE LIII, pag. 282.

On voit dans l'arsenal du palais royal à Madrid une armure
 complete qu'on dit avoir été celle de Montézume. Elle est
 faite de plaques de cuivre fort minces & vernies. Les person-
 nes les plus instruites croient que c'est un ouvrage oriental ;
 ce qui paroît confirmé par les dragons qu'on voit sur les or-
 nemens d'argent qui la couvrent, & dont le travail est infini-
 ment supérieur à tout ce qu'a produit l'art des Mexicains. Il
 est probable que les Espagnols ont reçu cette armure des isles
 Philippines. Le seul ouvrage incontestable des Mexicains que
 je connoisse en Angleterre, est une coupe d'or fin, qu'on dit
 avoir appartenu à Montézume. Elle pèse environ cinq onces
 & un demi-gros. On en présenta trois desseins à la société
 des antiquaires, le 10 juin 1765. D'un côté on voit la tête
 d'un homme en face, de l'autre en profil, & du troisieme par

derrière. On dit que le relief a été fait en frappant d'un poinçon le côté intérieur de la coupe, ce qui a produit la représentation de l'objet sur le côté extérieur. Les traits sont grossiers, cependant passables, mais trop mal dessinés pour être un ouvrage Espagnol. Cette coupe fut achetée par Edouard, comte d'Oxford, pendant qu'il se trouvoit avec sa flotte dans le port de Cadix, & elle appartient aujourd'hui au lord Archer, son petit-fils. Je dois ce détail à mon respectable & spirituel ami, M. Barrington.

NOTE LIV, pag. 286.

Le lecteur instruit s'apercevra facilement que je dois beaucoup pour cette partie de mon ouvrage à l'évêque de Gloucester, qui a marqué avec autant d'érudition que de génie les progrès successifs qu'a faits l'esprit humain dans cette route. Il est le premier, à ce que je crois, qui ait formé un système raisonnable & plausible des différentes manières d'écrire des nations suivant les différens degrés de leurs connoissances. *Div. legation of Moses III*, pag. 69. Le savant & judicieux auteur du traité de la formation mécanique des langues y a ajouté quelques observations importantes: *tom. I*, pag. 295, &c.

Comme les peintures des Mexicains sont un des plus curieux monumens des premières méthodes d'écriture, il ne fera pas hors de propos de faire connoître par quels moyens on les a préservées de l'oubli général dans lequel sont tombés tous les ouvrages de l'art en Amérique, & comment elles ont été communiquées au public. C'est à l'attention du curieux observateur Hakluyt que nous en devons la première & la plus curieuse collection, publiée par Purchas. Don Antoine Mendoza, vice-roi de la nouvelle Espagne, ayant jugé que

ces peintures étoient dignes d'être présentées à Charles V, les envoya en Espagne ; mais le vaisseau qui les portoit fut pris par un garde-côte François, & elles tombèrent entre les mains de Thevet, géographe du roi, qui ayant voyagé lui-même dans le nouveau monde & décrit une de ses provinces, recherchoit avec soin tout ce qui pouvoit jetter un nouveau jour sur les mœurs des Américains. A sa mort elles furent achetées par Hakluyt, qui alors étoit chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, & qui les laissa à Purchas, lequel les publia à la prière du savant antiquaire Henry Spelman. *Purchas, tom. III, pag. 1065.*

Le second monument de l'écriture en tableaux des Mexicains fut publié en deux planches par le médecin François Gemelli Carreri. La première est une carte ou tableau des progrès des anciens Mexicains lors de leur première arrivée dans le pays & des différentes habitations qu'ils formerent avant d'avoir fondé la capitale de leur empire sur le lac de Mexico. La seconde est une roue chronologique, ou un cercle qui représente la manière dont ils calculoient & marquoient leur cycle de cinquante-deux ans. Le premier tableau fut donné à Carreri dans la ville de Los Angeles par le Dr. Christoval de Guadalajara, & il reçut le second de Don Carlos de Sigüenza y Gongorra. Mais comme on croit aujourd'hui, je ne fais sur quelle preuve, que Carreri n'est jamais sorti de l'Italie, & que son fameux *Giro del Mundo* n'est que le récit d'un voyage supposé, je n'ai pas parlé de ces peintures dans le texte. Elles paroissent cependant manifestement des productions Mexicaines ; elles étoient regardées comme telles par Boturini, qui étoit fort en état de juger si elles étoient véritables ou supposées. Le style du premier de ces tableaux est beaucoup plus

parfait que celui d'aucun autre ouvrage de dessin qu'on ait conservé des Mexicains ; mais comme on dit que l'original a presque été effacé par le tems , je soupçonne qu'il a été retouché & corrigé par quelque artiste Européen. *Carreri. Churchill, IV, pag. 487.* La roue chronologique est une représentation exacte de la maniere dont les Mexicains supputoient le tems , suivant le récit d'Acosta , *lib. VI, cap. 2.* Elle paroît ressembler à celle qu'avoit vu ce savant Jésuite , & si on peut la regarder comme un monument authentique , elle prouve que les Mexicains avoient des caractères artificiels ou arbitraires qui , outre les nombres , représentoient différentes choses. Chaque mois est représenté par le symbole de quelque travail ou cérémonie religieuse qui lui étoit particulier.

Le troisieme morceau de peinture Mexicaine a été découvert par un autre Italien. Laurent Boturini Benaducci partit pour la nouvelle Espagne en 1736. Divers incidens l'engagerent à apprendre la langue des Mexicains & à rassembler les débris de leurs monumens historiques. Il employa neuf ans à ces recherches , avec tout l'enthousiasme d'un faiseur de projets & toute la patience d'un antiquaire. En 1746 il publia à Madrid son *Idea de una nueva historia general de la America septentrional* , contenant le résultat de ses recherches ; il y joignit un catalogue de son cabinet d'histoire Américaine , divisé en trente-six articles. Son idée d'une nouvelle histoire me paroît l'ouvrage d'un homme aussi bizarre que crédule ; mais son catalogue des cartes , des peintures , des registres , des impôts , des almanachs , &c. est surprenant. Malheureusement le vaisseau sur lequel il envoyoit en Europe une partie de cette collection , fut pris par un armateur Anglois pendant l'avant-derniere guerre , & il est apparent que le tout fut perdu par

l'ignorance de ceux entre les mains de qui ces effets tomberent. Boturini lui-même encourut la disgrâce de la cour d'Espagne & mourut dans un hôpital à Madrid. L'histoire, dont l'*Idée* n'étoit qu'un *prospectus*, n'a jamais été publiée. Il paroît que le reste de cette collection a été dispersé. Une partie tomba entre les mains de l'archevêque de Toledé actuel, lorsqu'il étoit encore primat de la nouvelle Espagne, & il en publia le curieux registre des impôts dont j'ai parlé plus haut.

La seule collection de peintures Mexicaines que je connoisse, outre celles dont je viens de parler, se trouve à la bibliothèque Impériale à Vienne. J'en ai obtenu, par ordre de leurs majestés impériales, une copie en huit tableaux, si fidèlement imités qu'à peine pouvoit-on, à ce qu'on m'a marqué, distinguer les copies des originaux. Suivant une note qui se trouve sur ce recueil Mexicain, il paroît qu'Emmanuel, roi de Portugal, en fit présent au pape Clément VII, qui mourut en 1533. Après avoir passé par les mains de plusieurs possesseurs illustres, cette collection tomba entre celles du cardinal de Saxe-Eisenach qui les présenta à l'empereur Leopold. On ne peut douter que ces peintures ne soient l'ouvrage des Mexicains; mais elles sont d'un style tout à fait différent de toutes les autres. J'en ai fait graver une pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui la croiront digne de leur attention. Si l'objet étoit assez important, il seroit possible de parvenir avec quelque attention & avec le secours des planches de Purchas & de l'archevêque de Toledé, à former quelques conjectures plausibles touchant le sens de ce tableau. Plusieurs figures sont absolument semblables. *A A* sont des boucliers & des dards à peu près de la même figure que ceux qu'on voit dans Purchas, pag. 1070, 1071, &c. *B B* représentent des temples

qui ressembloit beaucoup à ceux de Purchas , pag. 1109 & 1113 , & à ceux de la seconde planche de Lorenzana. C est une balle de manteaux ou d'habits de coton , dont la figure se trouve dans presque toutes les planches de Purchas & de Lorenzana. EEE paroissent être des capitaines Mexicains en habits de guerre , dont les ornemens singuliers ressembloit aux figures de Purchas , pag. 1110 , 1111 , 1113. Je suis porté à croire que ce tableau représente un registre d'impôt , parce que la maniere d'exprimer les nombres s'y retrouve souvent. DDD &c. Boturini dit que la maniere de compter par des nœuds étoit aussi familiere aux Mexicains qu'au peuple du Pérou , pag. 85 ; opinion qui paroît confirmée par la maniere dont les unités sont représentées dans les peintures Mexicaines que j'ai. Elles ressembloit parfaitement à une suite de nœuds faits à une corde.

NOTE LV , pag. 288.

Le premier fut appelé *le prince de la lance mortelle* , le second *le partageur d'hommes* , le troisieme *le verseur de sang* , le quatrieme *le seigneur de la maison noire*. Acofta , lib. VI , cap. 25.

NOTE LVI , pag. 294.

Le temple de Cholula qu'on regardoit comme le plus sacré de tous ceux de la nouvelle Espagne , en étoit aussi le plus considérable. Ce n'étoit cependant qu'un mont de terre solide , dont la base , selon Torquemada , avoit plus d'un quart de lieue de circuit & qui avoit quarante brasses de hauteur. *Mond. Ind. lib. III , cap. 19.*

Suivant les différentes figures des temples qu'on trouve
dans

dans les peintures gravées par Purchas, il y a lieu de croire que tous ceux des Mexicains étoient construits de la même manière. *Voyez vol. III. pag. 1109, 1110, 1113.*

NOTE LVII, pag. 295.

Ce n'étoit pas seulement à Tlascala & à Tepeaca, mais à Mexico même, que les maisons du peuple n'étoient que des cabanes bâties avec de la terre ou des branches d'arbre. Elles étoient extrêmement basses & étroites, sans autres meubles que quelques vases de terre. Ainsi que chez les Indiens les plus sauvages, plusieurs familles habitoient sous un même toit, sans avoir aucun appartement séparé. *Herrera, Decad. 2, lib. VII, cap. 13; lib. X, cap. 22, Decad. 4, lib. IV, cap. 17. Torquem. lib. III, cap. 23.*

NOTE LVIII, pag. 295.

Une personne qui a vécu long-tems dans la nouvelle Espagne & qui a visité la plupart de ses provinces, m'a dit, qu'il n'y avoit dans l'étendue de ce vaste empire, aucun monument ni aucun vestige de quelque édifice qui ne fût plus ancien que le tems de la conquête, ni même aucun pont ou grand chemin, excepté la chaussée qui va de Guadeloupe à la porte de Mexico, par laquelle Cortès entra dans cette ville. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* L'auteur d'un autre manuscrit observe qu'il ne reste pas le moindre vestige de l'existence d'aucun ancien bâtiment Indien, public ou particulier, ni à Mexico, ni dans aucune province de la nouvelle Espagne. « J'ai traversé », dit-il, « toutes les provinces adjacentes; c'est-à-dire, la nouvelle Galice, la nouvelle Biscaye, le nouveau Mexique, Sonora, Cinaloa, le nouveau royaume de Leon

» & le nouveau Santander , fans avoir trouvé aucun monu-
 » ment digne de remarque , excepté des ruines près d'un an-
 » cien village dans la vallée de *Cafas-grandes* , au trentieme
 » degré quarante-fix minutes de latitude septentrionale , & à
 » deux cens cinquante-huit degrés vingt-quatre minutes de la-
 » titude de l'isle de Tenerif , ou quatre cens foixante lieues
 » au nord nord-ouest de Mexico ». Il décrit avec beaucoup
 d'exactitude ces ruines , qui paroissent avoir fait partie d'un
 méchant bâtiment de gazon & de pierres , recouverts d'une
 terre blanche ou de chaux. Un missionnaire lui avoit dit avoir
 vu les ruines d'un pareil bâtiment à environ cent lieues au
 nord-ouest , sur les bords de la riviere de saint-Pierre. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Ce qui donne beaucoup de crédit à ces témoignages , c'est qu'ils n'ont point été avancés pour soutenir quelque systême particulier , & que ce sont de simples réponses à des questions que j'avois faites. Il faut croire cependant que lorsque ces voyageurs ont dit n'avoir trouvé aucunes ruines ni aucun reste d'ouvrages anciens dans l'empire du Mexique , ils ont seulement voulu faire entendre qu'il n'y restoit rien qui puisse donner quelque idée de grandeur ou de magnificence dans les ouvrages de ses anciens habitans. Car , suivant le témoignage de plusieurs écrivains Espagnols , il paroît qu'on voit encore quelques vestiges d'anciens bâtimens à Otumba , Tlascala , Cholula , &c. Villa-Segnor : *Theatro Amer.* pag. 143 , 308 , 353. D. Franç. Ant. Lorenzana , ci-devant archevêque de Mexico & aujourd'hui de Toledé , dans son introduction à l'édition des cartes de la relation de Cortès qu'il a publiées à Mexico , parle de quelques ruines qu'on voit encore dans plusieurs villes , par lesquelles Cortès a passé en se rendant à la

capitale ; *pag.* 4, &c. Mais aucun de ces auteurs n'en donne la moindre description , & ces ruines paroissent si peu considérables , qu'à peine suffissent-elles pour faire voir qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment dans ces endroits. Le grand tertre de terre à Cholula , auquel les Espagnols ont donné le nom de temple , s'y trouve toujours , mais sans le moindre escalier pour y monter & sans aucune apparence de pierre. Cette élévation ne paroît maintenant qu'une montagne naturelle , couverte d'herbe & d'arbrisseaux ; & peut-être qu'elle n'a jamais été rien de plus. *Torquemada , lib. III , cap.* 19. J'ai reçu une description fort exacte des ruines d'un temple près de Guernavaca , sur la route de Mexico à Acapulco. Elles sont composées de larges pierres , aussi exactement jointes les unes aux autres que celles des bâtimens des Péruviens , dont nous parlerons dans la suite. Les fondations de ce temple forment un carré de vingt-cinq verges d'Angleterre , ou soixante-quinze pieds de roi ; mais il diminue d'étendue à mesure qu'il s'élève en hauteur , non par gradation , mais en se resserrant tout à coup à des distances régulières ; de sorte qu'il doit avoir ressemblé à la figure *B* de la planche. Il se terminoit , à ce qu'on dit , en pyramide.

NOTE LIX, *pag.* 300.

Il paroît que les historiens Espagnols ont beaucoup exagéré le nombre des victimes humaines qu'on sacrifioit à Mexico. Suivant Gomera , il n'y avoit point d'année où l'on n'immolât vingt mille personnes aux divinités du Mexique , & il y avoit même des années où elles alloient à cinquante mille : *Cron. cap.* 229. Les crânes de ces malheureuses victimes étoient rangés par ordre dans un bâtiment destiné pour cet effet , &

deux des officiers de Cortès qui les avoient comptés , ont dit à Gomera qu'il y en avoit cent trente-fix mille , *ibid. cap. 82*. Le rapport d'Herrera est plus incroyable encore : il dit que le nombre des victimes étoit si grand , qu'on en sacrifioit cinq mille en un jour , & en quelques occasions même jusqu'à vingt mille : *Decad. 3 , lib. II , cap. 16*. Torquemada les surpasse tous deux en exagération : car il prétend qu'on immoloit annuellement vingt mille enfans , sans compter les autres victimes. *Mond. Ind. lib. VII , cap. 21*. L'autorité la plus respectable en faveur de ce grand nombre de victimes , est celle de Zumurruga , premier évêque de Mexico , qui dans une lettre au chapitre général de son ordre , écrite en 1631 , dit que les Mexicains sacrifioient tous les ans vingt mille victimes. Davila , *Teatro eccles.* 126. D'un autre côté , Barth. de Las Casas remarque que si l'on avoit fait mourir tous les ans un si grand nombre d'hommes , le Mexique ne feroit jamais parvenu à ce degré de population qui surprit tous les Espagnols lorsqu'ils y arriverent , & il assure positivement que les Mexicains ne sacrifioient jamais plus de cinquante à cent personnes par an. Voyez sa dispute avec Sepulveda , qui se trouve jointe à sa *Brevissima relacion* , pag. 105. Cortès ne spécifie pas le nombre des hommes qu'on sacrifioit annuellement ; mais B. Diaz del Castillo dit que les religieux Franciscains qu'on envoya dans la nouvelle Espagne immédiatement après la conquête , ayant fait des recherches à ce sujet , ont trouvé qu'on sacrifioit tous les ans deux mille cinq cens personnes à Mexico. C. 207.

NOTE LX , pag. 300.

Il est pour ainsi dire inutile d'observer que la chronologie

Péruvienne est non-seulement obscure, mais qu'elle est même en contradiction avec les observations les plus exactes & les plus étendues sur la durée de chaque regne, dans quelque succession de prince qu'on suppose. On a trouvé que le nombre moyen n'a pas passé vingt années. Suivant Acoſta & Garcilasso de la Vega, Huana Capac, qui mourut environ l'année 1527, a été le douzième Inca. On ne peut pas compter que la monarchie du Pérou ait duré plus de deux cens quarante ans; cependant ils assurent qu'elle a subsisté pendant quatre cens années. *Acoſta, lib. VI, cap. 19. Vega, lib. I, cap. 9.* Suivant ce rapport, la durée moyenne de chaque regne est portée à trente-trois ans, au lieu de vingt, nombre établi par les observations de Newton; mais les traditions des Péruviens étoient si imparfaites, que quoique le total y soit fixé d'une manière positive, le nombre des années de chaque regne est cependant inconnu.

NOTE LXI, pag. 307.

Plusieurs des premiers historiens Espagnols assurent que les Péruviens sacrifioient des victimes humaines. Xerès, pag. 190. Zarate, *lib. I, cap. 11*, Acoſta, *lib. V, cap. 19*. Mais Garcilasso de la Vega prétend que quoique cette coutume barbare eût subsisté parmi leurs ancêtres non civilisés, elle fut totalement abolie par les Incas, & qu'on n'a jamais offert de victime humaine dans le temple du soleil. Cette assertion & les raisons plausibles sur lesquelles il l'appuie, fussent pour réfuter les écrivains Espagnols dont les récits ne paroissent fondés que sur des oui-dire & non sur ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Vega, *lib. II, cap. 4*. Les Péruviens dans une de leurs fêtes, offroient des gâteaux, arrosés du sang tiré des

bras, des sourcils & du nez de leurs enfans, *idem*, *lib. VII*, *cap. 6*. Cette cérémonie paroît avoir été une suite de leur ancienne coutume.

NOTE LXII, *pag. 312.*

Les Espagnols ont adopté ces deux coutumes des anciens Péruviens. Ils ont conservé quelques-uns des aqueducs ou canaux faits du tems des Incas, & en ont construit de nouveaux, au moyen desquels ils arrosent tous les champs qu'ils cultivent. Ulloa, *voyage*, *tom. I*, *pag. 422*, 477. Ils continuent aussi à employer pour fumier le *guano*, ou la fiente des oiseaux de mer. Ulloa donne une description de la quantité presque incroyable qui s'en trouve dans les petites isles qui bordent la côte, *ibid. pag. 481*.

NOTE LXIII, *pag. 314.*

Ulloa, *voyage*, *tom. I*, *pag. 286*, &c. a décrit le temple de Cayambo, le palais des Incas à Callao dans la plaine de Lacatunga, & celui d'Atun-Cannar, qu'il a examinés avec beaucoup de soin. On trouve dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, *année 1746*, *pag. 435*, un mémoire curieux de M. de la Condamine sur les ruines d'Atun-Cannar. Acosta parle des ruines de Cuzco qu'il a examinées, *lib. VI*, *cap. 14*. Garcilasso, dans son style ordinaire, donne des descriptions pompeuses & confuses de plusieurs temples & autres édifices publics, *lib. III*, *cap. 1*, 21; *lib. VI*, *cap. 4*. Don Zapata, dans un traité volumineux sur le Pérou qui n'a pas encore été publié, donne la description de plusieurs monumens des anciens Péruviens, dont les autres écrivains n'ont pas fait mention: *manuscrit entre les mains de l'auteur*. Ulloa, *tom. I*;

pag. 391, parle de quelques anciennes fortifications Péruviennes, qui étoient aussi des ouvrages considérables & fort solides. Trois circonstances frapperent principalement tous ces observateurs : 1°. la grandeur énorme des pierres que les Péruviens avoient employées pour quelques-uns de leurs bâtimens. Acoſta en a meſuré une qui avoit trente pieds de long & 18 de large, ſur fix d'épaiſſeur ; cependant il ajoute, qu'il s'en trouvoit de beaucoup plus grandes encore à la forterefſe de Cuzco. Il eſt difficile de concevoir comment les Péruviens pouvoient les remuer & les élever même à la hauteur de douze pieds. 2°. L'impéritie des Péruviens dans l'art de la charpente. Avec la patience & la perſévérance naturelles aux Américains, ils peuvent être parvenus à donner aux pierres la forme qu'ils deſiroient, principalement en frottant une pierre contre l'autre, ou par le moyen de leurs haches & autres inſtrumens de pierre ; mais avec ces outils groſſiers, ils n'ont pu faire que de foibles progrès dans la charpenterie. Les Péruviens ne pouvoient pas emmortaifer deux poutres enſemble, ni donner la moindre ſolidité aux ouvrages de charpente. Comme ils ne ſavoient pas former la clef des voûtes, ils ignoroient tout à fait l'uſage des cintres dans l'architecture, & les auteurs Eſpagnols n'ont pu concevoir comment ils pouvoient faire les toits des grands bâtimens qu'ils élevoient.

La troiſième particularité eſt la preuve frappante que fourniſſent tous les monumens des Péruviens, de leur peu de génie & d'invention, & de leur extrême patience qui n'étoit pas moins remarquable. Aucune des pierres employées à la conſtruction de ces ouvrages ne recevoit une forme particulière ou égale aux autres, qui pût la rendre propre à bâtir. Les Indiens les prenoient telles qu'elles tomboient des monta-

gnes ou qu'on les tiroit des carrières. Les unes étoient quarrées , les autres triangulaires , celles-ci convexes , celles-là concaves. Ils employoient leur art & leur industrie à les joindre ensemble , en formant des creux dans l'une qui répondoient parfaitement aux saillies & aux élévations d'une autre. Cette lente opération , qu'ils auroient pu abrégier si facilement en adaptant ensemble les surfaces des pierres , soit en les frottant , soit en les travaillant avec leurs haches de cuivre , paroîtroit incroyable , si l'on pouvoit en douter en voyant les ruines de ces bâtimens. Cela leur donne un aspect singulier aux yeux des Européens. Il n'y a aucune fuite régulière dans les fondemens des bâtimens , & aucune pierre ne ressemble à une autre par sa forme & par ses dimensions ; tandis que par l'industrie persévérante , mais mal entendue des Indiens , elles sont toutes jointes ensemble avec cette minutieuse exactitude dont j'ai parlé. Ulloa a fait cette observation sur les pierres de la forteresse d'Atun-Cannar : *Voyage, vol. I, pag. 387*. Pineto donne une pareille description de la forteresse de Cuzco , le plus parfait de tous les ouvrages Péruviens : *Zapata, manuscrit entre les mains de l'auteur*. Suivant M. de la Condamine , il y avoit des assises des pierres exactement parallèles & de même hauteur dans quelques parties des ruines d'Atun-Cannar ; ce qu'il remarque comme une preuve des progrès des Péruviens.

NOTE LXIV, pag. 316.

Ces ponts tendus par leur propre poids , agités par le vent ou dans un balancement continuél par le mouvement de la personne qui y passe , offrent d'abord à la vue un spectacle effrayant. Mais les Espagnols ont cependant trouvé que c'étoit
la

la maniere la plus aisée de passer les torrens du Pérou, sur lesquels il feroit difficile d'en construire de plus solides de pierre ou de bois. Il y a des ponts de liane dans le Pérou, si larges que les mules peuvent y passer toutes chargées : tel est celui qui est sur la riviere d'Apurimac, où passent toutes les marchandises & autres effets dans lesquels consiste le commerce entre le Pérou & les provinces de Lima, de Cuzco, &c. On emploie une méthode plus simple pour passer des rivières moins considérables : un manequin dans lequel se place le voyageur, est suspendu à un fort cable tendu d'un bord de la riviere à l'autre; on pousse & tire le manequin par le moyen de deux cordes qui y sont attachées. Ulloa, *voyage au Pérou*, tom. I, pag. 358.

NOTE LXV, pag. 325.

J'ai puisé mes idées sur ces faits dans la *Notitia breve de la expedicion militar de Sonora y Cinaloa, su exito feliz, y vantojoso estado, en que por consecuencia de ello, se han puesto ambas provincias*, publiée à Mexico le 17 juin 1771, pour satisfaire la curiosité des négocians qui avoient fourni au vice-roi l'argent nécessaire pour faire cet armement. Les copies de cette notice sont rares à Madrid; mais j'en ai obtenu une qui m'a mis à portée de communiquer ces faits curieux au public. Suivant ce récit, on a trouvé dans la mine de Yecorato de la province de Cinaloa un grain d'or de vingt-deux carats, pesant seize marcs quatre onces quatre ochavas; ce qui fait environ quinze marcs quatre onces trois grains, poids de France, qu'on a envoyé en Espagne comme un présent digne du roi, & qui se trouve maintenant déposé dans le cabinet de sa majesté catholique à Madrid.

NOTE LXVI, pag. 326.

L'incertitude des géographes sur ce point est singulière; car Cortès paroît avoir examiné les côtes de la Californie avec une grande attention. L'archevêque de Toledé a publié, d'après l'original qui se trouve entre les mains du marquis del Valle, descendant de Cortès, une carte dressée en 1541, par le pilote Domingo Castillo, dans laquelle la Californie est placée comme une péninsule, qui s'étend à peu près dans la même direction qu'on lui donne aujourd'hui dans les meilleures cartes, & la pointe où le fleuve Colorado se jette dans le golfe y est marquée avec précision. *Hist. de nueva España*, 327.

NOTE LXVII, pag. 328.

Je dois ce fait à l'auteur de *l'histoire philosophique & politique des deux Indes*, tom. III, pag. 103; & après avoir consulté une personne intelligente, qui ayant demeuré longtemps sur les côtes des Moskites, y a fait le commerce du bois de teinture, j'ai trouvé que cet ingénieux auteur a été bien informé. Le bois coupé près de la ville de Saint-François de Campêche est d'une qualité infiniment supérieure à celui de l'autre côté de Yucatan, & le commerce des Anglois dans la baie de Honduras tire à sa fin.

NOTE LXVIII, pag. 343.

Le P. Torribio de Benevente ou Motolinea, a assigné dix causes à la dépopulation rapide du Mexique, auxquelles il donne le nom des dix fléaux. Il y en a plusieurs qui ne sont pas particulières à cette province seulement. 1°. L'introduction

de la petite vérole. Cette maladie fut portée pour la première fois dans la nouvelle Espagne, en 1520, par un esclave Nègre de la suite de Narvaès. Torribio assure que la moitié du peuple des provinces où regna cette maladie, en mourut. A cette mortalité, occasionnée par la petite vérole, Torquemada ajoute deux effets destructifs ou maladies contagieuses qui regnèrent en 1545 & 1576. Huit cens mille hommes périrent par la première, & plus de deux millions par la seconde, suivant le calcul exact fait par ordre des vice-rois : *Mond. Ind. tom. I, pag. 642*. La petite vérole ne fut introduite dans le Pérou que plusieurs années après l'invasion des Espagnols, mais fut très-fatale aux naturels du pays. Garcia, *Origen. pag. 88*. 2°. Le nombre de ceux qui furent tués ou qui périrent de besoin pendant la guerre avec les Espagnols, sur-tout pendant le siège de Mexico. 3°. La grande famine qui suivit la réduction de Mexico, parce que le peuple des deux partis avoit également négligé de cultiver les terres; ce qui arriva dans toutes les autres contrées conquises par les Espagnols. 4°. Les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens de leurs *repartimientos*. 5°. Le poids oppressif des taxes qu'ils n'étoient pas en état de payer, & dont ils ne pouvoient espérer aucune exemption. 6°. Le grand nombre d'Indiens employés à rassembler l'or que les torrens charrient des montagnes, qu'on forçoit à quitter leurs habitations sans aucune provision pour leur subsistance, & qu'on exposoit à toute la rigueur du froid dans ces régions élevées. 7°. Les travaux immenses pour rebâtir Mexico, que Cortès pressa avec tant d'ardeur qu'il en mourut un nombre incroyable d'Indiens. 8°. Le nombre d'hommes condamnés à l'esclavage sous différens prétextes & employés à exploiter les mines d'argent. Ces malheureux marqués par

leurs maîtres avec un fer chaud , comme le bétail , étoient conduits par troupeaux dans les montagnes. 9°. La nature du travail auquel ils étoient condamnés , les vapeurs nuisibles de ces mines , la froideur du climat & le manque des vivres furent si funestes , que Torribio assure que la campagne autour de plusieurs de ces mines , principalement près de Guaxago , étoit couverte de corps morts , que l'air étoit corrompu par leur puanteur , & que la quantité des vautours & des autres oiseaux de proie étoit si grande que leur nombre obscurcissoit le soleil. 10°. Les Espagnols dans leurs différentes expéditions & dans leurs guerres civiles firent périr un grand nombre d'Indiens en les forçant de les servir de *tamemes* ou de portefaix. Cette dernière oppression fut fatale aux Péruviens. La quantité d'Indiens qui périrent pendant l'expédition de Gonzale Pizarre dans les provinces qui sont à l'est des Andes , peut donner une idée de ce qu'ils ont souffert & faire juger combien leur nombre diminua. Torribio , *manuscrit*. Corita , dans sa *Breve y summaria relacion* , éclaircit & confirme plusieurs observations de Torribio , auxquelles il renvoie les lecteurs. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXIX, pag. 343.

Montesquieu même a adopté cette idée , *lib. VIII, cap. 18* ; mais le desir qu'avoit ce grand homme d'établir un système , l'a rendu quelquefois peu attentif dans ses recherches , & son génie trop ardent lui a fait négliger plusieurs causes aussi évidentes que solides.

NOTE LXX, pag. 344.

On en trouve une preuve convaincante dans le testament

d'Isabelle , où elle montre la plus tendre sollicitude pour que les Indiens soient traités d'un manière douce & humaine. Ces louables sentimens de la reine ont été adoptés dans les loix publiques d'Espagne & servent d'introduction aux réglemens contenus sous le titre de *bon traitement des Indiens : Recopil. lib. VI, tit. 10.*

NOTE LXXI, pag. 346.

Le tiers du septieme titre du premier livre de la *Recopilacion* , qui contient les réglemens touchant les pouvoirs & les fonctions des archevêques & des évêques , roule sur la charge qui leur est imposée comme protecteurs des Indiens , & parle de tous les cas où il est de leur devoir de les protéger contre l'oppression , tant dans leurs propriétés que dans leurs personnes. Non-seulement ils sont chargés par les loix de cette fonction , aussi humaine qu'honorable ; mais ils l'exercent en effet.

Je pourrois en citer des preuves sans nombre tirées des auteurs Espagnols : mais je préfère de m'en rapporter à Gage , qui étoit peu disposé à accorder au clergé romain un mérite auquel il n'auroit pas eu droit de prétendre. *Survey* , pag. 142, 192 , &c. Henry Hawks , négociant Anglois , qui pendant cinq ans a résidé dans la nouvelle Espagne , avant l'année 1572 , rend le même témoignage favorable au clergé romain. *Hakluit III* , pag. 466. Une loi donnée par Charles-Quint autorise non-seulement les évêques , mais tous les ecclésiastiques en général , à informer & avertir le magistrat civil , dans le cas où quelque Indien seroit privé de sa liberté & de ses droits : *Recopil. lib. VI, tit. 6 , lib. 14* ; ce qui les constituoit protecteurs en titre des Indiens. Il y a eu des ecclésiastiques

Espagnols qui ont refusé l'absolution à ceux de leurs compatriotes qui possédoient des *encomienda* & regardoient les Indiens comme des esclaves , ou qui les employoient à l'exploitation des mines. Gonzal Davil , *Teatro eccles. I* , pag. 157.

NOTE LXXII , pag. 346.

Suivant Gage , Chiapa dos Indios contient quatre mille familles , & il en parle comme d'une des villes Indiennes les plus peuplées de l'Amérique : pag. 104.

NOTE LXXIII , pag. 347.

Il est très-difficile de se procurer un état exact de la population des royaumes de l'Europe où la police est la plus parfaite & où les sciences ont fait les plus grands progrès. Dans l'Amérique Espagnole où les connoissances sont encore au berceau , & où peu d'hommes ont le loisir de se livrer aux recherches de pure spéculation , on a fait peu d'attention à cet objet. Cependant en 1741 , Philippe V ordonna aux vice-rois & aux gouverneurs des différentes provinces de l'Amérique , de faire un dénombrement des habitans de leurs districts & d'envoyer un état de leur nombre & de leurs occupations ; en conséquence de cet ordre , le comte de Fuen-Clara , vice-roi de la nouvelle Espagne , chargea Don Jos. Ant. de Villa-Segnor y Sanchez d'exécuter cette commission dans la nouvelle Espagne. Villa-Segnor publia le résultat de ses recherches dans son *Teatro Americano* , d'après les rapports des magistrats des différentes provinces , & d'après ses propres observations & la longue communication qu'il avoit eue avec la plupart des provinces. Des neuf diocèses dans lesquels l'empire du Mexique est divisé , il n'en a cité que cinq , savoir l'archevêché

de Mexico & les évêchés de Los-Angeles, de Mechoacan, d'Oaxaca & de la nouvelle Galice. Il n'a fait aucune mention des évêchés de Yucatan, de Verapaz, de Chiapa & de Guatimala, quoique la race des Indiens soit plus nombreuse en ce dernier endroit que dans aucune autre partie de la nouvelle Espagne. Dans le dénombrement du diocèse fort étendu de la nouvelle Galice, il décrit bien la situation des différens villages Indiens; mais il ne spécifie le nombre des habitans que d'un petit nombre de ces villages. Les Indiens de cette vaste province, dans laquelle la puissance des Espagnols est encore imparfaitement établie, ne sont pas enregistrés avec la même exactitude que dans les autres parties de la nouvelle Espagne. Suivant Villa-Segnor, voici l'état actuel de la population dans les cinq diocèses nommés ci-dessus, tant pour les Espagnols que pour les Negres, les Mulâtres & les Métis.

	Familles.
Mexico	105202
Los-Angeles	30600
Mechoacan	30840
Oaxaca	7296
Nouvelle Galice	16770
	<hr/>
	190708

A raison de cinq personnes par famille, le nombre total est de

953540

Nombre des familles Indiennes dans le diocèse de

Mexico	119511
Los-Angeles	88240
Mechoacan	36196
Oaxaca	44222
Nouvelle Galice	6222
	<hr/>
TOTAL	294391

En comptant cinq personnes par famille, le nombre total est de 1,471,955. Nous pouvons compter avec d'autant plus de certitude sur le calcul du nombre des Indiens, qu'il est pris de la matricule ou du registre suivant lequel on levoit le tribut qu'ils payoient. Puisque des neuf diocèses on en a omis totalement quatre, & que le dénombrement de la nouvelle Galice n'a été fait que très-imparfaitement, nous pouvons en conclure que le nombre des Indiens dans l'empire du Mexique va au-delà de deux millions.

Le calcul du nombre des Espagnols ne paroît pas être si exact. Villa-Signor remarque en termes généraux, que plusieurs Espagnols, Negres & Métis résident ensemble dans plusieurs endroits, sans spécifier leur nombre. C'est pourquoi si nous rassemblons tous ces habitans avec ceux qui demeurent dans les quatre diocèses qu'on a omis, le nombre des Espagnols & ceux des races mêlées peuvent probablement monter à un million & demi. Dans quelques endroits Villa-Signor distingue les Espagnols des trois races inférieures de Negres, de Mulâtres & de Métis, & marque leur nombre séparément; mais en général il les joint ensemble. Cependant par la proportion observée dans les endroits où le nombre de chaque espèce est marquée, ainsi que par le détail de l'état de la population dans la nouvelle Espagne donné par d'autres historiens, il est clair que le nombre des Negres & des habitans de race mêlée, excède de beaucoup celui des Espagnols. Peut-être doit-on porter ces derniers à plus de cinq cens mille contre un million des autres.

Quelque défectueux que soit ce calcul, il ne m'a cependant pas été possible de me procurer des connoissances assez exactes du nombre des habitans du Pérou, pour former des conjectures

conjectures aussi satisfaisantes sur l'état de sa population. Je fais qu'en 1761, le protecteur des Indiens dans la vice-royauté du Pérou comptoit qu'il y en avoit 612,780, qui payoient le tribut au roi. Comme toutes les femmes & tous les mineurs étoient exempts de cette taxe, dans le Pérou, on doit supposer que le nombre des Indiens montoit à 2,449,120. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Je vais parler d'une autre méthode de calculer ou du moins de faire des conjectures touchant l'état de la population de la nouvelle Espagne & du Pérou. Suivant un état que j'ai lieu de croire exact, le nombre des copies de la bulle de la Croisade, envoyées au Pérou à chaque nouvelle publication, est de 1,171,953, & pour la nouvelle Espagne, de 2,649,326. On m'a dit qu'il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui achètent la bulle, & qu'on la vend principalement aux Espagnols & aux habitans de race mêlée; de sorte que suivant cette manière de calculer, le nombre des Espagnols & des races mêlées monteroit au moins à trois millions.

Le nombre des habitans de plusieurs villes d'Amérique Espagnole, peut nous donner quelque idée de l'étendue de la population, & corriger l'idée peu exacte mais commune qu'on a dans la Grande Bretagne, du foible & misérable état de ces colonies. La ville de Mexico contient au moins 150,000 habitans; Los-Angeles plus de 60,000, tant Espagnols qu'habitans de race mêlée: *Villa - Segnor, pag. 247.* Guadalaxara contient au-delà de 30,000 âmes, sans compter les Indiens: *ibid. lib. II, pag. 206.* Il y en a 54,000 à Lima: *D. Cosme Bueno, descr. de Peru, 1764.* Carthagene en contient 25,000; Potosi 25,000: *Bueno, 1767.* Popayan plus de 20,000: *Ulloa I, pag. 287.* Les villes du second rang sont plus peu-

plées encore. Les villes & les établissemens les plus florissans des autres nations Européennes en Amérique ne peuvent entrer en comparaison avec ceux-ci.

Tels sont les calculs de la population de plusieurs villes ; que j'ai trouvé répandus dans des écrivains que j'ai jugés dignes de foi. Mais je me suis procuré un dénombrement des habitans des villes de la province de Quito , sur l'exactitude duquel je puis compter , & que je communique au public , tant pour satisfaire sa curiosité que pour rectifier les notions erronnées dont j'ai parlé. Saint-François de Quito contient de 50 à 60 mille habitans de différentes races. Outre la ville , il y a dans ce *corregimiento* vingt-neuf cures établies dans les principaux villages , lesquels ont chacun de plus petits hameaux qui en dépendent , dont les habitans sont presque tous Indiens ou Métis. Il y a environ 6 à 8 mille ames à Saint-Jean de Pasto , outre vingt-sept villages qui en dépendent. On compte à Saint-Michel d'Ibarra 7000 habitans & dix villages. Le district de Havalá contient de 18 à 20,000 ames ; celui de Tacuma 10 à 12,000 ; celui d'Ambato 8 à 10,000 , & seize villages. La ville de Riobamba 16 à 20,000 , & neuf villages. Le district de Chimbo 6 à 8000 ; celui de Guayaquil de 16 à 20,000 & quatorze villages. Le district d'Atuasi environ 5 à 6 mille & quatre villages. La ville de Cuenza 25 à 30,000 , & neuf villages fort peuplés. La ville de Laxa 8 à 10,000 & quatorze villages. Cette population , quoique médiocre si l'on considère la vaste étendue du pays , est bien plus considérable qu'on ne le suppose communément. J'ai oublié de dire en son lieu que Quito est la seule province de l'Amérique Espagnole qu'on peut regarder comme un pays de manufactures : on y fabrique des chapeaux , des étoffes de coton & des draps gros-

fiers, en assez grande quantité pour suffire non-seulement à la consommation de la province, mais pour fournir un article considérable d'exportation dans les autres parties de l'Amérique Espagnole. Je ne fais si l'on doit regarder l'industrie singulière de cette province comme la cause ou comme l'effet de sa population; mais la passion pour tout ce qui vient de l'Europe est si grande parmi les vains habitans du nouveau monde, que l'on m'a assuré que les manufactures de Quito sont si peu estimées qu'elles commencent à pencher vers leur déclin.

NOTE LXXIV, pag. 351.

Ces audiences sont établies dans les endroits suivans; à Saint-Domingue, dans l'isle d'Hispaniola; à Mexico dans la nouvelle Espagne; à Lima dans le Pérou; Panama dans Terre-ferme; à Saint-Jacques de Guatimala; à Guadalajara dans la nouvelle Galice; à Santafé dans le nouveau royaume de Grenade; à la Plata dans la province de Los-Charcas; à Saint-François de Quito; à Saint-Jacques dans le Chili; à Buenos-Ayres. Plusieurs grandes provinces dépendent de ces audiences; quelques-unes même sont si éloignées des villes où ces cours résident, qu'elles n'en peuvent tirer que peu d'avantage. Les auteurs Espagnols comptent douze de ces cours d'audiences, parce qu'ils y comprennent celle de Manille dans les isles Philippines.

NOTE LXXV, pag. 357.

Vu la distance qui sépare le Pérou & le Chili de l'Espagne; & la difficulté qu'il y a de transporter par l'isthme de Panama des effets d'une charge aussi considérable que le sont le vin &

l'huile, les Espagnols de ces provinces ont obtenu la permission d'y planter des vignes & des oliviers. Mais il leur est rigoureusement défendu de faire passer du vin & de l'huile à Panama, à Guatimala, ou dans toute autre province à portée d'en recevoir de l'Espagne : *Recop. lib. tit. 15-18.*

NOTE LXXVI, pag. 359.

Ce calcul a été fait par Benzoni, en 1550, cinquante-huit ans après la découverte de l'Amérique : *Hist. novi orbis, lib. III, cap. 21.* Mais comme Benzoni a écrit avec un esprit mécontent & porté à détracter en tout les Espagnols, il se peut que son calcul ait été trop foible.

NOTE LXXVII, pag. 360.

Je n'ai que des notions imparfaites sur le partage & la transmission des biens dans les colonies Espagnoles. Les auteurs Espagnols ne s'expliquent pas clairement sur ce sujet, & peut-être même n'ont-ils pas assez considéré les effets de leurs loix & de leurs institutions. Solorzano, *de jure ind. vol. 2, lib. II, l. 16*, explique en quelque sorte l'introduction de la tenure du *Mayorazgo* & parle de quelques-uns de ses effets. Villa-Segnor en remarque une conséquence singulière. Il observe que dans quelques-unes des situations les plus favorables de Mexico, une grande partie du terrain n'est pas occupée, ou est couverte par les ruines des maisons qu'on y avoit bâties autrefois. Il ajoute que ce terrain étant possédé par droit de *Mayorazgo* & ne pouvant pas être aliéné, ces ruines deviennent éternelles. *Teatr. Amer. vol. I, pag. 34.*

NOTE LXXVIII, pag. 362.

Il n'y a aucune loi qui exclue les Créoles des charges, tant civiles qu'ecclésiastiques. Il y a au contraire plusieurs *Cedulas* qui recommandent de donner indistinctement des places de confiance aux personnes nées en Espagne & en Amérique. Betancurt y Figueroa *Derecho*, &c. pag. 5, 6. Malgré ces ordres répétés, on accorde dans presque tous les cas la préférence aux personnes nées en Espagne. L'auteur que nous venons de citer en donne une preuve singulière. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1637, on a nommé trois cents soixante-neuf évêques ou archevêques pour les différens diocèses de ce pays, & de ce grand nombre il n'y en a eu que douze qui fussent Créoles, pag. 40.

NOTE LXXIX, pag. 367.

Quelque modéré que puisse paroître ce tribut, l'indigence des Indiens est si grande dans plusieurs provinces de l'Amérique, que l'exaction en est insupportable. *Pegna, Itiner. por Parochos de Indios*, pag. 192.

NOTE LXXX, pag. 367.

Dans la nouvelle Espagne on accordoit les *encomiendas* pour trois & quelquefois pour quatre générations, à raison du mérite extraordinaire & des services des premiers conquérans, ou du foible revenu du pays avant la découverte des mines de Sacatecas: *Recop. lib. VI, tit. 2, cap. 14, &c.*

NOTE LXXXI, pag. 368.

D. Ant. Ulloa prétend que le travail des mines n'est pas

nuisible, & en apporte pour preuve que plusieurs Métis ou Indiens qui n'appartiennent à aucun *repartimiento*, se louent volontairement pour exploiter les mines, & que plusieurs Indiens continuent de plein gré ce travail, lorsque le tems prescrit pour leur service est fini. *Entreten. pag. 265.* Mais son opinion sur la salubrité de ce travail est contraire à l'expérience de tous les siècles. Par-tout où les hommes feront séduits par un salaire considérable, ils s'engageront à toute espèce de travail, quelque fatigant ou dangereux qu'il puisse être. Don Hern. Carillo Altamirano rapporte un fait curieux qui est incompatible avec l'opinion d'Ulloa. « Par-tout où l'on » exploite des mines », dit-il, « le nombre des Indiens dimi- » nue ; mais dans les provinces de Campèche, où il n'y a » point de mines, le nombre des Indiens a augmenté de plus » d'un tiers depuis la conquête de l'Amérique, quoique le » sol & le climat ne soient pas aussi bons qu'au Pérou & au » Mexique ». Colbert, *collect.* Dans un autre mémoire présenté à Philippe III, en 1609, le capitaine Juan Gonzales d'Azevedo dit que dans tous les districts du Pérou où l'on forçoit les Indiens de travailler aux mines, le nombre en étoit réduit à la moitié, & dans quelques endroits au tiers de celui qu'on en comptoit sous la vice-royauté de Don Franç. de Toledé en 1581 : Colbert, *collect.*

NOTE LXXXII, pag. 369.

Comme un travail de cette espèce ne peut être prescrit avec une exactitude précise, la tâche qu'on impose aux Indiens paroît être fort arbitraire ; & de même que le service exigé par les seigneurs féodaux de leurs vassaux, *in vinea, prato aut messe*, elle doit être extrêmement incommode &

souvent gratuitement tyrannique : *Pegna Itiner. par Paro-chas de Indios.*

NOTE LXXXIII, pag. 369.

L'espece de service, connu au Pérou sous le nom de *Mita*, est appelé *Tanda* dans la nouvelle Espagne où il n'a lieu que pour une semaine de suite. Personne n'est obligé de servir à une plus grande distance que celle de vingt-quatre milles de son habitation. Cette regle est moins oppressive pour les Indiens, que celle qui est établie au Pérou. *Mémoire de Hern. Carillo Altamirano, Colbert, collect.*

NOTE LXXXIV, pag. 371.

C'est des loix mêmes qu'on peut en déduire les plus fortes preuves. La multitude & la variété des réglemens pour prévenir les abus, est ce qui peut nous donner une idée de leur nombre. Quoique les loix aient sagement réglé qu'aucun Indien ne sera tenu de servir dans les mines à plus de trente milles de distance de son habitation, nous apprenons cependant, par un mémoire présenté au roi par D. Hernan Carillo Altamirano, que les Indiens du Pérou sont souvent obligés de travailler aux mines à cent, cent cinquante, & jusqu'à deux cens lieues de leurs habitations. Colbert, *collect.* Plusieurs mines sont situées dans des lieux si stériles & si éloignés des habitations ordinaires des Indiens, que la nécessité d'y avoir des ouvriers a obligé les rois d'Espagne de contrevenir plusieurs fois à leurs propres réglemens, & de permettre aux vice-rois de forcer les peuples des provinces les plus éloignées de se rendre à ces mines. Escalona *Gazophil. Perub. lib. I, cap. 16.* On doit cependant leur rendre la justice de dire

qu'ils ont toujours été attentifs à adoucir cette oppression autant qu'il leur a été possible, en enjoignant aux vice-rois d'employer toute espece de moyens pour engager les Indiens à s'établir près des mines : *Id. ibid.*

N O T E LXXXV, pag. 375.

Torquemada, après avoir fait une longue énumération qui paroît assez exacte, conclut par dire qu'il y a quatre cens couvens dans la nouvelle Espagne : *Mond. Ind. lib. XIX, cap. 32.* En 1745, il y avoit dans la seule ville de Mexico cinquante-cinq couvens, Villa-Segnor, *Teatro Amer. I, pag. 34.* Ulloa en a compté quarante dans Lima ; & en parlant de ceux de filles, il dit qu'on pourroit en peupler une petite ville, tant le nombre des personnes renfermées est considérable. *Voy. tom. I, pag. 429.* Philippe III, dans une lettre adressée en 1620 au vice-roi du Pérou, remarque que le nombre des couvens à Lima étoit si grand qu'ils occupoient plus de terrain que le reste de la ville. Solorz, *lib. III, cap. 23, n°. 57, lib. III, cap. 16.* Torquemada, *lib. XV, cap. 3.* Le premier couvent fut fondé dans la nouvelle Espagne en 1525, quatre ans seulement après la conquête. Torquem. *lib. XV, cap. 16.*

Suivant Gil Gonzales Davila, toute la hiérarchie de l'église d'Amérique, dans tous les établissemens Espagnols consistoit, en 1649, en un patriarche, six archevêques, trente-deux évêques, trois cens quarante-six chanoines, deux abbés, cinq chapelains du roi & huit cens quarante couvens. *Teatro ecclesiastico de Las Ind. occident. vol. I, pref.* Lorsque les Jésuites furent expulsés de l'Espagne, ils possédoient dans la province de la nouvelle Espagne trente colleges, maisons professes

professes ou résidences ; seize dans celle de Quito ; treize dans le nouveau royaume de Grenade ; dix-sept dans le Pérou ; dix-huit dans le Chili ; dix-huit dans le Paraguay ; en tout cent & douze. *Collección general de providencias hasta adquiridas sobre estranamento, &c. de la compaña, Part. I, pag. 19.* Le nombre des Jésuites qu'il y avoit dans toutes ces maisons montoit à deux mille deux cens quarante-cinq : *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

En 1644, la ville de Mexico présenta une requête au roi, pour le prier de défendre qu'on y fondât de nouveaux couvens, & de mettre des bornes aux revenus de ceux qui s'y trouvoient déjà établis ; vu que sans cela les maisons religieuses acquerroient en peu de tems la propriété de tout le pays. Elle demandoit aussi qu'on mît des restrictions au pouvoir des évêques de conférer les ordres, parce qu'il y avoit alors dans la nouvelle Espagne plus de six mille ecclésiastiques sans bénéfice : *id. pag. 16.* Il doit y avoir eu, sans doute, de grands abus, puisque la superstition des Espagnols Américains en étoit blessée au point de leur dicter des représentations pour les faire abolir.

NOTE LXXXVI, pag. 378.

Je ne me hasarderai point à faire la peinture des mœurs du clergé Espagnol, sur le seul témoignage des auteurs protestans, parce qu'on peut les soupçonner de prévention & d'exagération. Gage en particulier, qui plus qu'aucun autre protestant a eu l'occasion de connoître l'état intérieur de l'Amérique Espagnole, dépeint la corruption de l'église à laquelle il avoit renoncé, avec toute l'aigreur d'un nouveau converti ; de sorte que je dois me méfier de son témoignage,

quoiqu'il rapporte quelques faits très-curieux & très-frappans. Mais Benzoni parle de la débauche des ecclésiastiques en Amérique, très-peu de tems après qu'ils y furent établis : *Hist. lib. II, cap. 19, 20*. M. Frezier, observateur intelligent & très-zélé pour sa religion, dépeint les mœurs corrompues des ecclésiastiques Espagnols dans le Pérou, particulièrement des moines réguliers, avec des couleurs plus fortes que celles que j'ai employées : *Voyage, pag. 51, 215, &c.* M. Gentil confirme ce rapport : *Voy. tom. I, pag. 34*. Coreal s'accorde avec ces deux voyageurs & y ajoute plusieurs circonstances singulieres : *Voy. tom. I, pag. 61, 155, 161*. J'ai tout lieu de croire que les mœurs du clergé régulier sont encore licentieuses, sur-tout dans le Pérou. Acoſta lui-même avoue que la grande corruption des mœurs a été une suite de la permission accordée aux moines de renoncer à la retraite & à la discipline de leur couvent, & de s'introduire dans le monde en se chargeant du soin de desservir les paroisses des Indiens : *De procur. ind. salute, lib. IV, cap. 13, &c.* Il parle sur-tout des vices dont j'ai parlé, & pense que les tentations en sont si redoutables qu'il penche vers l'opinion de ceux qui croient que le clergé régulier ne doit pas être chargé du soin des paroisses : *lib. V, cap. 20*. Les défenseurs mêmes des réguliers conviennent qu'il y a plusieurs grands abus parmi les moines de différens ordres, lorsqu'on les affranchit de la discipline monastique ; & l'on peut croire par la manière dont ils les défendent, qu'on ne les a pas accusés tout à fait sans raison. Dans les colonies Françaises l'état du clergé régulier est à peu près le même que dans les établissemens Espagnols, & il en est résulté les mêmes conséquences. M. Biet, supérieur des prêtres séculiers à Cayenne, a recherché avec autant de piété

que de candeur les causes de cette corruption, qu'il impute principalement à l'exemption dont jouissent les réguliers de la juridiction & des censures de leurs diocésains, aux tentations auxquelles ils sont exposés, & à leur commerce avec le monde. Il est singulier que les auteurs qui ont censuré la licence des moines réguliers Espagnols avec la plus grande sévérité, concourent tous à défendre la conduite des Jésuites. Formés à une discipline plus parfaite que celle des autres ordres monastiques, ou animés par l'intérêt de conserver l'honneur de la société qui étoit si cher à chaque membre, les Jésuites, tant du Mexique que du Pérou, ont toujours conservé une régularité de mœurs irréprochable. Frezier, *pag.* 223. Gentil, *tom. I, pag.* 34. On doit rendre la même justice aux évêques & à la plupart des ecclésiastiques en dignité.

NOTE LXXXVII, *pag.* 378.

Solorzano, après avoir parlé de la morale corrompue du clergé régulier, avec cette sage réserve qui convenoit à un laïque Espagnol sur un sujet si délicat, se déclare ouvertement & avec beaucoup de fermeté contre l'usage de confier le soin des paroisses à des moines. Il cite plusieurs auteurs respectables, tant théologiens que politiques, dont le témoignage sert à confirmer son opinion : *De jure ind.* 2, *lib. III, cap.* 16. On trouve dans la collection des mémoires de Colbert une preuve frappante de l'alarme occasionnée par le projet du prince d'Esquilache pour exclure les prêtres réguliers des cures paroissiales. Les ordres monastiques firent présenter au roi plusieurs mémoires auxquels on répondit au nom du clergé séculier. On apperçoit que les deux partis ont mis beaucoup d'aigreur & d'animosité dans cette dispute.

NOTE LXXXVIII, pag. 383.

On excluait originairement de la prêtrise & des ordres religieux, non-seulement les Indiens, mais encore les *Métis* ou enfans d'un Espagnol & d'une Indienne. Mais par une nouvelle loi, promulguée le 28 septembre 1588, Philippe II enjoit aux prélats de l'Amérique de conférer les ordres aux *Métis* nés d'un mariage légitime, à qui ils trouveront les qualités requises, & de leur permettre de faire leurs vœux dans le couvent où ils auront fait un noviciat convenable : *Recop. lib. I, tit. 7, l. 7*. Il paroît qu'on a eu quelque égard à cette loi dans la nouvelle Espagne ; mais elle n'a eu aucun effet dans le Pérou. Sur des représentations faites à ce sujet à Charles II en 1697, il donna un nouvel édit pour en ordonner l'exécution, & pour manifester sa volonté que tous ses sujets, tant Indiens que *Métis* & Espagnols jouissent des mêmes privilèges. Il paroît que l'aversion des Espagnols d'Amérique pour la race Indienne s'est opposée à l'exécution de cette ordonnance ; car en 1725, Philippe V fut obligé de renouveler l'injonction d'une manière plus précise. Mais les Espagnols du Pérou ont une haine & un mépris si insurmontables pour les Indiens, que le roi regnant a été obligé de donner une nouvelle force aux anciens édits par une loi publiée le 11 septembre 1774 : *Real cedula. Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXXXIX, pag. 386.

Ustariz, calculateur exact & circonspect, paroît admettre que la quantité d'argent qui ne paie point de droit peut être évaluée à cette somme. Suivant Herrera, il n'y avoit pas plus

du tiers de l'argent venant du Potosé qui payât le quint du roi : *Decad.* 8, *lib.* II, *cap.* 15. Solorzano dit aussi que la quantité d'argent qui circule en fraude est beaucoup plus grande que celle qui est monnoyée légalement après avoir payé le quint. *De ind. jure*, *vol.* II, *lib.* V, *pag.* 846.

NOTE XC, *pag.* 389.

Lorsqu'on découvrit les mines du Potosé en 1545, les filons étoient si près de la surface qu'on en tiroit facilement le minerai, & si riches qu'on l'affinoit sans beaucoup de peine & à peu de frais, principalement par l'action du feu. Cette méthode d'affiner par la simple fusion continua jusqu'à l'année 1574, où l'on découvrit l'usage du mercure pour affiner l'argent aussi bien que l'or. Comme on exploite ces mines depuis deux siècles sans interruption, les filons se trouvent aujourd'hui à une telle profondeur, que les dépenses pour en tirer le minerai sont devenues beaucoup plus considérables. D'ailleurs ce qui est contraire à ce qui arrive dans la plupart des autres mines, la richesse des filons a diminué à mesure qu'on a fouillé plus profondément, & même à un tel point qu'on est étonné de ce que les Espagnols persistent à les exploiter. On a découvert successivement d'autres mines; mais en général la valeur du minerai a diminué considérablement; tandis que la dépense de l'extraction a augmenté; de sorte que la cour d'Espagne a réduit en 1736, le droit du *quint* pour le roi à un *dixième*.

Tout le vif-argent dont on se sert dans le Pérou est tiré de la fameuse mine de Guanacabelica, découverte en 1563. La couronne s'est réservé la propriété de cette mine, & les personnes qui achetoient ce vif-argent en payoient non-seulement

la valeur , mais encore un *quint* comme un droit dû au roi. Mais en 1761 on abolit ce droit sur le vif-argent , à cause de l'augmentation de la dépense qu'exige aujourd'hui l'exploitation des mines. Ulloa , *entretenimientos* , 12-15 , *Voyage I* , pag. 305-323. Les lecteurs qui desireront d'apprendre la maniere dont les Espagnols procedent dans la fouille de leurs mines & l'affinage du minerai , en trouveront une description exacte dans *Acosta* , *lib. IV* , *cap.* 1-13.

NOTE XCI , pag. 389.

En conséquence de l'abolition de ce *quint* , & de quelques diminutions faites postérieurement sur le prix du vif-argent , opérations que l'augmentation des dépenses pour la fouille des mines avoit rendues nécessaires , le vif-argent qui se vendoit autrefois quatre-vingt pezos le quintal , se donne aujourd'hui par le roi à soixante pezos. Campomanes , *Educ. popul.* 2 , pag. 132. *Note.* Le droit sur l'or est réduit à un *vingtieme* ou à cinq pour cent.

NOTE XCII , pag. 391.

Il y a plusieurs preuves frappantes de l'état florissant où l'industrie étoit en Espagne au commencement du seizieme siecle. Il y avoit en Espagne un nombre considerable de villes , qui toutes étoient peuplées fort au - delà de la proportion commune des autres parties de l'Europe : j'en ai expliqué la cause dans l'*histoire de Charles-Quint* , *tom. I* , pag. 148 , *de la trad. in-4°*. Par-tout où les villes sont peuplées , l'espece d'industrie qui leur est particuliere y augmente , & les ouvriers & fabricans y abondent. L'impulsion que le commerce de l'Amérique donne à leur activité peut être clairement

prouvée par un seul fait. En 1545, tandis que l'Espagne continuoit à fournir ses colonies, du fond de sa propre industrie, on commanda aux manufactures une si grande quantité de travail qu'on ne crut pas qu'elles pussent l'achever en moins de six ans. Campomanes, *pag.* 406. Une demande si considérable doit avoir donné un grand mouvement à l'industrie & avoir fait faire des efforts considérables. Nous apprenons qu'au commencement du regne de Philippe II, Séville seule, où le commerce avec l'Amérique étoit concentré, n'occupoit pas moins de seize mille métiers d'étoffes de soie & de laine & cent trente mille ouvriers occupés à ces manufactures. Campomanes II, *pag.* 472. Mais l'influence des causes que je détaillerai plus bas, fut si rapide qu'avant la fin du regne de Philippe III, le nombre des métiers de Séville étoit réduit à quatre cens. Ustariz, *cap.* 7.

NOTE XCIII, *pag.* 399.

Jamais on n'ouvre aucune balle de marchandises, & jamais on n'examine aucune caisse d'argent; on reçoit les unes & les autres sur la déclaration verbale des personnes à qui ces effets appartiennent, & on ne trouve qu'un seul exemple de fraude pendant un long période que ce commerce s'est fait avec cette noble confiance. Tout l'argent monnoyé, porté du Pérou à Porto-Belo en 1654, se trouva altéré & mêlé d'une cinquième partie de mauvais métal. Les négocians Espagnols, avec leur intégrité ordinaire, supportèrent la perte entière, & indemnifèrent les étrangers qui les employoient. On découvrit la fraude, & le trésorier des finances du Pérou, qui en étoit l'auteur, fut brûlé publiquement: *B. Ulloa, Retablis. de manusf. &c. B. 2, pag.* 102.

NOTE XCIV , pag. 403.

On trouve plusieurs preuves remarquables de la rareté de l'argent en Espagne. De toutes les sommes immenses qu'on y a importées de l'Amérique, objet dont nous aurons occasion de parler dans la suite, Moncade assure qu'en 1619 il ne restoit pas en Espagne au-delà de deux cens millions *de pezos*, la moitié en argent monnoyé, le reste en vaisselle & en bijoux : *Restaur. de España*, disc. 3, cap. 1. Ustariz, qui publia son excellent ouvrage en 1724, prétend qu'il ne restoit pas alors pour cent millions de monnoie, de vaisselle & de bijoux : *Théorie*, &c. chap. 3. Campomanes, d'après une remontrance de l'université de Tolède à Philippe III, observe comme une preuve certaine de la rareté de l'argent, que les personnes qui prêtoient de l'argent, recevoient pour intérêt un tiers de la somme qu'ils avançoient : *Educ. popul. I*, pag. 417.

NOTE XCV , pag. 406.

Ce récit de la maniere dont les facteurs de la compagnie de la mer du sud faisoient leur commerce à la foire de Porto-Belo, qui leur fut ouverte par l'Assiento, a été tiré de Don Dion Alcedo y Herrera, président de la cour d'audience de Quito & gouverneur de la province : son témoignage mérite le plus grand crédit, parce qu'il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte, & qu'il a été souvent employé à découvrir & à constater les fraudes dont il parle. Il est cependant probable que comme sa représentation a été rédigée au commencement de la guerre qui se déclara entre la Grande Bretagne & l'Espagne en 1739, elle est peut-être exagérée en quelques points. Le détail qu'il donne des faits est curieux, & se trouve

trouve même en quelque forte confirmé par des auteurs Anglois, qui conviennent qu'il se commettoit beaucoup de fraude dans l'expédition du vaisseau annuel, & que le commerce de contrebande de la Jamaïque & des autres colonies Angloises étoit devenu très-considérable. Mais on peut observer à l'honneur de la nation Angloise, que ces opérations frauduleuses ne doivent pas être regardées comme des faits de la compagnie, mais comme une pratique deshonorante de ses facteurs & de ses agens. La compagnie elle-même souffrit une perte considérable par le commerce de l'Assiento, tandis que plusieurs de ses employés ont fait une fortune immense : *Anderson, Cron. deduct. II, pag. 388.*

NOTE XCVI, pag. 411.

Il y a plusieurs faits curieux concernant l'institution, les progrès & l'influence de cette compagnie, qui sont peu connus des lecteurs Anglois. Quoique la province de Venezuela ou Carraque occupe une étendue de quatre cens milles le long de la côte & qu'elle soit une des plus fertiles de l'Amérique, elle fut si négligée par les Espagnols, que pendant les vingt années qui précéderent l'établissement de la compagnie, il ne partit que cinq vaisseaux d'Espagne pour cette province; & depuis 1706 jusqu'à 1722, c'est-à-dire pendant seize ans, il n'arriva pas un seul vaisseau de Carraque en Espagne : *Noticias de Real compaignia de Carracas, pag. 28.* Pendant tout ce tems l'Espagne a été obligée d'acheter de l'étranger la grande quantité de cacao qu'elle consommoit. Avant l'établissement de la compagnie, Carraque n'envoyoit en Espagne ni tabac ni cuirs : *id. pag. 117.* Mais depuis que la compagnie a commencé ses opérations en 1731, l'importation du cacao

en Espagne a considérablement augmenté. Pendant les trente années qui ont suivi 1701, le nombre des fanèques de cacao (de cent dix livres chacune) qu'on a importées de Carraque montoient à six cens quarante-trois mille deux cens quinze; tandis qu'il en est entré, pendant les dix-huit années qui ont suivi 1731, huit cens soixante-neuf mille deux cens quarante-sept fanèques; & si nous supposons qu'on continue d'en importer dans la même proportion pendant les douze années qui restent pour faire les trente, le nombre ira à un million quatre cens quarante-huit mille sept cens quarante-six fanèques; ce qui fait une augmentation de huit cens cinq mille cinq cens trente-une fanèques: *idem*, pag. 148. Pendant les huit années subséquentes à 1756, la compagnie a importé en Espagne quatre-vingt-huit mille quatre cens quatre-vingt-deux arobes (chacun de vingt-cinq livres) de tabac, & cent soixante-dix-sept mille trois cens cinquante-quatre cuirs: *id.* 161. Il paroît que depuis la publication des *Noticias de compaña* en 1765, son commerce a fait des progrès. Pendant les cinq années qui ont suivi 1769, elle a importé cent soixante-dix-neuf mille cent cinquante-six fanèques de cacao en Espagne, trente-six mille deux cens huit arobes de tabac, soixante-quinze mille quatre cens quatre-vingt-seize cuirs, & deux cens vingt-un mille quatre cens trente-deux pezos en especes: *Campomanes II*, pag. 162. Ce dernier article est une preuve de l'accroissement des richesses de la colonie. Elle reçoit de l'argent du Mexique en retour du cacao qu'elle fournit à cette province, & cet argent est envoyé en Espagne ou employé à acheter des marchandises d'Europe. Outre cela, on a la preuve la plus évidente que cette province donne le double du cacao qu'elle produisoit

en 1731. La quantité des bestiaux y est plus que triplée , & le nombre des habitans a considérablement augmenté. Les revenus de l'évêque , qui ne consistent qu'en dîmes , sont augmentés de huit jusqu'à vingt mille pezos. *Noticias* , pag. 69. L'augmentation de la quantité de cacao importé en Espagne en a fait baisser le prix de quatre-vingt à quarante pezos la fanegue : *id.* pag. 61.

NOTE XCVII, pag. 417.

Cet essai qu'a fait l'Espagne d'ouvrir un commerce libre avec quelques-unes de ses colonies a produit des effets si remarquables , que cet objet mérite quelques éclaircissemens. Les villes auxquelles on a accordé cette liberté sont pour la province d'Andalousie , Cadix & Séville ; pour celle de Valence & de Murcie , Alicante & Carthagene ; Barcelone pour la Catalogne & l'Arragon ; Santander pour la Castille ; la Corogne pour la Galice , & Gyon pour l'Asturie : *Append. II, a la Educ. popul.* pag. 41. Ce sont-là les ports du principal commerce de leurs districts respectifs , ou ceux qui sont situés le plus commodément pour l'exportation de leurs productions respectives. Les faits suivans nous donneront une idée des progrès du commerce dans les établissemens qui ont joui de ces nouveaux réglemens. Avant la liberté du commerce , les droits qu'on percevoit à la douane de la Havanne alloient à cent quatre mille deux cens huit pezos par an. Pendant les cinq années qui ont précédé 1774 , ils montoient année commune , à trois cens huit mille pezos. A Yucatan les droits ont augmenté de huit mille pezos à quinze mille ; à Hispaniola de deux mille cinq cens à cinq mille six cens ; à Porto-Rico de mille deux cens à sept mille. En 1774 on évaluoit le total des marchan-

difes importées de Cuba en Espagne à un million cinq cens mille pezos : *Educ. popul. I*, pag. 450, &c.

NOTE XCVIII, pag. 422.

On en trouve une preuve remarquable dans les deux traités de Don Pedro Rodrigue Campomanes, Fiscal du conseil royal & suprême, (charge à peu près égale en dignité & en pouvoir à celle de procureur général en Angleterre) & directeur de l'académie royale d'histoire : l'un intitulé, *Discurso sobre el fomento de la industria popular*; l'autre, *discurso sobre la educacion popular de los artesanos y su fomento*; le premier publié en 1774 & le second en 1775. Presque tous les points de quelque importance touchant la police intérieure, les impôts, l'agriculture, les manufactures, le commerce tant domestique qu'étranger, sont discutés dans ces ouvrages : il y a peu d'auteurs, même parmi les nations les plus versées dans le commerce, qui aient poussé si loin leurs recherches, avec une connoissance aussi approfondie de ces différens objets, & avec un plus parfait mépris pour les préjugés nationaux & populaires, ou qui aient uni plus heureusement le calme des recherches philosophiques avec le zele ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. Ces deux ouvrages sont fort estimés des Espagnols, ce qui est une preuve évidente du progrès de leurs lumieres, puisqu'ils sont en état de goûter un auteur qui pense avec tant d'élévation & de liberté.

NOTE XCIX, pag. 426.

Le galion employé à ce commerce, au lieu de six cens tonneaux auxquels il est limité par la loi, (*Recop. lib. XLV, lib. 15*) est ordinairement de douze cens à deux mille tonneaux

de port. Le vaisseau d'Acapulco , pris par le Lord Anson , au lieu de cinq cens mille pezos que porte la loi , avoit à bord un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pezos , sans compter l'argent non monnoyé montant à quarante-trois mille six cens onze pezos de plus ; *Anson's voyage* , pag. 384.

NOTE C , pag. 428.

Le prix de la bulle varie suivant le rang des personnes. Celles du moindre ordre, tels que les domestiques ou les esclaves, paient deux réaux de Plata ou environ vingt sols de France ; d'autres Espagnols paient huit réaux ; & ceux qui occupent des charges publiques ou qui possèdent des encomiendas, sont taxés à seize réaux : *Solorz de jure ind. vol. II, lib. III, lib. 25*. Suivant Chilton, négociant Anglois qui a résidé long-tems dans les établissemens Espagnols , la bulle de la Croisade se vendit plus cher en 1570 , puisque le plus bas prix étoit alors de quatre réaux : *Hakluit III, pag. 461*. Ce prix paroît avoir varié en différens tems. Le droit levé pour la bulle par la dernière *prédication* se verra par la table suivante qui donnera quelque idée du nombre proportionnel des différentes classes de citoyens dans la nouvelle Espagne & dans le Pérou.

On donna pour la nouvelle Espagne :

Bulles à 10 pezos par tête	4
à 2 pezos	22601
à 1 pezo	164220
à 2 réaux	2462500
					<hr/>
					2649325

Pour le Pérou, à 16 pezos 4 $\frac{1}{2}$ réaux	.	.	.	3
à 3 pezos 3 réaux	.	.	.	14202
à 1 pezo 5 $\frac{1}{2}$ réaux	.	.	.	78822
à 4 réaux	.	.	.	410325
à 3 réaux	.	.	.	668601
				<hr/>
				1171953

NOTE CI, pag. 429.

Villa-Segnor, à qui nous devons la connoissance de ce fait, mérite la plus grande confiance sur ce point, parce qu'il étoit receveur général d'un des plus considérables départemens des revenus du roi, & qu'il étoit par conséquent à portée d'être bien informé. Jusqu'à présent on n'a donné en Anglois aucun détail aussi exact des revenus de l'Espagne dans aucune partie de l'Amérique, & les particularités en pourront paroître intéressantes & curieuses à quelques lecteurs.

De la bulle de la Croisade, publiée tous les deux	pezos:
ans, il provient un revenu annuel de	. . . 150000
Du droit sur l'argent	. . . 700000
Du droit sur l'or	. . . 60000
De la taxe sur les cartes	. . . 70000
De la taxe sur le <i>pulque</i> , boisson dont les Indiens	
font usage	. . . 161000
De la taxe sur le papier timbré	. . . 41000
De la taxe sur la glace	. . . 15522
De la taxe sur le cuir.	. . . 2500
De la taxe sur la poudre à canon	. . . 71550
De la taxe sur le sel	. . . 32000
De la taxe sur le cuivre de Mechoacan	. . . 1000
De la taxe sur l'alun	. . . 6500

pezos.

De la taxe sur le <i>juego de los Gallos</i> . . .	21100
De la moitié des annates ecclésiastiques . . .	49000
Du neuvième du roi sur les évêchés, &c. . .	68800
Du tribut des Indiens	650000
De l' <i>alcava</i> , ou du droit sur la vente des effets . . .	721875
De l' <i>almajorifazgo</i> , (douane)	373333
De la monnaie	357500
TOTAL	3552680

Cette somme revient à environ 18,431,122 liv. tournois, & si nous ajoutons ce qui provient de la vente de cinq mille quintaux de vif-argent importé en Espagne des mines d'Almaden, pour le compte du roi, & ce qui revient de l'*Averia* & de quelques autres taxes, dont Villa-Segnor n'a pas parlé, on peut évaluer le tout à près de vingt-trois millions. *Teatr. Mex. vol. I, pag. 38.* Suivant Villa-Segnor le produit total des mines du Mexique monte, année commune, à 8 millions de pezos en argent, & à cinq mille neuf cents douze marcs d'or : *ibid. pag. 44.* On a parlé dans le cours de cette histoire de plusieurs branches du revenu ; quelques-unes de celles dont on n'a pas eu occasion de faire mention, demandent un détail particulier. Le droit des *dîmes* dans le nouveau monde a été accordé à la couronne d'Espagne par une bulle d'Alexandre VI. Charles-Quint en régla la répartition de la manière suivante. Un quart est accordé à l'évêque du diocèse, un autre quart au doyen & au chapitre & aux autres officiers de la cathédrale. La moitié qui reste est divisée en neuf parties égales, dont deux, sous la dénomination de *Los dos Novenos reales*, sont payées à la couronne & font une branche du revenu du

roi. Les sept autres parties sont destinées au maintien du clergé de la paroisse, à la construction & à l'entretien des églises & autres usages pieux : *Recop. lib. I, tit. 16, ley 23, &c. Avendano Thesaur. indic. vol. I, pag. 148.*

L'*alcavala* est un droit levé en forme d'accise sur la vente des effets. En Espagne il monte à dix pour cent, & en Amérique à quatre pour cent. Solorzano, *Polit. Indiana, lib. VI, cap. 8. Avendano, vol. I, pag. 186.*

L'*almajorifazgo* ou le droit qu'on paie en Amérique des marchandises importées ou exportées, peut monter, année commune, à quinze pour cent : *Recop. lib. VIII, tit. 14, ley 1. Avendano, vol. I, pag. 188.*

L'*averia* ou la taxe payée pour le convoi des vaisseaux qui arrivent & qui partent pour l'Amérique, fut imposée pour la première fois lorsque François Drake remplit le nouveau monde de terreur par son expédition dans la mer du sud. Elle monte à deux pour cent sur la valeur des marchandises. Avendano, *vol. I, pag. 189. Recop. lib. IX, tit. 9, ley, 43, 44.*

Je n'ai pu me procurer un détail exact des différentes branches des revenus dans le Pérou, postérieur à 1614. Suivant un manuscrit curieux concernant l'état de cette vice-royauté dans tous ses départemens, présenté au marquis de Montes Claros, par François Lopez Caravantes, receveur général du tribunal de Lima, il paroît que le revenu public, autant que je puis estimer la valeur de l'argent dont Caravantes

s'est servi pour arrêter ses comptes, montoit à	ducats.
2372768	
Dépense du gouvernement	1242992
Revenu net	1129776

Le

Le total en livres tournois	13124317
Dépenses du gouvernement	6875280
	<hr/>
Revenu net	6249037

Mais il paroît qu'on a omis plusieurs articles dans ce compte, tel que le droit sur le papier timbré, sur les cuirs, sur les annates, &c. de sorte qu'on peut regarder le revenu du Pérou comme égal à celui du Mexique.

En faisant le calcul des dépenses du gouvernement de la nouvelle Espagne, je puis prendre pour modele celui du Pérou, où la charge annuelle de l'administration excède la moitié du revenu; il n'y a pas lieu de croire qu'elle soit moins considérable dans la nouvelle Espagne.

Je me suis procuré un état du revenu total que l'Espagne tire de l'Amérique & des isles Philippines, qui est de plus fraîche date qu'aucun des autres états, comme le lecteur le verra par les deux derniers articles.

<i>Alcavalas</i> (Accise) & <i>aduanas</i> (droit de douane) &c.	pezos forts. 2500000
Droit sur l'or & l'argent	3000000
Bulle de la Croisade	1000000
Tribut des Indiens	2000000
La vente du vif-argent	300000
Papier exporté pour compte du roi & vendu dans les magasins royaux	300000
Papier timbré, tabac & autres petits droits	1000000
Droit de monnoiage à raison d'un réal d'argent pour chaque marc	300000
Du commerce d'Acapulco, & du cabotage de	

province en province	500000
La traite des Negres	200000
Du commerce du <i>mathé</i> ou herbe du Paraguay, dont les Jésuites avoient autrefois le monopole	500000
Des autres revenus appartenant autrefois à cette société	400000
Total	<u>1200000</u>
Total en livres tournois ,	6075000
Déduction faite de la moitié pour les dépenses de l'administration, il reste en revenu libre & net	<u>3037500</u>

NOTE CII, pag. 429.

Un auteur qui a long-tems suivi les spéculations du commerce, a calculé que les seules mines de la nouvelle Espagne rapportent tous les ans au Roi pour son quint environ quarante-cinq millions de livres tournois: *Harris, collect. of voy. vol. II, pag. 164.* Suivant ce calcul, le produit total des mines doit être d'environ deux cens vingt-cinq millions tournois, somme si exorbitante & si peu conforme aux différens détails qu'on a de l'importation annuelle de l'Amérique, que les rapports sur lesquels ce calcul est fondé sont évidemment erronés. Suivant Campomanes, on peut compter le produit total des mines de l'Amérique à trente millions de pezos, qui, à quatre shillings & demi, feroient 7,425,000 liv. sterlings, dont le quint du roi, s'il étoit exactement payé, feroit 1,485000 livres sterlings. Mais il faut déduire de cette somme les dépenses de l'administration qui sont très-considérables, comme il le paroît par la note précédente. *Educ. popul. vol. II, pag. 131, note.*

NOTE CIII, pag. 429.

Suivant Ulloa, toutes les marchandises étrangères exportées d'Espagne en Amérique, paient différentes especes de droit montant ensemble à plus de 25 pour 100. Comme la plus grande partie des marchandises dont l'Espagne fournit ses colonies viennent de l'étranger, ces droits sur un commerce si étendu doivent produire un revenu considérable. *Retabliss. des manufact. & du commerce d'Espagne*, pag. 150. Il estime la valeur des marchandises exportées annuellement d'Espagne en Amérique, à huit, dix ou douze millions de piastres. *Ibid.* pag. 97.

NOTE CIV, pag. 431.

Si l'on en croit Gage, le marquis de Serralvo gagnoit tous les ans un million de ducats, par le monopole du sel & par la part considérable qu'il prenoit dans le commerce de Manille & de l'Espagne. Il fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne, afin d'obtenir du comte Olivares & de ses créatures une prolongation dans son gouvernement : pag. 61. Il obtint sa demande & continua d'occuper cette place depuis 1624 jusqu'en 1635, ce qui fait le double du tems ordinaire.

Fin des Notes du tome II.



EXTRAIT SUCCINT

De la Lettre de Cortès à l'Empereur, dont il est parlé dans la Préface.

Cette Lettre est datée du 6 juillet 1519. Cortès dans sa seconde Lettre, dit qu'elle fut expédiée le 16 juillet.

LE grand objet des auteurs de cette lettre étoit de justifier leur conduite en établissant une colonie indépendante de la juridiction de Velasquès. Dans cette vue ils cherchent à diminuer le mérite que ce gouverneur pouvoit avoir eu en équipant les deux premiers armemens sous Cordova & Grijalva, & ils prétendent que ces armemens avoient été faits, non par Velasquès, mais par les aventuriers engagés dans cette expédition. Ils tâchent aussi de déprécier les services de Cordova & de Grijalva, pour faire valoir davantage l'importance de leurs propres exploits.

Ils prétendent que le seul objet de Velasquès avoit été de commercer ou de faire des échanges avec les naturels du pays, & non de conquérir la nouvelle Espagne, ou d'y établir une colonie. C'est ce que B. Diaz del Castillo répète souvent : *cap. 19, 41, 42, &c.* Mais il paroît qu'il eût été inutile de faire des armemens si considérables si Velasquès n'avoit pas eu pour but cette conquête & cet établissement.

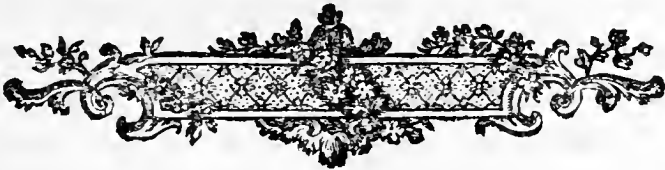
Ils disent que Cortès fournit la plus grande partie des fonds nécessaires pour cet armement; mais cela ne s'accorde pas avec la médiocrité de sa fortune, suivant Gomera, *Cron. cap.*

7 , & B. Diaz , *cap.* 20 , ni avec ce que j'ai dit , *note* 3 de ce *tome*.

Ils observent , que quoiqu'un grand nombre d'Espagnols eussent été blessés en différentes rencontres avec les habitans de Tabasco , il n'en mourut pas un seul , & que tous se rétablirent en fort peu de tems ; ce qui paroît confirmer ce que j'ai observé , à la page 39 de ce tome , concernant l'imperfection des armes offensives des Américains.

Ils donnent une idée des mœurs & coutumes des Mexicains. Ce récit est fort court , & comme ils n'avoient résidé que peu de tems dans le pays , sans avoir une grande communication avec les naturels , il est aussi défectueux qu'inexact. Ils décrivent avec beaucoup de soin & avec un sentiment d'horreur les sacrifices humains offerts par les Mexicains à leurs dieux , & assurent que quelques-uns d'entr'eux ont été témoins oculaires de cette barbare cérémonie.

Ils ont joint à leur lettre un catalogue & une description des présens envoyés à l'empereur. Celui que Gomera a publié , *Cron. cap.* 19 , paroît copié sur celui-ci , & P. Martyr en décrit plusieurs articles dans son traité : *De insulis nuper inventis* , *pag.* 354 , &c.



CATALOGUE

DES LIVRES

ET MANUSCRITS ESPAGNOLS,

Que M. ROBERTSON cite dans cette Histoire.

A

- ACARETE de Biscay , Relation des voyages dans la riviere de la Plata ; & de là par terre au Pérou. Exstat. Recueil de Thevenot , Part. IV.
- A Voyage up the River de la Plata , and thence by Land to Peru , 8o. London , 1698.
- Acosta (Joseph de) Histoire Naturelle & Morale des Indes , tant Orientales qu'Occidentales , 8vo. Paris , 1600.
- Novi Orbis Historia Naturalis & Moralis. Exst. in Collect. Theod. de Bry , Pars IX.
- De Naturâ Novi Orbis , Libri duo , & de procurandâ Indorum salute ; Libri sex , Salmant. 8vo. 1589.
- (Christov.) Tratado de las Drogas y Medecinas de las Indias Occidentales , con sus Plantas Dibuxadas al vivo , 4to. Burgos , 1578.
- Acugna (P. Christop.) Relation de la riviere des Amazones , 12mo. Tom.ii. Paris , 1682.
- A Relation of the great River of the Amazons in South America , 8vo. Lond. 1698.
- Alarchon (Fern.) Navigazione a Scoprire il Regno di sette Città. Ramusio III , 363.
- Albuquerque Coello (Duartê de) Memorial de Artes de la Guerra del Brasil , 4to. Mad. 1634.
- Alcafarado (Franc.) An. Historical Relation of the Discovery of the Isle of Madera , 4to. Lond. 1675.
- Alçedo y Herrera (D. Dionysio de) Aviso Historico - Politico - Geografico , con las Noticias mas particulares , del Peru , Tierra Firme , Chili , y nuevo Reyno de Granada , 4to. Mad. 1740.
- Compendio Historico de la Provincia y Puerto de Guayaquil , 4to. Mad. 1741.

- Aldama y Guevara (D. Jos. Augustin de) *Arte de la Lengua Mexicana*, 12mo. Mexico, 1754.
- Alvarado (Pedro de) *Dos Relaciones a Hern. Cortès Referiendole sus Expediciones y Conquistas en varias Provincias de N. España*. Exst. *Barcia Historiad.* Primit. tom. i.
- *Lettere due*, &c. Exst. *Ramus III*, 296.
- Aranzeles Reales de los Ministros de la Real Audiencia de N. España, fol. Mexico, 1727.
- Argensola [Bartolome Leonardo de] *Conquista de las Islas Malucas*, fol. Mad. 1609.
- *Anales de Aragon*, fol. Saragfos, 1630.
- Arriago [P. Pabla Jos. de] *Extirpacion de la Idolatria del Peru*, 4to. Lima, 1621.
- Avendagno [Didac.] *Theaurus Indicus seu generalis Instructor pro Regimine Conscientiæ*, in is isquæ ad Indias spectant, fol. 2 vol. Antwerp, 1660.

B

- Barcia [D. And. Gonzal.] *Historiadores Primitivos de las Indias Occidentales*, fol. 3 vol. Mad. 1749.
- Barco-Centenera [D. Martin di] *Argentina y Conquista del Rio de la Plata* Poema. Exst. *Barcia Historiad.* Primit. III.
- Barros [Joao de] *Decadas de Asia*, fol. 4 vol. Lisboa, 1628.
- Bellesteros [D. Thomas de] *Ordenanzas del Peru*, fol. 2 vol. Lima, 1685.
- Benzo [Hieron.] *Novi Orbis Historiæ. De Bry America*, Part. IV, V, VI.
- Betancurt y Figueroa [Don Luis] *Derecho de las Iglesias Metropolitanas de las Indias*; 4to. Mad. 1637.
- Blanco [F. Matias Ruiz] *Conversion de Piritu de Indios Cumanagotos y otros*; 12mo. Mad. 1690.
- Boturini Benaduci [Lorenzo] *Idea de una nueva Historia general de la America Septentrional*, fundada sobre material copiosa de Figuras, Symbolas Caracteres, Cantares y Manuscritos de Autores Indios, 4to. Mad. 1746.
- Botello de Moraes y Vasconcellos [D. Francisco de] *El Nuevo Mundo* Poema Heroico, 4to. Barcelona, 1701.
- Botero Benes [Juan] *Description de Todas las Provincias, Reynos, y Ciudades del Mundo*, 4to. Girona, 1748.
- Brietius [Phil.] *Paralela Geographiæ Veteris & Novæ*, 4to. Paris, 1648.

C

- Cabeza de Vacca [Alvar Nugnez] *Relacion de los Naufragios*. Exst. *Barcia Hist.* Prim. Tom. i.

- Examen Apologético de la Histórica Narration de los Naufragios. Exst. ibid.
- Comentarios de lo sucedido durante su gobierno del Río de la Plata. Exst. ibid.
- Cabo de Vacca Relatione de. Exst. Ramusio III, 310.
- Cabota [Sebast.] Navigazione de. Exst. Ramus. II, 211.
- Calancha [F. Anton. de la] Cronica moralizada del Order de San Augustin en el Peru, fol. Barcelona, 1638.
- California, Diario Histórico de los Viages de Mar y Tierra hechos en 1768, al Noire de California di orden de Marques de Croix Virey de Nueva España, MS.
- Calle [Juan Diaz de la] Memorial Informatorio de lo que a su Magestad Proviene de la nueva España y Peru, 4to. 1645.
- Caracas - Real - Cedula de Fundacion de la real Compagnia Guipuscoana de Caracas, 12mo. Mad. 1765.
- Caravantes [Fr. Lopez de] Relacion de las Provincias que tiene el Gobierno del Peru, los Officios que en el se Proviene, y la Hacienda que alli tiene su Magestad, lo que se Gasta de ella y le queda Libre, &c. &c. Dedicado al Marques de Santos Claros, Agno, de 1611. MS.
- Cardenas y Cano [Gabr.] Ensayo Cronologico para la Historia general de la Florida, fol. Mad. 1733.
- Caro de Torres [Franc.] Historia de las Ordenes Militares de Santiago, Calatrava y Alcantara, fol. Mad. 1629.
- Carranzana [D. Gonçales] A Geographical Description of the Coasts, &c. of the Spanish West-Indies, 8vo. Lond. 1740.
- Casas [Bart. de las] Brevissima Relacion de la Destruccion de las Indias, 4to. 1552.
- Narratio Iconibus Illustrata per Theod. de Bry. 4to. Oppent. 1614.
- Bart. [de las] An Account of the first Voyages and Discoveries of the Spaniards in America, 8vo. Lond. 1693.
- Cassani [P. Joseph] Historia de la Provincia de Compagnia de Jesus del Nuevo Reyno de Grenada, fol. Mad. 1741.
- Castanheda [Fern. Lop. de] Historia do Descobrimiento & Conquista de India pelos Portuguezes, fol. 2 vol. Lisboa, 1552.
- Castellanos [Juan de] Primera Parte de las Elegias de Varones Ilustres de Indias, 4to. Mad. 1589.
- Castillo [Bernal Diaz del] Historia Verdadera de la Conquista de nueva España, fol. Mad. 1632.
- Cavallero [D. Jos. Garcia] Breve Cotejo y Valance de las pesas y Medidas de varias Naciones, reducidas a las que Corren en Castilla, 4to. Mad. 1731.

- Cieça de Leon [Pedro de] Chronica del Peru, fol. Sevil. 1553.
- Cifneros [Diego] Sitio, Naturaleza y Propiedades de la Ciudad de Mexico; 4to. Mexico. 1618.
- Cogullado [P. Fr. Diego Lopez] Historia de Yucatan, fol. Mad. 1688.
- Collecao dos Brives Pontificos e Leyes Regias que forao expedidos y publicadas desde o Anno. 1741, sobre a la Liberdada des Pessôas bene e Commercio dos Indos de Bresil.
- Coleccion Gene al de las Providencias hasta aqui tomadas per el Gobierno sobre el Estragnimento, y Ocupacion de Temporalidades de los Regulares de la Compagnia, de España, Indias, &c. Parres IV, 4to. Mad. 1767.
- Colon [D. Fernando] La Historia del Almirante, D. Christoval Colon. Exst. Barcia Hist. Prim. I. 1.
- Columbus [Christ.] Navigatio quâ multas Regiones hætenus incognitas invenit. Exst. Nov. Orb. Grynæ, p. 90.
- [Ferd.] Life and Actions of his Father Admiral Christoph. Columbus. Exst. Churchill's Voyages II. 479.
- Concilios Provinciales primero y segundo celebrados en la muy Noble y muy leal Ciudad de Mexico en los agnos de 1555 & 1565. fol. Mexico, 1769.
- Concilium Mexicanum Provinciale tertium celebratum Mexici, Anno 1585, fol. Mexici. 1770.
- Corita [Dr. Alonzo] breve y sumaria Relacion de los Segnores, manera y diferencia de ellos, que havia en la nueva España, y otras Provincias sus Comarcanas, y de sus Leyes, Usos y Costumbres, y de la Forma que temian en Tributar sus Vafallos en Tiempo de su Gentilidad, &c. MS. 4to. pp. 307.
- Coronada [Fr. Vaf. de] Sommario di due sue Lettere del Viaggio fatto del Fra: Marco da Nizza al sette Citta de Cevola. Exst. Ramusio III. 354.
- Relation del Viaggio alle sette Citta. Ramusio III. 359.
- Cortès [Hern.] Quattro Cartas dirigidas al Emperador Carlos V, en que ha Relacion de sus Conquistas en la nueva España, Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.
- Cortesi [Ferd.] De insulis nuper in ventis Narrationes ad Carolum V, fol. 1532.
- Cortese [Fern.] Relationi, &c. Exst. Ramusio III. 225.
- Cubero [D. Pedro] Peregrinacion del mayor parte del mundo, Zaragoff. 4to. 1688.

D

- Davila Padilla [F. Aug.] Historia de la Fundacion y Discurso de Provincia de St. Jago de Mexico, fol. Brufs. 1625.

—[Gil. Conzaez] Teatro Ecclesiastico de la Primitiva Iglesia de las Indias Occidentales , fol. 2 vol. 1649.

Documentos tocantes a la Persecucion , que los Regulares de la Compania suscitaron contra Don B. de Cardenas Obispo de Paraguay . 4to. Mad. 1768.

E

Echavari [D. Bernardo Ibagnez de] El Reyno Jesuitico del Paraguay. Exft. tom. iv. Colleccion de Documentos , 4to. Mad. 1770.

Echave y Assu [D. Francisco de] La Estrella de Lima convertida en Sol sobre sus tres Coronas , fol. Amberes , 1688.

Eguiaza el Eguren [D Jo. Jos.] Bibliotheca Mexicana, five Eruditorum Historia Virorum in America Boreali natorum , &c. tom. Prim. fol. Mex. 1755.

N. B. *Il n'a été publié qu'un volume de cet ouvrage.*

Ercilla y Zuniga [D. Alonzo de] La Araucana Poema Eroico fol. Mad. 1733.

Escalona [D. Gaspar de] Gazophylacium Regium Peru-Vicum , fol. Mad. 1775.

F

Faria y Soufa [Manuel de] Historia del Reyno de Portugal, fol. Amber. 1730.

— History of Portugal from the first Ages to the Revolution under John IV; 8vo. Lond. 1698.

Fernandez [Diego] Historia del Peru , fol. Sevil. 1571.

— [P. Juan Parr.] Relacion Historial de las Misiones de los Indios que Claman Chiquitos , 4to. Mad. 1726.

Feyjoo [Benit. Geron] Españoles Americano - Discurso VI. del tom. iv. del Teatro Critico. Mad. 1769.

— Solucion del gran Problema Historica , sobre la Poblacion de la America Discurso XV. del tom. v. del Teatro Critico.

— [D. Miguel] Relacion Descriptiva de la ciudad y Provincia de Truxillo del Peru , fol. Mad. 1763.

Freyre [Ant.] Piratas de la America , 4to.

Frasso [D. Petro] De Regio Patronatu Indiarum , fol. 2 vol. Martii , 1775.

G

Galvo [Antonio] Tratado dos Descobrimientos antigos y modernos , fol. Lisboa, 1731.

Galvano [Ant.] The Discoveries of the World from the first Original unto the Year 1555. Osborne's Collect. II. 354.

- Garcia [Gregorio] *Historia Ecclesiastica y Seglar de la India Oriental y Occidental, y Predicacion de la Santa Evangelia en ella*, 12mo. Baeca, 1626.
- [Fr. Gregorio] *Origen de los Indios del Nuevo Mundo*. fol. Mad. 1729.
- Godoy [Diego de] *Relacion al H. Cortès, que trata del Descubrimiento de diversas Ciudades, y Provincias y Guerras que tuio con los Indios*. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.
- *Lettera a Cortese, &c.* Exst. Ramusio III. 300.
- Gomara [Fr. Lopez de] *La Historia general de las Indias*, 12mo. Anv. 1554.
- *Historia general de las Indias*. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. ii.
- *Chronica de la nueva Espagna ô Conquista de Mexico*. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. ii.
- Gumilla [P. Jos.] *Histoire Naturelle, Civile & Geographique de l'Orenoque*. Traduite par M. Eidous, 12mo. tom. iii. Avign. 1758.
- Gusman [Nugno de] *Relacion scritta in Omitlan Provincia de Mechuacan della maggior Spagna nell 1530*. Exst. Ramusio III. 331.

H

- Henis [P. Thadeus] *Ephemerides belli Guaranici, ab Anno 1754*. Exst. *Coleccion general de Docum.* tom. iv.
- Hernandes [Fran.] *Plantarum, Animalium & Mineralium Mexicanorum Historia*, fol. Rom. 1651.
- Herrera [Anton. de] *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra-Firma del Mar Oceano*, fol. 4 vol. Mad. 1601.
- *Historia General, &c. &c.* 4 vol. Mad. 1730.
- *General History, &c.* Translated by Stephens, 8vo. 6 vol. Lond. 1740.
- *Descriptio India Occidentalis*, fol. Amst. 1622.

L

- Leon [Fr. Ruiz. de] *Hernandia Poema Heroyco de Conquista de Mexico*, 4to. Mad. 1755.
- [Ant. de] *Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental, Nautica y Geografica*, fol. Mad. 1737.
- Lima, *A true Account of the Earthquake which happened there 28th october 1746*. Translated from the Spanish, 8vo. Lon^d. 1748.
- Lima Gozofa, *Description de las festivas Demonstraciones, con que esta ciudad Celebro la real Proclamacion de el Nombre Augusto del Catolico Monarcho D. Carlos III.* Lima, 4to. 1760.

- Llano Zapata [D. Jos. Enfeb.] Preliminar al Tomo I. de las Memorias Historico - Phycicas, Critico - Apologeticas de la America Meridional, 8vo. Cadiz. 1759.
- Lopez [Thom.] Atlas Geographico de la America Septentrional y Meridional ; 12mo. Par. 1758.
- Lorenzana [D. Fr. Ant.] Historia de nueva Espagna , escrita por su Escelacido Conquistador Hernan Cortes , Aumentada con otros Documentos y Notas , fol. Mex. 1770.
- Lozano [P. Pedro] Description Chorographica del Terretorios , Arboles ; Animales , del Gran Checo , y de los ritos y Costumbres , de las innumera- biles Naciones que la habitan, 4to. Cordov. 1733.
- Historia de la Compagnia de Jesus en la Provincia del Paraguay , fol. 2 vol. Mad. 1753.

M

- Madriga [Pedro de] Description du Gouvernement du Perou. Exst. Voyages qui ont servi à l'établissement de la comp. des Indes , tom. ix. 105.
- Mariana [P. Juan de] Discurso de las Enfermedades de la Compagnia de Jesus , 4to. Mad. 1768.
- Martinez de la Puente [D. Jos.] Compendio de las Historias de los Descubrimientos , Conquistas y Guerras de la India Oriental, y sus Islas , desde los Tiempos del Infante Don Enrique de Portugal su inventor , 4to. Mad. 1681.
- Martyr ab Angleria [Petr.] De rebus Oceanicis & Novo Orbe Decades tres ; 12mo. Colon. 1574.
- De Insulis nuper inventis, & de moribus Incolarum. Ibid. p. 329.
- Opus Epistolarum , fol. Amst. 1670.
- Il Sommario cavato della sua Historia del nuevo Mundo. Ramusio III. i.
- Mechuacan - Relacion de las Ceremonias , Ritos y Poblacion de los Indios de Mechuacan-hecha al I. S. D. Ant. de Mendoza Vi-rey de nueva Espagna ; fol. MS.
- Melendez [Fr. Juan.] Theoros Verdaderos de las Indias Historia de la Provincia de S. Juan Baptista del Peru , del Orden de predicadores , fol. 3 vol. Rom. 1681.
- Mendoza [D. Ant. de] Lettera al Imperatore del Discoprimento della Terra Firma della N. Spagna verso Tramontano. Exst. Ramusio III. 355.
- [Juan Gonz. de] Historia del gran Reyno de China con un Itinerario del Nuevo Mundo , 8vo. Rom. 1585.
- Monardes [El Dottor] Primera y Segunda y Tercera Parte de la Historia Me-

dicinal, de las Cofas que se traen de nuestras Indias Occidentales, que sirven en Medicina, 4to. Sevilla 1574.

Moncada [Sancho de] Restauracion Politica de Espagna y de feos Publicos, 4to. Mad. 1746.

N

Nizza [F. Marco] Relatione del Viaggio fatta per Terra al Cevole, Regno di cetta Citta. Exst. Ramus. III. 356.

Nodal--Relacion del Viage que hicieron los Capitanes Barth. y Gornz. de Nodal al descubrimiento del Estrecho que hoy es nombrado de Maire, y reconocimiento del de Magellanes, 4to. Mad.

Nueva Espagna - Historia de los Indios de Nueva Espagna dibidida en tres Partes. En la primera trata de los Ritos, Sacrificios y Idolatrias del Tiempo de su Gentilidad. En la segunda de su maravillosa Conversion a la Fè, y modo de celebrar las Fiestas de Nuestra Santa Iglesia. En la tercera del Genio y Carácter de aquella Gente; y Figuras con que notaban sus Acontecimientos, con otras particularidades; y Noticias de las principales Ciudades en aquel Reyno. Escrita en el Año 1541 por uno de los doce Religiosos Franciscos que primero Passaron a entender en su Conversion, MS. fol. pp. 618.

O

Ogna [Pedro de] Arauco Domado. Poema, 12mo. Mad. 1605.

Ordenanzas del Consejo real de las Indias, fol. Mad. 1681.

Ortega [D. Cafumiro de] Resumen Historico del primer Viage hecho al rededor del Mundo, 4to. Mad. 1769.

Ostorio [Jerome] History of the Portuguese, during the Reign of Emmanuel, 8vo. 2 vol. Lond. 1752.

Ostorius [Hieron.] De rebus Emmanuelis Lusitanæ Regis, 8vo. Col. Agr. 1572.

Ovalle [Alonso] Historica Relacion del Reyno de Chili, fol. Rom. 1646.

— An Historical Relation of the Kingdom of Chili. Exst. Churchill Col. lest. III. 1.

Oviedo y Bagnos [D. Jos.] Historia la Conquista y Poblacion de Venezuela, fol. Mad. 1723.

Oviedo [Alonso] Sommaria, &c. Exst. Ramusio III. 44.

Oviedo [Gonz. Fern. de] Relacion sommaria de la Historia Natural de las Indias. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. 1.

Oviedo Historia Generale & Naturale dell Indie Occidentale. Exst. Ramusio. III. 74.

— Relatione della Navigazione per la Grandissima Fiume Maragnon. Exst. Ramuf. III. 415.

P

Palafox y Mendoza [D. Juan] Virtudes del Indios o Naturaliza y Costumbres de los Indios de N. España, 4to.

— Vie de Venerable Dom. Jean Palafox Evêque de l'Angelopolis, 12mo. Cologne, 1772.

Pegna [Juan Nugnez de la] Conquista y Antigüedades de las Islas de Gran Canaria, 4to. Mad. 1676.

Pegna Montenegro [D. Alonzo de la] Itinerario para Parochos de Indios, en que tratan las materias mas particulares, tocantes a ellos para su buen administration, 4to. Amberes, 1754.

Peralta Barnuevo [D. Pedro de] Lima fundada o Conquista del Peru Poema, Eroyco, 4to. Lima, 1732.

Peralta Calderon [D. Mathias de] El Apostol de las Indias y nuevas gentes San Francisco Xavier de la Compagnia de Jesus Epitome de sus Apostolicos hechos, 4to. Pamp. 1665.

Pereira de Berrido [Bernard.] Annales Historicos do estado do Maranchao; fol. Lisboa, 1749.

Peru - Relatione d'un Capitano Spagnuolo del Descoprimento y Conquista del Peru. Exst. Ramuf. III. 371.

Peru - Relatione d'un Secretario de Franc. Pizarro della Conquesta del Peru; Exst. Ramuf. III. 392.

— Relacion del Peru, MS.

Pesquisa de los Oydores de Panama contra D. Jayme Mugnos &c. por haverlo Comerciado illicitamente en tiempo de Guerra, fol. 1755.

Philipinas - Carta que escribe un Religioso antiguo de Philipinas, a un Amigo fuyo en España, que le pregunta el Naturel y Genio de los Indios Naturales de Estas Islas. MS. 4to.

Piedrahita [Luc. Fern.] Historia general de las Conquistas del nuevo Reyno de Granada. fol. Ambres.

Pinelo [Ant. de Leon] Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental en que se contienen los Escritores, de las Indias Orientales y Occidentales. fol 2 vol. Mad. 1737.

Pinzonius focus Admirantis Columbi-Navigatio & res per cum repertae. Exst nov. Orb. Grynæi, p. 119.

Pizarro y Orellana [D. Fern.] Varones illustres del nuevo Mundo, fol. Mad 1639.

Puente [D. Jos. Martinez de la] Compendio de las Historias de los Descubrimientos de la India Oriental y sus Iilas, 4to. Mad. 1681.

Q

Quir [Ferd. de] Terra Australis Incognita, or a New Southern Discovery; containing a fifth Part of the World lately found out, 4to. Lond. 1617.

R

Real Compagnia Guipuzcoana de Caracas, Noticias historiales practicas, de los Successos y Adelantamientos de esta Compagnia desde su Fundacion en 1728 hasta 1764, 4to. 1765.

Recopilacion de Leyes de los Reynos de las Indias, fol. 4 vol. Mad. 1756.

Relatione d'un Gentilhuomo del Sig. Fern. Cortese della gran Città Temistatan, Mexico, &c delle altre cose della Nova Spagna. Exst. Ramus. III. 304.

Remesal [Fr. Ant.] Historia general de las Indias Occidentales y particular de la Governacion de Chiapa y Guatimala, fol. Mad. 1620.

Ribadeneyra [D. Diego Portichuelo de] Relacion del Viage desde que salio de Lima, hasta que llegò a Espagna, 4to. Mad. 1657.

Ribadeneyra y Barrientos [D. Ant. Joach.] Manuel Compendio de el Regio Patronato Indiano, fol. Mad. 1755.

Ribas [Andr. Perez de] Historia de los Triumphos de Nuestra Sta Fe, entre Gentes las mas Barbaras, en las misiones de nueva Espagna, fol. Mad. 1645.

Riol [D. Santiago] Representacion a Philippe V. sobre el estado actual de los Papeles universales de la Monarchia, MS.

Rocha Pitta [Sebastiano de] Historia da Amerjca Portougueza des de o Anno de 1500 de su Descobrimiento ate o de 1724, fol. Lisboa 1730.

Rodriguez [Manuel] Explicacion de la Bulla de la Santa Cruzada, 4to. Alcala, 1589.

— [P. Man.] El Maragnon y Amazonas, Historia de los Descubrimientos, Entradas y Reducion de Naciones, fol. Mad. 1684.

Roman [Hieron.] Republicas del Mundo, fol. 3 vol. Mad. 1595.

Rosende [P. Ant. Gonz. de] Vida del Juan de Palafox Arzobispo de Mexico, fol. Mad. 1671.

Ruiz [P. Ant.] Conquista Espiritual hecha por los Religios de la Compagnia de Jesus, en las Provincias de la Paraguay Uruguay, Parana y Tape, 4to. Mad. 1639.

S

Salazar de Mendoza [D. Pedro] Monarquia de Espagna, tom. i, ii, iii, fol. Mad. 1770.

- Salazar y Olarte [D. Ignacio] Historia de la Conquista de Mexico, Segunda parte, *sans lieu & sans date*.
- Salazar y Zevallos [D. Alonz. Ed. de] Constituciones y Ordenanzas antiguas Agnadas y Modernas de la Real Universidad y estudio general de San Marcos de la Ciudad de los Reyes del Peru, fol. En la Ciudad de los Reyes, 1735.
- Sanchez [Ant. Ribero] Dissertation sur l'Origine de la maladie Venerienne; dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été portée de l'Amérique, 12mo. Paris, 1765.
- Sarmiento de Gamboa [Pedro de] Viage al Estrecho de Magellanes, 4to. Mad. 1768.
- Santa Cruz [El Marques] Commercio Suelto y en Companias General, 12mo. Mad. 1732.
- Schemidel [Hulderico] Historia y Descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. iii.
- Sebara da Sylva [Jos. de] Recueil Chronologique & Analytique de tout ce qu'a fait en Portugal la Societé dite de Jesus, depuis son entrée dans ce Royaume en 1540 jusqu'à son Expulsion en 1759, 12mo. 3 vol. Lisb. 1769.
- Sepulveda [Genesius] Dialogus de justis belli causis praesertim in Indos Novi Orbis, MS.
- Seyxas y Lovero [D. Fr.] Theatro Naval Hydrographico, 4to. 1648.
- Descripción Geographica y Derrotero de la Region Austral Magellanica. 4to. Mad. 1690.
- Simon [Pedro] Noticias Historiales de las Conquistas de Tierra-Firme en las Indias Occidentales, fol. Cuenca, 1627.
- Solis [D. Ant. de] Historia de las Conquistas de Mexico, fol. Mad. 1684.
- History of the Conquest of Mexico. Translated by Towrsend, fol. 1724.
- Solorzano Percirra [Joan.] Politica Indiana.
- De Indiarum jure sive de justâ Indiarum Occidentalium Gubernatione, fol. 2 vol. Lugd. 1672.
- De Indiarum Jure, fol. Matriti, 2 vol. fol. 1629.
- Suarez de Figueroa [Christov.] Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, 4to. Mad. 1613.

T

- Tarragones [Hieron. Gir.] Dos Libros de Cosmographia, 4to. Milan, 1556.
- Techo [F. Nichol de] The History of the Provinces Paraguay, Tucuman, Rio de la Plata, &c. Exst. Churchill's Coll. VI. 3.

Torquemada

- Torquemada [Juan de] Monarquia Indiana , fol. 3 vol. Mad. 1723.
 Torres [Sim. Per. de] Viage del Mundo. Exft. Barcia Hift. Prim. III.
 — [Franc. Caro de] Historia de las Ordenes Militares de Santiago , Calatrava
 y Alcanrara , desde fu Fundacion hasta el Rey D. Felipe II. Administador
 perpetuo dellas , fol. Mad. 1629.
 Torribio [P. F. Jos.] Aparato para la Historia Natural España la fol. Mad. 1754.
 — Differtacion Historico Politica y en mucha parte Geografica de las Ilas
 Philipinas , 12mo. Mad. 1753.

U

- Ulloa [D. Ant. de] Voyage Historique de l'Amérique Meridionale , 4to. 2 tom.
 Paris, 1752.
 — Noticias Americanas , Entretenimientos Phycos-Historicos , sobre la America
 Meridional y la Septentrional Oriental , 4to. Mad. 1772.
 — [Franc.] Navigation per scoprire l'isole delle Specierie fino al Mare detto
 Vermejo nel 1539. Exft. Ramusf. III. 339.
 — D. Bernado] Rétablissement des Manufactures & du commerce d'Espagne ;
 12mo. Amst. 1753.
 Uztariz [D. Geron.] Theoria y Practica de Comercio & de Marina , fol. Madr.
 1757.
 — The Theory and Practice of Commerce and Maritime Affairs. 8vo. 2 vol.
 Lond. 1751.

V

- Venegas [Miguel] A Natural and Civil History of California , 8vo. 2 vol.
 Lond. 1759.
 Varages [D. Thom. Tamaio de] Restauracion de la Ciudad del Salvador y Baia
 de Todos Santos en la Provincia del Brasil , 4to. Mad. 1628.
 Vargas Machuca [D. Ber. de] Milicia y Descripcion de las Indias , 4to. Mad.
 1699.
 Vega [L'Ynca Garcilasso de la] Histoire des Guerres Civiles des Espagnols
 dans les Indes , par Baudouin , 4to. 2 tom. Paris , 1648.
 Vega [Garcilasso de la] Histoire de la Floride ; traduite par Richelet. 12mo.
 2 tom. Leyd. 1731.
 — Royal Commentaries of Peru , by Rycaut , fol. Lond. 1688.
 Veitia Linage [Jos.] The Spanish Rule of Trade to the West Indies , 8vo.
 Lond. 1702.
 — Norte de la Contratacion de las Indias Occidentales , fol. Sevill. 1672.
 Verazzano [Giov.] Relazione delle Terra per lui Scoperta nel 1524. Exft.
 Ramusio III , p. 420.

Viage de España. 12mo. 6 tom. Mad. 1776.

Victoria [Fran.] Relationes Theologicæ de Indis & de jure belli contra eos.
4to. Mad. 1765.

Viera y Clavijo [D. Jos.] Noticias de la Historia general de las Islas de Canaria.
4to. 2 tom. Mad. 1772.

Villagra [Gasp. de] Historia de nueva Mexico Poema. 12mo. Alcala , 1610.

Villa-Segnor y Sanchez [D. Jos. Ant.] Theatro Americano. Description general
de los Reynos y Provincias de la nueva España. fol. 2 tom. Mex. 1746.

X

Xerez [Franc. de] Verdadera Relacion de la conquista del Peru y Provincia de
Cuzco, Embiada al Emperador Carlos V. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. III.

— Relatione, &c. &c. Exst. Ramusio III, 372.

Z

Zarate [Aug. de] Historia del Descubrimiento y conquista de la Provincia del
Peru. Exst. Barcia. Hist. Prim. tom. III.

— Histoire de la Découverte & de la conquête du Perou ; 12mo. 2 tom.
Paris 1742.

Zavala y Augnon [D. Miguel de] Representacion al Rey N. Señor D. Philippe V,
dirigida al mas seguro Aumento del Real Erario. *Sans lieu d'impression.* 1732.

Zevallos. [D. Pedro Ordóñez de] Historia y Viage del Mundo. 4to. Mad. 1691.





T A B L E

D E S M A T I E R E S

CONTENUES dans le Tome II de l'Histoire de l'Amérique.

A

A C A P U L C O , nature du commerce qu'on y fait avec Manille , pag. 425 ;
Valeur du trésor trouvé à bord du vaisseau pris par le Lord Anson , 517.

Aguilar (Jérôme de) , délivré par Fernand Cortès de la longue captivité qu'il avoit soufferte parmi les Indiens à Cozumel , 10.

Alcavala , terme de la douane en Espagne , expliqué , 520.

Almagro (Diego de) , sa naissance & son caractère , 147. S'associe avec Pizarre & Luque pour faire des découvertes , 148. Leur peu de succès , 149. Est négligé par Pizarre dans la négociation en Espagne , 156. Se réconcilie avec lui , 157. Conduit du secours à Pizarre dans le Pérou , 175. Origine des dissensions entre lui & Pizarre , 188. Envahit le Chili , 191. Est nommé gouverneur du Chili & marche vers Cusco , 196. Enleve Cusco à Pizarre , 197. Défait Alvarado & le fait prisonnier , 198. Est trompé par les négociations artificieuses de François Pizarre , 200. Est fait prisonnier , 202. Est jugé & condamné , 204. Est mis à mort , 205.

Almagro le fils , se fauve chez les partisans de son pere à Lima , 213. Son caractère , *ibid.* Chef d'une conspiration contre François Pizarre , 214. Pizarre est assassiné , 215. Almagro nommé pour être son successeur , 216. Situation critique où il se trouve , 217. Est défait par Vaca de Castro , 219. Est trahi & exécuté , 220.

Almajorisafgo , droit de douane dans l'Amérique Espagnole , combien il rapporte , 520.

Alvarado (Alonso) est envoyé de Lima par François Pizarre , avec un corps d'Espagnols pour secourir ses freres à Cusco , 198. Est fait prisonnier par Almagro , *ibid.* Il s'échappe , 200.

Alvarado (Pierre de) , est laissé par Cortès à Mexico pour y commander pendant qu'il marche contre Narvaès , 78. Il est assiégé par les Mexicains , 84. Sa conduite imprudente , 85. Son expédition à Quito , dans le Pérou , 186.

Y y ij

- Amazones* (République des), qui suivant François Orellana, existe dans l'Amérique méridionale, 211.
- Américains*, antipathie entre ce peuple & les negres, entretenue par les Espagnols, 365. Leur état actuel, 366. Taxes qu'ils paient, *ibid.* Services qu'on en exige, 367. Comment ils sont gouvernés, 369. Protecteur des Indiens, ses fonctions, *ibid.* Raison du peu de succès qu'on a eu à les convertir, 380.
- Amérique*, causes de sa dépopulation, 340, &c. Ce n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols, 343, ni de la religion, 345. Population actuelle de l'Amérique, 146. Toutes les possessions des Espagnols en Amérique étoient soumises à deux vice-rois, 350. Troisième vice-royauté qu'on y a établie dans ce siècle, *ibid.* Voyez *Mexico*, *Pérou*, *Pizarre*, &c.
- Andes*, expédition remarquable de Gonzale Pizarre au travers des Andes, 209.
- Argent* (Mine d'), manière dont les Péruviens l'affinent, 317.
- Affiento*, explication de la nature de ce commerce, 405. Abus qui en résultent; moyens qu'on emploie pour les prévenir, 406, 510.
- Atahualpa* est nommé par son pere Huascar pour successeur au trône de Quito; 164. Défait son frere Huascar & usurpe l'empire du Pérou, 165. Envoie des présens à Pizarre, 167. Fait une visite à Pizarre, 170, qui se rend maître de sa personne, 173. Convient de sa rançon avec Pizarre 174. Il demande inutilement sa liberté, 177. Sa conduite pendant sa détention, 179. On lui fait son procès, 180. Est exécuté, 181. Comparaison des auteurs qui parlent de sa conduite avec Pizarre & du traitement qu'il en a essuyé, 461.
- Audience* de la nouvelle Espagne établie par Charles-Quint, 142. Cours d'audience, leur juridiction, 351.
- Averia*, taxe Espagnole pour les convois d'Espagne en Amérique & d'Amérique en Espagne, quand imposée, 520.

B

- Benalcazar*, gouverneur de Saint-Michel, soumet le royaume de Quito, 185. Est destitué de son commandement par Pizarre, 209.
- Bêtes à corne*, leur multiplication singulière dans l'Amérique Espagnole, 390.
- Bois de Campêche*, donne une grande importance aux provinces de Honduras & de Yucatan, 328. Politique des Espagnols pour détruire le commerce du bois de teinture par les Anglois, *ibid.*
- Buenos - Ayres*, dans l'Amérique méridionale, description de cette province, 332.
- Bulles* du Pape, n'ont aucune force dans l'Amérique Espagnole, qu'après avoir été examinées & approuvées par le conseil royal des Indes, 372. Voy. *Croisade*.

C

Cacao, le meilleur vient des colonies Espagnoles en Amérique, 389. La manière d'en faire du chocolat, prise des Mexicains, 409.

Cadix, les galions & la flotte transportés de Séville à Cadix, 398.

Californie (la péninsule de) découverte par Fernand Cortès, 143. Le véritable état de ce pays a été long-tems inconnu, 306. Pourquoi méprisé par les Jésuites, *ibid.* Compte favorable qu'en rend Don Joseph Galvès, *ibid.*

Campomanès (Don Pedro Rodrigue), ses écrits sur la politique & sur le commerce, 513. Son état du produit des mines Espagnoles en Amérique, 522.

Caraque, établissement de la compagnie sur cette côte, 410. Augmentation du commerce, 513.

Cartagene, le port de cette ville est le meilleur & le mieux défendu de tous ceux des possessions Espagnoles en Amérique, 335.

Carvajal (François de) contribue à la victoire que Vaca de Castro remporte sur le jeune Almagro, 220. Encourage Gonzale Pizarre à s'emparer du gouvernement du Pérou, 235. Conseille Pizarre à s'arroger la souveraineté du pays, 239. Est pris par Gasca & exécuté, 253.

Castillo (Bernal Diaz del), son historia Verdadero de la conquista de la nueva España, 435.

Centeno (Diegue), passe du parti de Gonzale Pizarre à celui du vice-roi du Pérou, 237. Est défait par Carvajal & se cache dans une caverne, 238. Il en sort & se rend maître de Cusco, 248. Est soumis par Pizarre, 249. Est employé par Gasca pour faire des découvertes dans les environs de la rivière de la Plata, 257.

Chapetones, quels sont les habitans qu'on distingue par ce nom dans les colonies Espagnoles en Amérique, 361.

Charles III, roi d'Espagne, établit un paquebot entre l'Espagne & les colonies, 412. Accorde la liberté du commerce à différentes provinces, 414, & la liberté du commerce réciproque entre les colonies, 416.

Charles-Quint équipe une flotte à la sollicitation de Ferdinand Magellan, 128. Cede aux Portugais ses droits sur les îles Moluques, 133. Nomme Cortès gouverneur de la nouvelle Espagne, 135. La récompense à son retour en Espagne, 142. Etablit une cour, nommée Audience de la nouvelle Espagne, *ibid.* Ses conférences sur les affaires de l'Amérique, 221. Etablit de nouveaux réglemens, 225.

Chevaux, étonnement & idées des Mexicains à la première vue de ces animaux, 442. Expédient des Péruviens pour les rendre inutiles dans le combat, 467.

- Chili* (le), envahi par *Almagro*, 191. Comment soumis aux Espagnols, 329. Bonté du climat & du sol, 330. Pourquoi négligé par les Espagnols, 331.
- Chocolat*, l'usage en a été imité des Mexicains, 409.
- Cholula* dans le Mexique, arrivée de *Cortès* dans cette ville, & sa description, 46. Conspiration des *Cholulans* contre *Cortès*, découverte & cruellement punie, 47.
- Cinchoa*, grain d'or d'un poids considérable trouvé dans une des mines de cette province, 489.
- Cinequilla*, dans la province de *Sonora*, mines fort riches que les Espagnols y ont découvertes, 323. Effets que ces découvertes peuvent produire, 324.
- Cochenille*, production importante, pour ainsi dire particulière à la nouvelle Espagne, 389.
- Colonies* Espagnoles en Amérique; coup-d'œil sur leur gouvernement, 340. Causes de leur dépopulation, *ibid.* La petite vérole y cause de grands ravages, 343. Idée générale de l'administration des colonies Espagnoles, 347. L'autorité royale s'en est occupée de bonne heure, 348. Leur commerce exclusif fut le premier objet de la cour d'Espagne, 355. Comparées avec celles des anciens Grecs & Romains, 356. Grandes restrictions auxquelles elles sont soumises, 357. Lenteur des progrès de la population de l'Amérique par les Européens, 358. Elles sont découragées par les loix relatives à la propriété qu'on y établit, 359, & par la nature du gouvernement ecclésiastique, 360. Différentes classes d'habitans qui s'y trouvent, 361. Etat du clergé, 371. Forme & revenus du clergé, 373. Effets pernicieux des institutions monastiques, 374. Caractère des ecclésiastiques dans les colonies, 375. Productions des colonies, 383. Leurs mines, 384. Celles du *Potosi* & de *Sacorecas*, *ibid.* Manière dont on y accorde l'exploitation des mines, 386. Funestes effets de cette exploitation, 387. Marchandises qui composent le commerce des colonies, 389. Surprenante multiplication des bêtes à cornes, 390. Avantages que les Espagnols en retiroient autrefois, 391. Pourquoi ces avantages ne subsistent plus, 392. Garde-côtes établis pour y empêcher la contrebande, 407. Etablissement des vaisseaux de registre, *ibid.* Les galions supprimés, 408. Etablissement de la compagnie des *Carraques*, 410. Etablissement des paquebots réguliers, 412. La liberté du commerce leur est accordée, 414. Nouveaux réglemens pour l'administration, 417. Réforme des cours de justice, 418. Nouvelle distribution des gouvernemens, *ibid.* Etablissement d'une quatrième vice-royauté, 419. Tentatives pour réformer l'administration intérieure, 420. Leur commerce avec les îles *Philippines*, 424. Revenu que l'Espagne en retire, 427. Dépense de l'administration, 430. Etat de leur population, 494. Nombre des couvents qui s'y trouvent, 504. Voyez *Mexico*, *Pérou*, &c.

Commerce (liberté de) établie entre l'Espagne & les colonies, 416. Accroissement des revenus de la douane qui en résulte, 515.

Corita (Alonſe), ſes obſervations ſur la contrebande des colonies Eſpagnoles, 423. Ses mémoires ſur l'Amérique, 471.

Cortès (Fernand) ſa naiſſance, ſon éducation & ſon caractère, 3. Eſt nommé par Velafqués pour commander la flotte qu'il avoit armée pour la nouvelle Eſpagne, 5. Velafqués devient jaloux de Cortès, *ibid.* Il envoie des ordres pour le deſtituer & pour le faire arrêter, 6, 7. Cortès déconcerte ſes deſſeins, 8. Etat de ſes forces, 9. Réduit les Indiens à Tabasco, 10. Arrive à Saint-Jean d'Ulua, 11. Son entrevue avec deux chefs Mexicains, 13. Envoie des préſens à Montézume, 15. En reçoit d'autres en retour, 16. Plan qu'il forme, 21. Etablit une forme de gouvernement civil, 24. Réſigne la commiſſion qu'il tenoit de Velafqués, & prend le commandement au nom du roi, 25. Les Zemopolans recherchent ſon amitié, 28. Conſtruit un fort, 30. Fait un traité avec pluſieurs caciques, 31. Découvre une conſpiration parmi ſes ſoldats & brûle ſes vaiſſeaux, 33. S'avance dans le pays, 35. Les Tlaſcalans s'oppoſent à ſon paſſage, 37. Il fait la paix avec eux, 42. Son zele inconfidéré, 45. S'avance vers Cholula, 46. Il y découvre une conſpiration & détruit les habitans, 47. S'approche de la capitale du Mexique, 49. Sa première entrevue avec Montézume, 51. Embarras où il ſe trouve dans Mexico, 55. Se rend maître de Montézume, 58. Le condamne aux fers, 62. Motifs de ſa conduite, 63. Porte Montézume à ſe reconnoître vailſal de la couronne d'Eſpagne, 66. Montant & partage du tréſor, 67. Pouſſe les Mexicains à bout par ſon zele imprudent, 70. Armement envoyé par Velafqués pour le déposer, 72. Ses délibérations à cette occaſion 76. Marche au-devant de Narvaès, 78. Défait Narvaès & le fait priſonnier, 82. Engage les ſoldats Eſpagnols dans ſon parti, 83. Retourne à Mexico, 86. Conduite peu ſage qu'il tient à ſon arrivée, *ibid.* Eſt vigoureuſement aſſailli par les Mexicains, 87. Les attaque à ſon tour ſans ſuccès, 88. Mort de Montézume, 89. Bonheur ſingulier par lequel Cortès échappe à la mort, 91. Abandonne la ville de Mexico, 92. Eſt attaqué par les Mexicains, 93. Pertes conſidérables qu'il eſſuie à cette occaſion, 95. Difficultés de ſa retraite, *ibid.* Bataille d'Otumba, 97. Défait les Mexicains, 98. Mutinerie de ſes troupes, 101. Soumet les Tapeacans, 102. Reçoit pluſieurs ſecours, 103. Retourne à Mexico, 105. Etablit ſon quartier général à Tezeuco, 107. Soumet ou ſe concilie les peuples voiſins, 108. Cabales parmi ſes troupes, 109. Sa prudence à les diſſiper, 110. Conſtruit & lance à l'eau ſes brigantins, 111, 113. Aſſiège Mexico, 114. Fait un aſſaut général pour prendre la ville; mais il eſt repouſſé, 118. Evite la prophétie des Mexicains, 121. Fait Guarimofin priſonnier, 124. Prend poſſeſſion de la ville, 125, & de tout l'empire, 127. Fait échouer un

autre projet contre lui , 134. Est nommé gouverneur de la nouvelle Espagne , 135. Ses plans & ses dispositions , 136. Maniere cruelle dont il traite les Indiens , 137. Recherche de sa conduite , 140. Passe en Espagne pour se justifier , 141. Est récompensé par Charles-Quint , 142. Retourne au Mexique avec des pouvoirs limités , 143. Découvre la Californie , *ibid.* Retourne en Espagne & meurt , 144. Examen de ses lettres à Charles-Quint , 433. Auteurs qui ont parlé de sa conquête de la nouvelle Espagne , 434.

Conseil des Indes, son autorité , 353.

Créoles, dans les colonies Espagnoles en Amérique , leur caractère , 362.

Croisade (bulle de la) , publiée régulièrement tous les deux ans dans les colonies Espagnoles , 428. Prix & montant de la vente à la dernière publication , 517.

Cuba, le tabac de cette île est le meilleur de l'Amérique , 390.

Cusco, capitale de l'empire du Pérou , fondée par Manco Capac , 164. Est prise par Pizarre , 185. Est assiégée par les Péruviens , 194. Est surprise par Almagro , 196. Est reprise & livrée au pillage par les Pizarre , 204. Etoit la seule ville de tout le Pérou , 319.

D

Darien (l'isthme du) , l'insalubrité de l'air nuit à l'accroissement de l'établissement qu'on y a formé , 334.

D'Esquilache (le prince) , vice-roi du Pérou ; mesures vigoureuses qu'il prend pour y réprimer les excès du clergé régulier , 378. Rendues inutiles , *ibid.*

Dîmes, dans l'Amérique Espagnole ; comment employées par la cour de Madrid , 379.

E

Eldorado, récit merveilleux de ce pays par François Orellana , 211.

Espagne, idée générale de la politique de cette cour , relativement à ses colonies en Amérique , 347. Elle interpose de bonne heure l'autorité royale dans les colonies , 348. Toutes ses possessions en Amérique soumises à deux vice-rois , 350. Création d'une troisième vice-royauté depuis ce siècle , *ibid.* Ses colonies comparées à celles de la Grece & de Rome , 356. Avantage qu'elle retire de ses colonies , 391. Pourquoi ils ne sont plus si considérables , 392. Rapide décadence de son commerce , 394. Ce déclin augmenté par la maniere dont on a réglé la correspondance avec l'Amérique , 397. Emploi des gardes-côtes pour empêcher le commerce interlope , 407. Etablissement des vaisseaux de registre , *ibid.* Etablissement de la compagnie de Caraques , 410. Les idées sur le commerce

merce s'y étendent , 411. Liberté du commerce accordée à différentes provinces , 414. Revenu public de l'Amérique , 427. Détails sur ce sujet , 518.

F

Fernandès (Don Diegue), son histoire du Pérou , 458.

Flotte (la) d'Espagne , détails sur ce sujet , 398.

G

Galions d'Espagne , la nature & la destination de ces vaisseaux 398. Arrangement pour leur voyage , 399.

Galvès (Don Joseph), envoyé pour découvrir le véritable état de la Californie , 326.

Garde-côtes établis par la cour d'Espagne pour empêcher le commerce interlope , 407.

Gasca (Pedro de la), nommé président de la cour d'audience de Lima , 243. Son caractère & sa modération , *ibid.* Pouvoirs dont il est revêtu , 244. Arrive à Panama , 245. Se rend maître de Panama , ainsi que de la flotte & des troupes qui s'y trouvent , 247. Marche vers Cusco , 251. Les troupes de Pizarre passent de son côté , 252. Sa modération après la victoire , 253. Songe à occuper ses troupes , 257. Partage qu'il fait du pays entre ses compagnons , 258. Rétablit l'ordre & la police , 259. Réception qu'on lui fait à son retour en Espagne , 260.

Gmera, sa chronique de la nouvelle Espagne , 434.

Grenade (nouveau royaume de), en Amérique , par qui soumis à la couronne d'Espagne , 338. Son climat & ses productions , *ibid.* On y établit une nouvelle vice-royauté . 350.

Guatimala (l'indigo de), supérieur à tous les autres d'Amérique , 389.

Guatimofin, neveu & gendre de Montézume , succède à Quictlavaca dans l'empire du Mexique , 107. Reponffe l'attaque de Cortès , 118. Fait prisonnier par Cortès , 124. Mis à la torture pour l'obliger à découvrir ses trésors , 126. Est pendu , 138.

H

Herrada (Juan de), assassine François Pizarre , 215. Meurt , 219.

Herrera, le meilleur historien de la conquête du Pérou , 437. Son récit du voyage d'Orellana , 468.

Holguin (Pierre Alvarès), rassemble un corps de troupes à Cusco , 219. Arrivés de Vaca de Castro qui prend le commandement , *ibid.*

- Honduras*, la richesse de ce pays consiste dans le bois de campêche, 327.
Huana Capac, Inca du Pérou, son caractère & sa famille, 164.
Huascar Capac, Inca du Pérou, dispute la succession de Quito à son frère Atahualpa, 164. Est défait & pris par Atahualpa, *ibid.* Sollicite le secours de Pizarre contre son frère, 166. Est mis à mort par ordre d'Atahualpa, 175.

I

- Jésuites* (les) obtiennent un pouvoir absolu dans la Californie, 326. Leurs motifs pour mépriser ce pays, *ibid.*
Incas du Pérou, opinion sur l'origine de leur empire, 162, 303. Leur empire fondé sur la religion & la politique, 304. Voyez *Pérou*.
Isabelle, reine de Castille, par quels motifs elle a encouragé la découverte de l'Amérique, 344.

L

- Larrones* (les isles) découvertes par Magellan, 131.
Las Casas (Barthelemi), réitère ses représentations en faveur des Indiens par ordre de l'empereur, 223. Son histoire de la destruction de l'Amérique, 224.
Leon (Pierre Cieza de), sa chronique du Pérou, 457.
Lima (la ville de) dans le Pérou, fondée par Pizarre, 191.
Luque (Hernando de), prêtre, s'associe avec Pizarre dans son expédition au Pérou, 146.

M

- Magellan* (Ferdinand), son arrivée à la cour de Castille, 128. Obtient une escadre pour faire des découvertes, 129. Passe le fameux détroit qui porte son nom, 130. Découvre les isles Larrones & les Philippines, 131. Est tué, *ibid.*
Malo (Saint), état de son commerce avec l'Amérique Espagnole, 404.
Manco Capac, fondateur de l'empire du Pérou, 162.
Manille (la colonie de), établie par Philippe II, roi d'Espagne, 424. Commerce entre cette colonie & l'Amérique méridionale, 425.
Marina (Dona), esclave Mexicaine, son histoire, 12.
Métis, distinction qu'on en fait avec les mulâtres dans les colonies Espagnoles en Amérique, 363.
Mexicains, il se trouve dans leur langue une terminaison qu'on peut ajouter à chaque mot pour marquer le respect, 473. Manière dont ils contribuent aux dépenses du gouvernement, *ibid.*

Mexique, arrivée de Fernand Cortès sur cette côte, 11. Son entrevue avec les chefs des Mexicains, 13. Négociations avec Montézume, avec des présens de la part des Espagnols, 15. Montézume envoie des présens à Cortès, avec ordre de ne pas approcher de la capitale, 16. Etat de l'empire dans ce tems, 17. Les Zempoallans recherchent l'amitié de Cortès, 28. Plusieurs caciques entrent en alliance avec Cortès, 30. Caractère des habitans de Tlascala, 36. Les Tlascalans sont obligés de demander la paix, 42. Arrivée de Cortès dans la capitale, 51. Description de cette ville, 52. Montézume se reconnoît vassal de la couronne d'Espagne, 66. Montant du trésor rassemblé par Cortès, 68. Pourquoi on y trouve si peu d'or, *ibid.* Les Mexicains désespérés par le zèle inconsidéré de Cortès, 70. Ils attaquent Alvarado pendant l'absence de Cortès, 84. Leur attaque vigoureuse après le retour de Cortès, 87. Mort de Montezume 89. La ville abandonnée par Cortès, 92. Bataille d'Otumba, 97. Les Tapeacans réduits, 102. Préparatifs des Mexicains pour prévenir le retour de Cortès, 105. Cortès attaque la ville avec une flotte sur le lac, 115. Les Espagnols repoussés en voulant prendre la ville d'assaut, 118. Guatimozin fait prisonnier, 124. Cortès nommé gouverneur de la nouvelle Espagne, 135. Ses plans & ses dispositions, 136. Manière cruelle dont on traite les Indiens, 137. Nouveaux réglemens, 225. Coup-d'œil sur la forme du gouvernement, la politique & les arts, 265. L'ancien empire du Mexique mal connu, 266. Origine de cette monarchie, 267. Nombre & grandeur des villes, 271. Séparation des professions, 272. Distinction des rangs, 273. Constitution politique, 275. Pouvoir & magnificence de leur monarque, 278. Forme du gouvernement, *ibid.* Dépense publique, *ibid.* Police des Mexicains, 280. Leurs arts, *ibid.* Leurs peintures, 283. Leur manière de mesurer le tems, 286. Leurs guerres continuelles & féroces, 287. Leurs cérémonies religieuses, 288. Imperfection de leur agriculture, *ibid.* Doutes sur l'étendue de l'empire, 289. Défaut de communication entre les différentes provinces, 290. Le défaut de monnaie, 291. Etat de leurs villes, 293. Temples & autres bâtimens publics, *ibid.* Religion, 298. Causes de la dépopulation du pays, 340. La petite vérole y est fatale, 343. Population actuelle, 346. Liste & caractère des auteurs qui ont écrit sur la conquête du Mexique, 434. Description de l'aqueduc pour fournir de l'eau à la capitale, 474. Voyez *Colonies*.

Michel [le golfe de Saint-], dans la mer du sud, colonie que Pizarre y établit, 160.

Mines de l'Amérique méridionale, font un grand motif de la population, 324. Description de ces mines, 384. Leur produit, 385. Ardeur avec laquelle elles sont exploitées, 386. Fatals effets qui en résultent, 387. Effets pernicieux que

cause leur exploitation , 501. Produit que celles du Mexique donnent à la couronne d'Espagne , 515 , 516.

Moluques [îles], Charles-Quint vend aux Portugais le droit qu'y a l'Espagne , 133.

Monastiques [Institutions], effets pernicieux qu'elles occasionnent dans les colonies Espagnoles en Amérique , 374. Nombre des couvents qu'il y a , 504.

Mulâtres , distinction qu'on fait entr'eux & les Métis dans les colonies Espagnoles , 363.

N.

Narvaès [Pamphile] est envoyé par Velasquès au Mexique pour démettre Cortès , 74. Prend possession de Zempoalla , 79. Est défait & fait prisonnier par Cortès , 82. De quelle manière il traite avec Montézume , 448.

Nègres , leur situation particulière sous la domination Espagnole en Amérique , 364.

Nugnès [Vela Blasco] , nommé vice-roi du Pérou pour mettre les nouveaux réglemens en vigueur , 227. Son caractère , 230. Met Vaca de Castro en prison , 231. Différends qui s'élèvent entre lui & la cour d'audience , 233. Est mis en prison , 234. Recouvre sa liberté , 236. Reprend le commandement , *ibid.* Est poursuivi par Gonzale Pizarre , 237. Est défait & tué par Pizarre , 238.

O.

Olmeda [le P. Barthielemi] arrête le zèle inconsidéré de Cortès à Tlascala dans le Mexique , 45. Est député par Cortès pour négocier avec Narvaès , 77.

Orellana [François] , nommé pour commander une barque construite par Gonzale Pizarre , & le quitte , 210. Descend le Maragnon , 211. Retourne en Espagne & fait le récit de ses découvertes merveilleuses , *ibid.* Récit de son voyage donné par Herrera , 468.

Orgonès commande le parti d'Almagro contre les Pizarres ; est défait par eux & tué , 202.

Orumba [Bataille d'] entre Cortès & les Mexicains , 97.

P.

Pacifique [Océan] , par qui & pourquoi ainsi nommé , 131.

Paquet-Boats , leur premier établissement entre l'Espagne & ses colonies en Amérique , 412.

Pérou, ses côtes découvertes par Pizarre, 153. Seconde descente qu'y fait Pizarre, 158. Ses hostilités avec les naturels du pays, 159. Etablissement de la colonie de Saint-Michel, 160. Etat de l'empire du tems de l'invasion, 161. Le royaume partagé entre Huascar & Atahualpa, 164. Atahualpa usurpe le gouvernement, 165. Huascar demande le secours de Pizarre, 166. Atahualpa fait une visite à Pizarre, 170, qui se rend maître de sa personne, 173. Traite pour sa rançon, 174. On lui refuse la liberté, 177. Est mis à mort d'une manière cruelle, 181. Dissolution où se trouve l'empire par cet événement, 183. Conquête de Quito par Benalcazar, 185. La ville de Lima fondée par Pizarre, 190. Invasion du Chili par Almagro, 191. Révolte des Péruviens, 192. Almagro exécuté par l'ordre de Pizarre, 204. Pizarre partage le pays entre ses troupes, 207. Progrès des Espagnols, 208. François Pizarre assassiné, 215. On reçoit de nouveaux réglemens au Pérou, 228. Le vice-roi mis en prison par la cour d'audience, 234. Le vice-roi défait & tué par Gonzale Pizarre, 238. Arrivée de Pierre de la Gasca, 245. Réduction & mort de Gonzale Pizarre, 252. Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou, 253. Cependant richement récompensées, 254. Leur profusion & leur débauche, 255. Férocity de leurs guerres civiles, *ibid.* Leur mauvaise foi, 256. Exemples à ce sujet, *ibid.* Gasca partage le pays entre ses troupes, 258. Coup-d'œil sur la forme du gouvernement, la politique, les arts & les mœurs des Péruviens, 263. Haute antiquité à laquelle ils prétendent, 300. Leurs archives, 301. Origine de leur gouvernement, 303. Fondé sur la religion, 304. Autorité absolue & illimitée des Incas, *ibid.* Tous les crimes y étoient punis de mort, 305. Douceur de leur religion, 306. Son influence sur les institutions civiles, 307. Et sur leur système de guerre, 308. Espèce de propriété connue aux Péruviens, 309. Inégalité des conditions, 310. Etat des arts, *ibid.* Etat avancé de l'agriculture, 311. Leurs bâtimens, 312. Leurs grands chemins, 314. Leurs ponts, 316. Leur manière de traiter la mine d'argent, 317. Autres ouvrages de leurs arts, 318. Etat imparfait de leur civilisation, 319. Cusco étoit la seule ville, *ibid.* Nulle séparation marquée entre les professions, *ibid.* Leur peu de commerce, 320. Ils sont peu propres à la guerre, 321. Mangent la viande & le poisson crus, 322. Exposé succinct des autres provinces qui se trouvent dans la vice-royauté de la nouvelle Espagne, 323. Causes de la dépopulation de l'Amérique, 340. La petite vérole y cause de grands ravages, 343. Auteurs qui ont parlé de la conquête du Pérou, 456. Manière dont on y bâtit, 486. Etat des revenus que la cour d'Espagne retire du Pérou, 518, voyez *Colonies*.

Philippe II, roi d'Espagne, son esprit turbulent soutenu par les trésors de l'Amérique, 393. Etablit une colonie à Manille, 424.

Philippe III épuise l'Espagne par une dévotion mal entendue, 393.

- Philippines* [Îles] , découvertes par Magellan , 131. *Philippe II*, roi d'Espagne y établit une colonie , 424. Commerce entre ces îles & l'Amérique , 425.
- Pizarre* [Ferdinand] est assiégé dans Cusco par les Péruviens , 194. Il y est surpris par Almagro , 197. S'échappe avec Alvarado , 200. Prend la défense de son frere à la cour d'Espagne , 206. Est mis en prison , 207.
- Pizarre* [François] , sa naissance , son éducation & son caractère , 146. S'associe avec Almagro & de Luque pour faire des découvertes , 148. Son peu de succès , 149. Est rappelé & quitté par la plus grande partie de ses troupes , 151. Demeure dans l'île de la Gorgone pour attendre des secours , 152. Découvre les côtes du Pérou , 153. Retourne à Panama , 154. Passe en Espagne pour demander du secours , 155. Obtient pour lui-même le commandement suprême , 156. Cortès lui donne un secours d'argent , 157. Débarque de nouveau au Pérou , 158. Etablit une colonie à Saint-Michel , 160. Etat de l'empire du Pérou dans ce tems , 161. Cause de la facilité qu'il trouve à pénétrer dans le pays , 165. Huascar lui demande du secours contre son frere Atahualpa , 166. Etat de ses forces , *ibid.* Arrive à Caxamalca , 168. Reçoit une visite de l'Inca , 170. Maniere perfide dont il se saisit de sa personne , 173. Convient avec Atahualpa pour sa rançon , 174. Partage le butin , 176. Refuse la liberté à Atahualpa , 177. Son ignorance connue par Atahualpa , 180. Donne une forme de procédure au jugement de l'Inca , *ibid.* Le fait exécuter , 181. Marche vers Cusco , 184. Honneur que lui confere la cour d'Espagne , 187. Commencement des discussions entre lui & Almagro , 188. Ses réglemens , 190. Fonde la ville de Lima , *ibid.* Révolte des Péruviens , 192. Cusco pris par Almagro , 197. Pizarre amuse Almagro par ses négociations , 199. Défait Almagro & le fait prisonnier , 202. Fait exécuter Almagro , 204. Partage le Pérou entre ses troupes , 207. Nomme son frere Gonzale au gouvernement de Quito , 209. Est assassiné par Juan de Herrada , 215.
- Pizarre* [Gonzale] est nommé gouverneur de Quito par son frere François , 209. Son expédition au travers des Andes , *ibid.* Est abandonné par Orellana , 210. Situation fâcheuse où il se trouve , 212. Son retour malheureux à Quito , *ibid.* Est choisi par le peuple pour s'opposer à Nugnès Vela , nouveau vice-roi , 232. Prend le gouvernement du Pérou , 235. Marche contre le vice-roi , 237. Le défait & le tue , 238. Carvajal lui conseille de se saisir de la souveraineté du Pérou , 239. Préfere de négocier avec la cour d'Espagne , 240. Délibérations de cette cour sur sa conduite , 241. Ses procédés violens à l'arrivée de Pierre de la Gasca , 246. Se résout à s'opposer à lui par force ouverte , 247. Marche pour soumettre Centeno à Cuzco , 249. Le défait , *ibid.* Est abandonné par ses troupes , 252. Est pris & mis à mort , 253. Ses partisans étoient des gens sans mœurs , *ibid.*

Ponts. Description de ceux des Péruviens , 488.

Potosé. Comment on y a découvert ses riches mines d'argent , 384. Elles sont fort épuisées & à peine dignes d'être exploitées , 509.

Protecteur des Indiens dans l'Amérique Espagnole , ses fonctions , 369.

Q

Quetzlavaca , frere de Montézume , lui succede au trône du Mexique , 105. Conduit lui-même les vigoureuses attaques qui obligent Cortès d'abandonner la capitale , 106. Meurt de la petite vérole , *ibid.*

Quinquina. Production particuliere au Pérou , 389.

Quipos ou registres historiques des Péruviens , 301.

Quito , (le royaume de) conquis par Huana Capac , Inca du Pérou , 164. Est laissé à son fils Atahualpa , *ibid.* Révolte du général d'Atahualpa après la mort de ce prince , 183. Est soumis par les Espagnols sous Benalcazar , 185. Benalcazar est démis & Gonzale Pizarre est nommé gouverneur à sa place , 209.

R

Registre , (vaisseaux de) pourquoi établis pour le commerce entre l'Espagne & ses colonies , 407. On les substitue aux Galions , 408.

Rio de la Plata & le Tucuman , description de ces provinces , 332.

S

Sacotecas. Découverte de ses riches mines d'argent , 384.

Sancho , (Don Pedro) son histoire de la conquête du Pérou , 457.

Sandoval , cruautés horribles qu'il commit au Mexique , 137.

Sandoval , (François Tello de) est envoyé au Mexique par Charles-Quint , en qualité de visiteur de l'Amérique , 227. Sa modération & sa prudence , 228.

Serralvo , (le Marquis de) trésors considérables qu'il amasse pendant sa vice-royauté en Amérique , 523.

Séville. Accroissement extraordinaire des manufactures de cette ville par le commerce de l'Amérique , 511. Son commerce est fort déchu , *ibid.* Le commerce de l'Amérique transporté à Cadix , 400.

Solis (Antoine de) , son histoire de la conquête du Mexique , 436.

T

- Tabac* de l'île de Cuba, est le meilleur de toute l'Amérique, 390.
Tapia, (Christoval de) est envoyé d'Espagne au Mexique pour démettre Cortès & pour lui succéder; mais il manque sa commission 134.
Tlafcala dans le Mexique, caractère des habitans de cette province, 36. Arrêtent les Espagnols à leur passage, 37. Sont obligés de demander la paix, 42.
Tucuman & Rio de la Plata, description de ces provinces, 332.

V

- Vaca de Castro*, (Christoval) est envoyé d'Espagne pour régler le gouvernement du Pérou, 206. Arrive à Quito, 217. Défait le jeune Almagro, 219. Sa sévérité, 220. Préviend une révolte concertée pour s'opposer à ses nouveaux réglemens, 230. Est mis en prison par le nouveau vice roi, 234.
Valverde, (le Pere Vincent) sa harangue singulière à Atahualpa, Inca du Pérou, 171. Donne son approbation au jugement d'Atahulpa, 181.
Vega, (Garcilasso de la) ses commentaires sur les auteurs Espagnols concernant le Pérou, 458.
Velasquez, (Diegue de) ses préparatifs pour soumettre la nouvelle Espagne, 1. Son embarras à choisir un commandant pour cette expédition, 2. Nomme Fernand Cortès, 3. Motifs qui le déterminent à ce choix, 4. Devient jaloux de Cortès, 5. Ordonne que Cortès soit démis & arrêté, 6 & 7. Envoie un armement au Mexique pour prendre Cortès, 72.
Venezuela, histoire de cet établissement, 336.
Vice rois, toutes les possessions Espagnoles en Amérique sont soumises à deux; 350. Un troisième établi dans ce siècle, *ibid.* Leurs pouvoirs, *ibid.* Nomination d'un quatrième, 419.
Vifargent, la propriété des fameuses mines de Guanacabelica réservée à la cour d'Espagne, 509. Pourquoi le prix en est tombé, 510.
Villa-Segnor, son récit de l'état de la population dans la nouvelle Espagne, 495. Détails qu'il donne des revenus de l'Amérique Espagnole, 518.
Villegaigna, (Antoine) un des soldats de Cortès foment une révolte parmi ses troupes, 110. Est découvert par Cortès & pendu, 111.

X

- Xerès*, (François de) secrétaire de Pizarre, le premier auteur qui ait parlé de son expédition au Pérou, 457.

Ximènes

Ximenès, (le cardinal) favorise l'entreprise de Ferdinand Magellan, 129.

Y

Yucatan, (la province de l') en quoi consiste sa richesse, 327. Politique de la cour d'Espagne, relativement à cette province, 328.

Z

Zarate, (Don Augustin) son histoire de la conquête du Pérou, 458.

Zummaraga, (Juan de) premier évêque du Mexique, détruit toutes les anciennes annales de l'empire du Mexique, 267.

Fin de la Table des Matieres du Tome Second.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé *l'Histoire de l'Amérique, traduite de l'Anglois de Robertson*, & il m'a paru mériter de voir le jour. A Paris, ce 14 Janvier 1778.

Signé, DUPUY.

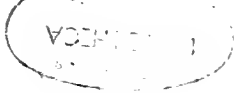
P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers, les Gensténant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre ami le Sieur Molini, Libraire à Paris. Nous a fait exposer qu'ils desireroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de l'Amérique, traduite de l'Anglois de Robertson*, par M. *** , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A ces CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous leur avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des présentes, & encore pendant la vie dudit sieur Traducteur, si celui-ci survit à l'expiration du présent privilege, conformément à l'Article IV de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-cause, à peine de saisie & confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENT ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU ; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENT ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires,

sans demander autre permission, & non-obstant clameur de haro, Chantre Normandie, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quatorzième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent soixante dix-huit, & de notre regne le quatrième. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 852. fol. 461, conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilège. A Paris, ce 4 Mars 1778. A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--	--

